PQ
275
S3
1853

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

THÉOPHILE GAUTIER
LAURENT-PICHAT — ÉD. DELESSERT — L. ULBACH
PERRON — LOUIS DE CORMENIN — A. GAIFFE — LOUIS JOURDAN
MAXIME DU CAMP

SALMIS

DE

NOUVELLES

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

MDCCCLIII

PQ
1275
.S3

LES AÏSSAOUA

OU LES

KHOUAN DE SIDI MHAMMET-BEN-AÏSSA.

(SCÈNE D'AFRIQUE.)

— THÉOPHILE GAUTIER. —

Je me trouvais à Blidah, dans l'Afrique française, au mois d'août 1845 ; — quelle raison avais-je d'y être ? aucune, si ce n'est que cette nostalgie de l'étranger, si connue des voyageurs, s'était emparée de moi, un soir, sur le perron de Tortoni. Quand cette maladie vous prend, vos amis vous ennuient, vos maîtresses vous assomment, toutes les femmes, même celles des autres, vous déplaisent. Ceritto boite, Alboni détonne, vous ne pouvez lire de suite deux stances d'Alfred de Musset, Mérimée vous paraît plein de longueurs, vous vous apercevez qu'il y a des antithèses dans Victor Hugo et des fautes de dessin dans Eugène Delacroix ; bref, vous êtes indécrottable. Pour dissiper ce spleen particulier, la seule recette est un passe-port

pour l'Espagne, l'Italie, l'Afrique ou l'Orient. Voilà pourquoi j'étais à Blidah au mois d'août 1845. J'y traitais ma grise mélancolie par de fortes doses d'azur.

Blidah est une charmante petite ville, une espèce de Tibur africain détachant ses terrasses blanches sur un fond de montagnes violettes, ombragée par des bois où luit sous le vert feuillage le fruit d'or que regrettait Mignon, et rafraîchie par de nombreuses rigoles d'eaux courantes qui jasent le long des routes et des clôtures, et j'y ai passé quelques jours délicieux dans ce kief oriental qui est au *far niente* italien ce que l'extase est à l'ivresse et l'outremer au bleu de Prusse, état charmant où l'on dort les yeux ouverts, magnétisé par les fluides caresses de l'air, en si parfaite harmonie avec le milieu qui vous entoure, qu'on ne se sent pas plus vivre qu'un aloès ou qu'un laurier-rose ; — à moins d'être mort, on ne saurait être plus heureux.

Pendant le jour, je restais dans le bois d'orangers, et, le soir, je m'installais au café du Hakem : ce café, pour ne pas ressembler aux cafés de Paris, n'en est pas moins pittoresque. De petites colonnes trapues, dont quelques-unes sont torses et surmontées de ces chapiteaux d'un corinthien capricieux, sculptées à Livourne et à Gênes pour l'usage de l'Orient, y supportent des arcades irrégulières, évasées en cœur. La façade est blanchie à la chaux, et son toit de tuiles creuses, qui se projette en avant, sert de point d'appui à une vigne luxuriante, vert plafond de la rue qu'elle recouvre entièrement. En face, dans une conque de pierre, filtre une fontaine entourée de pots de basilic.

Des nattes, déroulées sous les arcades reliées entre elles par des balustres de bois à hauteur d'appui, permettent aux consommateurs, tout en savourant le moka ou en fumant leur pipe, d'écouter le bruit de l'eau et d'aspirer le parfum des plantes aromatiques.

Un soir que, les jambes repliées en tailleur, entre un Bédouin et un Kabyle, je buvais à petites gorgées cet excellent café trouble dont les Orientaux ont le secret, j'entendis parler d'une fête qui devait se donner le lendemain au haouch (ferme) de Gerouaou, chez Ahmed-ben-Kaddour, kaïd des Beni-Khelil.

Le programme de cette fête, débité par un nouvelliste comme il s'en trouve toujours dans les cafés, promettait une séance d'Aïssaoua, espèce de convulsionnistes, dont on raconte des merveilles, qui depuis longtemps piquaient vivement ma curiosité, en même temps qu'elles excitaient mes doutes : le voyageur, au dix-neuvième siècle, est naturellement sceptique, et il aime fort, avant de croire, à fourrer son doigt dans la plaie, comme saint Thomas : — c'est moins méritoire, mais plus sûr.

J'avais une lettre de recommandation pour M. Bourbaki, alors chef du bureau arabe, et, quoique j'use en voyage avec une extrême discrétion de ces lettres de change, tirées sur l'obligeance d'un inconnu, le désir de voir les Aïssaoua l'emporta sur ma réserve habituelle, et je me présentai résolûment à lui.

M. Bourbaki me reçut à merveille et s'offrit, de la plus aimable façon du monde, à me servir de guide dans cette petite excursion, car le haouch de Gerouaou est à quelque distance de Blidah. Il fit seller des chevaux pour moi et deux amis qui s'adjoignirent à l'expédition, et monta lui-même une bête revêche, quinteuse, pleine de défenses et qui ne méritait que bien faiblement l'épithète de quadrupède, car elle fit à près la moitié de la route sur les deux pieds de derrière. L'écurie de M. Bourbaki, excellent écuyer, était meublée d'animaux de ce genre ; il achetait de préférence les chevaux condamnés à mort pour leur indomptable méchanceté.

Il était six heures du soir environ, la chaleur avait perdu de sa force, et une légère brume de poussière dorée cerclait l'horizon. Ce brouillard sec, dont les atomes scintillent dans les rayons obliques du couchant, sert de vapeur aux pays chauds et leur fait, à de certains instants, cette blonde atmosphère dont Decamps et Marilhat ont tiré de si merveilleux effets. Des nuées de sauterelles roses et vertes partaient brusquement des haies ou des bouquets d'arbres qui bordaient la route, avec un bruit d'ailes semblable à un vol d'oiseau ; le nombre en était tel, que la crinière de mon cheval et le capuchon de mon burnous avaient besoin d'être secoués tous les cent pas, — cela fait concevoir une des plaies d'Égypte, peu intelligible pour les Septentrionaux, — la plaie des sauterelles, — on en recueille des boisseaux ; il s'en noie des quantités prodigieuses dans la mer et les cours d'eau lorsque le vent les emporte, et la masse n'en paraît pas diminuée.

Dans les contrées du Midi, il n'y a presque pas de crépuscule. Le soleil, pareil à un charbon rougi qu'on éteint dans l'eau, plonge tout d'un coup sous l'horizon, et, comme les dernières lueurs ne trouvent pas de nuages pour se réverbérer, la nuit arrive subitement.

Nous venions de quitter la route pour couper à travers champs, le haouch de Gerouaou étant situé au milieu des terres. Nous traversions dans l'obscurité une espèce de plaine disposée pour une plantation d'arbres et fouillée sur plusieurs lignes de trous destinés à les recevoir ; il fallait s'en rapporter à l'instinct et à la vue nyctalope de mon grand coquin de cheval blanc qui, à chaque fosse, s'enlevait brusquement, sans que j'eusse eu le temps de le rassembler, et franchissait l'obstacle en me donnant d'épouvantables secousses qui me jetaient du troussequin au pommeau de ma selle. Après une vingtaine de sauts de ce genre,

je me trouvai à côté de mes amis et du chef du bureau arabe sur un terrain plus uni au bout duquel scintillaient des lumières en mouvement ; — l'on était arrivé.

Nous longeâmes, pour pénétrer au haouch, des files de chevaux entravés, auxquels ma monture, mise en gaieté par ses cabrioles, mordait amicalement la croupe, politesse repoussée à coups de ruade ou accueillie par des hennissements sonores comme des appels de clairon : — les chiens, qui se savent mieux vus des Français que des indigènes, gambadaient joyeusement autour de nous en jappant ; ce bruit ayant averti de la présence d'étrangers, les gens du haouch vinrent à notre rencontre et nous conduisirent au kaïd Ahmed-ben-Kaddour.

Ahmed-ben-Kaddour, nous voyant en compagnie de M. Bourbaki, nous accueillit avec cette politesse exquise et cette suprême distinction, attribut des Orientaux, si naturellement nobles, si parfaits gentlemen dans leurs manières. — qu'on nous pardonne ce mot anglais à propos d'un kaïd africain, il est le seul qui puisse rendre cette nuance.

Le salut oriental consiste à toucher la main du survenant et à reporter à sa bouche, pour y mettre le simulacre d'un baiser, les doigts qui ont effleuré ceux de l'étranger ; *alei-koum-el-salam*, répété de part et d'autre, complète la formule. — Ces cérémonies préalables terminées, le kaïd nous fit asseoir auprès de lui sur un de ces étroits tapis faits par les Kabyles et qu'ils teignent avec la garance et le safran ; imitations barbares des merveilles de Smyrne, mais dont le goût sauvage n'est cependant pas à dédaigner ; les *capas de muestra* de Valence ressemblent fort à ces tapis.

Il ne serait peut-être pas inopportun d'esquisser ici le portrait d'Ahmed-ben-Kaddour : c'était un homme de quarante-cinq ans environ, dont la figure maigre, fatiguée

plutôt que vieillie, avait un singulier cachet de finesse et de distinction ; la chachia blanche qui entourait son masque bruni en dessinait les méplats nettement accusés ; des yeux jeunes, limpides, impérieux et pénétrants, éclairaient cette physionomie, à laquelle un nez d'aigle, une barbe effilée et pointue, mélangée déjà de quelques poils gris, un front découvert et rasé, donnaient une vague ressemblance avec la tête de certains princes de la maison de Valois ; ses mains, petites et sèches, bistrées par le soleil et beaucoup plus foncées de ton que son visage, faisaient luire des ongles blancs et soignés.

Son costume se composait du burnous rouge d'investiture, d'un burnous blanc et d'une veste d'un vert pistache très-pâle, très-doux, très-rompu de ton, comme toutes les couleurs de la palette orientale, d'une ceinture de soie, de larges grègues et de bottes de maroquin orange toutes plissées comme nos bottes à la hussarde. Tout cela était d'un choix exquis et d'une propreté rare.

Un spectacle étrange se déroulait devant nos yeux. Sous de grands arbres, figuiers, caroubiers, sycomores, la tribu des Beni-Khelil se réjouissait, car on n'a pas oublié que le haouch était en fête. De petits groupes de quatre ou cinq personnes occupaient, au pied de chaque arbre, un tapis commun entouré d'un certain nombre de bougies de l'Étoile (ô civilisation ! que venais-tu faire là ?), fichées en terre comme les chandelles des malheureux qui, à Paris, font voir des hiboux ou chantent des romances, le soir, aux boulevards ou aux Champs-Élysées.

Cette illumination à ras de terre faisait un effet singulier et donnait aux feuillages, éclairés en dessous, un air de décoration de théâtre auquel le costume des acteurs, costume qui semble, pour des yeux européens, emprunté au vestiaire de l'Opéra, prêtait encore plus de vraisemblance.

A voir cette multitude de points lumineux, un poëte arabe eût dit que les étoiles du ciel étaient descendues pour boire la rosée dans l'herbe, ou qu'une péri avait secoué là les paillettes d'or de son voile. Le fait est que les épiciers d'Alger avaient dû faire une belle vente.

J'avoue, à ma honte, qu'une contemplation d'une heure ne m'a pas fait découvrir en quoi consistait le divertissement des Beni-Khelil. Quelques-uns mangeaient du couscoussou, buvaient du café ou fumaient; mais le plus grand nombre ne prenait rien et restait immobile dans un profond silence, les yeux fixés sur les bougies.

Le plaisir de ces Bédouins naïfs, sans doute, était de voir brûler des bougies de l'Étoile : ce phénomène, moins neuf pour moi, m'intéressait médiocrement, et je regardais ces belles têtes, ces nobles poses, ces grands jets de draperies qui n'existent chez nous que dans les mirages de l'art. Pour un œil habitué aux laideurs de la civilisation, c'est un spectacle toujours attrayant que de voir des statues vivantes qui se promènent sans socles, et l'on conçoit, à l'aspect de ces superbes modèles, comment les Grecs étaient arrivés à ce type suprême qui nous semble l'idéal, et n'est, en effet, que la reproduction exacte d'une heureuse nature.

Sur un signe du kaïd, des esclaves placèrent devant nous, au bord du tapis, des jattes de bois pleines de couscoussou, de morceaux de mouton, de volaille, de lait caillé et de tranches de pastèques, régal homérique auquel nous fîmes honneur de notre mieux. On servit ensuite le café et l'on alluma nos pipes.

Pendant que nous expirions lentement la fumée qui montait sous le dôme du feuillage en flocons bleuâtres, deux musiciens vinrent se planter devant nous. La beauté de leurs formes, la pureté antique des plis de leurs draperies, les faisaient ressembler plutôt à des produits du ciseau

grec qu'à de vulgaires ménétriers : ce bas-relief nous donnait une sérénade.

L'instrument dont ils se servaient était une espèce de hautbois ou de flûte, avec une anche plate et cerclée d'une rondelle de bois où s'appuyaient les lèvres des musiciens; immobiles, les yeux baissés, ne faisant d'autres mouvements que ceux indispensables pour le placement des doigts sur les trous, ils nous jouèrent, sur une tonalité très-élevée, une cantilène qui rappelait beaucoup la danse des almées de Félicien David. Les broderies des deux flûtes semblaient s'enlacer autour du motif principal comme les serpents autour du caducée de Mercure; qu'on nous passe cette comparaison mythologique, ou, si elle paraît trop surannée, comme deux de ces spirales laiteuses qui montent en sens inverse dans le pied des verres de Venise.

C'était étrange et charmant. La pose des musiciens, la forme de l'instrument, la nature de la mélodie, l'auditoire groupé dans ses draperies bibliques, tout reportait l'imagination aux temps de l'antiquité la plus reculée, aux souvenirs de ce monde primitif disparu à jamais. Apollon, condamné à garder les troupeaux d'Admète, devait charmer les ennuis de son exil en jouant un air analogue sur un pipeau absolument pareil, et sa tunique faisait, à coup sûr, les mêmes plis.

Les compositeurs de profession trouvent la musique des Orientaux barbare, discordante, insupportable; ils n'y reconnaissent aucun dessin, aucun rhythme, et n'en font pas le moindre cas. Pourtant elle m'a souvent produit des effets d'incantation extraordinaires avec ses quarts de ton, ses tenues prolongées, ses soupirs, ses notes ramenées opiniâtrément; ces mélodies frêles et chevrotantes sont comme les susurrements de la solitude, comme les voix du désert qui parlent à l'âme perdue dans la contempla-

tion de l'espace ; elles éveillent des nostalgies bizarres, des souvenirs infinis, et racontent des existences antérieures qui vous reviennent confusément ; on croirait entendre la chanson de nourrice qui berçait le monde enfant. — Si j'ai compris jamais les effets prodigieux que les historiens rapportent de la musique grecque, dont le secret est perdu pour les civilisations modernes, malgré les efforts de quelques musiciens érudits, c'est en écoutant ces airs arabes dédaignés par messieurs de la fugue et du contre-point, et qui ont valu à l'ode-symphonie du *Désert* la plus rapide et la plus enthousiaste vogue musicale de notre temps.

Mais laissons de côté cette dissertation qui nous ferait passer pour un sauvage auprès des amateurs d'ariettes et de cabalettes sur le patron rossinien, et revenons au but de notre récit et de notre voyage, à savoir les Aïssaoua.

Avant de décrire les effroyables cérémonies des Aïssaoua, il serait peut-être bon de dire ce que c'est que les Aïssaoua.

L'Afrique compte, dans sa population musulmane, un assez grand nombre d'ordres, ou plutôt de congrégations, qui rappellent les confréries religieuses de l'Europe. Les affiliés à ces sectes se nomment *khouan*, ce qui veut dire frères. On en compte plusieurs en Algérie qui, presque toutes, tirent leur origine du Maroc. Les principales sont les confréries de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djelali, de Mouleï-Taïeb, de Sidi-Mhammet-ben-Abd-er-Rhaman, de Sidi-Ioussef-Hansali, de Sidi-Hamet-Tsidjani et celle de Sidi-Mhammet-ben-Aïssa, le fondateur de l'ordre des Aïssaoua.

La légende de cet Aïssa, mort il y a trois cents ans à peu près, est assez curieuse. C'était un pauvre homme de Meknès, dans le Maroc ; ses enfants et sa femme n'avaient pas à manger tous les jours ; mais, doué d'une foi à toute épreuve, Aïssa comptait uniquement sur Dieu pour sortir

de cette misérable situation. Or, un jour qu'il avait prolongé sa prière à la mosquée, et qu'il rentrait tristement au logis, pensant que sa famille affamée allait lui demander une nourriture qu'il ne rapportait pas, il vit une cuisse de mouton en train de cuire au foyer, et tous les apprêts d'un repas succulent. Dans sa confiance sans bornes en Dieu, il ne s'enquit pas d'où venait cette abondance. Le lendemain, il retourna à la mosquée, où il fit une longue station, et pria avec ferveur. En revenant chez lui, il trouva un festin splendide, et la maison pleine de provisions qu'un inconnu avait apportées en son absence; cela se renouvela ainsi tous les jours sans qu'Aïssa témoignât la moindre curiosité de connaître ce pourvoyeur généreux, qui n'était autre qu'un messager céleste. La profusion de viande, de farine et de légumes était telle, qu'Aïssa put nourrir tous les pauvres de la ville!

Une autre fois, sa femme, qu'il avait envoyée puiser de l'eau à la citerne pour faire ses ablutions, retira le seau plein de sultanis d'or, et cela à plusieurs reprises. Tout cet or fut rangé dans une alcôve, voilée d'un rideau blanc, d'où Aïssa le sortait à poignées pour le distribuer, sans compter jamais, aux nécessiteux qui avaient recours à lui.

Ces marques visibles de la protection divine engagèrent Aïssa, malgré son humilité, à fonder un ordre dont les affiliés devaient professer une foi absolue en Dieu, une obéissance passive à leur marabout.

Pour éprouver ses disciples, à l'Aïd-el-Kebir (fête du beiram), il acheta cent moutons, et dit à ses cent fidèles qu'il serait heureux de les voir réunis le lendemain chez lui. Les disciples ne manquèrent pas au rendez-vous, et se placèrent dans la rue, devant la maison du marabout, qui sortit, et vint à eux en leur disant : « Vous êtes tous

mes enfants, vous m'aimez comme un père, et vous êtes résolus à faire en tout ma volonté ? »

Les disciples répondirent unanimement : « Oui ! » à toutes ces questions.

« Eh bien ! ma volonté est de vous égorger tous. A la fête du beiram, on immole des moutons : il me plaît de vous prendre pour victimes. Que celui d'entre vous qui m'aime véritablement, et qui a foi en moi, entre dans la maison pour que je le tue. »

Cette proposition étrange fit hésiter les disciples, et, franchement, il y avait de quoi. Cependant, l'un d'eux se décida, et dit au marabout : « Prends ma vie, si tu crois que cela soit utile, ou seulement si cela te fait plaisir ! »

Sidi-Mhammet-ben-Aïssa fit entrer le disciple dévoué dans son logis, et lui donna un de ses cent moutons, en lui recommandant de l'égorger de manière à ce que le sang coulât dans la rue.

Puis il sortit, et renouvela sa proposition. Peu rassurés par ce ruisseau rouge, qui semblait annoncer l'immolation de la victime, les khouan hésitèrent et sentirent chanceler leur foi. Un, cependant, se détacha de la masse et vint au maître, qui le fit entrer dans la maison, et agit avec lui comme avec le premier. Malgré les flots de sang qui coulaient dans la rue, trente-huit disciples se décidèrent à se soumettre aveuglément à la volonté du marabout, et reçurent chacun un mouton pour récompense, au lieu de la mort qu'ils attendaient.

Le bruit se répandit bientôt par la ville de Meknès que Sidi-Mhammet-ben-Aïssa égorgeait ses khouan ; l'autorité intervint, l'on enfonça la porte, et l'on trouva les trente-huit frères pleins de vie, à côté de trente-huit moutons tués. — Ce petit nombre de disciples dévoués jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'atroce, suffit à l'illuminé pour fonder son

ordre, qui devint bientôt fort nombreux. Bizarre remarque à faire, Aïssa chez les musulmans est le nom de Jésus. Aïssaoui au singulier, Aïssaoua au pluriel, veut littéralement dire Jésuite. De plus, le marabout posait comme règle de son ordre, le *perinde ac cadaver* d'Ignace de Loyola.

Nous ne rapporterons pas ici les miracles de la pluie, de la hache, de la pièce d'argent, de la femme changée en négresse, de la touffe de poils blancs, et vingt autres prodiges accueillis sans critique par la crédulité musulmane, mais nous en raconterons un qui a trait à la scène que nous allons décrire.

Un jour, Sidi-Aïssa, suivi de quelques frères, était allé faire une visite dans un douar assez éloigné. Pendant la route, souffrant de la faim, les disciples demandèrent plusieurs fois de la nourriture au marabout, qui, impatienté, leur répondit : « Eh bien ! mangez du poison. »

Les khouan, habitués à prendre les paroles d'Aïssa au pied de la lettre, ramassèrent des scorpions, des crapauds, des serpents, des vipères, et autres bêtes venimeuses, et s'en rassasièrent comme des mets les plus délicats.

Arrivés au douar, ils ne touchèrent point au repas qu'on leur offrit, et ils dirent à Sidi-Aïssa que, d'après son ordre, s'étant nourris de poison, ils n'avaient plus faim. Pour les récompenser de leur foi, le marabout leur accorda dès lors le privilége d'être à l'abri de tout venin, et ce privilége s'étendit au reste de l'ordre, et s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Mouleï-Ismaël, sultan du Maroc, qui n'était pas en bons rapports avec le saint marabout, dont les miracles éclipsaient sa puissance, voulut servir aux disciples d'Aïssa un plat de sa façon, et il fit remplir une énorme jatte de la plus abominable cuisine qu'il put inventer ; le chaudron

des sorcières de Macbeth ne contenait pas de plus affreux ingrédients. A la vue de ce vénéneux pot-pourri, les khouan renâclèrent; leur foi n'était pas assez vive pour dompter les soulèvements de leur estomac; ils allaient se retirer tout confus, et laisser triompher Mouleï-Ismaël, lorsque Lella Khamsia, une ancienne servante de Sidi-Mhammet-ben-Aïssa, vint se planter devant l'exécrable brouet, et, reprochant aux khouan leur tiédeur, se mit à dévorer les couleuvres, les rats, les araignées, les limaces, de si grand cœur, que les Aïssaoua, encouragés, vidèrent le plat en un clin d'œil, à la grande confusion du sultan. Ils ne se portèrent que mieux après ce festin empoisonné.

En mémoire de ce miracle, on voit quelquefois sur les places d'Alger une femme, les cheveux épars, faire mine d'avaler des serpents, en réglant ses contorsions sur le rhythme des tarboukas, et les Aïssaoua jouissent dans tout le Magreb de la réputation des psylles d'Égypte. Leur pouvoir ne s'étend pas seulement sur les reptiles, ils connaissent l'art de dompter les animaux féroces, et traînent souvent à leur suite des lions apprivoisés.

La cérémonie allait commencer; les groupes se dispersèrent. Ahmed-ben-Kaddour se leva, et passa dans la cour du haouch, espèce de patio espagnol entouré d'arcades; là il me fit asseoir à côté de lui, sur un tapis d'honneur, avec M. Bourbaki et mes deux compagnons.

Cette cour, assez vaste, entourée par des bâtiments à toits plats, et crépis à la chaux, s'éclairait bizarrement par des bougies et des lampes placées à terre auprès des groupes. Le ciel, d'un indigo sombre, s'étendait au-dessus comme un plafond noir tout dentelé par des files de spectres blanchâtres posées, ainsi que des oiseaux de nuit, sur le rebord du toit. On eût dit un essaim de larves, de lémures, de stryges, d'aspioles et de goules attendant la cé-

lébration de quelque mystère de Thessalie, ou l'ouverture de la ronde du sabbat. Rien n'était plus effrayant et plus fantastique que ces ombres muettes et pâles suspendues au-dessus de nos têtes dans l'immobilité morte de créatures de l'autre monde. C'étaient les femmes de la tribu qui s'étaient rangées sur les terrasses pour jouir à leur aise de l'horrible spectacle qui allait avoir lieu.

Les Aïssaoua s'étaient accroupis, au nombre d'une trentaine environ, autour du mokaddem ou officiant, qui commença, d'une voix lente et monotone, à réciter une prière, que les khouan accompagnaient de grognements sourds. De temps à autre, un faible coup de tarbouka rhythmait et coupait ce murmure, qui allait s'enflant peu à peu et se grossissant comme une vague avec un bruit d'océan ou de tonnerre lointain.

Tout à coup un cri aigu, prolongé, chevroté, un miaulement de chouette ou d'orfraie éblouie, un sanglot d'enfant égorgé, un rire de goule dans un cimetière, partit à travers la nuit comme une fusée stridente. Cette note, d'une tonalité surnaturelle, cette note aigre, frêle et tremblée, fausse comme un soupir d'hyène, méchante comme un ricanement de crocodile, éveilla dans le lointain les jappements enroués des chacals, et me fit froid à la moelle des os. Il me sembla qu'un vol d'afrites ou de djinns passait au-dessus de moi.

Ce miaulement infernal était poussé par les femmes, qui soutiennent ce cri en frappant leur bouche avec le plat de la main, pour faire vibrer le son. On ne saurait imaginer rien de plus discordant, de plus affreux, de plus sinistre. Les grincements des roues de chars à bœufs qui, pendant la nuit, dans les montagnes de l'Aragon, font fuir les loups d'épouvante, ne sont, à côté de cela, que de l'harmonie rossinienne.

Cet épouvantable applaudissement parut exciter les Aïssaoua, ils chantèrent d'une voix plus forte et plus accentuée. Les joueurs de tarboukas frappèrent leur peau d'onagre avec une vigueur et une activité toujours croissantes. Les têtes des assistants marquaient la mesure par un petit hochement nerveux, et les femmes scandaient l'interminable litanie des vertus et des miracles de Sidi-Mhammet-ben-Aïssa de glapissements de plus en plus rapprochés.

La ferveur de la prière augmentait; les figures des khouan commençaient à se décomposer; ils remuaient la tête comme des poussahs, ou la faisaient rouler d'une épaule à l'autre, la mousse leur venait aux lèvres; leurs yeux s'injectaient, leurs prunelles renversées fuyaient sous la paupière, et ne laissaient voir que la cornée : tout en continuant leur balancement d'ours en cage, ils criaient : « Allah! Allah! Allah! » avec une énergie si furibonde, un emportement de dévotion si féroce, d'une voix si sauvagement rauque, si caverneusement profonde, que l'on aurait plutôt dit des rugissements de lions dans un antre affamé, que les articulations de voix humaines. Je ne conçois pas comment leurs poitrines n'étaient pas brisées par ces grommèlements formidables à rendre jaloux les fauves habitants de l'Atlas.

Le rhythme des tambours devenait de plus en plus impérieux; les Aïssaoua s'agitaient avec une frénésie enragée; le balancement de tête, qui n'avait été d'abord exécuté que par quelques-uns, était maintenant général : seulement, les oscillations prenaient une telle violence, que l'occiput allait frapper les épaules, et que le front battait la poitrine en brèche. Cela bientôt ne suffit plus. Le balancement avait lieu de la ceinture en haut, et le corps décrivait un demi-cercle effrayant; c'étaient des convulsions, de l'épi-

lepsie, de la danse Saint-Guy, comme au moyen âge.

De temps en temps, quelque frère épuisé de fatigue roulait à terre, haletant, couvert de sueur et d'écume, presque sans connaissance ; mais, poursuivi par le tonnerre implacable des tarboukas, il tressaillait, et se soulevait par secousses galvaniques comme une grenouille morte, au choc de la pile de Volta. A cette vue, les spectres enthousiasmés secouaient leurs linceuls sur le bord des terrasses, et faisaient grincer, avec un bruit plus sec et plus rauque, la crécelle de leur voix. On remettait le chaviré sur son séant, et il recommençait de plus belle.

Un Aïssaoui, considérable dans la secte, et qu'on semblait regarder avec une sorte de terreur respectueuse, se tordait dans des crispations de démoniaque ; ses narines tremblaient, ses lèvres étaient bleues, les yeux lui sortaient de la tête, les muscles se tendaient sur son cou maigre comme des cordes de violons sur le chevalet ; des trépidations nerveuses agitaient son corps du haut en bas ; ses bras se démenaient comme les ressorts d'une machine détraquée, avec des mouvements qui ne partaient plus d'un centre commun, et auxquels la volonté n'avait pas part ; on le mettait debout, en le tenant sous les aisselles ; mais il se projetait si violemment en avant et en arrière, comme ces personnages ridicules qui font des saluts grotesques dans les pantomimes, qu'il entraînait avec lui ses deux assesseurs, et retombait bientôt à terre en se tortillant comme un serpent coupé, et en rauquant le nom d'Allah ! avec un râle si guttural et si strident, quoique bas, qu'il dominait les cris des khouan, les piaulements des femmes, et le trépignement des convulsionnaires. — Si jamais le diable est forcé de confesser Dieu, il le fera de cette manière.

Mon œil se troublait, et ma raison s'embarrassait à regarder cette scene vertigineuse. La singulière sympathie

imitative qui vous fait détendre les mâchoires en face d'un bâillement me causait sur mon tapis des soubresauts involontaires, je secouais machinalement la tête, et je me sentais, moi aussi, des envies folles de pousser des hurlements. Un cavalier du maghzen, assis non loin de moi, n'y put résister plus longtemps, et roula sur la poussière avec des rires et des sanglots nerveux, se soulevant au rhythme pressé, saccadé, haletant des tarboukas, ronflant sous une furie de percussion toujours augmentée.

Le désordre était au comble, l'exaltation touchait à son paroxysme. Par la persistance du chant, du tambour et de l'oscillation, les Aïssaoua avaient atteint le degré d'orgasme nécessaire à la célébration de leurs rites; le délire, la catalepsie, l'extase magnétique, la congestion cérébrale, tous les désordres nerveux traduits en sanglots, en contorsions, en roideurs tétaniques, convulsaient ces membres disloqués et ces physionomies qui n'avaient plus rien d'humain. La lumière des lampes s'entourait d'auréoles sanglantes dans la rousse brume de poussière soulevée par ces forcenés, et ses reflets rougeâtres donnaient un air encore plus fantastique à cette scène bizarre, dont le souvenir nous est resté comme celui d'un cauchemar.

Tout cela grouillait, fourmillait, trépidait, sautelait, gloussait, hurlait dans un pêle-mêle hideux. Les mouvements de l'homme avaient fait place à des allures bestiales. Les têtes retombaient vers le sol comme des mufles d'animaux, et une fauve odeur de ménagerie se dégageait de ces corps en sueur.

Nous frissonnions d'horreur dans notre coin, mais ce que nous venions de voir n'était que le prologue du drame.

Se traînant sur les genoux ou les coudes, ou se soulevant à demi, les Aïssaoua tendaient leurs mains terreuses au mokaddem, tournaient vers lui leurs faces hâves, li-

vides, plombées, luisantes de sueur, éclairées par des yeux étincelants d'une ardeur fiévreuse, et lui demandant à manger avec des pleurnichements et des câlineries de petits enfants.

« Si vous avez faim, mangez du poison, » leur répondit le mokaddem, comme le fit Sidi-Mhammet-ben-Aïssa à ses disciples, qui s'en trouvèrent si bien, d'après la légende dont cette cérémonie est destinée à perpétuer la mémoire.

Ce qui se passa après que le mokaddem eut fait signe d'apporter les nourritures est si étrange, que je supplie mes lecteurs de croire littéralement tout ce que je vais leur dire. Mon récit ne contient aucune exagération, d'abord parce que l'exagération n'est pas possible dans la peinture de ce monstrueux délire, qui laisse bien loin derrière lui les visions de Smarra, et les caprices de Goya, le graveur des épouvantes nocturnes. Des crapauds, des scorpions, des serpents de différentes espèces, furent tirés de petits sacs, et dévorés vivants par les Aïssaoua, avec des marques d'indicible plaisir; ceux-ci léchaient des pelles ou des bèches rougies au feu; ceux-là mâchaient des charbons ardents; d'autres puisaient dans des terrines du couscoussou mélangé de verre pilé et de tessons, ou mordaient des feuilles de cactus dont les épines leur traversaient les joues. J'ai gardé longtemps plusieurs de ces feuilles épaisses et dures comme des semelles de botte qui portaient, découpées à l'emporte-pièce, l'empreinte des dents de ces étranges gastronomes.

Chacun, en dévorant sa dégoûtante pâture, imitait le cri d'un animal, qui, le rugissement du lion, qui, le sifflement de la vipère, qui, le renâclement du chameau, ou poussait des cris inarticulés, spasmes de l'extase, échappements de l'hallucination, appels aux visions inconnues perceptibles pour le croyant seul.

Les plus fervents se couchaient sur des lits de braise comme sur des lits de roses ; et, dans cette position de Guatimozin, leur visage s'illuminait d'une indicible expression de volupté céleste qui rappelait l'expression des martyrs chrétiens dans les tableaux des grands maîtres.

Un de ces fanatiques, âgé à peine d'une vingtaine d'années, s'avança jusqu'à l'endroit où nous étions assis, et, de l'air le plus tranquille du monde, tout en dodelinant sa tête alourdie par un hébétement de béatitude, il se posa sous les aisselles quatre mèches soufrées tout en feu et les promena lentement le long de chacun de ses bras ; une forte odeur de chair grillée nous montait aux narines, et lui, souriant avec un sourire d'amoureuse langueur, marmottait à demi-voix le nom d'Allah !

Un autre, à moitié nu, sec, maigre et fauve, se frappait la poitrine d'une façon si rude, qu'à chaque coup il jaillissait un flot de sang ; près de lui, un de ses compagnons sautait pieds nus sur des tranchants de yatagans.

Les tarboukas tonnaient sans interruption, les cris des femmes se succédaient d'instants en instants, plus perçants, plus grêles, plus chevrotés que jamais, dépassant en activité la chanterelle des plus aigres violons ; il n'y avait plus un seul frère debout, tous se roulaient épileptiquement dans un hideux mélange de débris impurs comme des nœuds de serpents qui se tordent sur un fumier. Je laissais flotter mes yeux, fatigués et troublés, sur ce monstrueux ramas de têtes, de torses et de membres désordonnés, fourmillant dans la poussière et la fumée, lorsqu'il se fit à l'une des portes un mouvement qui annonçait un nouvel épisode à ce sauvage poëme.

Deux Arabes entrèrent dans la cour, traînant par les cornes un mouton qui résistait beaucoup, et arc-boutait désespérément ses pattes contre terre pour ne pas avancer.

On eût dit qu'il pressentait son sort; son grand œil bleu pâle, fou de terreur, se dilatait prodigieusement et jetait à l'entour des regards vitrés qui n'y voyaient pas; ses narines camuses distillaient une mousse sanguinolente, et tout son corps tremblait comme la feuille; quoique personne ne l'eût touché, il était déjà mort pour ainsi dire.

A la vue du mouton, une clameur assourdissante, un hourra frénétique sortit de toutes ces poitrines, où il ne semblait devoir plus rester que le souffle; un pareil hurlement doit jaillir d'une fosse aux ours où il tombe un homme.

Les Aïssaoua se jetèrent sur la pauvre bête, la renversèrent, et, pendant que les uns lui maintenaient les pattes, malgré ses tressaillements et ses faibles ruades d'agonie, les autres lui déchiraient le ventre à belles dents, mâchaient ses entrailles parmi les touffes de laine. Ceux-ci tiraient à eux, comme font les oiseaux carnassiers sur les charognes, un long filament de boyau, qu'ils avalaient à mesure; ceux-là plongeaient leur tête dans la carcasse effondrée, mordant le cœur, le foie ou les poumons. — Le mouton ne fut bientôt plus qu'une boue sanglante, un lambeau informe que ces bêtes féroces se disputaient entre elles avec un acharnement que des hyènes et des loups n'y auraient certes pas mis.

Un détail purement oriental augmentait encore l'horreur de cette scène : les Arabes comme tous les peuples musulmans, se rasent la tête — les Aïssaoua de Gerouaou, après deux heures de contorsions et d'épilepsie, étaient presque tous décoiffés, et leurs crânes dénudés se nuançaient comme un menton dont la barbe est faite, de tons bleuâtres et verdâtres assez semblables à ceux de la moisissure ou de la putréfaction; ces faces cuivrées, surmontées de tons faisandés, avaient un aspect bestial et sinistre, et, à voir

ces crâne bleus, emmanchés de nuques rouges, se plongeant dans les entrailles pantelantes du mouton, on eût dit de monstrueux oiseaux de proie, moitié hommes, moitié vautours, dépeçant quelque carcasse abandonnée sur une voirie. — Les lambeaux de draperie qui palpitaient sur ce groupe impur simulaient assez bien de vieilles ailes flasques.

A la fin, ivres de ce repâs de Lestrigons, fatigués des délires de cette nuit orgiaque, les Aïssoua tombèrent lourdement çà et là, et s'endormirent d'un sommeil inerte.

La tête me tournait, j'avais des vertiges et des nausées, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de plaisir que je me retrouvai sur la route de Blidah, où l'air frais du matin eut bientôt balayé ces terribles visions nocturnes — qui sont pourtant des réalités.

LE BOURGEOIS FANTOME.

Death laughs.
(BYRON.)

— L. LAURENT-PICHAT. —

I

Ne sais-tu pas que nous avons tous la prétention de souffrir beaucoup plus que les autres?
(H. DE BALZAC.)

Dans une arrière-boutique, chez un bonnetier de la rue Saint-Denis, plusieurs personnes étaient réunies autour d'une table. Quelques morceaux de charbon de terre, entassés derrière une grille, s'éteignaient, épuisés par une soirée déjà assez longue. La flamme était morte, et, sous une cendre blanche, l'incandescence pâlissait. Il était dix heures à un cartel de fer-blanc peint en vert, avec quelques arabesques jaunes. Des paquets de marchandises étaient dans un coin, et à des patères à boules de cristal étaient

accrochés des vêtements et des chapeaux. Sur des chaises de canne, disposées autour de la table recouverte d'une toile cirée couleur acajou, quatre personnes étaient assises : M. et madame Cointet, les maîtres de la maison, mademoiselle Armantine, leur fille, et un jeune homme nommé Benoît Geoffrin. On mettait des adresses sur des lettres pliées et entassées, qu'à leur forme on devinait être des lettres de faire part. Chacun, armé d'une plume de fer, puisait dans une petite bouteille d'encre bleue. Un seul personnage ne se livrait pas à ce travail général, et restait accoudé à la cheminée, gênant du mouvement de ses épaules un pot de terre cuite peint en bronze, d'où pendaient quatre ou cinq dahlias efflanqués. Auprès de ces pauvres fleurs, on avait posé deux paquets de lettres dont les adresses étaient mises.

— Tu ne travailles plus, Joseph ? dit madame Cointet, s'adressant au garçon qui était debout.

— Non, ma tante, répondit Joseph, dont le nom de famille était Pépingré ; il faut que je sois rentré à dix heures. Vous savez que mon patron n'aime pas que je m'attarde.

M. Joseph Pépingré était commis chez un marchand de soies de la rue Rambuteau.

— Bien, mon ami ; fais à ta volonté, tu es raisonnable ; seulement, n'oublie pas le paquet de lettres que tu dois distribuer demain dans tes courses, ce sera autant de fait. Ah ! prends donc sur le coin de la cheminée le registre des clients, et voyons si nous n'avons oublié personne.

La jeune fille, qui écrivait avec assiduité, leva la tête.

— Maman, dit-elle, j'ai fini les lettres de la province ; il ne reste plus que quelques noms à mettre. Envoie-t-on une lettre à l'oncle Toinon ?

— C'est inutile, dit M. Cointet ; Antoine était ici quand notre malheur est arrivé, et, s'il n'a pas assisté à l'enterrement...

— C'est qu'il l'a bien voulu, reprit madame Cointet. M. Antoine Verboquet fait son original, et met son bonheur à ne pas montrer de cœur à sa famille.

— Ah ! madame, dit Benoît Geoffrin, vous savez bien que de sa part ce n'est qu'une manie, et qu'au fond il est très-bon.

— Très-bon ! reprit madame Cointet avec aigreur, je le veux bien ; mais enfin personne ne se conduit comme lui. Vous êtes bien ensemble, du reste ; vous vous soutenez toujours l'un l'autre. C'est facile à dire qu'un homme est original, quand il manque à tous ses devoirs !

Armantine leva les yeux sur Benoît, qui allait répondre, et qui comprit. Il se fit un silence de quelques minutes.

— Allons, Joseph, va-t'en si tu veux, reprit madame Cointet. Du reste, nous avons fini, et nous n'allons pas tarder à aller nous coucher.

— Les enfants vont achever ce qui reste à faire, dit M. Cointet ; je suis fatigué. Si tu veux, nous allons monter.

— Adieu, monsieur Benoît, dit madame Cointet. Bonsoir, Joseph.

Benoît se leva comme pour se retirer. Joseph sortit.

— Il ne faut pourtant pas laisser Armantine seule, dit M. Cointet. Tiens compagnie à ta cousine, Benoît ; vous en avez pour une demi-heure au plus. Bonsoir.

Et M. Cointet partit avec madame Cointet, mécontente des dernières paroles de son mari.

Quand les deux jeunes gens furent seuls, ils déposèrent leurs plumes sur la table, et se regardèrent tristement.

— Eh bien ! Armantine, dit Benoît, croyez-vous que cela soit fini ? car vraiment je veux penser tout haut avec

vous, et mon cœur est plein de calculs atroces. Il ne faut pas m'en vouloir ; vous êtes le but de ma vie, et tout ce qui m'écarte de vous, je l'ai en horreur. En écrivant ces adresses, ce soir, je pensais que mon plus grand ennemi était mort. Oui, ce frère de M. Cointet, qui me poursuivait de sa bêtise absurde, qui servait si bien les projets de votre belle-mère...

— Ah ! dit Armantine, quelles paroles prononcez-vous là !

— Oui, le frère de votre père était mon ennemi, et je ne vous aimerais pas si je ne le traitais ainsi. Quant à votre belle-mère, c'est votre belle-mère, et je le sens bien au peu de souci qu'elle a de votre bonheur. Vouloir vous marier à ce niais de Joseph ! Allez, ce n'est pas le vœu de votre père, au fond ; et, s'il avait de l'énergie... Mais personne pour moi, personne !

— Benoît !

— Je sais bien, Armantine, que j'ai votre cœur ; je sais que vous lutterez avec votre silence, avec vos larmes ; mais on vous tue, on vous épuise. Qu'on parvienne à m'éloigner ; qu'on me chasse... elle me chasserait si elle l'osait !... que je ne sois plus là, vous restez seule et faible à leur merci. On vous écrasera sous un tas d'épouvantables raisonnements : l'argent, une position, que sais-je ? toute l'artillerie des calculs bourgeois. C'est la commune histoire, voyez-vous. On pleure, on se débat ; mais un cœur innocent a ses lassitudes ; la patience des méchants est si longue, si habile ! Oui, j'ai espéré tout en voyant mourir votre oncle. Si je suis cruel, c'est qu'ils l'ont voulu. Je ne connais que vous, et le reste du monde m'est indifférent ; j'aime ceux qui vous aiment. Eh bien ! j'ai vu ce soir que l'aigreur de madame Cointet était plus grande ; elle me supporte avec horreur, je le sens bien, et je comprends aussi que nous ne sommes pas assez forts à nous deux.

Armantine s'essuyait les yeux en feignant d'écrire.

— L'oncle Toinon est pour nous, dit-elle; vous savez bien les discussions qu'il avait avec le frère de mon père, qui vient de mourir. Rappelez-vous que, peu de jours avant sa mort, ils ont eu une longue querelle ensemble.

— Oui, répondit Benoît, mais il passe pour un fou, ce pauvre Toinon : personne ne l'écoute; et puis il est loin, il vit retiré à Tours.

— Mais il peut venir.

— Une fois par an, peut-être. Il est venu il y a quinze jours. Il y avait plus d'une année qu'il n'avait paru; c'était, il y a dix-huit mois, quand vous fîtes cette grande maladie.

— Et même c'est vous qui m'avez sauvée, je me rappelle. Vous n'avez pas pu en faire autant pour le frère de ce brave Joseph.

— Encore un auquel on voulait vous marier. Vous avez été comme un héritage pour Pépingré. Il a sur vous tous les droits de son aîné.

— Avez-vous fini, Armantine? cria madame Cointet de sa chambre.

La voix aigre descendit par un petit escalier qui montait de l'arrière-boutique à la chambre à coucher des bonnetiers.

— Oui, maman, répondit la jeune fille : et plus bas : « Retirez-vous, Benoît. Il faut être patient, et ne pas indisposer ma mère. Adieu. »

Et elle tendit sa main au jeune homme.

— Bonsoir, Armantine, dit Benoît en serrant la petite main entre les siennes; bonsoir, répéta-t-il tristement. Je m'en vais comme un suspect, comme un voleur, vous le voyez bien.

Armantine mit une consolation dans un sourire.

— Bonsoir, lui dit-elle doucement, et ayez courage; travaillez et attendez. Nous sommes si jeunes!

— Assez vieux pour souffrir, et trop jeunes pour être heureux, n'est-ce pas? Bonsoir.

Et il serra encore la main d'Armantine.

— Oui, je vais travailler, dit-il en partant; et cependant ma pauvre tête ne va pas bien, j'ai le cœur trop malade.

Armantine monta par le petit escalier, passa devant la chambre de ses parents, auxquels elle cria : « Bonne nuit! » et se réfugia dans sa chambrette nue et blanche. La liberté de sa journée commençait. Dans ce coin d'entre-sol, elle était seule. C'était là qu'elle pensait, qu'elle pleurait, qu'elle espérait. Ses rêves de jeune fille, ses espoirs mêlés de sagesse et d'illusion, tout était là. Échappée aux détails de la vie commune et grossière, elle bâtissait là son petit roman bourgeois. Ce n'était pas un esprit extravagant, aux désirs insatiables, et avide d'inconnu ; c'était un cœur candide, honnête, qui, dans la paix de sa retraite, s'épanouissait, songeait au bonheur, à l'amour, et, sous des apparences vraisemblables, se figurait l'impossible. Tout est obstacle dans le monde réel, aussi bien que dans le monde des fictions; et il n'est pas moins difficile souvent d'épouser son cousin qu'un prince des *Mille et une Nuits*. Que de féeries perdues, dans ces régions dont Paul de Kock a fait son domaine! Madame Cointet se figurait qu'Armantine, rentrée dans sa chambre, se couchait et s'endormait dans l'indifférence et l'oubli; la soirée se prolongeait pourtant dans des veillées sans fin. La vie comprimée est double. Obligée de se contraindre pendant tout le jour, elle attendait la nuit. Elle se recomposait alors une journée libre. Là où un regard de sa mère l'avait rendue muette et triste, elle riait et parlait. Ce qu'elle n'avait pu

dire à Benoît, elle le lui exprimait tout haut, comme s'il pouvait l'entendre. Et puis venaient les prières, et les vœux, et les larmes. Le lendemain matin, Armantine avait les yeux fatigués, et elle était grondée. Ce soir-là, elle fut sous une influence superstitieuse. Elle resta quelques heures assise, n'ayant pas la force de diriger ses pensées, et laissant défiler dans son esprit les craintes vagues et les terreurs indéfinies. Peu à peu, le froid engourdit ses membres, le sommeil la surprit sur sa chaise, et le cortége des idées sombres se continua dans un rêve.

Madame Cointet était furieuse, et son mari l'avait bien devinée. Voici, en résumé, l'avalanche de sottises qu'elle versa sur le pauvre homme, pendant qu'il se déshabillait.

— Tu les laisses encore ensemble? Y a-t-il du bon sens! Tu sais bien que c'est un parti impossible pour Armantine! Ton pauvre frère avait bien raison. S'il était là, tu l'écouterais peut-être; mais, moi, je n'ai pas la parole. Veux-tu que je te dise? tu ne comprends rien au bonheur de ta fille; ta faiblesse lui sera fatale!

Cela dura un temps infini. Les deux enfants avaient parlé de bonheur; les parents parlaient de bonheur. C'est un de ces mots sur lesquels on ne s'entendra jamais.

II

> Quand on fouille dans sa mémoire, il est dur de rencontrer MM. Usquin, Coppinger, Deliége et Piffre.
>
> (CHATEAUBRIAND.)

M. Cointet était un brave bonnetier de cinquante ans, gros et bien portant. Il avait deux cous par derrière et

deux mentons par devant. Homme faible, il était gouverné par madame Cointet, une maîtresse femme, petite, sèche, revêche, à la voix grinçante, à l'œil impatient et dur; bonne ménagère du reste, à laquelle il eût été aussi difficile de voler une once de beurre qu'il serait difficile d'enlever l'obélisque. Le commerce et l'économie ayant été assez bien menés, le ménage avait une petite fortune très-convenable. M. Cointet était marié pour la seconde fois. Sa première femme, la mère d'Armantine, était une demoiselle Verboquet, sœur de l'oncle Toinon, dont il a été parlé; et une autre sœur de ce même Toinon avait laissé un fils, qui n'est autre que Benoît Geoffrin. Si nous ne craignions d'abuser de cette généalogie baroque, nous ajouterions, pour en finir, que M. Joseph Pépingré était le propre neveu de la madame Cointet actuelle, ce qui explique suffisamment la prédilection qu'elle avait pour cet héritier de son nom de famille. Au moment où commence cette histoire, un frère du bonnetier venait de mourir, et, comme on l'a vu, les lettres de faire part avaient occupé tout une soirée.

Après avoir pris congé d'Armantine, Benoît était rentré chez lui. Il habitait, rue Saint-André-des-Arts, une petite chambre d'étudiant qui sentait la misère courageuse. Quelques meubles de noyer, le bois pauvre, la garnissaient faiblement. Sur une cheminée nue et sur sa table de travail étaient entassés des livres de médecine. Benoît, sans fortune, sans espoir dans le passé, jetait patiemment les fondements d'un avenir indépendant. Il menait l'existence sage de ceux qui ont dirigé tous leurs efforts vers un but fixe. Le budget de sa vie était impitoyable. Il avait juste ce qu'il fallait aux plus impérieux besoins; tout était calculé. Il s'agissait d'aller, sans s'attarder en route; un plaisir était impossible; une maladie n'était pas prévue.

Il n'avait pour se soutenir que la voix mystérieuse qui parle aux ambitieux et qui, dans le *Titan* de Jean-Paul, murmure à l'oreille d'un de ses héros : « Prends la couronne! prends la couronne! je t'y aiderai. » La même voix, dans le poëte allemand, dit encore : « Aime la belle! aime la belle! je t'y aiderai. » Benoît entendait aussi ces paroles. La belle, c'était Armantine, qu'il fallait conquérir par des efforts plus inouïs peut-être que ceux qu'il devait faire pour arriver à la science. J'ai toujours cru aux contes de fées; rien n'est plus réel que ces châteaux imprenables où sont enfermées les héroïnes. La boutique de la rue Saint-Denis était une forteresse mieux défendue qu'un palais de fées entouré de génies. Cette maison était sous l'enchantement de la bêtise. Madame Cointet était plus méchante et plus puissante que la fée la plus malicieuse. Les préjugés bourgeois étaient plus hauts que les plus hautes murailles; et l'atmosphère de stupidité qui entourait cette demeure décourageait l'attaque et étouffait l'ardeur des plus hardis. Aussi cet amour, au lieu d'être un point d'appui pour le cœur de Benoît, était-il un trouble pour son travail. L'héroïsme vient à bout de tout; il dompte la colère et la haine. Qu'on le comprenne, il est sûr de triompher; mais certains préjugés inertes résistent à tout. Aussi, le pauvre jeune homme, quand il rentrait chez lui, se sentait tellement seul, que, après des scènes pareilles à celle qui commence cette histoire, il se trouvait vaincu désespérément et pour toujours. Armantine l'aimait bien; mais ce cœur, qui ne pouvait s'épanouir, n'avait pas trop des forces que Benoît lui communiquait chaque jour. La pauvre enfant n'était pas une héroïne; le bonheur l'aurait relevée, réveillée. Contre un malheur qui l'eût atteinte violemment, elle eût sans doute été vaillante; mais elle s'en allait dans une consomption d'ennui. La souf-

france est comme le poison : quand elle vient à petites doses, on s'y habitue.

Ce soir-là Benoît demeura donc pensif, sans sommeil et sans travail. Assis devant sa table, à l'heure même où Armantine pleurait en voyant passer sous ses yeux ses rêves vêtus de deuil, le jeune homme passait aussi ses idées en revue. Elles portaient le manteau sombre aussi, mais avec une attitude d'énergie sinistre. Quelques-unes même brandissaient des armes de suicide. « Qui de nous à trente ans ne s'est pas tué deux ou trois fois? » dit Balzac. Ainsi donc, séparés par la réalité, ces deux natures jeunes et aimantes se trouvaient réunies dans les régions douloureuses. A l'heure où la vie matérielle se tait, êtes-vous passé quelquefois devant ces fenêtres solitaires, éclairées encore à l'instant où tout est éteint? N'avez-vous pas entendu dans le silence la triste chanson de ceux qui souffrent, la plainte des mansardes, les lamentations inquiètes de la jeunesse? Quand on choisit un sujet de récit dans le monde positif, on doit ajouter un commentaire plaintif aux faits qu'on raconte. C'est ce que les musiciens appellent : variations sur un thème connu.

Benoît pensait : « Tout cela ne peut durer. J'irai demain parler nettement à la famille Cointet. Je lui demanderai deux ans. Armantine a dix-huit ans; j'en ai vingt-trois. Ce délai peut m'être accordé; ce temps écoulé, s'ils n'ont pas confiance en moi... Oui, mais voilà vingt fois que je me propose cette démarche. Vingt fois déjà je me suis approché de cette montagne à pic sans oser tenter l'escalade : entreprise impossible. Deux ans, c'est trop pour eux et pas assez pour moi. Je leur aurai arraché les paroles qu'ils ont sur les lèvres. Je recevrai un refus net, et je ne verrai plus Armantine. L'amour est temporisateur : il gagne quelquefois à attendre. » Et le pauvre gar-

çon sentait l'espoir se glisser en lui. Puis c'étaient d'autres voix qui lui disaient qu'Armantine était perdue pour lui, qu'elle épouserait un bourgeois commun, et qu'elle serait heureuse jusqu'au jour où lui, riche, brillant, célèbre, lui apparaîtrait comme un remords. Et Benoît pleurait à cette méchante pensée d'orgueil : « Enfin, se disait-il encore, il y a des gens heureux en ce monde : il y a des mariages difficiles qui se font ; le hasard peut bien se déclarer pour moi. J'irai demain. Je parlerai aux parents ; je parlerai à Armantine, et, si la guerre est déclarée, eh bien ! j'accepterai la guerre ! »

Benoît s'endormit et rêva pendant toute la nuit de son oncle Antoine, qui riait de ses inquiétudes et qui lui disait tout brutalement : « Va donc, imbécile ! je t'ai dit que tu l'épouserais. J'en fais mon affaire. » Ce rêve grotesque rendit cependant un peu de forces à Benoît. Antoine Verboquet n'avait ni illusion ni délicatesse, mais il jugeait bien, et sa joie grossière ne faisait pas rire, parce qu'il avait souvent raison.

Armantine rêva aussi de ce bonhomme qui lui dit : « Dors, petite, je viendrai vous voir bientôt ; dis à Benoît de m'écrire. »

Ainsi, au milieu des plus vives angoisses du cœur, ces deux amoureux n'avaient qu'un consolateur, pauvre, ridicule et absent.

Le lendemain, chacun reprit sa vie. Benoît travailla avec énergie comme ranimé par de nouvelles forces. Armantine descendit à la boutique et s'occupa des mille détails de commerce dont elle était chargée. Madame Cointet prit son mari à part dans la journée :

— Dis tout ce que tu voudras, cela ne peut pas durer.

— Quelle est la chose qui ne peut pas durer? répondit le bonnetier.

— Ah ! voilà bien les pères ! reprit sa femme. Tu n'as pas vu les yeux d'Armantine ; elle a pleuré toute la nuit. Cela doit cesser au plus vite. Il faut que M. Geoffrin ne mette plus les pieds ici, et avant trois mois Armantine doit être établie. Quand il n'aura plus d'espoir, il nous laissera tranquilles. Pour notre fille, elle ne demande pas mieux ; au fond, cela l'ennuie. Sans les belles paroles de M. Benoît, elle nous écouterait, et Joseph lui plairait beaucoup. Il est bien. Il aura quelque argent en succédant à son patron. Tu sais que cela va tout seul ; et tu crois que je vais renoncer à tant de choses pour les beaux yeux de M. Benoît ?

Le bonnetier ne répondit rien ; c'était sa façon de faire de l'opposition. La logique épaisse de sa femme l'épouvantait ; cela lui semblait sans réponse : il lui donnait gain de cause. Son seul scrupule était un vague instinct de tendresse généreuse. Il sentait quelque chose dont il ne se rendait pas compte et qu'à plus forte raison il n'aurait jamais pu expliquer à madame Cointet. Il ne savait comment dire ce qu'il n'aurait pas osé dire : il se taisait. Sa femme n'en demandait pas plus ; elle n'avait qu'une faculté, mais développée à l'excès : la finesse. Sans esprit, sans intelligence, sans cœur, elle était guidée par la ruse. Ce type est très-commun de gens qui sont tout-puissants dans un cercle restreint, et qui, là, tiendraient tête aux plus profonds observateurs, aux roués les plus habiles. L'intérêt les inspire et ils devinent le danger ; ils flairent l'ennemi ; ils détournent l'agression en attaquant les premiers. Enlevées à leur milieu, ces personnes deviennent naïves et sottes, et seraient dupées à la moindre occasion.

Le brave bonnetier n'avait rien en relief, ni qualité, ni défaut. Il était venu au monde avec un petit bagage d'in-

telligence et de sentiments : rien n'avait diminué, rien n'avait grandi. L'égoïsme bonasse de ceux qui préfèrent la paix à tout s'était emparé de sa tête et de son cœur, de sorte qu'il ressemblait à un bocal plein de fœtus informes ; le bien ni le mal n'étaient arrivés à terme chez lui. C'était ce qu'on appelle un brave homme.

III

Les disputes d'une femme sont comme la gouttière qui fuit.

(*Bible*, PROVERBES.)

Le soir arriva, souhaité par tout le monde. Armantine espérait voir Benoît, que madame Cointet attendait, déterminée à tout dire. Le jeune homme voulait aussi faire de cette soirée une entrevue décisive. Le bonnetier avait peur. Quant à Joseph Pépingré, il arrivait par habitude, machinalement, et allait se trouver comme le joueur du milieu aux quatre coins. Chacun avait son projet. Lui seul ne pensait à rien qu'à s'arranger pour rentrer à dix heures chez son patron. Par exemple, sa tante pensait assez à lui, et il n'est pas de douairière au monde pour travailler comme elle le faisait dans l'intérêt de sa race. Les Pépingré étaient arrivés à Paris depuis vingt ans à peu près. Le premier d'entre eux, le classique, était entré par la barrière de Charenton en sabots, en blouse, et à peine avait-il mis le pied sur le pavé de la capitale, qu'il leva au ciel sa tête à angle obtus et qu'il dit ces deux mots au nez des commis qui tâtaient son petit bagage : « Je veux ! » Il avait dit le grand mot qui était resté dans la légende de la famille. Madame Cointet trouvait cela sublime, et elle

racontait souvent l'anecdote à Joseph. Depuis cette entrée solennelle, il était venu des Pépingré en masse. Ils avaient choisi un coin de Paris, et ils y avaient poussé comme une verrue ; excroissances florissantes du reste et qui se nourrissaient des meilleurs éléments de la vie ; si bien qu'un jour on ne peut plus les arracher sans danger.

Joseph Pépingré arriva le premier. Il était grand, blond, niais ; d'épais favoris jaunes encadraient sa figure fade ; ses yeux de faïence n'exprimaient rien ; sa voix, douce et pâteuse comme un remède contre le rhume, n'arrivait jamais à façonner une phrase convenable, et, quand l'émotion s'en mêlait, il lui était même impossible de dire bonjour : les mots se pressaient, la bouche se gonflait et s'ouvrait comme une boîte de jujube trop remplie. On l'avait tellement habitué à l'idée d'épouser Armantine, que tous les soirs il apportait un compliment depuis quelques mois, et ce malheureux compliment, il n'avait pas encore pu le faire : tous les jours il le remettait au lendemain ; par bonheur, l'esprit de Joseph n'avait ni saisons, ni boutades, ni à-propos : ce qu'il concevait était éternel. Il eût pu laisser à ses enfants un mot aimable qui ne lui aurait pas servi.

Quand Pépingré entra, la famille Cointet était réunie dans l'arrière-boutique. Armantine rangeait les serviettes et effaçait quelques dernières traces du dîner récent. La pauvre enfant faisait tout cela avec une habileté gracieuse. Elle ne paraissait pas se livrer à des soins indignes d'elle ; mais elle accomplissait si bien ces détails d'intérieur, qu'elle purifiait la besogne. Vêtue d'une modeste robe noire, qui relevait la beauté de l'enfant par sa simplicité même, Armantine ressemblait à une silhouette aux lignes pures ; sa taille était élancée, et l'étoffe qui l'habillait lui allait à ravir : elle-même était sa couturière.

Madame Cointet avait raison : ses yeux noirs étaient cernés et fatigués; son teint était pâle, et sa figure, naturellement sérieuse, semblait plus triste ce jour-là. La belle-mère avait remarqué ce changement chez Armantine, moins par intérêt maternel que par dépit de ne pas connaître les pensées qui s'agitaient dans cette petite tête. Était-ce amour sérieux ou caprice romanesque? Elle avait joué la douceur pour interroger la jeune fille; mais Armantine, toujours respectueuse et obéissante, était cependant restée muette. Questionnez la joie et la tristesse de ces yeux, examinez les nuages de ce front, épiez les larmes et les éclats de rire, vous ne saurez rien. Ce n'est plus Armantine; c'est la jeune fille. Elle parlera, elle jouera, elle sera heureuse, confiante, folle; mais elle gardera quelque chose. Essayez de la rendre martyre, elle souffrira : mariez-la contre son gré, il est probable qu'elle obéira; vous la trouverez docile, patiente; mais vous ne saurez pas tout. Sous son regard virginal, sous sa robe de mariée, dans les pleurs qu'elle versera à l'église, se cachera le secret qu'elle emporte. Le malheureux qu'on fait passer d'un cachot dans un autre a toujours quelque part la lime qui brisera ses chaînes. Le même instinct de liberté, la même patience, animent la jeune fille et le prisonnier.

— Tu souffres, ma pauvre Armantine? demanda le bonnetier en lissant de sa main caressante les beaux cheveux châtains de son enfant.

— Non, mon père, répondit-elle sérieusement.

— Vous êtes malade, mademoiselle? dit Pépingré avec un empressement de Thomas Diafoirus.

— Non, monsieur Joseph; qui vous fait croire cela?

— Ah! rien, mademoiselle, c'est M. Cointet qui disait que vous souffriez.

— Elle va bien, dit la belle-mère, et je serais désolée qu'elle se plaignît, car nous voulons tous son bonheur ici.

Benoît Geoffrin entra.

— N'est-ce pas, monsieur Benoît, ajouta-t-elle, qu'il faut qu'Armantine soit heureuse ?

La méchante femme avait mis tout ce qu'elle avait d'esprit dans ces paroles.

Le jeune homme ne répondit pas; il regarda tristement Armantine. Il se fit un silence de gêne. Benoît sentait que l'instant allait être décisif; son entrée avait été celle d'un accusé qui paraît devant ses juges.

Geoffrin était pâle : une moustache énergique ombrageait le bas de sa figure régulière, et ses cheveux noirs, relevés, laissaient voir un beau front. Sa grande taille, élancée, était pauvrement vêtue, mais avec goût. Les couleurs sombres lui prêtaient leur harmonie.

Il s'assit, se releva; le silence continuait : il comprit.

— Monsieur Cointet, dit-il en se tournant vers le bonnetier, qui trembla d'avoir une réponse à faire, je sens que je suis de trop ici. Je viens souvent, trop souvent. Vous savez ce qui m'amène, et, comme j'ai horreur des positions fausses, je me suis décidé à vous parler à cœur ouvert : voulez-vous me donner Armantine pour femme?

— Ah! nous y voilà! dit madame Cointet.

Armantine rougit; Pépingré, debout contre la cheminée, ne broncha pas. S'il avait été dix heures, il serait rentré chez lui.

— Écoutez-moi, madame, reprit Benoît; oui, nous y voilà, et vous m'attendez sur ce terrain, je le sais. Mais j'espère que ma franchise vous laissera peu de choses à dire. Vous n'aurez qu'un mot à répondre. Selon que vous m'aurez compris, ce mot peut me tuer; mais cela ne vous regarde pas. J'aime Armantine, madame; c'est ma cou-

sine. M. Cointet a épousé en premières noces une sœur de ma mère : comme alliance de famille, il peut donc accepter mon nom; comme fortune, c'est autre chose. J'ai douze cents francs de revenu ; c'est à peine la vie pour un jeune homme : ce serait la misère pour un ménage; mais, à côté de cela, j'ai... j'aurai une profession bientôt, une profession honorable, presque sûre, quand on est patient; indépendante et noble; si l'on réussit. Je vous demande deux ans : si vous me les accordez, vous m'aurez donné un courage qui peut tripler ces deux années.

En achevant, Benoît se tourna vers le bonnetier comme pour l'interroger.

— Mon ami, dit le brave homme.

Et il s'arrêta. Cela voulait dire : « Si ma femme n'était pas là, je trouverais que tu as raison, mais tu comprends que je dois la laisser parler. »

Armantine tremblait en feignant de coudre. Pépingré, debout, dévidait quelques écheveaux de réflexions embrouillées.

Madame Cointet avait pris sa pose solennelle :

— Monsieur Benoît, dit-elle doucereusement, certes votre famille est très-honorable, et ce n'est pas moi qui voudrais l'attaquer en rien. Votre fortune est modeste, et vous avez raison dire qu'elle ne suffirait pas à un ménage; mais, M. Cointet est là pour vous le dire, nous ne tenons pas tant à la richesse qu'à un bon établissement pour notre enfant...

Elle mit une certaine emphase dans ces paroles : M. Cointet approuva de la tête.

— Nous sommes commerçants, monsieur, et nous n'avons pas d'orgueil. Armantine entrera dans le commerce. Nous voulons pouvoir aider ses commencements de nos conseils et de notre expérience; car nous voyons loin,

nous, monsieur. Vous demandez deux ans? Pourquoi faire? Pour qu'Armantine ait vingt ans et que vous nous la laissiez peut-être.

Armantine rougit, et des larmes vinrent à ses yeux. Benoît voulut répondre.

— Que sais-je! Je ne connais pas vos études, moi, reprit la belle-mère. J'ai entendu parler de tout ça, et je ne vous en fais pas mon compliment. Et puis, vous serez médecin dans deux ans. Pourquoi faire? Avec toute votre science, si votre femme meurt de faim, la guérirez-vous?

— Ah! ma mère! dit Armantine indignée.

M. Cointet ouvrit la bouche. Un regard de sa femme paralysa sa langue. Pépingré regarda l'heure.

— Madame, répondit Benoît, vous croyez parler à un enfant, et vous ne remarquez pas que vos paroles sont injustes et blessantes. Je viens à vous et je vous demande d'avoir confiance en moi, parce que j'ai besoin d'être compris pour être agréé. Mais je vous prie de me supposer honnête. J'aime Armantine, mais, avant de vous la demander pour femme, j'ai longtemps réfléchi et mûrement pesé les chances de mon avenir. Écoutez-moi sans colère; répondez-moi sans passion, et si vous me congédiez, je me retirerai sans une plainte. Mon affection n'a rien de romanesque, et mademoiselle peut nous écouter. Son cœur est sage, et, si la vie nous sépare, son devoir n'aura pas à souffrir du souvenir qu'elle aura gardé de moi. Ah! madame, il est toujours bon de prendre les choses sérieuses au sérieux.

La voix de Benoît était tremblante de larmes. Il voyait que tout était perdu, et les dernières paroles qu'il avait prononcées étaient pour Armantine; il essayait de la préparer au malheur qui les menaçait. Toutes les violences du désespoir étaient dans son cœur; il se contenait. Il se

tut pour ne pas pleurer. La jeune fille sanglotait dans son mouchoir. M. Cointet souffrait. Il sentait des pensées qui heurtaient les parois de son cerveau, comme des noyés qui veulent briser la glace qui les sépare de la vie; mais sa femme l'effrayait. Pourtant la belle-mère comprit qu'il ne fallait pas prolonger une scène qui pourrait amener une révolte. Il ne faut pas surmener les esprits faibles. Elle reprit plus calme :

— Je n'ai pas voulu vous faire de la peine, monsieur Benoît...

— Bonsoir, ma tante, dit Pépingré.

Il était dix heures, et il s'en alla.

— J'en suis désolée pour vous, continua madame Cointet sans répondre à Joseph, mais nous ne pouvons autoriser l'attachement que vous portez à notre fille. M. Cointet et moi sommes fixés sur son sort...

Et elle lança un regard magnétique à son mari...

— Nous regrettons le malheur qui vous arrive, mais nous n'en faisons pas moins les vœux les plus sincères pour votre avenir. Vous parliez tout à l'heure de la raison, de la sagesse d'Armantine, et je vous en remercie; vous la connaissez bien; elle comprendra comme vous que cette union est impossible...

L'œil de la belle-mère tomba sec et sévère sur la pauvre fille qui sanglotait à grand bruit. La voix de madame Cointet avait scandé ces derniers mots d'une façon terrible.

Benoît, pâle et défait, essuya ses yeux et se leva pour sortir.

— Mon ami... dit M. Cointet.

Et il rencontra le regard de sa femme. Le jeune homme serra la main du bonnetier. Armantine se dressa sur sa chaise, saisit la main que son père venait de serrer, et, entraînant Benoît dans un coin de la chambre :

— Je ne me marierai pas... dit-elle aussi bas qu'elle put au milieu de ses cris... Adieu, Benoît! adieu!

Madame Cointet serrait les dents de rage : elle voyait son autorité menacée.

— Adieu donc, monsieur, dit-elle à haute voix.

Les malédictions des prophètes, les trompettes des archanges, n'ont jamais eu et n'auront jamais un pareil retentissement dans des oreilles humaines.

— Mon ami, reprit le bonnetier pour la troisième fois en serrant encore la main de Benoît. Mon ami... adieu...

Il le reconduisit jusqu'à la porte sans lâcher sa main. Armantine était évanouie.

— Mon ami, dit le bonnetier en tremblant et tout bas pour n'être pas entendu de sa femme, qui les suivait, écris à ton oncle!

IV

> Seul au milieu du plus affreux désert, un désert pavé.
>
> (H. DE BALZAC.)

Benoît erra comme un fou dans les rues, pleurant, criant, s'arrachant les cheveux. Les tentations de la mort l'assaillirent. Il s'arrêta sur un pont à écouter l'eau noire qui s'écoulait, pleine de mélodies sinistres. Les fées sombres du fleuve parisien lui chantèrent la symphonie du vertige; elles l'appelaient dans leur palais fatal, qui ressemble à une morgue. Les ondines du Rhin ont des demeures de cristal et des amours joyeuses, disent les légendes allemandes. Les pâles déesses qui habitent la Seine sont des divinités déchues qui trônent dans la boue, sur des tes-

sons de bouteilles, sur des cadavres oubliés. Elles attirent à elles les ivrognes égarés, les criminels poursuivis par le remords, les amoureux désespérés, les joueurs déshonorés, tout ce qui est ruiné d'espoir ou d'argent, ceux qui n'ont plus de pain et ceux qui n'ont pas de gloire.

Benoît se pencha vers ces débauchées de la mort. Le temps était couvert ; il y avait fête au fond de l'eau. Benoît écoutait, courbé sur le parapet du pont : « C'est peut-être là qu'est l'enfer, pensait-il. J'entends des chansons, on doit trouver l'oubli là-dessous. C'est la fosse commune des désolés ; les lumières du quai projettent leurs longs spectres sur la rivière, qui me fait l'effet d'un grand cercueil. On m'appelle au bal, et je sens ma tête alourdie qui veut entraîner mon corps. Qui pensera à moi demain? Armantine pleurera, elle se mariera, elle sera heureuse, et à certains moments ses nerfs tressailleront quand elle franchira un pont, et elle versera encore quelques larmes. L'eau lui deviendra odieuse. De temps en temps elle essuiera encore ses yeux pour moi : mais elle sera heureuse. Elle aura des enfants qui voudront voir les petits bateaux en allant aux Tuileries. Imprudents, n'attristez donc pas votre mère ! »

Et Benoît avait le corps tellement penché en avant, que ses pieds ne touchaient plus le pont. Ses réflexions fiévreuses se succédaient incohérentes et folles. Il allait perdre l'équilibre quand des passants le tirèrent violemment et l'emmenèrent avec eux. Heureusement que dans ce monde il y a encore des gens qui ne comprennent ni les chansons de l'eau, ni les douleurs des hommes.

C'étaient deux amis qui revenaient de soirée, deux êtres intelligents sans doute, mais tellement saturés de banalités, musique italienne, valse et causeries de salon, qu'ils ne comprirent pas à qui ils avaient affaire.

— Laissez-moi ! criait Benoît en se débattant.

— Il a le vin triste ! dit l'un.

— Il est fou ! dit l'autre.

Ils auraient été dix mille, que pas un n'aurait dit : « Il est malheureux ! »

— Laissez-moi mourir ! hurlait Benoît en se débattant.

Mais les autres ne lâchaient pas. Il lui firent traverser quelques rues.

— Où demeurez-vous ? lui demanda-t-on.

Il indiqua au hasard son adresse. Les deux passants officieux le reconduisirent chez lui, frappèrent à la porte, et le recommandèrent au portier avec quelques paroles.

Benoît monta machinalement à sa chambre.

— Voyez ce que c'est, dit le portier : pauvre jeune homme, c'est la première fois que cela lui arrive !

Celui-là encore n'avait pas compris, mais au moins sa phrase pouvait avoir une application vraie : c'était la première douleur du malheureux enfant !

Rentré chez lui, Benoît s'assit, ne sachant plus que faire. Il resta absorbé pendant quelques heures dans le silence et l'obscurité.

— Écris à ton oncle... m'a dit le père d'Armantine ; pourquoi faire ? C'est mourir qu'il faut ; je ne pourrai pas vivre demain, si je n'ai pas l'espérance d'y aller le soir ! On m'a chassé : la méchante femme !... Écris à ton oncle ! Que voulait-il dire ?

Et Geoffrin alluma une lumière et parcourut du regard sa chambre :

— Tout cela est inutile : tout est fini... Étudier, savoir ! j'en sais assez. Pauvre médecin, guéris-toi toi-même !

Il approcha une petite fiole de la chandelle, et à tra-

vers le verre il en examina le contenu ; puis la posa près de son encrier et s'assit pour écrire.

— Le père Cointet avait raison ; je vais écrire à mon oncle.

Et d'une main agitée, quittant sa plume, puis la reprenant selon les intermittences de sa pensée, il traça les lignes suivantes ?

« Mon cher oncle,

« Les Cointet me trouvent trop pauvre ; je me trouve trop pauvre aussi. Je vais essayer d'une cure dont personne ne s'est jamais plaint. Je n'ai pas de dernières volontés. Je vous envoie une poignée de main, et vous prie de ne pas faire une anecdote de ma mort ; je ne voudrais pas traîner dans les conversations. Dites ce que vous voudrez quand on vous parlera de moi, mais ne soyez pas attendrissant. Je ne vous recommande rien pour Armantine : je l'aime, mais je ne veux pas m'imposer à son cœur. On est cruel quand on blesse en mourant : faites que je sois parti ; trouvez quelque chose ; ne me défigurez pas trop, et surtout ne laissez rien à deviner, ce serait plus horrible encore. Le monde est aux Pépingré ; ne gênons personne. Fou, lâche, je ne sais pas ce que je suis, mais je souffre. Vous avez souvent ri de moi, cher oncle ; ne vous en repentez pas ; vous aviez raison. Je me figure que j'ai cent mille livres de rente, que je suis professeur à la Faculté de médecine, que j'ai une femme charmante et de jolis enfants ; je suis célèbre ; il ne se coupe pas une jambe dans Paris sans que je sois là ; on ne condamne pas un malade, sans que je sois appelé à voter ; on ne sauve personne sans que j'en aie le bénéfice ! C'est du bonheur cela, j'espère ; eh bien ! je me tue. Parce que, avoir aimé Armantine comme je l'aime et l'oublier

comme je le ferais, cela mériterait l'échafaud. J'ai failli tomber dans la Seine tout à l'heure, et maintenant je vais me noyer dans une petite fiole qui se trouve là bien à propos. C'est de l'opium : il doit y en avoir assez. Une chose étrange, c'est que l'on s'habitue facilement à l'idée de la mort. Si je changeais de décision, je ne saurais plus que faire, tant je suis prêt. Au moment de partir pour un voyage, il est pénible d'apprendre qu'on reste. La malle est faite et tout le bagage empilé et froissé. Mes pensées conserveraient un mauvais pli si je restais. Adieu. A propos, vous viendrez, n'est-ce pas, au reçu de cette lettre? Autrement on me porterait chez les Coinet, et cela les gênerait. Je vous embrasse, mon bon oncle. Avons-nous ri assez souvent de tout ça? Vous voyez que cela arrive quelquefois. »

Benoît ferma sa lettre, la cacheta, descendit pour la mettre à la poste, et, quand il rentra, le portier fut étonné du sang-froid de son locataire.

— Il aura dormi un peu, pensa-t-il : le sommeil fait tant de bien !

Ce concierge avait des à-propos terribles.

Geoffrin remonta chez lui, ferma sa porte, prit sa fiole, souffla la lumière, s'étendit sur son lit et but

..... Triste flamme,
Éteins-toi...

Le lendemain matin, le pauvre jeune homme était encore couché, mais la mort n'était pas venue. La dose avait été trop faible ou trop forte, et l'effet n'avait pas été produit. Les premiers rayons du jour virent Benoît qui se débattait sous le poids d'une horrible souffrance physique. Les ombres se réfugiaient dans les coins de la chambre, et les

spectres du suicide, qui s'étaient crus convoqués à une fête, s'évanouissaient dans les lueurs de l'aube. La journée se passa dans des douleurs inouïes. Le portier monta vers le soir ; il vit Geoffrin qui se débattait, et pensa que c'était le réveil d'une débauche. Benoît n'eut pas la force de parler ; il ne retrouvait rien dans son cerveau. Était-ce un rêve ? Était-ce la réalité ? Était-ce la mort ? Pourquoi cet homme le suivait-il toujours ? Il chercha, puis retomba dans un anéantissement plein de tortures. Il se passait là un duel sans témoins entre un corps jeune et un poison terrible. La nature physique se débattait avec ardeur. La première attaque n'avait pas été assez forte ; la chair devait triompher.

La nuit s'écoula encore dans des accès de délire peuplés de cauchemars, de visions, de terreurs. La poitrine de Benoît respirait du feu ; son cerveau était lourd et brûlant, comme du plomb en fusion. Il était là gisant, à moitié mort ; maison abandonnée, d'où ses pensées effarées s'échappaient avec des cris. Tout saignait, tout pleurait en lui ; son cœur était en morceaux. Le mécanisme était brisé ; certaines pièces étaient broyées : d'autres marchaient encore, ne se rattachant à rien, par un jeu machinal. Et, dans ce désordre douloureux, Benoît entendait une voix raisonnable qui lui disait : « Tu as eu tort ! te voilà ridicule maintenant ; on ne croira pas à ton suicide. » Ces mots le frappaient comme des coups de poignard, et lui faisaient une blessure glacée.

V

> Lorsque entra un inconnu dont la tête était chauve comme une tête de mort... « Je ne suis pas un philosophe, » dit avec indifférence l'inconnu, dont la calvitie était plus effrayante qu'horrible.
>
> (JEAN-PAUL RICHTER, *Titan*.)

Vers le matin de ce second jour, il crut entendre ouvrir sa porte. Un homme entra, s'approcha de lui précipitamment, lui tâta le pouls, et s'assit sur le rebord du lit en le regardant.

Ce personnage était grand et maigre : ses jambes étaient perdues dans un large pantalon, son corps disparaissait dans une vaste redingote. Il était vieux et un peu voûté, quoique plein d'apparences vigoureuses. Ses pommettes étaient saillantes ; ses joues creusées. La pâleur de son teint avait quelque chose de particulier, et ses yeux noirs et ronds formaient un contraste étrange avec d'épais sourcils blancs qui les ombrageaient. Il n'avait pas un cheveu sur la tête.

Benoît fixa sur le nouveau venu son regard hébété. L'homme se leva et dit en s'en allant : « Ce n'est rien. Nous arrangerons le reste. »

Un moment après, Geoffrin était entre les mains d'un médecin. Pendant quelques jours, il fut l'objet de soins assidus, et l'homme aux grandes jambes passait tout son temps auprès de lui. La guérison fut assez prompte, comparée au ravage qui avait été fait. La machine remise en état fonctionna hautement d'abord, puis la vie reprit toute son autorité.

Quand Benoît parlait, on ne lui répondait pas. Au bout

d'une huitaine cependant, il fit quelques promenades. Le printemps aidait à sa convalescence.

Un jour, aux Tuileries, l'oncle Toinon commença le premier :

— Ah çà ! tu en fais de belles quand on n'est pas là ; allons, paix là-dessus. Mais retiens bien ceci : c'est que, pour mourir, il ne suffit pas de se tuer. Est-ce que je ne vis pas avec mes cinquante ans ? et, cependant, je suis assez inutile. La mort a essayé de me prendre par les cheveux ; ils lui sont tous restés dans la main : quand je voudrai lui faire une farce, je porterai un toupet...

— Vous parlez juste, mon oncle ;... mais, moi...

— Je t'entends, reprit Verboquet, tu as été malheureux. Tu ne sais donc pas que tout le monde l'a été ? Allons, écoute autre chose : j'ai été voir ces imbéciles. On n'en peut rien tirer. J'ai voulu sauver ton honneur : j'ai dit que tu étais venu me trouver à Tours, et que je t'y avais laissé pour venir...

— Et Armantine ? demanda Benoît.

— Je te l'ai déjà dit vingt fois, c'est la seule question à laquelle je répondais : elle va bien ; mais la petite ne signifie rien ; elle est à nous. La ville se rendra quand nous serons venus à bout de la garnison. C'est Cointet qui t'a mis dans la tête de m'écrire...

— Oui, mon oncle.

— Pour lui, dit Toinon, il n'est pas embarrassant non plus, le brave homme ! C'est la mère Cointet...

— Il faut lui parler ! s'écria Benoît.

— J'y pensais, mais c'est impossible à présent. Le jour de mon arrivée elle est tombée malade, répondit Verboquet avec indifférence.

— Malade ! malade ! le jour de votre arrivée, mon oncle, dit Geoffrin d'un air égaré.

Que se passa-t-il dans son esprit ? Un accès de délire s'empara peut-être de son cerveau affaibli ; un pressentiment lui vint peut-être à l'idée : toujours est-il que le grand vieillard se leva brusquement.

— Tu es fatigué, Benoît, dit-il. Rentrons.

Et les promeneurs suivirent du regard ces deux personnages, qui ne disaient plus rien. L'oncle Toinon fixait ses gros yeux sur la terre, tout à ses réflexions sans doute. Benoît, maintenu par le bras du vieillard, ressemblait à un fou que son gardien promène.

Ils rentrèrent. Verboquet s'occupa de son neveu d'une façon toute paternelle ; quand le médecin vint, il resta longtemps à causer avec lui, à l'interroger ; puis il fit coucher le jeune homme, lui dit quelques-unes de ces paroles d'une philosophie vulgaire, qui consolent souvent mieux que les grandes pensées, et, lorsque Benoît fut endormi, il sortit sans faire de bruit.

Je ne sais pas de quoi madame Cointet était malade, mais c'était très-grave. Les consultations se succédaient à la maison de la rue Saint-Denis. La pauvre Armantine s'était constituée garde, et souffrait des caprices de la maladie et des méchancetés de la malade. Le bonnetier avait perdu la tête. Pépingré venait tous les soirs, et s'en allait toujours à la même heure.

Toinon alla rue Saint-Denis. Il y avait deux médecins auprès de madame Cointet, et Joseph seul était dans l'arrière-boutique, debout, à sa même place. Le vieillard entra.

— Cela va bien, dit-il ; et là-haut ?

— Toujours la même chose, répondit Pépingré.

— Ah ! reprit Toinon.

Et il se fit un silence. Peu à peu les réflexions de Verboquet entrèrent en ébullition, et arrivèrent jusqu'à ses lèvres. Il pensa tout haut.

— Il y a bien du malheur ici, et il y en a pour longtemps. Ce que c'est que l'entêtement! On ne voit pas clair, mon cher monsieur Pépingré.

Joseph se tut.

— Savez-vous, recommença le vieillard, que vous faites une vilaine chose en épousant Armantine? car je sais que c'est très-avancé, et qu'au premier jour vous serez son mari. Vous ne l'aimez pas, et elle ne vous aime pas. Comment entendez-vous arranger tout cela? Vous êtes-vous fait une idée du bonheur en ménage?

Pépingré était ébahi, mais n'ouvrait pas la bouche.

— Vous allez là, reprit Toinon, comme un conscrit va au régiment. A un certain âge, il faut faire son temps, et on le fait : qu'on soit lâche ou brave, c'est la même chose. Ceux qui attrapent de la gloire, c'est par hasard : c'est comme le bonheur en ménage. Vous comprenez ça ainsi, n'est-ce pas? Mais il y a des cas d'exemption, et je crois que vous en avez suffisamment. On vous a fourré là-dedans; je vous propose un remplaçant?

Joseph resta abruti en entendant ces paroles : il mâcha quelques syllabes, et sourit bêtement.

Verboquet comprit que faire entrer un raisonnement dans la tête de cet homme était impossible, et qu'essayer de le convaincre serait de la captation. Le silence reprit donc, absolu, jusqu'au moment où les médecins descendirent. Il était dix heures. Pépingré était déjà à la porte. Toinon serra la main du bonnetier et sortit avec les docteurs. Ils rejoignirent Joseph.

— Cela va mal, n'est-ce pas, messieurs? demanda Toinon.

— Pas bien du tout, répondirent les savants. Cette nuit ou la nuit prochaine pourrait bien...

— Être la dernière, ajouta l'oncle de Tours. C'est bien fâcheux.

Ces paroles étaient prononcées par acquit de conscience. Les médecins se séparèrent, et Verboquet rattrapa Pépingré, qui filait devant lui.

— Jeune homme, lui dit-il d'un ton presque mystérieux, prenez garde de faire une chose malheureuse !

Joseph ne comprit pas, mais il eut peur. Benoît avait très-tranquillement reposé pendant l'absence de son oncle, qui s'était installé dans la même maison, à côté de lui.

VI

> Celui-ci est si rébarbatif, qu'il faudrait une hottée de pistoles pour le faire rire.
>
> (*Fantaisies* DE BRUSCAMBILLE.)

Joseph Pépingré, le lendemain, fut appelé de bonne heure chez M. Cointet. Madame Cointet voulait lui parler.

Le commis de la rue Rambuteau était fidèle aux consignes. Il arriva à dix heures; — matin ou soir, c'était son heure. — Madame Cointet, jaune, maigre, mourante, avait voulu qu'on lui mît une camisole blanche : son lit était fait, sa chambre en ordre, et, au chevet, on avait placé un fauteuil. Le bonnetier attendait Pépingré : il le fit monter et l'amena auprès de sa femme, qui sommeillait. Armantine remuait une tisane. L'apparition du grand jeune homme l'effraya; l'étrange solennité de cette scène lui parut d'un fâcheux augure : elle éprouva un serrement de cœur quand la malade, de sa voix la plus doucereuse, lui dit :

— Armantine, laisse-nous.

M. Cointet était déjà redescendu. Armantine se retira : et Joseph Pépingré resta debout, dans l'épouvante, devant

cette femme qui sentait la mort. Il aurait bien voulu s'éclipser aussi ; il ne comprenait rien à ces précautions ; mais il avait de l'effroi pour ce qui se préparait.

— Assieds-toi, Joseph, dit la malade quand ils furent seuls, et écoute-moi bien. J'ai à peine assez de force pour t'apprendre ce que tu dois savoir : je puis mourir bientôt, mon ami...

Pépingré, qui crut que c'était là la scène, et qui obéissait au mouvement qu'on lui imprimait, se mit à pleurer tout haut.

— Ne pleure pas, continua madame Cointet, et écoute : j'avais décidé que tu épouserais Armantine ; mon mari était de mon avis, et tout marchait vite quand je suis tombée malade, il y a quelques jours, le soir même où M. Antoine Verboquet vint nous voir. Je ne veux pas que mon œuvre reste inachevée. Tu sais que j'aimais ton frère, pour lequel ce mariage était arrangé : ton pauvre frère est mort : tu as hérité de toute l'affection que je lui portais, et je veux pour toi le bonheur que j'avais rêvé pour lui. Tu aimes Armantine?...

Pépingré ouvrit de grands yeux sur sa tante ; et, ne sachant si l'interrogation était un piége, il se tut.

— Oui, tu l'aimes, reprit madame Cointet. Mais tu n'as que moi pour te défendre : Armantine est ensorcelée par ce mauvais sujet de Benoît. Il ne faut pas se fier à M. Cointet, qui écouterait volontiers les absurdités de l'oncle Toinon. Il ne faut guère compter sur moi : si j'avais eu encore quinze jours seulement, tout marchait si bien, que vous auriez été mariés. Mais, que je vive ou non, c'est un retard, et un terrible retard ! Comprends-moi bien : si je venais à te manquer, il faudrait te défendre toi-même, et c'est pour te donner des armes que je t'ai fait venir

Cette commère mourante était solennelle à faire trembler ; sa voix était interrompue par une toux sèche ; ses bras soulevaient la couverture, dans l'excitation de la fièvre ; et ses yeux, refuges de sa pensée tenace, brillaient comme ces veilleuses acharnées dont l'huile n'est jamais épuisée. Elle regarda Joseph, qui restait immobile, et un mouvement de colère lui échappa. Elle comprit que ce garçon était un apathique, qui laisserait perdre tout le fruit de ses peines. Jamais roi glorieux ne se pencha avec plus d'inquiétude vers un héritier stupide.

— Joseph, dit-elle, entends-tu que je te parle de ton bonheur ? Armantine est jolie, très-jolie : bonne et douce, je le sais, moi ; elle te convient. Veux-tu la conquérir ?

Pépingré répondit oui machinalement. Madame Cointet le vit vaincu d'avance et voulut essayer d'un autre argument.

— Armantine t'aime au fond ; je l'ai découvert. Quand vous serez mariés, elle t'aura vite débarrassé de Benoît Geoffrin. Sois hardi quelques jours seulement. Songe bien que c'est de tout le bonheur de ta vie qu'il est question. Elle aura à la mort de M. Cointet une jolie fortune. Elle est à moitié orpheline ; sa mère est morte.

Pépingré leva la tête, et un point noir arriva dans ses yeux comme aux cornes des colimaçons : il s'animait un peu. A la passion avide de ce coup d'œil, la malade comprit qu'elle avait touché la corde sensible.

— Elle est fille unique, continua-t-elle ; M. Cointet est vieux, et, du reste, il n'y a pas à craindre qu'il dissipe son bien. Ainsi, Joseph, tu épouses donc Armantine, tu achètes un fonds, tu gagnes beaucoup d'argent en t'établissant grandement, et, comme espoir prochain, tu as une fortune bien ronde et bien certaine. Voudrais-tu que tout cela, beauté, grâce, jeunesse, argent, fût pour M. Benoît Geoffrin ?

— Non, ma tante, dit énergiquement Pépingré en se levant.

Beauté, grâce, jeunesse, étaient du remplissage : madame Cointet lançait ces mots pour mémoire. Elle savait bien que le dernier seul devait produire l'effet. Elle agitait son trousseau de clefs, mais elle connaissait bien celle qui ouvrait la serrure. La malade sourit et tendit sa main à Joseph ; elle était heureuse : elle avait enfin découvert la passion qui devait agiter cette inertie. Cet apathique était un avare ; cet imbécile était un misérable. Madame Cointet sourit : elle se voyait sûre du succès. Horrible satisfaction ! scène infernale ! Dans une épopée à la Milton, on confierait à des anges les rôles qui sont joués ici par les plus infimes humains, et, ce que l'action gagnerait en grandeur, elle le perdrait en vérité. Madame Cointet et Pépingré ne se doutaient pas qu'ils jouaient une des plus hautes scènes du péché : cette vie ne doit pas être vue représentée à grand spectacle. La damnation de l'Opéra a des feux de Bengale qui séduisent, et l'enfer s'y montre inoffensif et presque aimable. Mais ce qui est exécrable, c'est le mystère du moyen âge, qui se joue encore sur les tréteaux où nous vivons : c'est le monsieur du premier remplissant le rôle de Judas ou d'Hérode ; ce sont les bourgeoises du quartier jouant les péchés capitaux ; c'est madame Cointet et Pépingré représentant l'Avarice aussi naïvement que les artisans d'autrefois quand ils jouaient la passion du Christ.

La malade, après un silence, reprit plus doucement :

— Il faut t'appuyer sur M. Cointet ; c'est le plus faible, mais tu peux en faire le plus fort. Tu as sa parole, il t'a promis Armantine, et mon pauvre mari est un honnête homme qui a toujours fait honneur à ses engagements. Ne te laisse pas ennuyer par Benoît ; agis comme si tu étais

sûr du mariage. Parle à cette chère enfant, et dis-lui des choses douces! Fais que M. Geoffrin puisse croire qu'elle t'écoute. Pour arriver au bonheur, il ne faut rien négliger.

Cette réflexion venait là pour pallier l'odieux des conseils que la malade donnait à son neveu. Dans les sacrifices de certaines mythologies, il y a une part consacrée à conjurer les dieux méchants. Dans les vils calculs de cette vie, qu'il s'agisse d'affaires, de politique ou d'intérêt, il y a un certain nombre de banalités vertueuses, d'aphorismes honnêtes, que l'on échange entre soi comme des talismans protecteurs, dans le cas où un dieu de justice écouterait ce qui se dit.

— Et surtout, ajouta madame Cointet à Joseph, qui suivait ses paroles avec passion, penché sur le lit et sans perdre un mot, surtout prends garde à Antoine Verboquet, c'est un mauvais homme : il a l'air de rire toujours, mais il est très-sérieux et très-fin. Ne lui dis que peu de paroles, et sois ferme, parce qu'il est insinuant. Avec du courage pendant une huitaine, tu viendras à bout de lui, et il s'en ira à Tours...

Madame Cointet fut prise d'une quinte de toux très-violente. Pépingré, transfiguré, appela Armantine.

— Vite, ma bonne demoiselle, cria-t-il, vite, ma tante est bien mal!

Le bonnetier et sa fille montèrent. On s'empressa autour de la malade. Joseph se multipliait. La jeune fille remarqua ce changement avec tristesse. Elle le vit soulever l'oreiller de madame Cointet, qui étouffait, lui présenter la tisane, lui parler avec cœur et se pencher à chacun des gestes qu'elle faisait.

Madame Cointet, dans un moment de répit, dit tout bas à l'oreille de Pépingré :

— Je te laisse seul; courage!

Puis, se tournant vers son mari :

— Y a-t-il quelqu'un en bas?

— Il n'y a personne, dit Armantine.

— Mais si, mon enfant, reprit le bonnetier, il y a ce brave Verboquet, qui vient prendre des nouvelles de la santé de ta mère.

La malade ouvrit la bouche pour parler, et la toux envahit sa phrase. La fièvre augmenta et amena le délire. Elle avait pris la main de Pépingré et ne voulait pas la lâcher. Armantine pleurait et pensait à Benoît en regardant Pépingré qui assistait la mourante comme un fils. M. Cointet, dans l'embrasure de la fenêtre, cherchait une contenance douloureuse qui lui permît toutefois de s'occuper d'une affaire de bonnets de coton qu'il roulait dans son esprit.

La malade se dressa tout à coup sur son séant, les yeux hagards. Elle fit un signe à Armantine, qui s'approcha. Puis, unissant la main de la jeune fille à celle de Joseph, qu'elle tenait toujours entre les siennes :

— Cointet! cria-t-elle d'une voix terrible qui fit tressaillir le vieillard, Cointet, tu m'as promis de les marier ensemble! Les voici fiancés, et, à mon lit de mort, je te recommande ta parole!

Armantine sentit la griffe de Pépingré qui prenait possession d'elle; son cœur envoya une pensée à Benoît. La mourante était retombée lourdement : cet effort détermina une crise. Un violent délire s'empara d'elle; son corps se redressa une dernière fois.

— Verboquet! Verboquet! cria-t-elle avec fureur.

Puis elle s'affaissa sans un souffle. Le bonnetier se précipita sur le lit où sa femme gisait immobile.

La porte de l'escalier s'ouvrit.

— Est-ce qu'on ne m'a pas appelé? dit une voix.

M. Cointet, Pépingré, Armantine, tournèrent les yeux en même temps : c'était l'oncle Toinon qui venait d'entrer.

— Mon pauvre Verboquet, dit Cointet, c'est fini! La meilleure femme du monde, mon ami, elle est morte!

Un sanglot terrible éclata : c'était la douleur de Pépingré.

VII

> Il lui semblait qu'il était seul dans ce monde avec le chauve, et qu'il avait assez de force pour lutter avec ce mauvais génie.
>
> (Jean-Paul Richter, *Titan*.

Antoine retourna auprès de son neveu Benoît Geoffrin.

— Eh bien! demanda le jeune homme, comment va ma tante?

— Elle ne va plus, répondit l'oncle avec tranquillité; elle est morte!

Benoît pâlit affreusement.

— Comme vous dites cela, Toinon! c'est épouvantable! Pauvre femme! elle aussi!

— Qu'est-ce que tu entends par ce *elle aussi?* Te figures-tu que j'y sois pour quelque chose?

— Ah! mon oncle, reprit Benoît, le frère de Joseph Pépingré est mort; le frère de M. Cointet est mort; madame Cointet vient de mourir!

— Ce sont des ennemis de moins! Vas-tu t'attendrir?

— Vous étiez là les trois fois.

— Ne m'as-tu pas écrit de venir? dit Verboquet; ma présence les gêne : ils s'en vont!

Geoffrin fit un geste de dégoût; l'oncle le comprit, et ajouta avec une gravité goguenarde :

— Mon ami, je te parais odieux; c'est assez drôle!

Et il éclata de rire sérieusement.

— Je te plains si tu regrettes ceux qui t'ont fait du mal, et si tu méconnais ceux qui t'aiment. Pas d'enfantillage, et soyons francs. Tu serais hypocrite si tu pleurais madame Cointet. Dans ma vie, j'ai toujours obéi au sentiment intérieur. Mon existence n'a pas été gaie : mon père fut dur pour moi quand j'étais enfant. J'ai fui la maison paternelle, j'ai travaillé, et, en vendant de la bonneterie comme Cointet, j'ai gagné un petit bien-être. Quand il s'est agi de marier mes sœurs, mon père a eu recours à moi. J'ai fait mon devoir. L'intérêt rendait caressant celui qui avait toujours été injuste. Il était trop tard; mon cœur n'avait plus de tendresse pour lui. Mes sœurs sont mortes : j'avais été leur vrai soutien. Si Cointet a quelques sous, il me les doit : ses premières années ont été cruelles : c'est un bonhomme que j'aime assez. Ton père était mon ami : il est mort à son tour. Toutes mes affections sont parties, et je me suis retiré du commerce avec une retraite qui est à toi quand je m'en irai. Je n'ai plus qu'une chose à cœur : c'est de te tirer d'affaire. Ceux qui gênent ton bonheur, je ne puis pas les aimer, et jamais je ne leur ai fait bon visage. S'ils vivent, tant mieux pour eux; s'ils meurent, tant mieux pour toi! Chacun raisonne ainsi. Je supprime les semblants, les larmes fausses et les regrets absurdes. Ce qu'on dit un an après, je le dis tout de suite. Il n'existe pas de considérations de famille là où il n'y a point de tendresse. Les liens de parenté sont trop souvent des gênes : on est esclave d'un deuil, et, quand l'âme la plupart du temps est soulagée, le corps s'habille de noir. Madame Cointet est morte : Dieu ait son âme! Mais, sois tranquille,

elle vivra encore longtemps pour ton malheur. A son lit d'agonie, elle a fiancé Joseph et Armantine par-devant Cointet ; elle a joué la scène du dernier soupir. L'imagination de son pauvre mari a dû être frappée par la solennité des paroles dites à cette heure suprême, qui sera plus punie que les autres, si Dieu est juste : on en a abusé pour faire le mal. Que la mort des saints et des sages soit admirée, je ne m'y oppose pas ; mais je ne respecterai jamais la mort des méchants. Lorsque le ciel frappe une mauvaise âme, c'est se montrer religieux que d'approuver le châtiment. Ma philosophie peut s'écrire dans le creux de la main : je dis la vérité autant que possible, et, quand j'ai à exprimer ma joie ou ma douleur, je n'attends pas que ceux qui au fond pensent comme moi soient prêts. Tu es de ce monde, mon pauvre Benoît ; tu t'efforces de mentir pour faire comme les autres, et tu as presque essayé de me faire croire que tu regrettais madame Cointet. Va, la terre peut se passer d'elle, et on ne s'apercevra pas de son absence : elle n'a pas emporté grand'chose. Armantine à cette heure est à Pépingré : veux-tu que je la lui prenne ?

— Oh ! mon oncle, j'aimerais mieux mourir que de la perdre ! j'aimerais mieux qu'elle fût morte ! Vous avez raison, je ne regrette pas madame Cointet.

La franchise brutale de Verboquet avait produit son effet sur l'élève en médecine, qui avait, pour ainsi dire, assisté à une dissection. Le rire strident du vieillard, qui accompagnait sa philosophie cynique, s'empara de Benoît.

— Eh bien ! je t'aime mieux ainsi, dit l'oncle Toinon. Essuyons nos yeux pour y voir clair. Je parie que ceux de Pépingré sont secs ? Est-ce que ce benêt nous apprendrait à vivre ? Viens faire un tour, il fait beau et je me sens le cœur libre : nous achèterons un crêpe en nous promenant.

Sa bouche se fendit, s'ouvrit, laissa passer un éclat de rire, et se referma comme sur une grimace douloureuse.

— Vous disiez donc, mon oncle, que Cointet a consenti au mariage d'Armantine avec cet absurde Joseph? Comment faire?

— Rentrer dans tes droits; le commis n'est pas très-redoutable, et le bonnetier est resté aplati sous le coup. Son assentiment n'a été que silencieux, et encore a-t-il été escroqué par la mort.

— Si nous y allions? dit Benoît.

Ils trouvèrent le veuf tout seul. Pépingré avait pris sur lui de faire toutes les premières démarches; Armantine était dans sa chambre. Le vieillard se jeta dans les bras de Geoffrin, et serra avec effusion les mains de Verboquet en versant quelques larmes. Cointet fit une apologie de sa femme, et Benoît servit la réplique. L'oncle Toinon ne déposa pas une fleur sur la tombe; il ne lui échappa point un mot d'éloge. Par exemple, il répandit sur le vieillard affligé le bénitier des consolations banales :

« Il faut s'attendre à tout; — notre jour viendra; — tout se détache en ce bas monde; — soyons prêts nous-mêmes. »

Les vraies douleurs s'isolent; mais celles qui se montrent aiment assez les commentaires sur la nécessité de mourir. L'affliction se trouve bercée; elle s'étend, se généralise, se fait philosophique. Celui qui a inventé ce petit fatalisme consolateur a sauvé bien des égoïsmes et bien des hontes.

— Que voulez-vous? nous n'y pouvons rien. Dieu est le maître.

Ce pauvre bon Dieu, il est bien utile dans ces circonstances. Quand une langue a vieilli, elle a des formules qu'on devrait déchirer comme une frange usée; elles ont été brillantes et pures; le premier qui les a prononcées a

dit une grande parole; mais, après avoir passé de bouche en bouche pendant des siècles, elles sont aussi crasseuses que les oripeaux des pompes funèbres qu'on accroche à toutes les maisons et à toutes les églises.

Verboquet servit à Cointet des consolations de première classe dont le bonnetier fut très-touché. Socrate, certainement, ne l'eût pas calmé comme fit l'oncle Toinon.

On toucha un peu à la question du mariage, et le père d'Armantine montra de l'embarras.

— Diable! pensa Antoine, sa femme lui a fait impression; elle a accroché dans la tête du bonhomme un tableau mélodramatique que nous en arracherons difficilement.

La jeune fille entra. Benoît et son oncle s'inclinèrent sans parler. Elle se montra froide et réservée; sa tristesse semblait l'absorber et sa présence imposa un silence discret. Au bout d'un quart d'heure, Verboquet et Geoffrin se retirèrent.

— Eh bien! dit le neveu quand ils furent dans la rue, qu'en dites-vous?

— Je suis assez content, mon ami; le plus fort est fait; avec de la patience tu arriveras à tes fins. J'irai dire adieu demain à Cointet. Je n'aime pas les enterrements, tu sais, et je ne te serais pas d'un grand secours. Je leur dirais des bêtises, je me connais, tandis que toi, tout en ramenant le cœur d'Armantine aux douces idées, tu t'occuperas du père. J'ai essayé de parler à Pépingré; il ne répond pas.

Benoît, au fond, fut enchanté de la détermination de son oncle. Il lui avait suffi de revoir Armantine pour reprendre courage et se sentir plus fort que jamais. La présence de l'oncle Toinon le gênait; il n'osait pas, devant lui, se livrer à certains sentiments, à des consolations auprès du père, à des hypocrisies enfin; seul, il aurait l'usage de tous ses moyens. Verboquet n'était pas novice, et.

en lui-même, il avait sans doute fait le même calcul. Son parti avait été pris si subitement, qu'il devait avoir un motif nouveau pour agir ainsi.

Benoît n'insista pas pour retenir son oncle, qui sourit comme quelqu'un qui a deviné.

— Tu me mettras au courant de tes affaires, n'est-ce pas? dit-il; et, quand le mariage sera décidé, eh bien!... tu m'enverras une lettre de faire part... puisque je te fais peur...

— Ah! mon oncle! s'écria Benoît, qui se sentait redevenir heureux.

— A ton aise, reprit l'autre. Je viendrai quand tu voudras, et tant que tu voudras.

Et Verboquet fit entendre son rire, qui n'avait qu'un éclat et qui disparaissait soudain sans laisser une trace sur la figure.

Quand Geoffrin se vit seul, débarrassé du contrôle gênant de ce brave homme qui touchait trop vivement par ses observations brutales, il reprit ses habitudes d'autrefois, travaillant le jour, faisant sa cour à Armantine le soir; vie monotone, mais pleine de charmes, qui ramenait avec elle son bagage d'illusions, de plans pour l'avenir, de douces impatiences de bonheur. Le père Cointet, maître de la situation, voyait avec plaisir l'étudiant en médecine; il lui montrait une préférence marquée, troublée de temps à autre quand il se rappelait sa femme et la scène du lit de mort. Armantine aussi reprenait goût à ces joies, avec plus de réserve toutefois, comme préoccupée d'une crainte instinctive; Pépingré venait tous les soirs.

VIII

Où diable ai-je donc pris ce morceau de courage?

(De Villers, *le Festin de Pierre.*)

Quelques mois se passèrent ainsi. Le neveu de Toinon gagnait du terrain ; et le bonnetier, qui pouvait se livrer tout à l'aise aux mouvements de son cœur sans entendre les aigres réflexions de sa femme, s'habituait à cette nouvelle existence, et oubliait petit à petit le cinquième acte de la chambre à coucher. Le commis de la rue de Rambuteau paraissait accepter le changement survenu dans les intentions de la famille Cointet. Il restait de côté, négligé, dédaigné, muet toujours, excepté avec Armantine, à laquelle il glissait de temps à autre un compliment, très-niaisement du reste.

Un soir, le père Cointet était seul ; Pépingré entra et lui dit :

— J'ai à vous parler.

— Parle, mon ami ; si tu as besoin de moi, tu me connais, et tu peux compter sur moi.

— C'est ainsi que je l'entends, monsieur, répondit Joseph avec un ton d'autorité.

— Que veux-tu ? voyons ! demanda le vieillard un peu surpris de ce début.

Pépingré se redressa, rougit, et lâcha ces mots avec une énergique volubilité :

— Je réclame l'exécution de votre parole. Vous vous rappelez ce que vous avez promis à ma tante à son lit de

mort. Si vous l'avez oublié, j'en ai gardé mémoire. Je ne suis pas un beau diseur, moi, ni un savant; mais je suis un honnête garçon. Je n'habite pas le quartier latin, moi, je ne fais ni dettes ni orgies; j'économise, et je me couche de bonne heure; mais j'ai un cœur comme un autre, un cœur fidèle et bien placé, qui ne voudrait pas tromper une jeune fille ni n'oserait lui parler sans avoir l'assentiment de la famille. Vous m'avez accepté pour votre gendre; vous avez toujours été loyal en affaires, et la parole donnée est un billet souscrit que je vous présente.

Le grand commis devenait épique. Cointet écoutait la tête baissée, et croyait entendre sa femme. Il était si faible, le pauvre homme, que, relevant les yeux pour répondre, il n'osa pas soutenir le regard stupidement fixe de Joseph. Il se posa de trois quarts, et feignant l'indifférence autant que possible :

— Mon ami, dit-il, je n'oublierai jamais ta tante ni les recommandations qu'elle m'a faites; j'ai le respect des morts; mais les vivants méritent aussi qu'on s'occupe d'eux. Armantine aime Benoît, qui l'adore, et, ma foi, je crois bien faire en leur permettant d'être heureux. Madame Cointet serait de mon avis. Elle ne connaissait pas l'étendue de leur affection, autrement ils seraient unis déjà. Toi, mon ami, je te comprends bien, ta position est fâcheuse, mais tu as le caractère bien fait, le cœur bon, et tu sentiras que...

— Que vous êtes un homme sans parole, sans religion, sans prudence. Elle savait bien ce qu'elle faisait, votre femme : « Ce mauvais sujet de Benoît ensorcellera mon mari, et il le ruinera. Il n'a rien à lui, pas même un métier qui le fasse vivre. » Enfin, vous le voyez vous-même, mon oncle, tous les gens de l'espèce de M. Geoffrin sont débauchés, paresseux, et se trouvent très-heureux quand

ils rencontrent un père complaisant qui oublie tout pour leur livrer ce qu'ils ont de plus précieux, leur fille, leur fortune.

La scène dura longtemps encore. Cointet résista tant qu'il put ; mais l'âme de sa femme animait le grand commis, qui s'enflammait, gesticulait, mêlant tout : amour, argent, parole donnée, dot perdue ; qui devenait pathétique, menaçant, et qui sut rattraper la promesse du bonnetier. Le vieillard céda à une prosopopée que la cupidité avait soufflée à Pépingré. Étendant ses grands bras, ouvrant ses longues jambes, la tête en feu, barbe et cheveux épars, il fit apparaître madame Cointet avec sa camisole blanche, ses gestes fiévreux qu'il imitait ; et, saisissant les mains du bonhomme, il évoqua cette ombre grotesque ; répéta la formule qu'elle avait employée, et, au moment suprême de la terreur, il s'attendrit, magnétisa sa victime en l'enveloppant de pressions affectueuses, et, dans un mot qu'il lui arracha de la bouche, il lui prit tout le bonheur de Benoît et d'Armantine. Comme Cendrillon avant son imprudence, Pépingré rentra à l'heure, même ce jour-là. On eût dit que sa vie dépendait de cette exactitude.

Cointet fut retrouvé par sa fille à la place où l'avait laissé Joseph. Il y a des gens qui pensent que l'apparition dans *Hamlet* est invraisemblable ; ils ont tort. Je puis leur certifier que le bonnetier avait vu et entendu l'ombre de sa femme.

— Mon père, mon père, qu'avez-vous ? dit la jeune fille : qu'y a-t-il ?

— Il y a, mon enfant, s'écria le vieillard en se dressant avec horreur, il y a qu'il faut que tu épouses Pépingré ; ma femme le veut.

Et il tomba épuisé sur une chaise.

Armantine comprit tout ; elle seule voyait depuis long-

temps que Joseph n'abandonnait pas la partie, et que le bonheur que Benoît croyait tenir courait encore bien des dangers. Elle conduisit son père dans sa chambre, et rentra chez elle. La danse des djinns recommença; les mauvaises visions reparurent, et les larmes se remirent à couler, emportant dans leur courant les premiers fondements d'un amour qui grandissait, travail de fourmi, grains de sable qui se perdirent dans les pleurs. Que faire? C'est la question éternelle des situations douloureuses. L'enfant était incapable de grandes déterminations; elle était clouée à la maison. Le hasard met des fleurs partout, des giroflées sur les murs et de belles filles dans les arrière-boutiques. Certaines plantes d'Amérique jettent leur cœur au vent et l'envoient à la rencontre de leurs amants; ce sont les femmes qui se font enlever. Les plantes timides et chastes attendent le bien-aimé, ou meurent sans amour. Armantine était de ces dernières. Sur son petit terrain, elle concevait par exemple d'humbles plans d'une abnégation héroïque; Benoît allait revenir le lendemain; elle devait sauver son père et se dévouer. Son sacrifice toutefois ne comportait pas le mariage avec Pépingré; elle n'épouserait personne.

Quand elle revit Geoffrin le jour suivant :

— Monsieur Benoît, lui dit-elle d'un ton sérieux et triste, si je vous faisais un grand chagrin, m'en voudriez-vous?

— Mademoiselle, répondit l'étudiant avec effroi, que voulez-vous dire?

— Rien, Benoît, rien que je puisse vous expliquer. Répondez seulement à ma question. Dans le cas où je vous affligerais beaucoup, m'accuseriez-vous?

— Je vous aime! reprit Geoffrin.

Armantine éclata en larmes.

— Ce n'est pas cela que je voulais savoir, dit-elle en s'échappant, la main sur ses yeux.

Peu à peu le neveu de Toinon remarqua plusieurs changements. Cointet évitait de se trouver seul avec lui ; Armantine était plus froide, et pleurait aux premiers mots d'entretien ; Pépingré, enfin, parlait assez souvent et avait conquis un certain aplomb. D'observations en observations, Benoît se fit une certitude. On était gêné avec lui, on l'isolait, on le fuyait ; en un mot, on pensait à se débarrasser de sa personne ; Joseph se trouva insensiblement maître dans la maison. Le bonnetier n'osait plus parler devant cette nouvelle incarnation de sa femme, et le grand commis montrait à chaque instant à Benoît que sa présence lui était insupportable. L'étudiant voulut se fâcher un jour ; il jeta les yeux sur Armantine qui pleurait, sur le père Cointet qui faisait semblant de lire un journal, et, se levant tout à coup, il sourit amèrement et sortit sans rien dire.

— Benoît ! cria Armantine en sanglotant.

Il n'entendit pas.

— Je suis bien bête, pensait Geoffrin en rentrant chez lui ; ces absurdes gens se moquent de moi. Cointet est un crétin ; Pépingré un grand niais, de qui on n'obtiendrait rien si on lui cherchait querelle. Autant vaudrait provoquer un pierrot ivre, en plein bal masqué ; mieux vaut dans cette vie avoir affaire à une armée qu'à des grotesques pareils qui vous rendent ridicules si vous voulez être sérieux avec eux. Pour Armantine, je m'étais bien trompé ; ce n'est qu'une petite pleurnicheuse qui croit que l'amour se passe en jacasseries de pensionnaires. Après cela, on ne vit pas impunément pendant des années entre M. et madame Cointet. Pauvre enfant ! elle avait du bon pourtant, et quelle naïveté ! Elle me demandait un

jour si je me fâcherais, dans le cas où elle me ferait du chagrin ; ah ! tu n'étais qu'une écolière, Armantine ; et je voulais t'aimer !

Il resta quelque temps sans retourner rue Saint-Denis, et, quand il fut certain qu'on avait remarqué son absence, il écrivit la lettre qui suit, adressée à M. Cointet, mais faite pour les yeux de sa fille :

« Mon cher monsieur, je vous gênais, je suis parti. J'avais lâché ma volière dans votre boutique ; j'ai tout fait rentrer en cage, et j'ai remporté mes rêves absurdes. Élevez des pigeons, monsieur Cointet ; cela vaut mieux que mes colombes. Je crois vous rendre très-heureux en vous laissant tranquille ; cependant je veux que vous sachiez que je vous estime sincèrement, que j'aimais mademoiselle Armantine en honnête homme, et que je pensais être compris d'elle. J'aurais lutté contre tout le monde pour la garder ; j'aurais tout appelé à mon secours ; mais je ne veux pas la conquérir malgré elle ; je me considère comme vaincu. Si M. Pépingré en valait la peine, je lui apprendrais à vivre ; mais il accepterait tout sans comprendre et je ne voudrais pas déshonorer le futur mari de votre fille. Le rôle que je me suis tracé est bien sacrifié, avouez-le : je parais indifférent, mal élevé, éconduit, que sais-je? Vous seul saurez que je m'éloigne pour ramener la paix chez vous, et que, dans la volière dont je vous ai parlé, plusieurs de mes colombes ont les ailes brisées. Je vous souhaite à tous un bonheur dont je ne doute pas. »

Le bonnetier eût compris cette lettre, si Pépingré ne la lui avait commentée. Le commis ne manquait pas de raisons pour la trouver déplacée. Cointet voulut répondre. Joseph s'y opposa. Armantine, qui connaissait aussi ce qu'avait écrit Benoît, traça ces mots, le soir, au milieu de sanglots et de larmes : « Si je vous faisais un grand cha-

grin, m'en voudriez-vous ? » et renvoya à Geoffrin cette question à laquelle il n'avait pas répondu.

L'étudiant fut sur le point de courir auprès de la jeune fille : il sortit même pour aller demander pardon à cette pauvre enfant ; mais ce bon sentiment tomba vite. Une pensée intérieure lui dit que ses avances seraient mal reçues, et qu'il valait mieux attendre.

— Et puis, que signifie cette phrase ? se demanda-t-il. Jouons-nous donc aux jeux innocents, aux propos interrompus ?

La correspondance s'arrêta là. Pépingré mit à profit l'éloignement de Benoît, et tout alla bien pour lui. L'églantier d'amour était cassé en deux ; et, pendant qu'une moitié se fanait, un âne grossier s'apprêtait à brouter l'autre.

IX

Décidément, le hasard n'est pas moral.
H. DE BALZAC, *les Paysans.*

Il fallait des distractions à Geoffrin. Il sortit souvent, fréquenta les quelques amis qu'il avait, et essaya de se confondre dans la foule de ses joyeux camarades. Pour chacun de nous, l'ensemble des autres hommes est toujours gai, et, cependant, le plus petit a sa peine ; mais c'est la loi : le monde ne peut pas s'arrêter tout à coup et se mettre à rêver en silence, le tourbillon doit rouler. Il faut que la mer paraisse indifférente, impassible ; quoique pourtant chaque flot ait sa plainte, chaque vague son sanglot. Benoît chercha donc l'ivresse dans les coupes banales de l'amitié. Il ne travaillait plus ; une fièvre le possédait qui le

rendait irritable, ironique. Il aurait voulu savoir ce qu'on faisait rue Saint-Denis. Un héros plus dramatique se serait précipité chez le bonnetier, aurait tué son ennemi et enlevé sa maîtresse au nez du vieux. Hélas! l'oncle Toinon le lui avait dit, à Benoît : il était de ce monde. Comme la mouche, qui voit la liberté et l'air à travers la vitre d'une chambre, l'étudiant sentait entre son bonheur et lui un obstacle transparent qu'il respectait; au moins le pauvre insecte, plus courageux, se brise au carreau la tête et les ailes. Armantine pleurait toujours, et la grande araignée de Pépingré tendait sa toile tranquillement. Une phase nouvelle se présenta dans le chagrin de Benoît. Il se mit à raconter partout l'histoire de son amour, s'appelant niais, ne se ménageant pas, se moquant de sa foi naïve, piétinant les débris de sa couronne de rêves qu'il déchirait à plaisir. Ces tristes railleries ne sont jamais que des querelles avec un souvenir qu'on ne peut pas chasser; l'oubli n'entre pas dans les cœurs où l'on fait tant de bruit. Un matin, après une scène de ce genre, scène de souper, d'ivresse, d'amours faciles, nuit où il avait voulu faire l'affront classique à sa pure tendresse en lui éclatant de rire au nez, en pleine orgie, en dévoilant toutes les délicatesses de son âme, en arrachant toutes les ailes de l'oiseau; il rentra chez lui, épuisé, honteux. Pour son repentir, il aurait pu dire à cette âme, qu'il avait cru souiller, ce qu'Hégésippe Moreau dit à la sienne :

> De mes erreurs, toi, colombe endormie,
> Tu n'as été complice ni témoin.

L'amour de Benoît n'avait pas été atteint. Qui n'a pas, aux heures du désespoir, porté de ces toasts au scandale? Qui de nous, dans son ivresse, ne s'est pas avancé vers une forme invisible et n'a pas tendu la coupe de débauche à

l'ange vêtu de blanc qui assiste notre vie? Ce doux gardien sourit gravement, ouvre ses ailes et s'envole.

L'étudiant dormit presque tout le jour; il se réveilla malade d'esprit, lourd de corps. Il s'habilla et se mit à table, déterminé à écrire à son oncle.

— Ma foi, dit-il, il s'est assez chagriné pour ce mariage; il est juste que je le rassure.

Voici la lettre :

« Cher Toinon, vous me demandiez de vous mettre au courant de mes affaires; en deux mots je vais vous apprendre où j'en suis : je bois, je mange et je m'amuse. Un philosophe de mes amis, avec lequel je me suis grisé hier, m'a dit sur cette vie des paroles définitives, et vous-même, mon oncle, qui avez du bon, vous n'êtes que de la Saint-Jean auprès de lui. Il faut d'abord se régler sur les sages et se conformer aux mœurs du milieu où l'on se trouve. Un étudiant en médecine qui se conduit comme une fille, c'est un loup qui bêle; c'est un bonnetier mandarin; c'est un Pépingré littéraire; c'est une monstruosité à promener dans les foires. La médecine s'apprend toute seule; on est toujours reçu docteur, c'est un axiome; et, comme toutes les maladies de ce monde sont morales, il faut vivre, et bien vivre, pour acquérir la pratique en grand. J'ai connu un garçon qui a mis dix ans à devenir docteur. Il a fait damner son père, qui le poursuivait dans Paris quand il venait de sa province. Une fois ses grades conquis, l'homme dont je vous parle est retourné auprès de ce père, qui, par une fatalité inouïe, s'est trouvé être le premier malade de son fils. Il est mort après avoir été filialement soigné. Mon médecin est aujourd'hui marié, très-bon époux, très-bon père, et adjoint dans son pays, où il a de la réputation et une fort bonne clientèle. Voilà une existence comprise, ou je ne m'y connais pas. Il n'y a

que des charlatans en ce monde; les uns vont dans d'élégants coupés, vêtus de noir et décorés de la Légion d'honneur; les autres paradent sur les places, dans des voitures historiées, habillés en turcs et décorés d'un nicham de fantaisie; tous se ressemblent, grosse caisse et gros sous! Ah! mon oncle, vous ne m'aviez pas dit cela, et vous m'avez dit bien des choses. Les philosophes de l'antiquité ouvraient des écoles publiques, et débitaient des paroles dont ils faisaient des livres, comme nos professeurs de facultés; le philosophe moderne siége à l'estaminet et énonce, entre la pipe et le domino, plus de vérités qu'il n'aurait pu en tenir à Alexandrie, à Athènes et à Rome. Cette nuit, nous avons défait et refait vingt fois le monde, et la plus folle de nos variantes valait mieux que le texte. Le bonheur est un faux dieu; je suis converti à la joie. Aimable vieillard, plein de préjugés, vous voudrez peut-être avoir des nouvelles de la famille, il y a plus de six semaines que je n'ai passé les ponts; la rue Saint-Denis doit être toujours à sa place, et notre chère Armantine va mener, avec Pépingré, des jours filés d'or et de soie. La femme de Cointet est ressuscitée, ce dont le bonhomme est assez ennuyé. Bonsoir, cher oncle; il est neuf heures du matin, je vais me rendormir. »

Benoît sourit amèrement quand il eut achevé cette lettre. La fièvre battait dans son corps. Il plia le papier et le mit dans sa poche; puis sortit au hasard en quête d'un ami, d'une connaissance, d'une idée, qui l'entraînerait quelque part et disposerait de sa journée. Près du pont Neuf, il aperçut Pépingré dans un omnibus, le commis le salua : c'était trop fort. Benoît courut mettre sa lettre à la poste, poussé par un sentiment dont il ne se rendait pas bien compte. Le reste de sa journée fut parfilé par l'oisiveté.

L'oncle Toinon lut, relut ce que lui écrivait son neveu : il n'y comprenait rien : que signifiait cette ironie maladive ? Était-ce une plaisanterie ? Non. Il devait y avoir une raison, et, comme cette folie gaie offrait des symptômes plus terribles que la folie de désespoir qui avait dicté la première lettre, le brave Verboquet endossa sa grande redingote, et partit pour Paris. Il tomba chez Cointet un matin. La première personne qu'il vit, ce fut Armantine. Soit surprise ou joie, elle s'évanouit ; Toinon la releva, aidé par Cointet, qui parut.

— Il y a donc du nouveau ? dit Verboquet au bonnetier, qui se tut.

La jeune fille seule aurait pu répondre, mais elle était hors d'état de le faire. Elle tremblait : ses joues étaient en feu, ses mains crispées. Les deux vieillards penchés sur elle furent alarmés. On envoya chercher un médecin.

— Voyons, Cointet, dit Toinon ; pas d'enfantillage : que se passe-t-il ?

— Rien !

— Qu'avez-vous fait à Benoît ?

— Rien. Il ne vient plus...

— Pourquoi ?

— Parce que... dit le père avec terreur... parce que Armantine va épouser Pépingré !

— J'avais deviné, reprit Verboquet. Nous n'en finirons donc jamais... Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le médecin qui entrait, examinez bien cette enfant et guérissez-la.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton d'autorité terrible.

— Voyons, papa, dit-il en reprenant Cointet, tout cela va mal, et il ne faut pas se fâcher. Je vous écoute.

Il fit si bien, que le père d'Armantine, avec des réti-

cences, des craintes, des hontes, débita le récit de ce qui s'était passé depuis le départ de Verboquet. Il mêla un peu de mensonge à la vérité; ce fut un sacrifice que le vieillard fit à la mémoire de sa femme. Mais Toinon saisit bien les situations et l'état des choses. Tout pour lui était dans la scène du lit de mort, qu'il n'avait pas comprise dans toute son étendue.

— Papa, dit-il à Cointet, plus de bêtises; puisque vous êtes fidèle à vos serments, jurez-moi que vous ne vous occuperez plus de rien, et que vous me laisserez faire.

— Mon bon Toinon! dit Cointet.

— Un clou chasse l'autre; ainsi des serments. Nous exorciserons votre femme. Quant à votre fille, vous ne l'avez pas regardée depuis longtemps; vous auriez vu qu'elle se meurt! Allons, papa! jurez vite, et j'arrange tout.

Et Verboquet prit la main du bonnetier, la lui fit tenir tendue, et prononça la formule : « Je jure » d'un ton goguenard. Cointet, assez facile à intimider, eut peur de ce grand vieillard à la tête nue, dont les sourcils blancs, qui se rejoignaient à travers le nez, faisaient l'effet, au-dessus de ses petits yeux noirs, d'un accent circonflexe sur un tréma, accentuation satanique qui sautillait sur les phrases, donnant une valeur particulière au moindre mot.

Cointet bégaya : « Je jure! » et ne vit plus Verboquet, qui avait disparu en lâchant le bras du bonnetier, qui retomba comme un membre de pantin.

En trois sauts, Toinon arriva chez son neveu. Il n'écoute rien, et lui dit brusquement :

— Suis-moi au plus vite; les choses vont mal; Armantine est souffrante.

Benoît bondit jusqu'à son oncle!

— Je vous l'avais bien dit, misérable ! c'est vous, toujours vous !

Verboquet n'entendit même pas ce que lui cria Geoffrin; il lui mit son chapeau à la main et l'entraîna.

Ils couraient comme le vent.

— Laissez-moi y aller seul! criait l'étudiant; vous n'avez donc pas vu, démon grotesque, que je l'aime encore, et qu'il ne faut pas me la tuer!

Et il cherchait à se dégager de l'étreinte de son oncle, qui avait repris son sourire moqueur, et qui ne se donnait pas la peine de répondre.

Ils arrivèrent et entrèrent ensemble. Toinon dit à Cointet :

— Papa, nous dînerons ici. Nous allons passer notre journée là-haut. Vous me donnerez un livre. Ne dites rien à Pépingré; je me charge de son affaire ce soir...

— Mais vous allez fatiguer Armantine; le médecin a ordonné le repos!

— Papa, vous n'avez pas la parole. Votre médecin est un âne, et le mien est un savant.

Et Verboquet entraîna Benoît dans la chambrette d'Armantine.

La jeune fille était vêtue de blanc, pâle, maigrie. Benoît se précipita comme un fou, tomba à genoux aux pieds du lit.

— Armantine! Armantine! pardon! grâce! je vous aime!

Et il éclata en larmes.

— Benoît, dit l'enfant, je vous ai fait souffrir, et vous ne m'avez pas comprise; vous voyez bien que je ne voulais me marier avec personne puisque je vais mourir!

— Ah! terrible Toinon, cria l'étudiant, si elle meurt, je te tuerai. Je ne t'avais pourtant pas dit de venir!

Verboquet lisait le journal en sifflotant.

— Armantine, reprit Geoffrin, c'est moi qui vous tue;

c'est sa présence qui vous a été fatale : si vous saviez ! si vous saviez ! mais vous serez vengée sur lui et sur moi. Que ne suis-je mort la première fois? Insensé ! insensé !

Et il couvrait de baisers et de pleurs la main de la jeune fille, que ces caresses et cette rosée douloureuse ranimaient. Elle souriait tristement. Les vives couleurs de la joie maladive montèrent à ses joues, son œil brilla. Elle acceptait ce bonheur étrange et brusque comme un rêve ; ce n'était plus Armantine, c'était son âme qui recueillait un aveu sacré pour l'emporter avec elle. Les convenances de la vie n'ont rien à faire dans ces heures solennelles : c'est l'irrévocable, c'est l'impossible ; c'est toute l'ardeur d'une passion qui se dépense dans une minute ; c'est un adieu sans réserve où rien n'est coupable ; c'est une éclosion de fleurs qui vont mourir après avoir répandu leur parfum. Toute la journée, ils restèrent ainsi, se pardonnant, et se demandant pardon l'un à l'autre. Ils s'expliquèrent tout vingt fois. Les détails les plus puérils devenaient lyriques dans cet entretien suprême. Pépingré fut haï sérieusement, doucement. On parla de lui comme s'il vivait. Regrets, espérances, tout fut confondu durant cette confession solennelle. Le lit où gisait la pauvre malade, l'entre-sol, le réel, tout disparut, et la scène représenta un beau printemps que deux jeunes amoureux respirent sous des arbres. Les projets d'avenir eurent leur tour. Ah ! vieille et douce histoire, tu es toujours amusante à lire !

Verboquet n'avait pas lâché son journal, et ne cessait pas de siffloter.

L'heure du dîner arriva : Cointet monta et dit à l'oncle Toinon :

— Cela tue Armantine !

— Vous n'avez pas la parole, papa, répondit l'autre. Descendons : les enfants n'ont pas faim

Le bonnetier, abasourdi, obéit. Le repas fut assez monotone. Verboquet regardait la pendule. Quand il fut sept heures et demie :

— Papa, dit Antoine, montez là-haut, je vous prie ; et lisez le journal sur la chaise où j'étais assis. Il est très-intéressant : j'ai mis toute la journée à le lire. Vous voudrez bien ne pas parler aux jeunes gens, et ne pas descendre. J'irai vous rejoindre...

— Mais, dit le père d'Armantine, Pépingré va venir ; il monte toujours quand nous sommes là-haut.

— Soyez tranquille ; j'ai des choses intéressantes à lui dire. Je sais amuser les enfants ! allez !

Cointet monta, plus abruti que jamais ; il s'assit, prit et lut le journal. La jeune fille et Benoît en étaient encore aux lilas.

X

— Je veux aller avec toi, ma tante.
— Viens, mon petit.
(GOETHE, *Gœtz de Berlichingen.*)

Verboquet s'installa sur une chaise de la salle à manger, et attendit. Vers huit heures, Pépingré entra.

— Ah !... monsieur Toinon, dit-il avec étonnement.

Et il salua.

— Moi-même, monsieur Joseph, et je vous avoue que je suis venu un peu pour vous.

— Pour moi ! reprit le commis avec un certain effroi, impressionné d'une façon pénible par la froideur grave du vieillard.

— Pour vous ! dit Antoine, d'un ton de politesse comique ; asseyez-vous et causons.

— Mais... M. Cointet... mademoiselle Armantine, balbutia Pépingré.

— Il ne faut pas les déranger, répliqua l'oncle. Armantine est couchée, et Cointet lit le journal ; nous avons du temps à nous. Asseyez-vous donc.

Le grand jeune homme obéit. Verboquet le débarrassa de son chapeau, et continua :

— Vous savez sans doute que mademoiselle Cointet est très-malade ; ne m'interrompez pas ; vous ne comprenez point que l'idée d'être votre femme la tue. Elle est maigrie, changée à faire peur. Vous ne voyez que les écus, et ceux-là ne dépérissent pas quand ils sont menacés de tomber entre les mains d'un imbécile. Veuillez me laisser parler sans m'interrompre. Les gros sous n'ont pas d'amour ; ils se plaisent assez dans les mains crochues, mais les belles filles n'en sont pas là ! Elles aiment l'esprit, la grâce, la bonne mine et le bon cœur. Vous me trouvez peut-être un peu net ; c'est que je veux vous bien faire saisir la question. Madame Cointet était une méchante femme ; c'était votre tante, je la respecte ; mais elle vous a poussé à commettre une mauvaise action. Elle vous a montré un grand magasin plein d'écheveaux de soie, et un commerce plein de capitaux ! Brave femme ! Elle ne vous a pas dit que, pour avoir la toison, il fallait tuer la brebis ; une fois lancé, vous avez marché de l'avant. Le père Cointet est un pauvre bonhomme auprès de qui votre ténacité a produit son effet ; tout cela n'était pas juste ; et je profite d'un petit voyage que je fais à Paris pour rétablir les choses en leur lieu. Je suis un peu l'oncle d'Armantine, et votre tante n'était pas du tout sa mère : j'ai voix au chapitre, comme on dit, eh ! eh !

Ici Verboquet sourit, et regarda Pépingré dans le blanc des yeux : le commis était pétrifié. De vaillant qu'il était avec Cointet, il redevenait stupide en face de Toinon. Le grand vieillard exerçait sur lui une action magnétique, et, après ce discours, il se trouva haletant comme dans un cauchemar.

— Mais... essaya-t-il de dire, j'ai la parole du père, monsieur. Je ne vous reconnais aucun droit de me parler ainsi : vos propos sont insultants pour la mémoire de madame Cointet : je vais retrouver son mari...

Et Pépingré voulut se lever. Le bras de Toinon le retint.

— Vous savez que le père d'Armantine lit son journal ; il ne faut pas le déranger. Écoutez-moi encore ; nous avons le temps. Vous pouvez renoncer à ce mariage ; on ne se repent jamais d'avoir été raisonnable. Un moyen bien simple d'en finir, c'est de vous désister en honnête garçon. Cointet sera content, sa fille sera heureuse ; et, comme vous aurez fait votre devoir dignement, vous deviendrez mon ami !

Et, comptant sur l'entraînement de sa phrase, Verboquet tendit sa main au commis, qui se leva sans accepter l'offre amicale.

— Monsieur, dit-il, ce n'est pas en une minute qu'on détruit des arrangements de famille sur lesquels on vit depuis des années ; je respecte les décisions prises, et je serai fidèle exécuteur des volontés de ma tante.

Toinon, impatienté de cette froideur stupidement habile, se leva à son tour et éclata :

— Vous vous servez trop bien des mots pour y croire. Vous êtes un petit hypocrite, mon ami, et nous allons nous fâcher...

— Monsieur, dit Joseph.

Et il voulut sortir. Le grand vieillard se mit en travers de la porte.

— Monsieur, répétait l'autre effrayé, monsieur, il faut que je rentre, il est dix heures.

— Il n'y a pas d'heure qui tienne, repartit Verboquet ; vous allez ici même à l'instant me promettre que vous renoncerez à Armantine !

Et il saisit le bras du commis.

— Lâchez-moi, monsieur ! criait Joseph. On va fermer la boutique.

— Promettez, dit l'oncle plus énergique et les yeux étincelants.

— Non ! non ! répondit l'autre avec l'audace de la terreur poussée à bout. Non. J'en ai parlé à mon patron ; il me vend son fonds. M. Cointet et ma tante m'ont choisi : Armantine consent ; vous ne m'intimiderez pas.

Et le pauvre garçon tremblait de tous ses membres.

— Imbécile, dit Verboquet en éclatant de rire, il se laisserait tuer par peur ! Mais, mon petit Pépingré, vous ne l'emporterez pas en paradis, et, s'il arrive malheur, vous l'aurez voulu ! Bonsoir et bonne nuit.

Et il lâcha le bras de Joseph, qui se sauva en criant :

— Mon Dieu ! il est dix heures et demie, le magasin sera fermé.

L'oncle Toinon ne put retenir une hilarité étrange.

— Est-il bête ! dit-il en montant l'escalier.

Cointet, fidèle à la consigne, lisait son journal en somnolant un peu. Armantine radieuse, et Benoît transporté d'amour, se répétaient pour la centième fois les mêmes choses.

— Eh bien ? dit l'oncle en entrant brusquement, cela va-t-il, les enfants ? Es-tu guérie, Armantine, et toi, as-tu encore envie de boire dans les petites fioles ?

Ces paroles furent un réveil pour les amoureux. La jeune fille eut tout à coup un sourire de santé sur les lèvres ; son œil avait repris sa pureté ordinaire, éclairée seulement

par l'excitation du bonheur. La fièvre avait disparu comme par enchantement.

— Je me lèverais bien, dit la jeune fille.

— Et tu mangerais aussi, n'est-ce pas? reprit Verboquet en riant toujours. Il faut donner des forces à la joie pour qu'elle dure.

Armantine sourit.

— Te lever, dit Cointet. Quelle heure est-il donc?

— Dix heures et demie sonnaient quand Pépingré m'a quitté, répondit Verboquet.

— Il faut vous laisser reposer, dit Benoît à la jeune fille. Comme cette journée a été courte! pourvu que demain vous ne soyez pas plus malade!

— Demain, Benoît, s'écria-t-elle gaiement, demain vous me trouverez levée! Je suis guérie.

— Merci, mon Dieu! murmura l'étudiant; et faites qu'elle dise vrai.

A ce moment on entendit du bruit en bas. Cointet descendit à la hâte, resta absent un quart d'heure, et remonta bouleversé.

— Qu'avez-vous? vous êtes tout pâle! demanda Benoît au père d'Armantime.

— Ah! mes enfants! c'est horrible! dit le bonnetier; figurez-vous que Pépingré, qui sort d'ici...

— Eh bien?

— Est arrivé en courant rue Rambuteau. Il était plus tard que d'habitude. On fermait la boutique. Il s'est précipité vers la porte au moment où le garçon sortait avec un volet... Il s'est heurté contre l'angle à la tempe, et est tombé sur le coup. Un médecin est arrivé; on a saigné ce pauvre Joseph, qui ne donne plus signe de vie.

— Oh! s'écria Benoît en se tournant du côté de Verboquet, oh! Toinon! Toinon!

Et il s'affaissa sur une chaise, la tête dans les mains.

Cointet pleurait ; Armantine se mit à pleurer aussi.

Verboquet se promenait en sifflotant.

— Papa Cointet, dit-il au bonnetier sans la moindre émotion, il faudrait y aller ; nous resterons à vous attendre en bas. Bonsoir, Armantine ; reposez-vous, mon enfant. Benoît, descendons !

Cointet partit ; l'oncle et le neveu descendirent dans la salle à mânger. L'étudiant n'osait parler ; le silence fut long. Geoffrin le rompit enfin.

— Mon oncle, est-ce assez horrible ?

— Je ne lui avais pas dit de courir, mon ami. Tu peux m'appeler misérable si tu veux ; mais, au moins, tu ne diras pas que c'est moi qui l'ai tué. Je t'aime beaucoup, et le hasard m'a peut-être prêté sa puissance pour servir ta vie. Je n'ai fait aucun pacte avec le diable, et ma conscience est bien tranquille : ce n'est pas à vendre des bonnets de coton que j'ai appris la nécromancie. Si Pépingré a couru trop fort, ce n'est pas ma faute.

Benoît n'osait regarder son oncle ; il était terrifié devant ce bourgeois impassible.

— Es-tu content ? demanda Verboquet.

Le regard de l'étudiant exprima l'horreur.

— Je comprends, continua le vieillard en souriant, tu n'oses pas montrer ta joie par pudeur, n'est-ce pas ? Tu prendras le demi-deuil dans huit jours, et dans quinze, tu te diras à toi-même que l'oncle Toinon n'est pas encore si inutile.

— Benoît ne répondit rien ; le silence recommença. Cointet rentra.

— Mort ! dit-il en jetant son chapeau sur une chaise.

— C'est fâcheux, répondit l'oncle Antoine négligem-

ment. Allons nous coucher : il se fait tard. Bonsoir, père Cointet, bonsoir!

Et il entraîna son neveu, pâle comme un enfant qui se trouverait aux mains d'un fantôme.

XI

Bête morte ne mord.
(Frère Rémy de Beauvais, *la Madelaine*.

Pépingré était bien mort. A la suite de ses funérailles, on observa un petit deuil de famille qui n'empêcha pas Verboquet de s'occuper activement du mariage d'Armantine et de Benoît. Le père Cointet jouissait d'une paix parfaite, en se croyant obligé, toutefois, à des aparté sur la fin déplorable du pauvre Joseph. Les deux enfants étaient complétement heureux. L'espace de quelques semaines suffit aux préparatifs dont s'était chargé Toinon. Quand le bonheur de son neveu fut presque irrévocable, il le prit dans un coin et lui dit :

— Cette fois-ci, nous sommes à notre affaire, je pense. Je vais partir... Bien! bien! tu vas me prier de rester : je connais ces instances-là! Tu seras bien plus content quand je t'aurai débarrassé de ma personne. Sois donc franc, je t'en aimerai mieux! Tu as peur de moi, et toute ma joie est de voir tes vœux comblés. De loin ou de près, j'assisterai à ta vie. Je ne suis pas un de ces égoïstes qui sont toujours sur votre dos à vous reprocher un petit service, et qui n'ont l'air d'être bons que pour avoir le droit d'être insupportables. Je te donne un bonheur dont tu

feras ce que tu voudras ; tu es un homme, tu connais ton métier : s'il faut du travail, tu travailleras, j'en suis certain. Armantine t'a coûté cher, qu'elle te soit précieuse. Le père Cointet est un brave bonnetier qu'il faut amuser ; tu n'auras que lui de vieux dans ta famille, il convient de le soigner. Le théâtre de temps en temps, son journal, son café et son bonnet de coton, voilà son affaire. Quand il y aura des enfants, il les mènera promener et les gâtera : les vieux ont du bon. Ce rôle-là m'aurait été. Allons ! je ne dis pas cela pour t'attendrir : nous pleurerons un autre jour. Adieu ! demain matin, je filerai sans avertir personne. Adieu !

Benoît sauta au cou de son oncle.

Cointet assista seul au mariage. Les petites sommes qui se trouvaient de côté et d'autre firent un avoir assez satisfaisant pour un amour qui avait encore une année ou deux de lyrisme : le travail et l'intelligence de Benoît devaient faire le reste. Ils furent heureux, comme disent les contes de fées, et ils eurent beaucoup d'enfants, ajoutent-ils. Je n'en dirai pas autant. Cependant, au bout de l'année, il naquit un fils au ménage Geoffrin. Benoît, qui pensait souvent à l'oncle Toinon, proposa un matin à sa femme d'écrire à Verboquet pour lui offrir d'être parrain de l'enfant.

« Ma foi, se disait-il en lui-même, ce pauvre bonhomme est victime d'une remarque que j'avais faite ; tout cela n'était que hasard et coïncidences fâcheuses : il faut lui montrer que je suis fort. »

On écrivit à Toinon. La réponse ne se fit pas attendre. Un voisin du vieillard annonçait que l'oncle était mort depuis peu de jours, et que l'on cherchait justement partout pour savoir à quels parents s'adresser.

Il n'avait rien laissé comme papiers, et il n'avait pas d'amis.

Benoît fut très-affecté de cette nouvelle.

— Quel malheur! dit-il à Armantine, il serait venu et aurait peut-être consenti à rester près de nous!

Il mentait. Sa douleur était réelle; mais, au fond du cœur, une voix lui disait tout bas : « Tant mieux! »

LA DOUBLE AUMONE.

— MAXIME DU CAMP. —

Faites du bien au juste, et vous en recevrez une grande récompense.
(*Ecclésiastique*, c. XII, v. 2.)

Mon héros venait d'arriver à Rome ; il s'appelait Paulus, et n'avait jamais aimé qu'une belle dame blonde qui avait des épaules charmantes. Il passait généralement pour un original, parce qu'il s'habillait de velours, ce qui faisait dire aux bonnes gens qu'il avait des goûts d'artiste. Il était assez riche pour vivre libre, il était trop pauvre pour vivre bien ; il n'avait point de position, comme on dit, et il allait à sa fantaisie. Tout ce qu'on savait de ses occupations, c'est qu'il restait parfois des heures entières à contempler un tableau, et qu'il se couchait volontiers au soleil en fumant. Jamais on ne l'avait vu danser au bal, et on

lui supposait des inclinations peu distinguées, parce qu'il préférait la conversation d'un paysan ou d'un matelot à celle d'un député, fût-il même de l'opposition. Certains événements, dont nul ne se préoccupait, l'affligeaient outre mesure ; ainsi il prit le deuil le jour où M. *** fut élu de l'Académie française. Il faisait souvent l'aumône, mais détestait les philanthropes, et il estimait qu'un baptême est plus triste à voir qu'un enterrement.

Il prenait l'existence comme elle venait, il la supportait comme il pouvait ; mais il se promettait bien, *in petto*, que, le jour où elle le fatiguerait, il irait voir ce qui se passe de l'autre côté de l'éternité.

Il s'asseyait volontiers le soir sur le boulevard et regardait passer les femmes, mais il n'en suivit jamais aucune. Il aimait mieux les faire trotter dans sa cervelle, bras dessus, bras dessous, avec sa fantaisie, que de se fatiguer à les accompagner en leur disant des mots spirituels. Le mariage l'épouvantait ; quant à la foi conjugale, il ne l'avait jamais comprise, et il n'admettait que la foi élective.

Tu vois, lecteur candide, l'immoralité grande de mon héros, et, si je n'avais entrepris de te raconter ce qui lui advint à Rome, je serais tenté de le laisser là, tant je suis scandalisé de son impudeur.

L'extérieur de Paulus n'était point déplaisant : il avait de beaux cheveux noirs et des yeux d'un bleu très-foncé, ce qui, comme chacun doit le savoir, n'arrive qu'aux gens vertueux. Il était de petite taille, et

Vingt-cinq printemps embellissaient sa vie !

Un jour, il avait écrit à sa maîtresse pour lui demander un rendez-vous, elle refusa. Le procédé sembla ridicule à

Paulus, qui sortit de fort mauvaise humeur. Il se promena sur les boulevards et aux Tuileries; il trouva les hommes affreux et les femmes laides. Pour la première fois, Paris lui parut ennuyeux. Comme rien ne le retenait, il fit ses paquets, prit un passe-port, et, sans dire adieu à personne, il partit pour l'Italie. Il descendit le Rhône en chantant des barcarolles, il s'enfuit de Marseille au plus vite, et, au bout de trois jours de traversée, il arriva à Civita-Vecchia. Douze heures après, il était à Rome, la ville aux sept collines, ainsi que disent les gens de beau langage.

Il rencontra à Rome des émotions qu'il ne soupçonnait pas, et des rêveries profondes comme l'infini. Pour lui, la ville se repeupla. Quand il errait dans les rues désertes, il se rangeait pour ne point gêner les jeunes patriciens qui passaient à ses côtés, suivis de leurs clients, la barbe poudrée d'or et la pourpre à l'épaule. Quand il était au Forum, et qu'il regardait l'arc de Septime Sévère, il n'osait poser ses pieds profanes sur la voie sacrée; il voyait le vainqueur, la face couverte de carmin, triompher, couronne en tête, sur son char d'ivoire, et il entendait résonner les armures prises dans les batailles. Quand il allait aux bains de Caracalla, il se dilatait à la chaleur des étuves, et il souriait en écoutant les petits vers qu'un poëte grec avait composés pour lui. Il voyait fumer au loin les festins de Vitellius, et rencontrait Héliogabale, que traînaient des tigres enharnachés d'argent. Un soir, il coudoya Messaline, qui cachait son visage en se glissant le long des murs. Il vivait en pleine antiquité, et s'étonnait de ne point porter la toge et l'anneau des chevaliers. Lorsqu'il vit le Colysée, il se prit à pleurer, puis il s'en alla en songeant aux Césars; il regretta le temps où les festins s'éclairaient avec des esclaves enduits de résine, et il pensa

que Néron était le plus grand artiste qui eût jamais été donné au monde.

Parfois cependant il se rajeunissait et consentait à voir la Rome moderne. Ces jours-là il allait à la promenade du Poussin, il admirait le haut ragoût des femmes romaines, il évoquait Alexandre VI et entendait les arquebusades de monsieur de Bourbon. Il avait peur en regardant le *Moïse* de Michel-Ange, et sous la coupole de Saint-Pierre il rêvait à Luther. Il alla entendre une grand'messe à la chapelle Sixtine, il trouva que le pape avait bonne mine avec sa tiare et ses vêtements blancs : les cardinaux lui semblèrent n'avoir point déplaisante figure dans leurs manteaux de moire rouge ; il fut charmé de la voix des castrati, et il estima que le saint-père n'avait point tort d'en avoir, puisqu'il était pape, et que cela faisait bon effet.

Quoiqu'il ne fût point dévot, quoiqu'il penchât volontiers vers le système des éléatiques physiciens, et qu'il fût disposé à ne reconnaître, comme Leucippe d'Abdère, que trois choses : les atomes, l'espace vide et le mouvement, il assistait à la messe régulièrement tous les dimanches. Il allait à l'église de la Trinité-des-Monts, qui est la chapelle d'un couvent de religieuses françaises. Les femmes sont cachées derrière des grilles que le regard ne peut franchir, et ce sont elles-mêmes qui disent les hymnes sacrées ; c'est là ce qui enchantait Paulus. Ces voix mélodieuses qui planaient sous la voûte sans qu'on pût voir d'où elles sortaient, le ravissaient en extase. Enveloppé de son manteau, appuyé contre un pilier, il fermait les yeux et s'en allait par les espaces. L'imagination arrange tout à son profit; aussi les nonnes lui paraissaient-elles toutes charmantes et persécutées ; à chacune des voix il prêtait un visage d'ange.

Comme on était au mois d'octobre, c'est-à-dire à l'époque du petit carnaval de Rome, il usait encore d'une autre distraction qui lui plaisait fort; il allait, le dimanche, à la villa Borghèse, voir danser les gens du peuple. et là, assis sous les grands pins ombreux, il pouvait se convaincre que nos contredanses sont déplorables en comparaison du saltarello; la pétulance des hommes, la beauté des femmes, le chant de la mandoline, le grondement des tambourins, lui donnaient le vertige et lui faisaient prendre sa belle patrie en exécration. Il se sentait certainement très-fier d'être Français, mais maintenant il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'en Italie.

Un jour, il revenait de la villa Borghèse, songeant à tout ce qu'il avait vu. Il marchait, coudoyant et coudoyé, insensible à ce qui remuait autour de lui. Il était plongé dans mille idées folles, comme il en passe par toutes les cervelles, et qui, après le spectacle d'une chose inconnue, revêtent toujours une teinte de paisible tristesse.

Il allait donc ainsi, la tête baissée, brûlant sa moustache à son cigare, et il se faisait cette judicieuse réflexion, qu'il était bien sot de n'être pas venu plus tôt à Rome, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une voix nasillarde qui disait derrière lui :

— La charité pour l'amour de Dieu!

Paulus, qui n'aimait point à être distrait de ses idées, donna de bon cœur au diable celui qui le dérangeait. Il haussa les épaules, et allongea le pas. La voix sembla marcher aussi vite que lui, et le sollicita de nouveau. Pendant le court intervalle qui sépara les deux demandes, il avait renoué le fil rompu de ses pensées : aussi fut-il tenté de se mettre en colère en le voyant brisé une seconde fois. Il accéléra sa marche sans se retourner, peu disposé à faire l'aumône à cet infatigable interrupteur. Il s'en

croyait quitte tout à fait, et déjà il se replongeait complaisamment dans ses rêvasseries lorsque la voix éclata presque dans son oreille, et lui dit cette fois avec une variante :

— Mon bon monsieur, la charité s'il vous plaît !

Paulus se compara mentalement à Pierre Gringoire entrant à la Cour des Miracles, et il se retourna avec la ferme résolution de malmener ce terrible mendiant : mais il s'arrêta court, et ne trouva rien à dire.

Un homme se tenait devant lui, le chapeau à la main et répétant sa phrase banale avec l'accent particulier à tous les pauvres ; son visage était sillonné par la petite vérole, et ses paupières s'entr'ouvraient pour laisser apercevoir deux yeux immobiles d'un blanc laiteux. C'était simplement un aveugle, et il n'y avait là rien qui pût étonner Paulus. Mais ce malheureux s'appuyait sur le bras d'une jeune fille d'un charme inexprimable. Elle était frêle et paraissait maladive. Elle portait le costume des femmes du peuple de Rome, et la couleur de ses yeux bleus se mariait parfaitement à la nuance cendrée de ses cheveux blonds.

Paulus restait à la contempler ; elle pencha sa jolie tête sur son épaule, et, tout en avançant la main, elle lui fit un doux sourire. Paulus sourit aussi, et, comme au fond il n'avait point mauvais cœur, il fouilla dans sa poche et mit un paolo dans la main qu'on lui tendait. La petite mendiante le remercia par une gracieuse révérence ; l'aveugle lui dit :

— Que Dieu vous bénisse !

Et ils s'éloignèrent.

Paulus la regarda quelques instants, puis, tout en continuant son chemin, il parvint à ressaisir encore une fois la bobine de ses idées : ce qui prouve qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Le lendemain, Paulus fut accosté par l'aveugle et sa

fille ; comme la veille, elle le regarda en souriant, et, comme la veille, Paulus lui fit l'aumône. Chaque jour, dans ses promenades, il les rencontra ; il s'accoutuma fort à la mine gracieuse de la jeune fille, et il prit l'habitude de lui donner, tantôt quelque bajocci, souvent même une petite pièce blanche ; chaque fois elle le remerciait par un de ces sourires tristes et reconnaissants comme en ont les malheureux ; son père le traitait d'Excellence et lui donnait mille bénédictions.

Un jour qu'il avait mis dans sa main son offrande quotidienne, il s'arrêta près d'elle et lui demanda son nom :

— Je m'appelle Théréza, monsieur, mais tout le monde me nomme Thêta, répondit-elle d'une voix légèrement émue.

Paulus lui dit encore deux ou trois paroles, et la quitta. Lorsqu'il eut fait quelques pas, il se retourna machinalement, et il vit Théréza immobile à la place où il l'avait quittée et le suivant attentivement du regard. En se voyant surprise en flagrant délit de contemplation, elle baissa les yeux et devint toute rose ; puis elle s'éloigna rapidement. Paulus ne remarqua rien.

Il était sans doute en veine de questions, car le lendemain il lui demanda quel était son pays.

— Je suis née à Rome, dans le Transtevero.

Paulus ne répliqua point, mais il s'en alla fort surpris qu'une Romaine eût des cheveux blonds et des yeux bleus ; cela dérangeait ses idées sur la couleur locale.

Ordinairement il déjeunait au café Grec, à l'heure où il est entouré par tous les mendiants de Rome qui viennent demander la charité aux êtres bienheureux qui peuvent manger deux fois par jour. L'aveugle s'y trouvait toujours, et Paulus, tout en dégustant son chocolat, dirigeait de temps en temps ses yeux vers Thêta, qui, accoudée à la

porte, semblait convoiter le pain blanc qu'il émiettait dans sa tasse. Quand il tenait quelques instants ses regards attachés sur elle, elle rougissait et se détournait avec embarras. Elle avait je ne sais quelle pâleur maladive qui la rendait charmante ; sous ses misérables haillons on sentait une finesse de formes que la pauvreté n'avait point dégradées. Elle avait un geste familier qui lui allait à ravir ; elle inclinait la tête sur l'épaule, avançait les lèvres, et souriait en regardant de côté. Or, quand ce regard s'arrêtait sur Paulus, il avait une douceur et une intensité singulières.

Lorsque, par hasard, il passait un ou deux jours sans la voir, il éprouvait comme un sentiment d'inquiétude. Il la cherchait de l'œil dans les rues, et lorsqu'enfin il la rencontrait, à son aumône habituelle il ajoutait quelque autre petite monnaie, afin que l'équilibre fût rétabli.

La pauvre fille avait-elle donc le cœur épris pour le charitable Paulus? Je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est que, quand ils se trouvaient face à face, ils se regardaient avec plaisir.

Cependant la saison avançait ; les chênes verts avaient pris leurs sombres teintes d'hiver, les pins de la villa Pamphili s'agitaient au souffle du vent de Tramontane ; le Tibre jaunissait et les Anglais arrivaient en foule. Paulus se décida à faire une excursion dans les environs de Rome, avant le commencement des pluies. Il partit, et, tout émerveillé de cette poésie large et mélancolique de la campagne romaine, il courut à Albano, à Rocca di Papa, à Tivoli, à la Vill' Adriana, à Frascati. Partout il criait au prodige, et se méprisait fort d'être né en vue des buttes Montmartre. Il demeura quelques jours à Albano, afin de pouvoir se promener, seul, à son aise, sous les grandes galeries de feuillages qui dominent le lac, et là, sous ces

calmes allées, je ne sais pourquoi, il pensait souvent à Thêta, la petite mendiante.

Quinze jours se passèrent ainsi, toujours en admirations nouvelles; puis un soir il revint à Rome. Le lendemain, il alla, selon sa coutume, déjeuner au café Grec. L'aveugle et sa fille étaient déjà à la porte. Il trouva Théréza changée; ses joues avaient pâli, et ses yeux étaient voilés par une expression de tristesse qu'il ne leur connaissait pas encore. Sa tête penchait sur sa poitrine; elle restait immobile, comme si elle fût devenue insensible aux aumônes qu'elle pouvait recueillir. Lorsque Paulus fut arrivé auprès d'elle, il la toucha légèrement à l'épaule; elle releva la tête et jeta un grand cri :

— Dieu soit loué! mon bon monsieur, dit-elle, je vous croyais parti.

En parlant ainsi, son visage s'était couvert de rougeur, et elle enveloppait Paulus d'un regard ardent. Il paraît qu'il en fut touché, car ce jour-là son aumône fut presque magnifique.

Pendant qu'il déjeunait, il observa que Thêta semblait singulièrement troublée; une fois même il crut remarquer qu'elle essuyait ses yeux humides.

Paulus s'en alla plein d'émotion. Il cherchait en vain à s'expliquer sa tristesse, et, comme il ne pouvait y réussir, il se dirigea lentement vers la Farnesina. Là, il s'assit commodément sur une chaise et regarda la Galatée. Tout en contemplant le chef-d'œuvre, il se prit à penser ceci : que ce serait une chose digne et magnifique d'ordonner des galas et des réjouissances par l'univers entier, les jours anniversaires de la naissance de Raphaël ou de quelques autres hommes aussi triomphants que lui. Cette sage réflexion le soulagea, et il regagna son petit appartement de la Via-Sistina.

Un matin, dans le Corso, il examinait des gravures attachées aux carreaux d'une boutique; la marchande était sur le seuil de la porte et tricotait, tout en regardant du coin de l'œil la veste de velours que portait notre ami Paulus. A ce moment, la petite mendiante passa avec son père; elle s'arrêta devant notre héros, qui, fidèle à son habitude, mettait déjà la main à sa bourse lorsque la marchande de gravures s'adressa vivement à lui :

— Ne lui donnez rien, monsieur, s'écria-t elle, c'est une fainéante qui ne mérite pas vos bontés. Elle fait la coquette au lieu de nourrir son vieux père. Hier, elle est entrée chez le parfumeur qui est en face, et elle y a acheté de la pommade au benjoin. C'est à cela qu'elle dépense l'argent qu'elle reçoit en demandant l'aumône.

A ces mots, Thérésa baissa la tête, et ses yeux se remplirent de pleurs; elle était rouge de confusion. Paulus remarqua que ses cheveux étaient nattés en effet avec plus de soin que de coutume; il remit dans sa bourse la petite pièce qu'il en avait tirée, et en prit une beaucoup plus grosse :

— Tenez, mon enfant, dit-il à Théréza en la lui donnant, voici de quoi avoir aussi de l'eau de Portugal, si cela vous fait plaisir.

La marchande tourna le dos en grondant, et la mendiante jeta à Paulus un regard plein d'une pieuse reconnaissance.

Il s'éloigna, et en se promenant il se souvint qu'il n'avait pas écrit une seule lettre depuis son départ de Paris, et pensa qu'on pouvait s'inquiéter d'une absence aussi prolongée et si peu expliquée. Le soir, il rentra de bonne heure, afin de mettre sa correspondance en ordre. Il s'assit devant sa table, tailla ses plumes, prit une belle feuille de papier blanc et commença à écrire. Lorsqu'il fut à la

fin de la première page, il s'arrêta pour la laisser sécher. Pendant ce temps, il se mit à dessiner des bons hommes sur la couverture du livre qui soutenait son bras. Il fit d'abord des tambours-majors, des diables, puis des figures de femmes, sans avoir une conscience bien nette de son action. Au bout de quelques minutes de cet exercice, il cessa pour contempler son ouvrage, et il s'aperçut que tous les hommes avaient des nez démesurés, et que toutes les femmes ressemblaient singulièrement à Théréza la mendiante. Cela le fit rêver longtemps; aussi, lorsqu'en se couchant il pensa à sa lettre, il s'aperçut qu'il en avait déchiré la moitié pour faire une cigarette.

Le lendemain, comme il rentrait chez lui, il rencontra Thêta qui passait devant sa porte. Il voulut lui faire la charité et ne trouva point d'argent dans sa poche.

— Attendez, lui dit-il, je demeure ici et je vais vous jeter quelque chose par la fenêtre.

— Ah! répliqua Théréza, c'est là que vous habitez; je suis bien aise de le savoir.

Paulus ne fit pas grande attention à ces paroles; il monta lestement ses trois étages, ouvrit sa croisée et laissa tomber quelques bajocci dans le tablier qu'elle lui tendait.

Pendant qu'elle s'éloignait, il s'accouda à la fenêtre et resta à la contempler. Elle se retourna plusieurs fois en souriant, et ce jour-là encore Paulus oublia d'écrire ses lettres.

Les choses allaient donc ainsi, doucement, pas à pas. Ils se voyaient tous les jours, et semblaient se chercher lorsqu'ils ne s'étaient point rencontrés. Paulus se sentait gagné par une sorte de mélancolie nonchalante dont il ignorait la cause, il s'y abandonnait sans pouvoir se l'expliquer; et, s'il eût interrogé Thêta, peut-être eût-il été fort étonné de la voir dans les mêmes dispositions d'esprit.

Un soir que Paulus montait le sombre escalier de sa maison en rentrant chez lui, il lui sembla entendre soupirer à ses côtés. Il s'arrêta, étendit les bras dans l'ombre, prit sa grosse voix et demanda :

— Qui va là ?

Nulle voix ne répondit à la sienne ; il crut s'être trompé et pénétra chez lui, laissant comme toujours la clef sur la porte, car il était fort négligent. Il s'assit au coin de son feu, ouvrit son Suétone et lut jusqu'à minuit ; puis il se mit au lit et souffla la lumière. Jamais Paulus ne fermait à sa fenêtre rideaux ni jalousies : il aimait, lorsqu'il s'éveillait la nuit, à voir le ciel sombre à travers les croisées, et le matin il trouvait charmant d'être distrait de son sommeil par les premiers rayons du jour. Il s'endormit profondément, et il ne savait pas depuis combien de temps Morphée l'avait touché de sa baguette noire, lorsqu'un léger bruit le tira de son repos. Il entr'ouvrit les yeux, et à travers son demi-sommeil il aperçut une forme de femme qui se dessinait au milieu de la chambre. Il se souleva sur le coude et regarda attentivement. C'était la petite mendiante ; elle était à demi-nue, et, par un reste de pudeur, même au milieu de l'obscurité, elle croisait ses deux mains sur sa poitrine. La lune la couvrait d'une clarté bleuâtre qui lui donnait je ne sais quel aspect fantastique. Paulus pensa machinalement aux nymphes qui errent la nuit sur le sommet des monts. Elle était immobile, et sa tête penchée en avant semblait vouloir pénétrer la profondeur des ténèbres qui ensevelissaient Paulus. Il se frotta les yeux, croyant à une hallucination. Enfin, d'un accent ému, il cria les premières paroles qui vinrent à son esprit troublé.

Le fantôme fit un mouvement comme pour fuir, puis il revint, et, posant un doigt sur ses lèvres, il se dirigea

lentement vers notre héros, que secouaient les battements de son cœur. L'ombre se glissa doucement à ses côtés en détournant la tête. Il voulut faire une question, mais deux lèvres brûlantes s'appuyèrent sur les siennes, et il ferma les yeux en se sentant pâlir.

Le lendemain, Paulus se réveilla fort tard. Pendant qu'il étirait ses membres, le souvenir de ce qui s'était passé lui revint à la mémoire; il interrompit un bâillement commencé et regarda autour de lui : il était seul. Il parcourut l'appartement : personne. Quelques longs cheveux blonds, qui brillaient comme des fils d'or sur son oreiller, lui prouvaient seuls la réalité de son étrange aventure; car, pendant la nuit, le charmant fantôme avait refusé de parler.

Après mille idées bizarres, il sortit, et, à peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il rencontra l'aveugle et sa fille. En reconnaissant Paulus, elle se détourna et parut confuse. Il s'arrêta auprès d'elle. D'un signe de tête elle lui montra son père, comme pour implorer son silence. Paulus comprit que le moment n'était pas favorable pour une explication; il tira une pièce d'or de sa poche et la mit dans la main de Thèta. Elle ne l'eut pas plutôt aperçue, que son visage prit une expression terrible; sa bouche se crispa, ses narines se gonflèrent; elle rejeta sa tête en arrière et s'avança sur Paulus comme si elle eût voulu le déchirer; puis elle lança la pièce au loin en poussant une sorte de cri de dégoût, et s'éloigna en entraînant son père. Paulus resta stupéfait.

Il demeura quelque temps à la même place, ne s'expliquant pas très-nettement ce qui venait d'avoir lieu. Puis il haussa les épaules et s'en alla au Campo Vaccino, contempler les trois colonnes corinthiennes de la Græcostasis. De toute la journée il ne rencontra pas la petite mendiante, et il fut de fort mauvaise humeur.

La nuit, à une heure. Paulus ne dormait pas encore ; assis auprès de sa cheminée, les genoux dans ses mains, il fatiguait son esprit à chercher vainement une explication aux événements dont il avait été le témoin et le héros. Il était plongé dans ses réflexions lorsqu'il entendit la clef tourner lentement dans la serrure ; sa porte s'entr'ouvrit, et Théréza parut sur le seuil.

Paulus courut à elle et la fit asseoir à ses côtés. Elle semblait triste : des soupirs oppressés soulevaient sa poitrine. Paulus lui prit la main.

— Eh bien ! Théréza, dit-il, consentirez-vous enfin à m'expliquer ce que cela veut dire ?

Elle leva sur lui ses yeux bleus, lui fit son sourire d'habitude, et, lui prenant la tête à deux mains, elle l'embrassa sur le front en lui disant :

— O Excellence ! je t'apporte les seules aumônes que Dieu m'ait donné de te faire : ma jeunesse et mon amour !

Paulus ne répondit rien, mais il se mit à genoux devant elle, et il lui baisa les mains en pleurant.

UNE

ÉLECTION A SPARTE

— ÉDOUARD DELESSERT. —

..... Nous courbions la tête sur le cou de nos chevaux épuisés, en montant tristement la dernière côte après laquelle, au dire de notre drogman Antonio, nous devions trouver un dédommagement complet de nos fatigues causées par une longue étape dans des chemins détestables. Depuis dix jours nous marchions dans le Péloponèse, visitant ruines sur ruines, entassant souvenirs sur souvenirs, admirant toujours, parce qu'on ne peut faire autrement dans ce vieux pays, et furieux souvent de n'être pas les premiers visiteurs de toutes ces beautés. Nous obéissions à ce sentiment d'envie qui pousse trop souvent les voyageurs

à en vouloir à ceux qui les ont devancés sur le théâtre de leurs explorations.

Nous étions mal en train; les ennuis d'un matériel de voyage insuffisant, des jours de pluie et du manque de variété dans nos aventures, nous avaient fort découragés; les chants de la caravane avaient fait place à un morne silence, et notre seule pensée, en quittant les bouges affreux qualifiés par Antonio du nom de gîtes, était de voir s'écouler les longues heures d'une marche très-lente, et d'atteindre le dîner et le sommeil. Un de nos compagnons qui nous amusait habituellement par ses infortunes sans nombre, la plupart fort burlesques, mais dont la dose de philosophie n'était pas à la hauteur de ses malheurs, un de nos compagnons, dis-je, nous regardait d'un air de triomphe et oubliait le trottinement fatigant de son cheval, la dimension trop courte de ses étriers, et mille autres souffrances aussi graves, pour se réjouir intérieurement en voyant notre mauvaise humeur au même diapason que la sienne. Telle était la situation morale de la troupe lorsque nous tournions les derniers zigzags qui nous séparaient du sommet de l'escarpement. Le ciel était en harmonie avec notre mécontentement; la pluie tombait depuis midi, heure consacrée pour notre déjeuner, et, depuis, elle avait eu largement le temps de nous traverser.

— Venez donc en Orient, disait un de nous, pour y trouver une chaleur bienfaisante; quittez ce bon Paris pour aller à Sparte!

— *Non cuivis contingit*... disait un autre.

— Assez! ajoutait celui-ci, nous connaissons la fin du vers, et puis nous avons vu Corinthe ainsi nous ne sommes déjà plus des voyageurs vulgaires.

— Le beau mérite d'avoir été à Corinthe! murmurait

celui-là, c'est bien difficile; les routes sont presque carrossables.

— Mais, du temps où écrivait le poëte..... me permettais-je d'ajouter.

— Eh bien! interrompait enfin notre ami aux infortunes, du temps du poëte, les Grecs trouvaient peut-être amusant de voyager comme nous le faisons, mais je sais bien que je me serais mis, si j'avais vécu alors, dans le commun des martyrs et que je n'aurais jamais quitté la métropole, quand j'eusse été sûr de retrouver le cheval lui-même que Corinthe porte sur ses médailles, ou dans leur état normal tous les vases dont nous ne voyons jamais que des miettes impalpables quand on nous les vend à Paris.....

Et puis le cheval de notre ami, mettant subitement le pied dans un trou, nous faisait perdre la fin de sa pensée, noyée dans une série d'imprécations plus énergiques les unes que les autres.

— Sparte, nous cria Antonio qui marchait en tête de la caravane. Sparte, messieurs...

Et nous ne voyions que des nuages qui voltigeaient autour de notre tête, emportés par un vent terrible, et venaient friser la cime des arbres parsemés sur le flanc de la montagne.

Nous croyions qu'Antonio voulait se moquer de nous, car on n'apercevait aucune trace d'habitations, et nous étions persuadés que notre drogman, pour nous calmer, comme il savait le faire avec une grande habileté, avait simplement eu l'intention de nous faire prendre patience. Mais Antonio, cette fois, disait vrai, et nous fûmes obligés d'oublier peu à peu la tristesse et le mécontentement pour nous laisser aller à des sentiments plus dignes des lieux que nous foulions aux pieds. En effet, ce fut comme si le

soleil, cruel pour nous jusqu'à ce jour, s'était enfin senti jaloux de nous montrer ce qu'il sait faire en Grèce, et rendons-lui cette justice que, lorsqu'il le veut, il est astre fort habile.

Peu à peu, en effet, les vapeurs humides qui nous environnaient s'enfuirent devant nous en descendant et en nous découvrant les rochers qui forment les parois de la montagne, rochers couverts de lichens et de plantes sauvages, tantôt crevassés et arides, tantôt supportant dans leurs fentes, vieilles comme le monde, des arbres vieux comme elles; ici, le lit d'un torrent desséché s'élançait vers la vallée, parsemé de pierres et de troncs de chênes emportés par les eaux pluviales; là, un espace de gazon, éblouissant de fraîcheur, s'étendait près de nous et venait admirablement servir de premier plan pour nos regards. A peine jouissions-nous de ce coup d'œil que les nuages, traversant en ligne directe la vallée, agrandirent devant nos yeux ce diorama naturel. Sous nos pieds coulait l'Eurotas, serpentant au milieu de la verdure, rompant, par ses méandres sans nombre, la monotonie d'une longue plaine; nous pouvions entendre le murmure de ses eaux séculaires apportant à nos oreilles, et bien qu'affaibli par la distance, le son entendu jadis de cette même place par tant de héros. Dans tout l'horizon qu'embrassaient nos regards, nous n'apercevions que deux seuls points où s'agitait la vie des hommes. A droite, adossé à la montagne dressée devant nous, mais encore perdue dans les nuages, était le bourg de Mistra avec son rocher célèbre dans la tradition, et son église connue par ses miracles, à gauche, et touchant le Vasilipotamo, un petit village composé de quelques maisons éparpillées çà et là et construites à l'endroit même où fut Lacédémone. C'était Sparte.

La teinte sombre qui couvrait encore toute la vallée et

la montagne vis-à-vis de nous, et bornait nos regards de toutes parts pour les concentrer sur ces seuls endroits, le silence de la nature sévère qui nous entourait, enfin ce nom de Sparte qui résonne si haut à l'oreille, tout nous parlait du peuple qui ne vit plus, devant cette place qui vit encore. Sur les bords de cet Eurotas, notre imagination plaçait bien facilement les processions venues pour adorer le fleuve roi, et ce Taygète sombre, dont une brume mystérieuse enveloppait encore le sommet, semblait tenir caché à nos yeux le sanctuaire si longtemps habité par le Dieu son hôte.

Comme c'est le sort de toutes les émotions dans lesquelles l'esprit aide si puissamment à la réalité devant des lieux aussi éloquents par eux-mêmes, la nôtre dut subir les phases diverses que le ciel imposait à ce panorama mobile, et un effet nouveau vint donner à la vallée de Sparte un tout nouvel aspect. En effet, les nuages échauffés par le soleil descendirent en nous enveloppant complétement et étendirent leur voile, à moitié transparent, sur l'Eurotas, Sparte et Mistra, et tout d'un coup en face de nous, s'élançant vers l'astre qui le dorait de ses rayons, nous vîmes apparaître le sommet du Taygète, dont la pointe, couverte de neige, se détachait comme un diamant par mille facettes blanches sur la demi-teinte grisâtre qui obscurcissait encore la moitié de sa hauteur.

Il fallut cependant songer à gagner le bourg de Sparte avant la nuit; nous n'avions que le temps nécessaire, car les jours étaient déjà fort courts. Force fut donc de dire adieu au Taygète, dont la neige, devenue déjà rose, nous annonçait le coucher du soleil. Nous descendîmes la longue côte en suivant le lit du torrent, traînant nos chevaux par le nez, et occupés uniquement à maintenir notre équilibre dans les mauvais pas.

Nous nous exagérions encore l'importance de la Sparte moderne lorsque de la hauteur nous ne voyions ses maisons qu'à l'état de points blancs disséminés sur les bords de l'Eurotas. En nous approchant, elles se réduisirent à un groupe de quelques habitations clair-semées, dont une cinquantaine environ, placées sur un certain alignement, formaient une sorte de grande rue. La chaussée se composait de mares d'eau croupissante, sur laquelle nageaient les feuilles mortes des arbres dépouillés, à côté de bouts de cigarettes jetés là par les Spartiates, et de grosses pierres servant à faciliter le passage. De rares boutiques, maigrement approvisionnées, plus maigrement achalandées encore, étendaient leurs auvents en bois vermoulu, sous lesquels des fustanelles blanches se promenaient gravement en parlant politique. Nous tombions au milieu de ces conversations d'une façon assez intempestive, aussi nous attendions-nous à être entourés et au moins examinés avec une certaine curiosité, mais ce fut une désillusion de plus ; car l'Europe fournit tant de visiteurs au Péloponèse, et les Lacédémoniens sont si accoutumés à voir chez eux des bourgeois du monde moderne, qu'ils s'en occupent peu, et, si une pensée leur vient à l'esprit, ce n'est certainement pas celle de l'hospitalité. Du reste, le moment était assez bien choisi pour envisager Sparte sur un point de vue intéressant par une actualité assez en rapport avec les souvenirs d'autrefois. On s'occupait d'élections à cette époque, et le candidat mis en avant par les sympathies du pays était M. Kopanitza ; je ne me souviens plus du nom de son compétiteur. Or, en Grèce, pays de liberté s'il en fut, pays de passions aussi vives de nos jours que dans les beaux temps de l'antiquité, il est difficile de persuader aux gens qu'au moyen d'un petit papier sur lequel on écrit un nom quelconque et qu'on jette ensuite dans

l'urne, on arrive à sanctionner l'élection d'un homme pour représenter toute une portion de pays. Les palycares se payent peu de ces raisons, et apportent dans l'exercice de leurs droits politiques un enthousiasme peut-être exagéré, en tout cas inquiétant pour le gouvernement ; aussi les opérations électorales sont-elles sans cesse assez turbulentes pour motiver des scènes fâcheuses. Le gouvernement, de son côté, met un zèle qui l'honore à assurer le choix du candidat qu'il protége, de façon que les choses prennent parfois une tournure qui n'est rien moins que parlementaire. Ce n'était pas la première fois que nous entendions parler d'élection. A Corinthe, nous avions dû tronquer notre itinéraire afin d'éviter de nous trouver mêlés à des violences, dont nous tenions à rester éloignés : la montagne n'était pas sûre, et notre caravane ne possédait pour toute arme que le long fusil albanais de notre cuisinier, dont la poudre servait, de temps à autre, à tuer un merle ou une grive qui venait enrichir notre maigre ordinaire. Notre joie fut donc grande en songeant que nous allions peut-être assister en spectateurs, muets, il est vrai, mais du moins curieux, à d'intéressantes scènes. Antonio nous avait promis monts et merveilles sur notre gîte de Sparte, aussi nous réjouissions-nous d'avance des deux nuits que nous devions passer aux bords de l'Eurotas lorsqu'il nous fit mettre pied à terre devant une petite maison d'un étage, isolée, assez semblable à ces cabanes construites chez nous, au milieu des forêts, à l'usage des gardes.

— Nous sommes ici chez M. Kopanitza, nous dit-il d'un air triomphant qui nous parut une amère ironie, et il veut bien vous prêter une de ses maisons.

En disant ces mots, il ouvrit la porte, et au même instant une odeur de tabac très-accentuée, accompagnée d'un nuage de fumée, s'échappa violemment à l'exté-

rieur. Un bruit de crosses de fusil et de sabres traînant à terre résonna à nos oreilles, et, en entrant, transpercés et morfondus, nous nous trouvâmes en présence de huit gaillards armés jusqu'aux dents, debout, devant un feu assez mal allumé dans un âtre primitif, au milieu d'une chambre nue, et qui nous regardèrent d'un air assez farouche. Le premier sentiment qui s'empare en pareil cas du voyageur étonné, surtout lorsqu'il est sans défense, est celui d'une réserve et d'une modestie excessives; aussi notre mouvement à tous fut d'ôter simultanément nos chapeaux ruisselants d'eau et de nous tenir dans l'attitude d'un respectueux silence.

— Ce sont des amis de M. Kopanitza, nous dit à voix basse Antonio.

— Ah ! et M. Kopanitza ne loge pas mieux ses amis ?

— Ils viennent veiller à l'élection et voter pour lui.

La raison donnée par notre drogman n'était guère qu'une aggravation, mais il fallut s'en contenter. Du reste, nous vîmes bien à l'air de ces messieurs qu'ils n'avaient que de bonnes intentions à notre égard, car un Καλσπέρα amical répondit à nos saluts. Ces électeurs portaient le costume grec dans toute sa richesse : la fustanelle éblouissante de blancheur, la ceinture en soie bariolée serrant la taille et faisant ressortir l'élégance de la tournure; dans cette ceinture étaient passés de longs pistolets brillants de ciselures en or; le bonnet rouge, coquettement incliné sous le poids du long gland en soie bleue, couvrait leur tête, et l'étoffe de leurs vestes à manches ouvertes disparaissait sous les arabesques de broderies sans nombre. Ils étaient venus des environs, par la pluie et le froid, protéger leur ami; ils n'avaient pas voulu manquer à ce devoir envers le candidat chéri de Sparte, et peu leur importait d'avoir eu une longue et fatigante route à supporter, puisqu'il s'agissait

de montrer leur dévouement à l'homme qui représentait leur idée politique. Ce ne fut pas sans émotion que nous reconnûmes dans la présence de ces hommes des passions vivantes et animées qu'on s'attendrait peu à voir vibrer si puissamment dans ce pays où tant d'autres ne vibrent plus. C'est une étincelle qui luit encore en Grèce et semble d'autant plus brillante qu'elle est presque seule.

A peine les mules d'Antonio furent-elles déchargées que les palycares sortirent de la maison en nous cédant galamment la place. Notre établissement de tous les soirs se fit avec la régularité la plus ponctuelle. La table fut mise, et sur cette table le dîner quotidien, mélange d'un goût assez douteux, dû au talent culinaire très-contestable du sieur Constantin. Nous le trouvions fort bon malgré cela, n'étant pas si difficiles que certain gentilhomme de ma connaissance dont je vais citer un trait d'esprit. Il me racontait, pour me vanter les productions du Bazar des voyages, que la tente qu'il portait avec lui dans une semblable excursion en Grèce était si artistement faite, qu'elle fermait hermétiquement. « J'avais un drogman excellent, disait-il, et qui connaissait à merveille mes goûts en matière de cuisine; il me faisait un vrai dîner français; de cette façon, ne voyant rien d'autre autour de moi, je me croyais à Paris. »

Voilà de l'amour national ! Aller en Grèce dans la vallée de Sparte, s'enfermer dans une tente qui interdise absolument la vue du Taygète et de l'Eurotas, et, là, manger du bœuf à la mode ou du poulet à la marengo, voilà jusqu'où l'amour de la patrie peut pousser un cœur bien né !

Comme nous allions nous asseoir pour commencer notre festin, Antonio nous prévint que M. Kopanitza nous demandait de partager notre repas et qu'il allait arriver tout de suite. Un bruit de voix confus et des pas nombreux se dirigeant du côté de notre habitation nous annoncèrent son

approche, et, en regardant par la fenêtre, nous vîmes une troupe armée marchant en bon ordre derrière un homme seul ; c'était notre hôte. En touchant le seuil de la maison, les palycares ses amis se rangèrent devant la porte, et leur patron entra en leur faisant de la main à tous un amical adieu. Il portait un costume plus élégant encore que ceux que nous avions admirés chez ses compagnons, et ce dont nous fûmes frappés surtout, ce fut de la grâce de ses manières, de la finesse de son esprit, de l'amabilité de son entretien. Apres un court préambule, nécessaire entre gens qui se voient pour la première fois, le candidat de Sparte nous entretint du sujet brûlant à ce moment et qui l'intéressait si directement.

— Je vous demande pardon, messieurs, nous disait-il dans un français irréprochable, de vous mêler, sans le vouloir, aux agitations politiques de notre vallée, si paisible d'ordinaire ; mais comment l'éviter ? Ne se fait pas nommer député qui veut dans notre pays, je vous le jure, et, si la conscience de l'idée que je défends, l'amitié de tous ces braves gens, et, je l'avoue, la pensée que je puis servir utilement la Grèce, ne me soutenaient puissamment, voilà longtemps que j'eusse renoncé à toutes ces ambitions, dont l'issue est souvent si triste !

— Comment cela?

— Eh ! ne savez-vous pas, messieurs, qu'une élection se fait rarement dans nos provinces sans qu'il y ait de sérieux engagements entre les partis opposés? Vous voyez bien ces hommes qui gardent l'entrée de la maison dans la crainte d'une mauvaise entreprise, demain peut-être ils devront faire feu pour protéger leurs votes contre les gendarmes ; car c'est ainsi que chez nous on nomme les députés. Nous ne sommes plus aux temps où, comme à Rome, le peuple se réunissait paisiblement dans ses comices, où les patrons

se rendaient au forum, suivis de leurs clients, dont ils excitaient l'orgueil. Hélas non ! il faut, pour être plus près de notre siècle, descendre dans l'histoire jusqu'à une autre époque, celle de ces luttes tumultueuses et armées de la place publique, dans lesquelles le succès ne dépendait plus d'un choix libre, mais du courage et du nombre des partisans ! Triste nécessité que celle de s'adresser ainsi à l'amitié et au dévouement personnel dans des questions où la personne devrait surtout être oubliée ; et vous devez comprendre combien, pour toutes ces raisons, il me tarde de voir se terminer ces angoisses auxquelles s'intéressent tant de gens plus chers pour moi que moi-même...

A l'instant où M. Kopanitza finissait ce peu de mots, et où nous allions lui faire quelques questions fort naturelles, un homme tout mouillé par la pluie et souillé de boue se présenta dans la chambre pour remettre une lettre à notre nouvel ami.

— Kyrie Kopanitza, dit-il d'une voix émue.

M. Kopanitza prit connaissance de la missive, et se tournant de notre côté :

— Vous voyez, messieurs, que j'avais raison tout à l'heure ; on m'annonce que mes amis en sont venus aux mains, à cinq lieues d'ici, avec les gendarmes ; il faut que j'aille m'assurer de la vérité de ce rapport ; c'est à mon regret profond que je vous quitte ; mais promettez-moi, du moins, que vous n'abandonnerez pas Sparte sans me dire adieu.

Il s'échappa précipitamment ; et, entouré de la troupe agitée de ses amis, regagna son habitation, nous laissant dans le regret le plus sincère de n'avoir pu nous rendre utiles à lui en cette circonstance.

La conversation ne tarit pas de la soirée sur le compte de M. Kopanitza. Antonio dut subir un interrogatoire com-

plet, duquel il résulta que M. Kopanitza était fort aimé dans le pays; que son concurrent l'était peu; qu'il y aurait une demi-douzaine de gendarmes hors de combat, autant de palycares, et que M. Kopanitza serait nommé malgré tout. Là-dessus, on se sépara.

Le lendemain matin, nous fûmes fidèles à notre promesse, et, dès le jour, au moment de partir pour Léondari, où nous devions coucher, nous allâmes frapper à la porte de notre hôte.

Un premier palycare, assoupi derrière la porte, nous ouvrit le fusil à la main. Nous montâmes un escalier assez étroit, et devant la porte de la chambre à coucher nous rencontrâmes un second palycare; nouvelles consignes, nouvelles difficultés; enfin, M. Kopanitza, déjà levé, et tout prêt pour une nouvelle journée d'émotions, vint nous recevoir lui-même. Plusieurs jeunes gens élégants, et d'avenante figure, fumaient leurs cigarettes, nonchalamment étendus sur des divans, autour de l'appartement. Notre arrivée les avait réveillés, car ils dormaient, après avoir passé la nuit près de leur ami. Après une courte visite, nous prîmes congé du maître de la maison, en faisant mille vœux bien sincères pour son triomphe, mais celui-ci voulut être aimable jusqu'à la fin: à un geste imperceptible de sa main, un grand garçon se leva aussitôt, et, sautant sur ses armes, se mit en devoir de nous suivre et de nous escorter. On eut beau insister, il fallut se soumettre et accepter de bonne grâce cette embarrassante faveur. Nous ne pouvions que remercier de tout notre cœur notre gracieux compagnon. Comment, en effet, témoigner autrement sa reconnaissance à un homme dont les allures et la fierté interdisaient toute pensée d'une autre récompense? Notre caravane quitta Sparte, et ce ne fut pas sans se retourner plus d'une fois vers ce pauvre

endroit, si pauvre aujourd'hui, si grand jadis. Mais notre séjour nous avait charmés; nous avions retrouvé, en effet, dans ce petit nombre d'hommes réunis par les liens d'un dévouement et d'une affection à toute épreuve, une douce illusion qui rappelait d'autres temps et une Sparte meilleure. Nous avions pu ajouter à nos impressions fugitives de tous les jours de bonnes pensées sur l'amitié; c'était quelque chose.

Après deux heures de route au milieu de la vallée de Sparte, nous descendîmes, en longeant l'Eurotas, dans un ravin où les eaux encaissées laissaient à peine un étroit sentier le long des rochers qui forment son lit; là, notre guide élégant nous serra à tous la main, et, sautant comme un chamois sur un escarpement qui lui servit de marchepied pour atteindre le gazon de la vallée, il nous dit adieu en agitant au-dessus de sa tête son bonnet rouge; puis, tirant un pistolet de sa ceinture, il le déchargea en l'air en criant :

— Ζήτω Κοπανιτζα !

Et nous répétâmes en français :

— Vive Kopanitza !

devant les lauriers-roses, qui s'étonnaient de ces accents inaccoutumés.

ARGINE PICQUET.

— LOUIS ULBACH. —

Si je ne craignais de paraître donner une forme paradoxale à l'expression d'un sentiment simple et vrai, je dirais que l'ennui est le plus grand bonheur de la province. J'entends cet ennui profond, irremédiable, qui, par sa violence, dégage en nous la rêverie et nous initie aux voluptés de la résignation, du martyre. A Paris, l'ennui ne peut être qu'un vice personnel, dont on devient responsable, et qui par cela même nous irrite contre nous-même. Mais, en province, c'est une loi absolue, une influence atmosphérique : on n'est pas coupable de le subir, il est de bon goût de l'avouer en s'y résignant. l'âme cherche en elle des compensations, elle veut réagir contre son malaise par le souvenir ou par l'espérance, et elle arrive ainsi à se venger en recueillant des plaisirs très-immatériels, très-quintessenciés, à coup sûr, mais dont on ne saurait nier la réalité.

C'est surtout quand on a le bonheur de s'ennuyer dans

son pays natal que la mélancolie malicieuse dont je parle trouve son compte, et qu'au fond des grondements intérieurs de son esprit on entend distinctement ce rire sardonique, cette médisance vengeresse, dont il est difficile d'analyser les charmes.

La ville de Troyes, chef-lieu du département de l'Aube, ancienne capitale du comté de Champagne, satisfait à toutes les conditions nauséabondes qui font de la province un lieu d'exil. La trivialité de son aspect, l'activité pesante qui absorbe ses habitants, tout convie à une somnolence sans rêves. Les jolies promenades ne manquent pas, mais elles ne sont ni assez fréquentées pour aider à l'échange des pensées, ni assez désertes pour qu'on puisse y rêver seul et à l'aise.

Troyes était, il y a une quinzaine d'années, une ville obscure et sale, encombrée de constructions chancelantes et vermoulues. On a démoli les murs, élargi les rues, et, sous prétexte de canal, établi au centre une grenouillère qui donne l'illusion d'un port. Troyes n'est plus aussi laid, mais, en revanche, il est commun, et les constructions modernes viennent contrarier, par les couleurs criardes d'un badigeon récent, le ton vénérable des anciennes maisons.

Cette capitale de la Champagne paraît avoir eu, de tout temps, la réputation que je revendique aujourd'hui pour elle, et les anciens comtes, qui l'honoraient comme leur ville principale, se gardaient bien de l'habiter. Thibault, le faiseur de vers, s'y fût senti mal à l'aise, et Provins, cette contrefaçon champenoise de Jérusalem, que les croisés saluaient, au retour de leurs expéditions, comme un souvenir de la ville sainte, Provins, avec ses roses, sa montagne et son aspect pittoresque, était la résidence préférée de ces spirituels suzerains.

Que penser, en effet, d'une capitale dont on a pu sérieusement et plausiblement contester l'authenticité? Troyes avait gardé si peu de trace de ses antiques destinées, que des savants ont pu prétendre que Reims, ou que Châlons, ou que Provins, avait été la capitale de la Champagne. Troyes a pulvérisé sous les in-folio les contradicteurs, mais sa victoire n'a servi qu'à faire ressortir davantage son indigence de souvenirs féodaux et d'évocations poétiques.

Troyes a un théâtre, mais on y va le moins possible, et un proverbe local assure que les acteurs y débarquent en escarpins, et s'en vont en sabots. Il a aussi une société de belles-lettres et d'agriculture fort décente, qui ne hait rien tant que de faire parler d'elle. Voilà pour la vie intellectuelle.

Quant aux Troyens, je ne vous en parlerai pas, par discrétion de Champenois. Il y aurait trop d'humilité à en dire du mal, trop de vanité à en dire du bien. Mon sarcasme ressemblerait à un suicide, mon éloge serait de l'égoïsme. Qu'il suffise de savoir que le plus grand nombre semble assez content de son sort, et que j'aurai, sans aucun doute, grand tort à ses yeux de confesser ainsi l'ennui du sol natal.

Pendant un séjour forcé de quatre années dans cette température stupéfiante, je n'entretins en moi de chaleur et de mouvement que par des promenades fréquentes et que par une gymnastique, d'ailleurs obligée, de mon esprit. A Paris, le journalisme use l'imagination ; en province, au contraire, ce piétinement continuel de la réflexion garantit de l'ankylose.

Dans mes excursions quotidiennes sur le Mail, la promenade par excellence, je m'étais habitué à compter les arbres, les bancs, tous les incidents du terrain ; je crois que j'aurais fini par compter les grains de sable, tant il y

a de force dans l'ennui. Les bonnes d'enfants, les vieux rentiers, les oisifs, en assez petit nombre, qui venaient animer la promenade, m'étaient connus. Je les retrouvais aux mêmes heures, accomplissant le même nombre de tours, s'arrêtant aux mêmes endroits, s'asseyant sur les mêmes bancs, s'acquittant enfin, avec une admirable régularité, des fonctions automatiques dont se compose la vie de province.

Une vieille femme surtout, par sa ponctualité, par une sorte de mystère répandu sur sa personne, par la préoccupation visible de son esprit, par son costume, avait fini par éveiller ma curiosité et par devenir nécessaire à mes promenades de chaque jour. Elle était l'indispensable accessoire des mornes allées. Je ne comprenais pas le Mail sans cette apparition.

Cette respectable inconnue semblait être septuagénaire. Sa figure était jaune et creuse ; ses yeux avaient de l'éclat; son nez long et crochu paraissait mordre sa bouche, qui ne pouvait plus rien mordre ; le menton était carré ; des cheveux blancs affectaient de chaque côté des tempes trois petites frisures qui s'échappaient de sa coiffure, comme trois mèches de crin d'un coussin décousu. Un chapeau noir, d'une soie impossible et d'une forme chimérique, abritait cette figure grimaçante, qu'un air de bonté et de sérénité parfaite empêchait d'être ridicule et rendait seulement singulière. Un châle de couleur saumâtre émoussait les angles aigus que devaient former les épaules, les coudes, les hanches; une robe de couleur puce, sans ampleur, mais garnie d'un petit volant, descendait jusqu'à trois pouces de ses pieds. Un grand sac vert, de ceux qu'on appelait autrefois *ridicules*, se balançait à ses côtés, et trahissait, par son cliquetis, les clefs, la tabatière, l'étui de lunettes, qu'il renfermait. Cette vieille était fort alerte et

trottinait sur le Mail d'un pas assuré et pimpant. Quelquefois, elle s'arrêtait, s'asseyait sur un des bancs de pierre, tirait de son ridicule une petite tabatière en écaille, ornée d'un portrait, bourrait avec vivacité son nez de tabac et tombait dans des méditations fort profondes.

Cette infatigable promeneuse, que je rencontrais tous les jours et toujours seule, m'intriguait. On devinait, à la régularité de ses allures, à sa concentration, une manie. Mais il y avait dans son regard vif et net une rectitude qui excluait toute pensée de folie. Elle ne s'arrêtait jamais pour causer. On la saluait, mais à peine si une légère flexion des jarrets annonçait de sa part l'intention de répondre à cette politesse. Il y avait en elle quelque chose de la fierté, des dédains, du génie méconnu. Cette petite vieille misanthropique, avec une si bonne, une si tranquille figure, me semblait une énigme intéressante.

Je m'informai : j'appris qu'elle se nommait Argine Picquet. C'était une demoiselle ; et, lors des fêtes de la Vierge, elle réclamait toujours avec vivacité le droit de porter la bannière. Ces jours-là, le fourreau couleur puce cédait la place à une robe blanche, le chapeau noir à un voile, et rien n'était plus bizarre, mais en même temps plus touchant, que de voir cette vierge, plus que septuagénaire, conduire avec orgueil le charmant cortége des jeunes confréries.

Les uns assuraient qu'il y avait une grande histoire d'amour dans le fait du célibat de mademoiselle Picquet, d'autres conjecturaient que c'était une joueuse repentie. On la surprenait quelquefois chez elle avec des jeux de cartes. Peut-être se livrait-elle tout simplement à des études de cartomancie, et n'était-elle qu'une diseuse de bonne aventure !

Peu satisfait des renseignements obtenus, mais excité plus

que jamais, je fis en sorte de pénétrer par moi-même la vérité. Dans mes promenades, j'affectais de me reposer toutes les fois que mademoiselle Picquet se reposait ; je venais m'asseoir sur le même banc ; si bien qu'au bout de quelques jours, en dépit de ses préoccupations constantes, la petite vieille s'aperçut de mes assiduités. Elle me jeta de côté un regard railleur qui sembla me demander si j'étais aveugle; puis, voyant que je ne me décontenançais pas et que je paraissais déterminé à ne point lâcher prise, mademoiselle Argine se tourna brusquement vers moi et me dit :

— Eh ! eh ! on dira que vous me faites la cour ; vous vous compromettez !

Puis elle rit d'un petit rire sec et joyeux qui dansait dans son gosier comme un volant sur une raquette. Je me joignis franchement à cette hilarité, et, voyant une bonté si vraie, si spirituelle, dans les yeux fins et malicieux de la vieille demoiselle, je pris le parti de lui avouer ma curiosité, m'excusant sur la sympathie que ses habitudes de promenade et son isolement établissaient entre elle et moi.

Mademoiselle Argine devint sérieuse.

— Ah ! ah ! vous êtes curieux comme les autres. Vous voulez savoir qui je suis, pourquoi je me promène toujours ainsi, toute seule, sans caniche ou sans vieilles gens à côté de moi ; et, quand j'aurai tout dit, vous vous moquerez, n'est-ce pas ?

Je fis des protestations.

— Après tout, que m'importe ! continua-t-elle, si vous vous moquez de la vieillesse, vous n'ajouterez pas une désillusion bien nouvelle et bien inattendue à toutes celles qui m'ont frappée dans la vie ; mais vous aurez fait une mauvaise action, que votre conscience vous reprochera sans doute et que Dieu punira peut-être.

Je fus surpris de la solennité avec laquelle ces paroles étaient prononcées. Mademoiselle Picquet remarqua mon étonnement.

— On a dû vous dire que j'étais folle, reprit-elle, et l'on a dit vrai, car je ne comprends rien à la raison du monde. J'ai quatre-vingt-dix ans et je n'en parais que soixante-dix ; eh bien ! monsieur, c'est grâce à ma volonté que je ne vieillis pas plus vite. Oh ! ne souriez pas, et ne croyez pas que je m'imagine imposer aux années. J'entends par là que je commande à mes émotions et que j'ai réglé mes besoins. Je suis un grand mathématicien, telle que vous me voyez, et je ne veux pas mourir avant d'avoir trouvé la solution de mon problème.

— Quel est-il ? demandai-je, persuadé que mademoiselle Picquet me parlait par métaphore.

— Vous êtes bien curieux, me répondit-elle ; et, d'ailleurs, il faut avoir vécu, comme moi, d'algèbre et de calculs, pour entrer dans mes fantaisies et dans mon ambition.

Cette fois, j'étais confondu. C'était bien décidément d'un problème de mathématiques que la vieille demoiselle voulait parler. J'eus une peur effroyable. J'étais en proie à quelque maniaque, et je m'étais exposé à des confidences doublement inintelligibles, les mathématiques ayant toujours été pour moi ce que les inscriptions sinaïtes sont pour les membres de l'Institut.

Mademoiselle Picquet avait tiré de son ridicule sa tabatière en écaille et se mettait sous le nez de volumineuses prises de tabac, qu'elle aspirait ensuite avec une sorte de reniflement sauvage.

— Monsieur, reprit-elle après quelques secondes de réflexion, nous sommes fort mal ici pour causer, mais, si vous n'avez pas trop peur d'un tête-à-tête dans la cham-

bre d'une vieille fille comme moi, je vous attendrai ce soir.

J'acceptai avec empressement le rendez-vous ; et, le soir même, je frappais à la porte de ma nouvelle connaissance. Pourquoi n'avouerais-je pas que le cœur me battait un peu? La curiosité produirait-elle donc la même émotion que l'amour? Hélas! dans bien des cas, celui-ci diffère-t-il beaucoup de celle-là?

Je trouvai mademoiselle Picquet assise dans un fauteuil de vieille tapisserie. Deux tourterelles de haute lisse, un peu fanées, se becquetaient derrière son dos. Un grand portrait d'un personnage du dix-septième siècle était suspendu vis-à-vis la cheminée, sur le mur. Des boîtes de jeu étaient rangées sur une commode. On remarquait un loto, un damier, une boîte d'échecs, et, dans un angle, une table de trictrac attestait des goûts variés de mademoiselle Picquet. Des livres de science étaient ouverts sur un petit guéridon, à proximité du fauteuil. Du reste, tout dans cette chambre dénonçait l'ordre, la propreté, mais en même temps la bizarrerie de celle qui l'occupait, et la pensée que mon héroïne était tout simplement une tireuse de cartes me revint plus forte, plus persistante.

— Dites-moi donc un peu pourquoi vous tenez tant à me connaître? me demanda-t-elle quand je fus installé à ses côtés. Eh bien! vous allez être attrapé, car je ne suis ni une vieille princesse déguisée, ni une fée, comme mon nez crochu pourrait vous le faire croire ; je suis tout simplement une vieille fille, un peu folle, Champenoise jusqu'au bout des ongles, Troyenne jusqu'à la moelle. Mais ce qui vous a étonné en moi ne vient pas de moi. Il y a eu un grand homme dans ma famille. Je lui ressemble, dit-on, par le visage ; j'ai voulu lui ressembler autrement. Sa mémoire m'a jetée dans des idées dont j'ai bien peur

de ne pas sortir. Oui, monsieur, tenez, regardez ce portrait!

Et, en parlant ainsi, avec un accent orgueilleux, mademoiselle Picquet m'avait pris la main, et me désignait le grand portrait que j'avais déjà remarqué.

— Cette belle tête souriante, sur une collerette, c'est la tête vénérable de mon trisaïeul, Jean Picquet, notaire, et maire de Troyes, sous le bien-aimé roi Louis XIII, et l'un des plus grands mathématiciens de son temps. Il était en correspondance avec tous les géomètres; et, comme il n'y avait pas alors de vraie science sans qu'un peu d'infatuation égarât la pensée du savant jusque dans le domaine de l'impossible, mon trisaïeul quittait parfois la terre et s'élevait, à l'aide de ses équerres et de ses compas, jusqu'aux astres, qu'il prenait la peine de consulter sur les événements humains. Il participa à la publication de l'*Almanach avec grandes prédictions*, que faisait paraître Pierre de l'Arrivey, le jeune mathématicien, astronome, astrologue et tireur d'horoscope, un autre Champenois de talent. Mais vous comprenez qu'un notaire n'est pas de sa nature essentiellement prédisposé aux divagations astrologiques, et, si mon trisaïeul faisait des calculs sur les météores, c'était plutôt par jeu, par délassement, que pour en tirer des conséquences rigoureuses. Un homme qui rédige des contrats et des testaments a du plomb au bout des ailes, et ne se noie pas dans le bleu. Maître Jean Picquet était donc un grand savant et un charmant esprit. Le cardinal de Richelieu le consulta pour la digue de la Rochelle, et dans plusieurs autres occasions. Mais le titre de mon trisaïeul à l'estime éternelle le voici.

Notre vieille ville de Troyes, qu'on rajeunit trop, a été jusqu'à Colbert une grande fabrique de cartes; elle partageait avec Rouen le privilége de fournir une grande par-

tie des jeux du royaume. Les impôts qu'on établit depuis ont ruiné ce commerce ; mais, du temps de mon trisaïeul, cette industrie était florissante, et Troyes en tirait plus d'un million.

Maître Jean Picquet était un notaire méditatif, que les études ne rendaient, d'ailleurs, ni bourru, ni brutal, et qui ne se croyait pas dispensé d'être aimable et bon compagnon, parce qu'il était savant. Y a-t-il encore des notaires et des savants de cette espèce ? Vivant dans l'intimité de libraires, d'imprimeurs, de fabricants de cartes, il forma le projet d'utiliser quelques règles de mathématiques au profit des amusements du monde ; et, un soir, il s'enferma dans son cabinet avec un jeu de cartes, et passa la moitié de la nuit en grandes réflexions. Sa femme l'entendait marcher, compter sur ses doigts, puis avec des jetons, aller, venir, pousser des exclamations. Quand il vint rejoindre madame Jean Picquet dans son lit à baldaquin, il l'embrassa sur les deux joues en lui disant :

— Réjouissez-vous, ma mie, votre époux vient de découvrir l'Amérique !

Gloriole d'inventeur, monsieur, mais qui avait quelque chose de juste.

C'était véritablement un monde qu'il venait d'inventer, un monde de calculs, de joie, d'émotions. Le lendemain, au matin, maître Jean Picquet donna congé aux clercs de son étude. Il défendit qu'on ouvrît les paperasses ; les apprentis garde-notes furent attablés avec des jeux de cartes, et mon trisaïeul s'amusa à leur faire étudier la combinaison savante et profonde qu'il avait trouvée dans la veillée.

Jusqu'à lui, les cartes, inventées, ou plutôt importées en France pour amuser un pauvre roi en démence, servaient d'instruments au hasard. Les rapprochements fortuits auxquels elles donnaient lieu faisaient pencher la

fortune tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Mon trisaïeul fut le premier qui fit entrer véritablement le calcul, la combinaison, dans ces jeux incertains, et, grâce à lui, les cartes purent devenir, non plus seulement les distractions d'esprits fatigués ou étourdis, mais des sources sérieuses et toujours nouvelles de jouissances délicates pour les esprits graves et réfléchis. Grâce à maître Jean Picquet, on peut jouer pour le jeu, et non plus seulement pour le gain. Ce fut ainsi que mon trisaïeul opéra une révolution, moralisa la passion la plus démoralisante, et dota la France et le monde du noble et difficile jeu qui lui doit son nom.

— Quoi ! le jeu de piquet?...

— Oui, monsieur, le jeu de piquet a été inventé à Troyes, sous le règne de Louis XIII, par maître Jean Picquet, maire et notaire, mon trisaïeul. Plus heureux que Christophe Colomb, auquel il se comparait plaisamment, l'inventeur donna son nom à son Amérique. Hélas ! à quoi lui a servi de s'associer ainsi, pour toujours, au résultat de ses études? Qui connaît, de nos jours, l'origine d'un jeu si universellement joué? Les livres, eux-mêmes, les livres, qui devraient s'inspirer de l'histoire et s'inquiéter des origines, les livres ne savent rien ou ne veulent rien savoir de l'inventeur. Croiriez-vous, monsieur, que, dans une vieille édition des règles du piquet, publiée chez Saugrain, libraire, grand'salle du Palais, et qui a paru du temps de mon trisaïeul, on lit que le nom de ce jeu lui vient d'un des coups qu'il comprend et qu'on nomme *pic?* Ne voilà-t-il pas une belle découverte! D'où vient le mot *pic* dans ce cas? C'est ce que le malicieux auteur ne dit pas. Un autre ne s'avise-t-il pas de prétendre que le nom de piquet, donné à ce jeu, vient de ce qu'il est très-piquant! Pourquoi donc, alors, ne l'aurait-on pas appelé

piquant au lieu de piquet? Je n'ai trouvé nulle part la vérité sur l'origine de ce jeu illustre, et c'est là un de mes chagrins. Aussi, puisque la Providence m'a fait vous rencontrer, jurez-moi, monsieur, vous qui écrivez, qu'un jour vous penserez à notre conversation, à ma prière, et que vous rendrez justice à l'inventeur méconnu !

— Je le jure, répondis-je en souriant, mais d'un ton qui annonçait plus de condescendance pour la fantaisie de ma vieille interlocutrice que de foi dans ses paroles.

— Ah! vous êtes un sceptique, me dit-elle après avoir arrêté quelque temps ses petits yeux perçants sur les miens, et pourquoi doutez-vous ?

J'avouai à mademoiselle Argine que je croyais le jeu de piquet plus ancien, et qu'autant que le souvenir de mes lectures me le permettait, je m'imaginais qu'il avait été inventé sous le règne de Charles VII, à la suite d'un ballet exécuté à Chinon.

Un éclat de rire moqueur m'interrompit.

— Nous y voilà! s'écria mademoiselle Picquet, lui aussi croit au ballet! Eh bien! je vous fais juge ; vous allez voir si cette complication si savante a pu résulter de ces arrangements de pirouettes.

S'élançant alors avec vivacité de son fauteuil, elle alla chercher un petit livre qui paraissait marqué à une page souvent lue, et, sans avoir besoin de ses lunettes, tant elle savait par cœur le passage en question, mademoiselle Argine lut ce qui suit dans le premier volume des *Essais historiques sur Paris*, de Sainte-Foix :

« En 1676, on représenta, sur le théâtre de l'hôtel de « Guénégaud, une comédie de Thomas Corneille, en cinq « actes, intitulée le *Triomphe des dames*, qui n'a point « été imprimée, et dont le ballet du jeu de piquet était « un des intermèdes. Les quatre valets parurent d'abord,

« avec leurs hallebardes, pour faire faire place; ensuite, « les rois arrivèrent successivement, donnant la main aux « dames, dont la queue était portée par quatre esclaves. « Le premier de ces esclaves représentait la paume; le « second, le billard; le troisième, le dé; le quatrième, « le trictrac. Les rois, les dames, les valets, après avoir « formé, par leur danse, des tierces, des quatorzes, après « s'être rangés, tous les noirs d'un côté, tous les rouges « de l'autre, finirent par une contredanse où toutes les « couleurs étaient mêlées confusément et sans suite. »

— Eh bien! me dit après cette lecture mademoiselle Picquet, ne voilà-t-il pas une belle objection! Que vous semble de ce ballet du jeu de piquet où figurent le billard, la paume, le dé, le trictrac? Mais je veux bien admettre un instant que ce ballet ait eu pour objet de glorifier cet admirable jeu, en quoi cela contrarie-t-il les prétentions de ma famille? Mon trisaïeul mourut en 1680, à l'âge de soixante-huit ans, il fut inhumé dans l'église de Saint-Pantaléon. Est-ce que ce ballet, exécuté en 1676, précisément à l'époque où le jeu de piquet était inventé, n'était pas un hommage à l'inventeur? ou, du moins, ne profitait-on pas de la vogue attachée aux cartes par l'ingénieuse découverte du notaire troyen pour exécuter un ballet dans lequel les principales combinaisons du piquet étaient représentées?

— Mais, repris-je, Sainte-Foix, que vous venez de citer, ne dit-il pas aussi que ce fameux ballet de 1676 n'était que la répétition de celui que Charles VII avait fait danser à Chinon?

— Oh! oh! triple incrédule! me dit avec une colère riante mademoiselle Argine, vous êtes bien l'enfant de ce siècle! Est-ce que vous croyez de bonne foi que du temps de Charles VII on avait songé à ce jeu si savant, si mo-

derne, si calme dans sa vivacité? La bataille! voilà le grand jeu de cette époque guerrière. Que l'on ait eu l'idée d'imaginer des danses avec les costumes des cartes, rien de plus admissible; mais conclure de ces fantaisies l'invention du jeu de piquet, c'est pousser loin l'imagination. D'ailleurs, qu'avez-vous à objecter à une tradition de famille religieusement transmise, et au témoignage d'un Troyen qui fait autorité en matière d'histoire locale?

Et l'invincible vierge alla chercher un volume de Grosley, *Mémoire sur les Troyens célèbres*, et me montra le nom et la biographie de son trisaïeul, à côté des noms de Pierre et François Pithou.

Je voulus bien, cette fois, consentir à passer pour convaincu. Il y avait d'ailleurs, dans l'assurance de mademoiselle Picquet, quelque chose d'émouvant qui se communiquait; une sorte d'enthousiasme mettait des lueurs dans ses rides.

— Vous ne savez pas, reprit-elle avec chaleur, tout ce qu'il y a de bienfaits réels, de services rendus, dans la découverte de ce jeu illustre. Le Père Daniel publia à ce sujet une dissertation que je devrais vous lire.

Je fis un soubresaut qui interrompit mademoiselle Argine.

— Oh! n'ayez pas peur, je ne vous la lirai pas. Qu'il vous suffise de savoir qu'en 1720 le Père Daniel publia une dissertation dans laquelle il démontre clairement que ce jeu est symbolique, allégorique, politique, historique, et qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre et le gouvernement.

— En vérité, que la philosophie est une belle chose! m'écriai-je en riant; comment, elle a vu tout cela dans le jeu de piquet?

— Nierez-vous donc, impitoyable railleur, reprit mon

interlocutrice, qu'il y ait dans ce jeu une tactique dont on puisse appliquer les préceptes à bien des actions humaines? Qu'est-ce que la vie, sinon un jeu?

— Oui, un jeu où l'on perd toujours, ajoutai-je.

— Qu'en savez-vous, jeune homme? répliqua la vieille fille avec gravité. Quand on règlera les parties là-haut, qui vous dit que votre enjeu n'aura pas doublé?... Mais vous n'êtes pas venu pour un sermon. Quoi qu'il en soit, il y aurait une étude curieuse à faire, et qui aiderait à l'étude des passions humaines, ce serait l'étude des divers jeux de cartes en vogue aux différentes époques de l'histoire. Croyez-vous qu'on n'était pas plus calme, plus réfléchi, quand on jouait le piquet, et que votre bouillotte avec ses fièvres n'a pas répondu aux tourmentes de vos cœurs révolutionnaires? De nos jours, ce jeu n'était pas encore assez rapide, assez violent, assez fugitif; il fallait un jeu de chemin de fer, et vous avez ressuscité l'insolent lansquenet, cette débauche de corps de garde!

— Je suis fâché de contrarier vos théories, dis-je en hochant la tête, mais le whist, si froid, si muet, si diplomatique, fait les délices de cette génération impatiente et folle dont vous parlez.

Mademoiselle Argine ne parut pas ébranlée de mon objection.

— Eh! parbleu! me dit-elle, les grandes passions vont-elles sans de grandes hypocrisies? Don Juan n'est pas toujours enivré et haletant; il a ses heures de mesure, de morgue. Les jeunes gens aiment le whist depuis qu'ils font de la politique. C'est un jeu diplomatique, vous l'avez dit. On joue au whist comme on fait empeser ses faux cols, pour se donner un air anglais, guindé, sévère, profond. Mais depuis quand la diplomatie n'est-elle pas un mensonge? Le whist est un masque.

Votre objection me conduit à vous dire la part que j'ai prise dans l'héritage de ma famille.

La mémoire de mon trisaïeul fut toujours vénérée, et ce portrait a été transmis avec la religion qui s'attache à l'épée d'un héros. Mon père, dans sa piété filiale, voulut que mon nom indiquât doublement ma naissance, et l'on me donna le nom de la dame de trèfle, Argine, l'anagramme de Régina. Oui, je suis une reine; j'ai pour sujets les valets de cœur, de pique, de carreau, de trèfle. Voilà mon royaume; et, quand je mourrai, ma dynastie s'éteindra.

Dès ma jeunesse j'aimai les cartes; jeune fille, j'avais une aptitude étrange pour les sciences exactes, pour les calculs, et j'inventais des jeux de mathématiques qui faisaient rire mon père et ma mère. Quand vint l'âge de la coquetterie et des amours, je fus assez rebelle aux zéphyrs, et ma pauvre mère, en hochant la tête, me disait souvent:

— Argine, tu ne te marieras jamais! nous te mettrons au couvent.

— Bah! répondais-je, il y aura un malheureux de moins parmi les hommes!

Eh bien! je faillis pourtant trébucher, tout comme une autre. Il y avait un officier du régiment de Penthièvre qui venait à Troyes, dans sa famille. Il me parut beau comme le dieu Mars, et il jouait au piquet comme mon trisaïeul. Il se nommait Hector, comme le valet de carreau; et jamais nom glorieux ne fut plus glorieusement porté. Je me trouvai un cœur en le voyant. Moi, qui n'avais jamais voulu apprendre à faire la révérence, je sentais mes jambes flageoler, et je m'asseyais presque à terre quand je l'entendais. Il avait une façon de relever sa moustache qui me ravissait. Je rêvais de son uniforme, de son sabre; je me voyais affublée de son casque et galopant à ses côtés, comme Pallas, qui a donné son nom à la dame de pique. C'était un

fier gentilhomme, que j'aurais pourtant contraint à déroger. Un jour...

Mademoiselle Argine s'arrêta. Son visage de cire avait pris une teinte blafarde qui trahissait une émotion violente : sa main tremblait en cherchant sa tabatière sur ses genoux. J'eus pitié de cette douleur.

— Eh bien ! dis-je, voulant abréger le récit, qu'arriva-t-il ?

— Hélas ! il aimait le jeu, vous ai-je dit, il l'aimait trop, il l'aimait mal. Un soir, à la suite d'une partie, un soufflet fut échangé entre celui que j'aimais et un rustre qui essayait de tricher. On tira les épées. Mon héros avait le bon droit pour lui. Le ciel ne manqua pas cette occasion de donner une épreuve à la vertu : mon bel officier fut tué. Oh ! je le pleurai vraiment de toutes mes larmes, car, depuis, je n'ai jamais senti mes paupières humides. Voilà son portrait ; n'est-ce pas, que j'avais bon goût ?

Et, essayant de comprimer son émotion sous un petit rire, mademoiselle Argine me présenta sa tabatière. Le couvercle représentait un jeune et brillant officier ; il me sembla que le verre fragile qui recouvrait cette image avait été aminci par les baisers.

— Depuis lui, continua ma vieille amie, je n'ai plus aimé, je me suis résignée au célibat ; j'ai voulu porter en paix le deuil de son souvenir ; j'ai vécu, j'ai vieilli, comme on vit, comme on vieillit en province. Seulement, au lieu de tricoter, d'élever des chats ou des chiens, j'ai fait de l'algèbre. Je trouvais les femmes de mon âge si vieilles, si folles, si ridicules, que je me suis condamnée à la retraite. Depuis vingt ans, une idée me poursuit sans relâche et prolonge ma vie. Je me suis imposé un grand problème : j'ai résolu d'inventer un jeu simple et savant comme le piquet, mais qui soit en même temps plein de

violence et de mouvement, comme la bouillotte. Si le bon Dieu me laisse vivre encore un an ou deux, je crois que je réussirai. Je voudrais supprimer complétement le hasard et combiner les cartes de façon à amener une lutte savante, comme aux échecs, avec des repos pendant lesquels la fantaisie, le caprice, l'instinct, aurait sa part. Il me semble qu'un jeu pareil conviendrait à votre génération, si vieille et si jeune à la fois, et c'est un cadeau que je veux lui faire en mourant. Si vous avez encore quelques moments à me donner, je vous expliquerai les premiers éléments de ce jeu nouveau.

Je fis un geste d'assentiment. J'étais pris. J'allais expier enfin ma curiosité. Jusque-là, j'avais eu la part des souvenirs; je devais endurer aussi celle de la manie. Avalant un soupir, je me disposai à écouter.

Argine attira à elle le petit guéridon; puis, avec des cartes et des jetons, elle entra dans une démonstration si confuse, si laborieuse, malgré ses efforts pour la simplifier, qu'au bout de quelques secondes je renonçai à comprendre, et je pris le parti de hocher régulièrement la tête, à la façon chinoise, comme si je ne cessais d'être éclairé et émerveillé. Le supplice dura à peu près une heure. Heureusement que mademoiselle Picquet n'avait pas encore complété sa découverte, car je ne sais pendant combien de temps alors la leçon eût pu se prolonger.

En me reconduisant, et sur le seuil de la chambre, ma vieille amie me serra la main, et me dit avec solennité :

— N'oubliez pas, jeune homme, que je vous ai révélé ce soir le nom d'un bienfaiteur de l'humanité ! Endormir les douleurs par l'attrait innocent d'un jeu honnête, donner une diversion aux calculs, bercer le cœur d'espérances sans cesse renaissantes, en un mot, faire oublier le plus possible la réalité : croyez-moi, c'est acquérir des droits

précieux à la reconnaissance des hommes. On bénit celui qui bâtit des hôpitaux pour les plaies saignantes, on dresse des statues à celui qui met au service de l'ambition son courage et son génie, et l'on méconnaît le philosophe charmant qui pose sur les plaies invisibles le baume qui endort et fait rêver ! Vous m'avez promis de réparer cette injustice ; tenez-moi parole.

Je renouvelai à cette bonne vieille, si naïve dans son enthousiasme, si sincère dans ses exagérations, la promesse que je lui avais faite, et je sortis assez indécis de ce que je devais conclure de ses confidences.

Quelques jours après, je quittai Troyes. J'ai appris que mademoiselle Argine Picquet était morte et qu'on avait vendu à l'encan le portrait de son trisaïeul. Avait-elle résolu son problème ? Je ne le crois pas. La génération s'en tiendra donc au piquet, à l'écarté, à la bouillotte, au lansquenet et au whist.

Quand viendra celui qui opérera la glorieuse synthèse rêvée par mademoiselle Argine, et destinée à réunir, a confondre les émotions et les calculs divers de tous ces jeux ?

En attendant, j'ai tenu ma parole, et j'apprends le piquet.

L'AME ERRANTE

SOUVENIR DES EXISTENCES ANTÉRIEURES.

— MAXIME DU CAMP. —

A MON CHER FRÉDÉRIC F...

Ἄνθρωπός ἐστι πνεῦμα καὶ σκιὰ μόνον.
(EURIPIDE.)

J'ai connu autrefois un littérateur qui s'appelait Jean-Marc ; c'était un rêveur qui chérissait les longues chevelures, les parfums, et le soleil. Ainsi que Figaro, il était paresseux avec délices et restait volontiers plusieurs semaines sans toucher une plume, causant tout seul avec ses idées en regardant sauter les étincelles de son feu.

Parfois aussi il se mettait au travail, et alors, comme disent les bonnes gens, il abattait beaucoup de besogne.

Un soir, — un beau soir de printemps tout chargé d'étoiles, — il était couché sur son divan, jambe de ci, jambe de là, perdu dans quelque bon souvenir d'amour, fumant un narghiléh et vêtu d'une robe de chambre turque, comme il convient à un homme qui a voyagé en Orient. Les fenêtres ouvertes laissaient entrer les molles tiédeurs de la nuit, la flamme vacillante des bougies se reflétait dans leurs collerettes de cristal, des fleurs s'épanouissaient dans de grands vases, et, sur une large table, des plumes fraîchement taillées s'entassaient entre un encrier plein et des feuilles de papier blanc. Ce soir-là, Jean-Marc devait commencer un roman nouveau.

Il en était arrivé à ce moment terrible où il faut porter une main hardie sur la virginité du papier ; il fallait commencer, il fallait écrire ce premier mot, si difficile, qu'il fait souvent reculer les plus braves. La raison lui criait : « A l'œuvre ! » et la rêverie — cette bonne sœur des mauvais jours — murmurait à son oreille : — « Reste encore, ne me quitte pas ; viens avec moi ; nous irons tous les deux sous les orangers de Scio, vers cette petite maison de marbre blanc où tu voudrais cacher tes amours et ta vie ; viens, je t'emmènerai dans les étoiles, et tu verras de grands regards bleus qui se fixeront sur toi. »

Jean-Marc hésitait, il était tout prêt à composer encore avec sa conscience : sans doute il allait remettre son œuvre à des temps moins songeurs, lorsqu'un bruit singulier lui fit tourner la tête. Sur sa table, ses plumes se remuaient. Il crut qu'un gros scarabée, détourné de sa route par l'éclat des lumières, était venu étourdiment tomber chez lui. Comme il avait bon cœur, il se levait déjà pour lui rendre la liberté ; mais il resta immobile et pâle

devant le mouvement étrange qui s'agitait sur sa table. Voici ce qu'il vit :

Une plume se dressa toute seule, se regarda à la bougie, se trempa dans l'encre et se mit à écrire ; elle fit un pâté et se jeta au loin avec colère. Jean-Marc, épouvanté, retomba sur son siége. Une autre plume alla s'abreuver à l'encrier et bientôt se prit à courir sur le papier ; parfois elle s'arrêtait avec hésitation sur un mot, faisait une rature et continuait. Lorsqu'un feuillet était écrit, il se mettait de côté, et un autre se présentait comme soulevé par un souffle invisible. Quand une plume était fatiguée, elle se laissait tomber sur le tapis, et une autre la remplaçait. Cela dura longtemps ; Jean-Marc regardait toujours et ne comprenait pas. Enfin une plume, la dernière, écrivit en majuscules le mot FIN et l'accompagna d'un grand parafe ; puis tout resta paisible.

Jean-Marc se rassura ; il quitta la pipe éteinte qu'il fumait machinalement depuis deux heures, il s'approcha de la table, y rassembla toutes les feuilles écrites, les mit en ordre, et ce fut avec des yeux agrandis par l'étonnement qu'il lut ce qui suit :

Je suis une âme errante, une âme en peine ; je vague à travers les espaces en attendant un corps, je vais sur les ailes du vent, dans l'azur du ciel, dans le chant des oiseaux, dans les pâles clartés de la lune : je suis une âme errante.

Je suis une âme éternelle comme le sont toutes mes sœurs. Pendant mes existences différentes, bien souvent j'ai entendu discuter sur nous. — Les uns disaient : « L'âme n'existe pas ! » Les autres disaient : « L'âme est immortelle ! » Ils se trompaient tous, nous sommes éternelles. — Nous coexistons avec Dieu, dont nous sommes une émanation directe, nous sommes une parcelle de son immensité.

et plus tard nous remonterons vers lui pour nous y absorber à jamais. Seuls ils ont entendu la voix du Seigneur, seuls ils ont été élus par lui, ceux qui ont confessé notre éternité.

Depuis l'instant où Dieu nous a séparées de lui, nous avons vécu sur terre bien des fois, montant de générations en générations, abandonnant sans regret les corps qui nous sont confiés, et continuant l'œuvre de notre propre perfectionnement à travers les existences que nous subissons.

Lorsque nous quittons cet hôte incommode qui nous sert si mal, lorsqu'il est allé féconder et renouveler la terre dont il est sorti, lorsqu'en liberté nous ouvrons enfin nos ailes, Dieu nous donne alors de connaître notre but. Nous revoyons nos existences précédentes, nous jugeons des progrès que nous avons faits depuis les siècles, nous comprenons les punitions et les récompenses qui nous ont atteintes par les joies et les douleurs de notre vie, nous voyons notre intelligence croître de naissance en naissance, et nous aspirons vers l'état suprême par lequel nous quitterons cette patrie inférieure pour gagner les planètes rayonnantes où les passions sont plus élevées, l'amour moins oublieux, le bonheur plus tenace, les organes plus développés, les sens plus nombreux, et dont le séjour est réservé aux monades qui, par leurs vertus, ont approché plus que nous de la béatitude.

Lorsque Dieu nous renvoie dans des corps qui doivent vivre par nous leur misérable vie, nous perdons toute conscience de ce qui a précédé ces naissances nouvelles : le *moi*, qui s'était réveillé, s'est rendormi, il ne persiste plus, et de nos existences passées il ne reste que de vagues réminiscences qui causent en nous les sympathies, les antipathies, et aussi parfois les idées innées.

Je ne parlerai point de toutes les créatures qui ont vécu de mon souffle, mais ma vie dernière a subi un malheur si grand, que de celle-là seule je dirai l'histoire.

Avant que mon imprudence m'eût fait perdre ma forme humaine, je vivais parmi les hommes, et beaucoup eussent envié ma fortune, mon bonheur et ma jeunesse.

Une amie de ma mère avait une fille qui était plus jeune que moi de cinq ans, et qui se nommait Marguerite ; avec elle j'avais partagé tous les jeux de mon enfance ; je l'aimais d'une de ces tendresses vives et prévoyantes, qui empruntent à la paternité sa faiblesse attendrie et ses douces sévérités ; je la traitais en enfant gâté, parfois elle me tyrannisait bien un peu, mais, dès qu'une circonstance grave se présentait, je devenais sérieux, et, par les raisonnements de mon amitié, j'obtenais tous les sacrifices qu'on lui demandait. Marguerite était plus qu'une affection pour moi, c'était une habitude ; nous avions ensemble d'interminables causeries, nous faisions tous deux mille projets d'avenir ; nous avions grandi côte à côte, et il me semblait que nous devions traverser la vie en nous tenant par la main.

Cependant j'arrivais à la jeunesse ; j'avais vingt ans et Marguerite en avait quinze. A cette époque je fis un voyage de cinq mois, et, lorsque je revins, tout heureux de la revoir, j'eus peine à la reconnaître. Ce n'était plus cette enfant joyeuse et babillarde, qui sautait sur mes genoux et jouait avec moi comme avec un frère aîné ; c'était une jeune fille sérieuse et pâle, dont les yeux avaient d'ineffables langueurs et devant laquelle je me sentis troublé. Je m'étonnai de changement profond, car j'ignorais que les femmes atteignent la gravité de leur sexe tout à coup et presque sans transition.

Maintenant les rôles n'étaient plus les mêmes : c'était

elle qui me grondait, et chaque jour elle prenait plus d'ascendant sur moi. A ses côtés ma gaieté s'évanouissait, j'étais triste, embarrassé, et je ne comprenais rien au trouble qui remuait mon cœur. J'en parlai à ma mère.

— O ma mère! lui dis-je, il me semble que je n'aime plus Marguerite, et cependant plus qu'autrefois j'ai besoin de la voir; j'ai de singuliers affadissements, je sens des émotions que j'ignorais et que je ne puis exprimer; lorsqu'elle est là, je voudrais lui parler et je ne trouve rien à lui dire.

Ma mère ne me répondit pas et passa en souriant sa main dans mes cheveux.

Un jour d'hiver qu'il avait beaucoup neigé, j'étais assis au coin de mon feu, l'œil immobile, la tête abaissée, et je pensais à Marguerite. J'étais la proie d'une mélancolie douloureuse, et j'avais je ne sais quel vague désir de mourir. Une angoisse violente me monta au cœur et je me pris à pleurer. Ce malaise nerveux, que j'éprouvais pour la première fois, fut comme un rayonnement subit, il m'illumina tout entier; je compris alors que j'aimais, et je criai le nom de Marguerite. Je courus vers ma mère et me jetai dans ses bras; elle sourit encore et me répondit : « Vous êtes bien jeunes, mes enfants; dans quelques années nous verrons! »

Lorsque je vis Marguerite, je me mis à genoux devant elle, je pressai ses mains sur mes lèvres et lui racontai cette révélation d'amour qui s'était faite en moi; elle renversa la tête en fermant les yeux; puis ramenant vers mon visage son regard humide : « Oh! dit-elle, ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'aime! »

De ce moment, ses manières changèrent; elle me traitait avec une réserve pleine de tendresse et de pudeur;

elle perdit ce qu'elle avait encore d'enfantin ; chaque jour la femme se dessinait en elle : c'était une toute petite grande dame de quinze ans !

Oh! comme nous eussions été heureux! comme la joie eût toujours habité notre vie, si mes imprudentes curiosités n'avaient attiré sur moi les punitions de Dieu !

J'étais fier d'être amoureux; j'avais concentré toutes les forces de mon être dans cette passion que j'exagérais à plaisir, et ce jeune amour remplissait ma vie. Je voyais souvent Marguerite, quelquefois tous les jours, et il me semblait que ce n'était jamais assez. J'aurais voulu la suivre, la voir, l'écouter sans cesse. Le soir, surtout, lorsque j'étais seul, je me racontais la journée dans tous ses détails; je me répétais, en cherchant à imiter sa voix, les mots qu'elle avait prononcés; je me rappelais mille choses que j'avais oublié de lui dire, et je m'abandonnais avec délices à ces souvenirs charmants qui baisent le cœur comme des lèvres tièdes; j'invoquais un miracle qui pût me transporter à ses côtés ; je comptais les années, les mois, les jours, les heures, qui nous séparaient encore, et j'aspirais vers elle avec toute la fiévreuse intensité d'un cœur de vingt ans!

Un soir qu'elle avait longtemps fait de la musique, je la quittai tout tremblant d'émotion, serrant sur ma poitrine un bouquet de roses jaunes qu'elle m'avait donné, et je me couchai après avoir mis mes fleurs sous l'oreiller, afin d'avoir de jolis songes. Une indicible inquiétude me tourmentait, je ne pouvais dormir; des étincelles d'or couraient devant mes yeux, une insupportable chaleur me brûlait, des formes vagues de Marguerite m'apparaissaient, et mon esprit chantait des mélodies étranges, que jamais je n'avais entendues. Je faisais des rêves insensés: je regrettais ces temps heureux où les fées mignonnes

vous donaient à votre naissance de toutes les vertus et de de toutes les beautés; j'aurais voulu être un de ces enchanteurs des contes orientaux, qui ont des anneaux qui rendent invisibles, des filtres qui font aimer et des paroles mystérieuses qui vous emportent à travers les airs.

A force de désirer, il me sembla qu'une puissance inconnue descendait en moi; il me sembla que, si je le voulais avec violence, mon âme pourrait se séparer de mon corps et courir vers celle qu'elle aimait. Cette idée s'empara de moi jusqu'à me faire douter de ma raison; je ne pensais plus au sommeil, qui me fuyait sans relâche. Une sorte de terreur inexpliquée m'avait envahi; je n'avais plus qu'un besoin : sortir de moi-même pour aller voir Marguerite. Aux premières lueurs du jour, je ne dormais pas encore; alors, poussé peut-être par un pressentiment fatal, je ne combattis plus mes désirs, je m'y abandonnai, et j'ordonnai à ma volonté d'être assez forte pour obtenir le miracle. — Hélas! elle m'obéit, et de là sont venues toutes mes infortunes!

Je me sentis tout à coup allégé d'un grand poids, mon corps perdit la faculté de se mouvoir, et mon âme, effrayée de sa liberté, voltigeait dans la chambre au-dessus de celui qu'elle animait tout à l'heure, et qui, maintenant, semblait profondément endormi. — Sans tarder je voulus éprouver ce pouvoir surnaturel qui venait de se révéler en moi, et auquel je ne comprenais rien, sinon que j'en avais peur. — Je traversai les appartements, passant dans les fissures des portes, me glissant sous les draperies, trouvant ma route par les ouvertures les plus étroites. J'arrivai ainsi chez ma mère; elle était éveillée et lisait dans son lit. Je fus surpris qu'elle ne s'étonnât pas de me voir entrer chez elle à pareille heure. Je m'approchai d'une glace, je regardai et ne vis rien; je n'avais

plus de reflet ; j'allai voltiger autour de ma mère, elle ne fit aucun mouvement; je me plaçai entre son livre et ses yeux, elle continua de lire. — J'étais diaphane, invisible, impalpable ; je voyais, j'entendais, je jouissais d'une partie immatérielle de mes sens, mais je ne pouvais les manifester : j'étais un souffle, une essence, une monade; enfin, j'étais mon âme. — Je retournai dans ma chambre, mon corps dormait toujours; je me posai sur ses lèvres, je rentrai en lui et mon être complet se réveilla.

Le soleil rayonnait; le jour, à pleines effluves, pénétrait à travers mes croisées; il était trop tard pour aller chez Marguerite ; j'attendis la nuit avec anxiété.

Le soir vint enfin et avec lui une appréhension douloureuse. Je prétextai, pour me retirer, une indisposition que justifiait ma pâleur. Ma mère m'accompagna, me dit bonsoir en me donnant le baiser d'habitude, et je restai seul. J'hésitai longtemps, j'étais effrayé de moi-même ; je n'osais tenter une seconde expérience de mon pouvoir, mais une curiosité ardente et immodérée me sollicitait; comme la veille, je sortis de mon corps, je le laissai immobile sur mon lit, et, me précipitant en liberté, je pris mon chemin dans les airs, vers la demeure de Marguerite.

A peine étais-je entré dans sa petite chambre qu'elle arriva. Je me blottis dans un coin afin de ne pas attirer ses regards, oubliant déjà que je me perdais dans la transparence de l'air. Elle s'approcha de la glace en fredonnant une ariette italienne, déroula ses cheveux, et, tout en se souriant à elle-même, elle les tressa autour de son front. Elle se considéra ainsi quelques secondes, fit une petite moue et murmura à demi-voix :

— Les tresses ne me vont pas bien ; et puis, ajouta-t-elle, il me préfère en bandeaux !

« O mon âme, mon âme! pensais-je, que je vous remercie! »

Je la vis dépouiller ses vêtements épingle à épingle, je vis apparaître ses bras charmants et ses frêles épaules; je la contemplai tout entière à la clarté du pâle flambeau qui brûlait près d'elle. Lorsqu'elle eut longtemps sautillé et gazouillé comme une fauvette, qu'elle eut revêtu son costume blanc, lorsqu'ainsi que Gretchen elle eut lentement récité les Litanies de la Vierge, et que sa tête reposa enfin sur l'oreiller, je m'approchai d'elle, caressant son visage et passant comme un souffle dans les nappes de ses cheveux.

— Mes pauvres fleurs sont toutes fanées! dit-elle en effeuillant quelques roses du Bengale placées auprès d'elles, demain je ferai prendre des violettes de Parme.

Peu à peu ses yeux se fermèrent; le sommeil s'étendit sur elle; et, pendant toute la nuit, je voltigeai sur ses lèvres, au souffle tiède et régulier de son haleine. — Au point du jour, j'avais rejoint mon corps endormi, et mon premier soin fut d'envoyer à Marguerite les fleurs qu'elle avait désirées.

Lorsqu'au matin je vis ma mère, elle s'informa avec sollicitude de ma santé.

— Cette nuit, me dit-elle, je ne pouvais dormir; j'étais inquiète de ton indisposition; je me suis levée et j'ai été dans ta chambre; tu ne t'es pas réveillé au bruit: tu étais couché sur le dos, pâle et sans mouvement; je n'entendais pas ta respiration, tu dormais si profondément, que tu m'as fait peur; tu avais l'air d'un mort: je t'ai embrassé sur le front et tu ne t'en es pas aperçu.

Chaque soir il en fut ainsi; en partant, je fermais avec soin les yeux de mon corps afin de faire croire à son sommeil; chaque soir, invisible pour Marguerite, j'assistais avec amour aux pensées de sa solitude, au charme de son repos, aux songes de ses nuits, au moindre de ses désirs

qu'à tout prix je parvenais à réaliser. J'étais certain de sa tendresse, l'espérance chantait ses hosannah dans mon cœur, et cependant une mordante inquiétude me dévorait, une invincible crainte empoisonnait ma vie, me dérobait l'avenir, et, malgré tout mon bonheur, je ne me sentais pas heureux. Mais, lorsque j'étais auprès d'elle, lorsque je passais sur ses lèvres en m'enivrant de sa présence, j'oubliais mes pressentiments, je reniais mon effroi et je ne pensais plus qu'à ma félicité.

Mon temps se passait ainsi, entre mes angoisses et les charmantes niaiseries de ma tendresse. Depuis plus d'une année déjà que j'usais de cette faculté surhumaine, j'avais bien gardé mon secret et nul ne le soupçonnait. Qui donc eût donné croyance à cette merveilleuse histoire? Une fois, j'avais osé dire que je croyais à la possibilité d'une séparation momentanée de l'âme et du corps, et on avait déclaré en riant que j'avais des idées exagérées qui se modifieraient avec l'âge. — A cela je n'avais rien à répondre, et mes raisonnements ne pouvaient convaincre que moi.

Jamais de frivoles curiosités ne me détournèrent de ma route ; en partant, je n'avais qu'une idée, qu'un désir, qu'un rêve, qu'un amour : Marguerite ! Il y avait en elle une grâce qui agitait mon corps lorsque mon âme lui en apportait le souvenir; ses traits étaient d'une exquise finesse, et sous la maigreur de la jeune fille on prévoyait l'avenir d'une incomparable beauté. Bien souvent, lorsqu'elle dépouillait ses vêtements et déroulait sa chevelure, j'ai pensé à ces naïades blondes qui riaient au soleil, sur le bord des grands fleuves, en secouant leurs couronnes de roseaux verts. En la voyant, je savourais le bonheur qui m'était promis, je me façonnais une vie remplie de paisibles amours, mes espoirs touchaient à la réalité, je

me croyais arrivé à ce terme qui se rapprochait chaque jour davantage, et, dans l'ombre, à mes côtés, le malheur m'attendait pour m'emporter dans son tourbillon.

Un soir, que je revenais d'un court voyage pendant lequel je n'avais point entendu parler de Marguerite, je me jetai promptement au lit, et, tout ardent d'impatience, je laissai là mon corps et je partis. Lorsque j'arrivai chez elle, je fus étonné de l'ordre symétrique qui régnait partout. Les meubles étaient enveloppés de housses, les rideaux enlevés, et je ne rencontrai personne dans les appartements déserts. J'attendis. La nuit avançait ; je voulus regarder l'heure aux pendules, elles étaient toutes arrêtées. Je cherchai à oublier pour forcer le temps à passer plus vite ; je courais dans les chambres, je furetais, j'appelais à moi des idées étrangères, mais en vain ! je retombais toujours sur cette pensée : « Pourquoi n'est-elle pas ici ? » J'avais besoin de la voir, depuis deux longues semaines que je ne l'avais pas contemplée. Une horloge voisine sonna et je comptai quatre heures. Une âpre inquiétude me saisit, je redoutais vaguement un malheur que je ne connaissais pas, mais dont la prévision m'épouvantait. Ma pauvre âme ne savait que répondre aux mille questions qu'elle s'adressait. Dans l'espoir de découvrir enfin la cause de cette absence navrante, je parcourus la maison ; je la fouillai, et ne découvris rien. Je revins chez Marguerite, espérant que peut-être elle serait rentrée ; non ! Le même silence morne dormait autour de moi ; alors je crus mourir et je me perdis dans les rideaux de ce lit dont l'immobile régularité me désespérait. « Où est-elle ? où est-elle ? » me disais-je avec angoisse. J'étais brisé par un insurmontable effroi. Je peuplais de fantômes le calme qui m'environnait, et, comme ces oiseaux de nuit surpris par une clarté soudaine, je fuyais, je voletais tout

effrayé de ma solitude. J'avais tout oublié : mon âme, mon corps, ma mère; je ne pensais qu'à Marguerite; je voulais la revoir, à tout prix, à l'instant, et je ne savais où elle était.

Mon anxiété dura jusqu'au matin ; le jour était déjà venu lorsqu'une circonstance imprévue vint m'apprendre que Marguerite, avec sa mère, était à la campagne. Je n'hésitai point; mes terreurs de la nuit ne me laissaient point réfléchir; une aspiration désordonnée me poussait vers elle; j'oubliai l'heure, la distance, le danger, et je partis à tire d'aile.

« Ce soir je serai revenu, me disais-je en volant plus vite; on croira à un sommeil prolongé que j'expliquerai par la fatigue du voyage. » — Je traversais les prairies, les champs, les bois, les villes et les rivières; j'allais, sous le ciel, en compagnie des oiseaux, et je les devançais tous dans l'ardeur de mon désir et la rapidité de ma course.

Enfin j'arrivai ! je trouvai Marguerite agenouillée, dans le jardin, devant une plate-bande, et remuant la terre autour d'une fleur. Je me posai sur une touffe d'héliotrope et restai absorbé dans sa contemplation.

Elle se leva, je la suivis; après avoir marché le long des parterres en murmurant tout bas une romance syracusaine que je lui avais apprise, elle s'assit à l'ombre d'un platane et réunit en faisceau les fleurs qui remplissaient son tablier. Parfois elle s'arrêtait et inclinait imperceptiblement la tête sur son épaule pour considérer son bouquet. Tout à coup elle y prit une large marguerite et arracha un à un ses petits pétales lancéolés en disant :

— Il m'aime ! un peu... beaucoup... passionnément !

Elle battit des mains et s'écria avec une joie d'enfant :

— Il m'aime ! il m'aime passionnément !

Son visage tout rose de chaleur semblait rayonner; ses

yeux, levés et brillants, souriaient en même temps que ses lèvres; sa main, pendante sur son genou, tenait encore la fleur découronnée dont l'oracle avait dit si vrai. J'étais plongé dans une extase ineffable; je regrettais mon corps, j'aurais voulu reprendre une forme et tomber à ses pieds pour y mourir de bonheur.

Je m'arrête avec complaisance sur ces détails frivoles; j'aime à me les raconter; eux seuls, dans mes longues souffrances, ont soutenu mon courage; ils sont maintenant mes dernières jouissances, car demain je ne me souviendrai plus.

Cette journée s'écoula comme un songe heureux, et la nuit vint que j'étais encore perdu dans le crépuscule, contemplant Marguerite qui écoutait les oiseaux chanter et regardait le soleil couchant.

La raison m'ordonnait de fuir et sa voix me criait : « Il est temps! » mais une invincible attraction me retenait; dégagée de tous ses liens terrestres, mon âme s'était comme infusée en elle : « Je ne veux, je ne peux la quitter, me disais-je, demain, demain il sera bien temps de partir. »

Et le lendemain je ne partis pas!

Je restai à ses côtés; il s'élevait en moi un frémissement de tendresse et d'enivrement lorsque j'allais sur ses pas, oubliant le monde entier, pour ne plus voir que ma blanche chérie. Quand mon âme seule était auprès d'elle, il y avait dans mes sentiments et dans mes pensées une angélique pureté que je ne retrouvais plus lorsque j'étais redevenu mon être complet.

Le soir de ce second jour, elle chanta, et je me blottis sur son sein pour écouter sa voix. — Je l'ai dit, j'avais tout oublié, je ne prévoyais, je ne redoutais rien. — Lorsqu'elle fut retirée chez elle, elle se tressa, avec un enfan-

tillage enchanteur, des couronnes de chèvrefeuille qu'elle posa sur sa tête, et se fit, ainsi parée, de grandes révérences devant sa glace. C'était un spectacle digne d'envie que de la voir, demi-vêtue, le front chargé de fleurs, rire en dansant sur ses petits pieds roses.

Elle s'endormit; son sommeil fut inquiet; une sueur glacée mouillait ses tempes, ses mains s'agitaient convulsivement, pendant qu'elle semblait se débattre contre l'oppression d'un cauchemar; une expression d'épouvante décomposait son visage, et plusieurs fois elle cria mon nom.

Il était déjà tard lorsque sa mère entra chez elle.

— Es-tu souffrante, lui dit-elle en l'embrassant, tu parais fatiguée?

— Non, ma mère, répliqua Marguerite, mais cette nuit j'ai fait un songe affreux: j'ai rêvé que j'entendais une voix bien connue qui pleurait sous terre et qu'une autre voix répondait : « Il est trop tard, tu ne reviendras plus! »

A ces mots, le souvenir revint à ma mémoire. Il y avait bientôt soixante heures que j'avais abandonné mon corps; une vague terreur passa en moi et je pris mon vol. Le ciel était chargé d'orage; un vent lourd et chaud m'enveloppait comme l'haleine d'une forge; les oiseaux se réfugiaient dans les arbres; des corbeaux sinistres croassaient autour de moi; je me hâtais, je courais, je dévorais l'espace.

J'atteignis enfin le but de ma course, et bientôt j'allais pouvoir rassurer ma mère. Lorsque j'arrivai devant ma maison, deux spectacles inaccoutumés me frappèrent. Des hommes détachaient une tenture noire suspendue au-dessus de la porte et enlevaient de grands flambeaux de cuivre; à mes fenêtres ouvertes je distinguai des draps étendus. Que se passe-t-il donc?

Je me précipitai dans ma chambre ; elle était en désordre et mon corps n'était plus sur mon lit bouleversé. Sur les tapis, j'aperçus un marteau, quelques clous, des linges ensanglantés, et un vase d'argent où trempait une branche de buis. Dans mon effroi je ne compris rien : à travers les appartements déserts je courus et j'entrai chez ma mère.

Oh ! je n'oublierai jamais ce que je vis alors : elle était assise affaissée sur elle-même, les yeux fermés, le visage pâle et les mains jointes ; ses amis étaient à ses côtés ; tout le monde pleurait.

Quelqu'un se pencha à son oreille et lui murmura des paroles que je ne pus entendre. Alors elle renversa sa tête en arrière, et s'écria avec des sanglots :

— Mon enfant ! mon enfant ! qui m'eût dit que tu devais mourir ainsi, si jeune et si cruellement !

Je compris alors ; et l'horrible vérité se dévoila tout entière ! Pendant l'absence de mon âme, on m'avait cru mort : on avait appelé les médecins. Ils avaient longuement discuté, et s'étaient résumés en déclarant que j'avais succombé à une apoplexie foudroyante. Pour s'en assurer, ils firent l'autopsie et pratiquèrent à mon pauvre corps une grande ouverture par laquelle mon âme eût été forcée de s'échapper.

Un dernier espoir me restait ; je volai, j'allai à l'église, au cimetière. Hélas ! il était trop tard ! Les dernières pelletées de terre venaient de résonner sur mon cercueil, et la foule s'écoulait tristement.

Je rentrai chez ma mère éperdu, accablé par un regret immense. Je pleurai mon imprudence et cette faculté maudite qui l'avait causée. Pendant plusieurs jours, absorbé par mon malheur, je restai immobile, contemplant avec désespoir cette douleur que j'avais fait naître.

Depuis quelques jours déjà j'étais mort pour tous, lorsqu'un matin la porte s'ouvrit et Marguerite se jeta dans les bras de ma mère. Je vis alors à quel point j'étais aimé, et quel trésor d'amour j'avais bénévolement perdu. Mon bonheur, mon beau bonheur, était maintenant évanoui pour toujours.

Je fis un effort surhumain pour parler et faire comprendre mon invisible présence. Je voulais leur crier : « Ne pleurez plus, femmes chéries, ne pleurez plus. Je suis à vos côtés, invisible, mais toujours aimant ; mon corps est parti, mais mon âme vous reste, jamais elle ne vous quittera. Je me partagerai entre vous deux, j'écouterai vos paroles sans pouvoir y répondre, mais vous me devinerez à l'atmosphère de tendresse que je répandrai autour de vous. »

Mes efforts furent impuissants et je restai muet, invisible, impalpable ; j'enviais le sort de mon corps qui dormait pour toujours et n'avait plus à souffrir. Je me sentais si malheureux, que j'eusse voulu mourir, et je ne le pouvais pas, j'étais en possession de mon éternité !

Voilà deux ans de cela, et, depuis ce temps, je fais partie de ces légions d'âmes voyageuses qui errent dans les espaces sans formes et sans bruit, et qui demeurent inconnues dans les airs jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les renfermer dans de nouveaux corps.

Pendant de longs jours, je fus sans courage, mon malheur m'avait brisé ; à ma propre infortune, au regret déchirant d'avoir perdu celle pour qui j'étais mort et pour qui j'aurais dû vivre, au remords des souffrances que j'avais répandues sur tous mes amours, se joignait l'épouvante de l'avenir. Au milieu de ces douleurs, je pensais à Marguerite : « Eh bien ! me disais-je, puisqu'il en est ainsi, puisqu'il m'est défendu de reparaître à ses yeux

sous la forme qu'elle a aimée; je ne la quitterai plus, je marcherai dans son ombre et je dormirai sur ses paupières. »

De ce moment, je donnai toute mon existence à ma mère et à Marguerite. Je la voyais chaque jour croître en beauté, et je me désespérais.

A sa gracieuse pétulance avait succédé une mélancolie paisible; bien souvent je l'entendis m'appeler en pleurant, et elle ne se doutait guère que c'était mon âme qui gémissait en elle. En effet, c'est en vertu du don d'ubiquité que nous avons, peut-être à notre insu, pendant notre vie, que nous sommes malheureux en amour et que nous regrettons les morts.

Lorsqu'on aime et qu'on est aimé, l'âme s'échange; on donne à la créature chérie et on reçoit d'elle une portion égale du souffle divin qui nous anime; nous sommes à la fois en nous et en elle, nous vivons dans son cœur comme elle vit dans le nôtre; de cette sorte, la monade ravivée par ces éléments étrangers, fécondée par cette copulation nouvelle, sent ses forces se développer, sa joie grandir, ses facultés s'élever, et alors l'être est heureux.

Mais, lorsqu'un des amants, fatigué de tendresse, poussé vers d'autres jouissances par son inconstance naturelle, rappelle à lui la part de son âme qu'il a donnée, l'équilibre se trouve brisé chez celui qui aime encore; un grand vide se fait en lui, il se sent dépossédé d'une partie de lui-même; il est plein d'hésitations, de contractions, de troubles, de douleurs; il souffre et connaît alors toutes les douleurs de l'amour malheureux, jusqu'à ce qu'il rentre en possession d'une portion d'âme qui remplace celle qui lui a été ravie.

Lorsque la mort a fait élection du corps que nous habitons, lorsque nous le rejetons pour ne jamais le re-

trouver, nous partons, laissant à ceux que nous avons aimés sur terre la part de nous-mêmes que nous leur avions donnée pendant que nous vivions auprès d'eux, et c'est ainsi qu'ils gardent notre mémoire. Lorsqu'ils se souviennent de nous, c'est notre voix qui parle en eux, c'est l'écho du baiser que leur âme reçoit de la nôtre qui leur rappelle l'être qu'ils ont pleuré. Lorsque l'homme a des tristesses vagues et des aspirations profondes vers les choses inconnues, c'est son âme qui obéit instinctivement à l'appel d'une de ses parties emportées par la mort.

Nous-mêmes, nous emportons aussi les portions d'âme que nos amis nous ont données, et c'est cette agrégation de monades diverses qui servira d'éléments aux instincts nouveaux ou modifiés qui doivent agir en nous dans les créations futures. Donc, l'âme va toujours ainsi, à travers les existences qu'elle parcourt, s'échangeant, se complétant, s'irradiant, grandissant, et devient digne enfin de ces mondes rayonnants où nous devons nous absorber un jour.

Marguerite ne savait pas cela; elle ignorait qu'elle me portait en elle, et sa douleur accroissait la mienne.

Partout je la suivais; dans les bals où la conduisait sa mère, je me glissais sur ses pas, je voltigeais autour d'elle et je rafraîchissais de mon souffle ses épaules brûlantes. Ah! si elle avait pu savoir que souvent, sur les guirlandes de son jeune front, reposait l'âme de celui qu'elle regrettait! Parfois, j'allais me coucher au soleil dans le calice des fleurs, et je revenais vers elle tout chargé des parfums qu'elle aimait.

En hiver, je suis bien malheureux. Les arbres n'ont plus de feuilles et les fleurs sont mortes! Je ne sais où m'abriter. C'est à peine si quelque hâtif perce-neige peut me donner asile; alors j'erre, je cours effrayé, cherchant

un refuge contre les frimas, et je finis toujours par voler vers Marguerite. Souvent, lorsque je touche à sa demeure, lorsque je vais pouvoir me réchauffer à son haleine, un tourbillon de vent passe et m'emporte. Je ne peux lutter, sa force m'entraîne; je me trouve en compagnie de mes sœurs les âmes en peine, et sur les ailes des ouragans je traverse des pays désolés, sous un ciel âpre et dur, parmi les pâles bruyères et les ronces déchirantes, dans les forêts mugissantes et sur les flots, où le matelot tremble et invoque Notre-Dame de Bon-Secours, en entendant passer la rafale toute chargée de nos gémissements. Quelquefois je parviens à m'échapper; tout meurtri de la fureur du vent, bien loin de celle vers laquelle je tends toujours, je vais dans les campagnes, j'entre dans les fermes isolées, et je cours me cacher auprès de l'âtre, dans l'étroite retraite où le grillon chante en s'accompagnant des petillements du feu.

Ces supplices eussent peut-être duré pendant l'éternité entière si Dieu, dans sa pitié infinie, ne m'avait permis de vivre de nouveau parmi l'humanité. Cette nuit, peut-être, va s'opérer mon incarnation, et je profite d'une dernière grâce que Dieu a concédée à mes prières : je me hâte et j'écris mes mémoires, afin qu'ils servent de leçon aux imprudents de l'avenir.

Un soir, j'étais chez Marguerite lorsque sa mère entra. Elle lui prit la main, la baisa au front et lui dit qu'elle avait vingt ans, que le moment était venu de songer au mariage. A ces mots, la pauvre enfant baissa la tête et sanglota en prononçant mon nom.

Sa mère lui parla longtemps avec de douces remontrances; une douleur exagérée, un regret inutile, ne devaient pas l'empêcher de prévoir l'avenir, et le souvenir de celui qui n'était plus ne pouvait porter obstacle à une

union qui s'offrait avec toutes les conditions que recherchent les jeunes filles.

Marguerite hésitait ; un combat se livrait dans son cœur que j'occupais encore ; elle regardait sa mère sans parler, puis, enfin, se jetant dans ses bras :

— O ma mère, dit-elle, je vous obéirai !

Que dirai-je ? tout fut conclu, et ce mariage fut décidé.

Elle fut froide d'abord et réservée avec son fiancé ; quelque chose lui disait sans cesse : « Souviens-toi ! souviens-toi ! » Mais cet écho de ma pensée s'affaiblit peu à peu et finit par s'éteindre. Marguerite s'adoucit et se charma de cette nouvelle tendresse. Mon amour avait quitté son cœur, il n'y passait plus que comme une image à demi effacée, ainsi que la chaleur qui reste encore dans le nid lorsque déjà les oiseaux sont envolés.

Cet oubli me désespéra. Je n'avais pas réfléchi que toutes les douleurs se cicatrisent, et que l'amour est comme le phénix, qui meurt souvent et renaît toujours.

Au milieu des tourments de ma jalousie, une idée soudaine m'illumina. Ils allaient se marier, et peut-être obtiendrais-je de Dieu la permission de rentrer sur terre sous une forme adorée de Marguerite. Je montai moi-même porter ma prière au Seigneur, il avait été touché du long martyre qui avait si cruellement puni mon imprudence, et il m'accorda la grâce que je demandais. Maintenant tout est prêt de finir, et demain il y aura dans les désespoirs secrets de l'espace une âme en peine de moins.

Je reviendrai aux yeux de Marguerite sous une apparence qui lui sera plus chère encore que je ne l'ai jamais été. Ce matin le prêtre a béni leur union ; et cette nuit, bientôt, dans quelques minutes, la porte de la chambre nuptiale retombera sur les deux époux. Alors com-

menceront ces doux mystères de l'alcôve que j'ai tant rêvés, que j'ai tant pleurés; alors je serai là; alors, Dieu me l'a promis, ils prendront mon âme entre deux baisers, et moi, qui fus l'amant de Marguerite, bientôt je serai son enfant !

Le manuscrit s'arrêtait là. Lorsque Jean-Marc eut terminé cette lecture, il reconnut qu'il était trop tard pour commencer son roman. Il ralluma son narghiléh, et maintenant il croit avec ferveur à la transmigration des âmes.

JOSEPH, FILS DE JACOB.

(LÉGENDE ARABE.)

— DOCTEUR PERRON. —

Qui n'a pas lu dans la Bible la merveilleuse histoire du fils de Jacob et de Rachel ? L'antiquité, si suave dans ses récits, n'a rien qu'elle puisse mettre au-dessus de ces pages. Jamais les sociétés primitives n'ont parlé une plus belle langue. Moïse, dans cet épisode, est au moins le rival d'Homère. La civilisation hébraïque et la civilisation grecque se rapprochent ainsi l'une de l'autre dans les vieux monuments de leur génie.

L'histoire de Joseph ne pouvait échapper aux Arabes ; trop de liens rattachent dans le passé les fils d'Isaac et les fils d'Ismaël. Déjà le fondateur de l'islam s'empare de ces souvenirs et leur donne une place dans le livre qui de-

vient la base des sociétés musulmanes. Mais l'auteur du Coran est moins tendre que l'auteur du Pentateuque. Son récit est plein de froideur et de sécheresse. Toutefois, à entendre les musulmans, il y a une puissance toute particulière attachée à l'histoire de Joseph, telle que Mahomet l'a écrite : *c'est un récit de malheurs qui porte malheur*. On dit aujourd'hui au Caire, avec une sorte de terreur religieuse, qu'il suffit de lire en commun ce formidable *sourâ*, pour que les personnes qui composent l'auditoire ne puissent jamais se réunir. On ajoute que, si on fait cette lecture quarante jours de suite dans une maison, l'édifice s'écroule et les habitants sont dispersés, sans qu'il soit possible d'en avoir jamais des nouvelles.

Du reste, suivant la tradition arabe, Mahomet n'aurait pas mis dans le Coran tout ce qu'il savait de Joseph. Voici un récit qui circule parmi les docteurs de l'islam. « Tous les prophètes, disent-ils, qui ont paru dans le monde depuis Joseph, ont appris de Dieu jusque dans les moindres détails les événements de la vie du plus beau des prophètes. Dieu en a donc fait la révélation à notre saint envoyé Mahomet. Aussi les Juifs lui disant un jour pour l'éprouver : « Mahomet, si tu es véritablement prophète, « conte-nous l'histoire de Joseph et de ses frères, » il se mit à raconter l'histoire du sauveur de l'Égypte, et, modulant son récit, il élevait et baissait la voix tour à tour, et ses yeux répandaient des larmes. Les Juifs, profondément émus, pleurèrent avec lui, et s'écrièrent : — Certes, Dieu a révélé à Mahomet l'histoire de Joseph plus complète qu'elle n'est dans notre saint livre. Qui donc, Mahomet, t'a appris ce beau récit? car nous le tenons caché et nous ne l'avons communiqué jamais qu'à des Juifs. — C'est mon Dieu qui me l'a révélé. — En effet, ce ne peut être que Dieu. »

L'imagination arabe, toujours prête à prendre son vol, ne pouvait désirer rien de mieux que cette tradition. Elle se trouvait autorisée à sortir non-seulement du texte de la Bible, qui n'était pas un frein pour elle, mais encore de celui du Coran, où elle devait s'emprisonner : cette liberté que lui laissait l'islam à l'endroit de Joseph, elle en a profité largement. Le fils de Jacob et de Rachel est devenu pour elle un sujet fécond de fantaisies poétiques : elle s'est éloignée à la fois de la simplicité de la Bible et de la sécheresse du Coran : elle a conçu Joseph comme le type et l'idéal de la beauté ; il réunit la force de l'homme à la grâce de la femme : prophète et fils de prophète, il a reçu tous les dons du cœur et de l'esprit ; il est investi de la double puissance du génie et de la vertu. En un mot, c'est la physionomie la plus ravissante de l'antiquité.

Telle est l'idée générale qui domine dans ces récits populaires, que le souvenir de Joseph a inspirés aux Arabes. On la retrouvera dans la légende que l'on va lire, avec ce luxe d'images familier aux Orientaux. Cette légende, je l'ai traduite d'un manuscrit qui me fut vendu au Caire, il y a près de deux ans, et qui a pour auteur, Omar, fils d'Ibrahim, l'Ausaride, de la tribu des Benou-Aûs.

LA FLEUR DU PALMIER

OU

HISTOIRE DE JOSEPH

SUR QUI SOIT LA BÉNÉDICTION DE DIEU,

SANS ADDITIONS NI SUPPRESSIONS.

I

Jacob dans le pays de Chanaan. — Miracles. — Naissance de Joseph, fils de Râhyl. — Joseph emmené de la demeure de son père.

Lorsque Jacob eut reçu de Dieu l'ordre de retourner au pays de Chanaan, il en informa Laban, son oncle. « Que Dieu, dit Laban à Jacob, te récompense du bien que tu m'as fait. Il m'est pénible de me séparer de toi et de mes filles : mais la volonté de Dieu est au-dessus de la mienne. Prends de mes biens ce qui te plaira, et pars. — Je ne désire que des troupeaux, reprit Jacob. » Et Laban lui donne mille têtes de gros et de menu bétail, cinq cents chameaux, autant de chevaux, de mulets et d'ânes, avec les bergers et les serviteurs qui lui étaient nécessaires.

Jacob partit ; il avait alors dix garçons et une fille. Arrivé près du pays où était son frère Ésaü, il lui envoya des présents, et Ésaü vint au-devant de Jacob, et les deux frères se reconcilièrent. Ésaü, touché et ému, dit à Jacob :

« Oublie le passé, et pardonne-moi. Dieu t'a élevé au-dessus de moi, car il t'a accordé le don de prophétie ; prie Dieu pour moi. » Et Jacob fit des vœux pour son frère, puis il lui dit : « Dieu t'accordera ses bienfaits ; de tes reins sortira Ayoûb le prophète, le pieux, et Alexandre Zoûl-Carnein, roi vrai croyant qui conquerra l'Orient et l'Occident. »

Les deux frères se séparèrent. Jacob, arrivé dans la terre de Chanaan, se construisit une demeure, pour lui, ses femmes, ses enfants et ses troupeaux.

Il y avait alors pour roi, en Chanaan, un prince appelé Singar, fils de Dâran, et habitant la forteresse de Sélâlim. Informé de l'arrivée de Jacob, il marcha avec une troupe nombreuse contre le prophète, dans l'intention de le tuer. Mais, quand il sut que Jacob n'avait avec lui que peu de gens, il se repentit d'avoir fait de si grands préparatifs contre des étrangers qui semblaient inoffensifs. Et il dit à ses courtisans : « Je croyais vraiment que nous allions à la rencontre d'une armée. Mais suivez-moi, vous seulement, et voyons ce que sont et ce que vont nous dire ces intrus. »

Le roi s'avance vers Jacob, et le trouve assis sous une hutte en roseaux. Le prophète avait un djubbeh de laine, un turban de laine et un caleçon de laine. « Qui es-tu ? dit le roi à Jacob ; d'où viens-tu, et pourquoi t'établis-tu sur mes terres sans ma permission ? — Je suis Jacob, fils d'Ishâc, fils d'Abraham, l'ami de Dieu ; j'arrive de Syrie, je m'établis ici par la permission de mon Dieu, le maître de la terre, et je viens, par ordre de ce Dieu, t'appeler toi et ton peuple à la vraie foi. Si tu crois en lui, ta puissance se consolidera, et tu auras une magnifique récompense. Si tu refuses de croire, je te combattrai. — Et avec qui, dit le roi offensé, me combattras-tu ? où est ton armée ? — Je

te combattrai par la force de Dieu et la force de ses anges, et par la force de ces dix enfants, qui sont mes fils. »

La colère du roi éclata ; mais un des courtisans dit au prince : « Comment cet homme te résisterait-il ? C'est un fou. »

Le roi s'en alla et se retira dans sa citadelle. Jacob continua, mais sans succès, à l'appeler à la vraie foi. Enfin Choumoun * dit à son père : « Prophète du Seigneur, si tu me le permets, je te ferai bon compte de la citadelle de ce roi. — Va, » dit Jacob à son fils. Et Choumoun s'approche de la citadelle, et en frappe la porte d'un violent coup de pied, en prononçant ces mots : « Mon Dieu, ouvre-nous-la, tu es la meilleure des clefs. Au nom du Dieu d'Abraham, d'Ishâc et de Jacob ! » Et la citadelle s'ébranle et s'écroule, et, en tombant, écrase le roi et presque tous ceux qui étaient enfermés avec lui. Jacob et ses fils pénétrèrent à travers les débris, et recueillirent un butin immense.

La famille patriarcale passa dans d'autres lieux également fortifiés. Il y avait soixante et dix citadelles. L'épouvante les envahit toutes, et elles se soumirent à Jacob.

Ensuite l'ange Gabriel vint annoncer au patriarche qu'il aurait encore deux fils, Joseph et Benjamin. Jacob était alors en prière. Il se lève à l'instant, va trouver Râhyl **, s'unit à elle, et la voilà mère de Joseph. En réjouissance, Jacob prépare un grand festin, et distribue de la nourriture aux pauvres et aux malheureux. Ce fut une grande fête. Joseph vint au monde, et Jacob le baisa et le baisa encore entre les yeux.

Joseph grandit ; et, dit le savant Kâb-el-Ahbâr, Dieu lui donna quatre choses qu'il avait aussi données autrefois

* Simon dans le texte biblique.

** Rachel.

à Abraham, en le déclarant son ami. C'étaient la chemise de l'amitié, la ceinture de la victoire, envoyée du ciel à Abraham, quand Nemrod le fit jeter dans la tour de feu, le sceau de la prophétie, et enfin le bâton de la lumière. Et ce bâton avait cinq branches dont l'une portait tracé : « Abraham, mon ami ; » l'autre : « Ismael, mon holocauste ; » la troisième : « Ishâc, mon pur ami ; » la quatrième : « Jacob, mon Israël ; » et la dernière : « Joseph, mon bien-aimé, sans tache. »

Les quatre dons de Dieu à Joseph furent l'origine de la jalousie que conçurent les dix fils aînés de Jacob contre leur jeune frère. Cette jalousie s'accrut encore par l'amour plus empressé et plus tendre de Jacob pour Joseph, et Roubil en eut les cheveux blancs.

Un jour, Joseph qui dormait entre les bras de son vieux père, s'éveilla en sursaut et tout épouvanté. « Qu'as-tu, mon cher enfant ? s'écria Jacob. — O mon père ! je viens de voir en songe qu'on m'a pris mon bâton, qu'on l'a planté en terre, qu'il a poussé de suite des racines, s'est étalé en rameaux, s'est couvert de fruits et a élancé sa tige dans les airs. Sont arrivés mes frères, qui ont planté leurs bâtons autour du mien ; mais leurs bâtons n'ont eu ni racines ni branches. Et mon bâton s'est incliné et penché vers les leurs, les a arrachés et les a jetés au loin. »

Jacob écouta ce songe sans l'expliquer, mais la haine et la jalousie des frères de Joseph s'en irritèrent davantage. Le vieillard, par sa pénétration et sa puissance prophétiques, s'en aperçut, et il commença à craindre pour son jeune fils.

Lorsque Joseph eut accompli sa dixième année, son père égorgea un mouton, le fit rôtir, le servit, et appela ses fils à manger. Jacob était préoccupé pour son fils, absorbé dans ses réflexions. Un mendiant se présenta à la

porte. On ne lui donna rien, et il se retira. Jacob s'émeut tout à coup : « Avez-vous, dit-il, donné quelque nourriture à ce pauvre? — Non, tu ne nous l'as pas commandé. » Jacob, affligé de cet oubli, reprochait à ses enfants leur peu de charité, lorsqu'une voix mystérieuse dit ces mots au vieux patriarche : « Jacob, le fumet de ton repas a jeté une flamme dévorante dans le cœur de ce malheureux ; une flamme aussi ardente te dévorera le cœur. » Une tristesse profonde pénétra l'âme du vieillard.

La nuit suivante, Jacob vit en songe son cher Joseph au milieu d'une plaine déserte, et dix loups se ruaient sur lui pour le déchirer. Le jeune enfant se débattait, luttait, et tout à coup parut un autre loup vigoureux et fort qui le débarrassa, le délivra, et ensuite le jeta dans un trou ; Joseph n'en sortit que trois jours après.

Jacob se réveille ; il étreint Joseph dans ses bras, le couvre de ses baisers, le serre contre son cœur, et l'inonde de ses larmes. Jacob se garda bien de parler à qui que ce fût de sa vision.

Lorsque Joseph était dans sa treizième année, il eut, une nuit, du jeudi au vendredi, un autre songe merveilleux. Il dormait à côté de son père, et tout à coup il s'éveille épouvanté. « Pourquoi cette frayeur, mon fils? dit Jacob. — O mon père! je voyais ouverte la porte des cieux : et la lune scintillante semblait prête à se briser, tant elle petillait d'un vif éclat; le soleil brillait aussi, et moi, il me semblait me voir vêtu d'un manteau dont la splendeur éclairait toute la terre. Onze étoiles se détachèrent du firmament; leur lumière égalait celle du soleil et de la lune, elles se prosternèrent devant moi. — Mon enfant, garde-toi de raconter ce songe à tes frères; ils te tendraient quelque piége ; car Satan est toujours prêt à pousser au mal. »

Cependant le récit de ce songe parvint aux frères de Joseph, et porta leur haine au plus haut degré. Choumoun dit : « Comment! Joseph nous serait-il un jour imposé comme maître? N'a-t-il pas toutes les préférences de notre père? C'est pour cela qu'il vient nous raconter tant de visions mensongères. — Tuons-le, dit un de ses frères, ou bien perdons-le dans un lieu éloigné et désert. Notre père alors nous rendra toutes ses affections. — Non, dit Juda, ne tuez pas cet enfant. Jetez-le plutôt dans un puits. Il pourra alors être recueilli par des voyageurs. — Mais, dit Roubil, notre père ne nous confiera pas son Joseph. Voici peut-être un moyen d'entraîner l'enfant avec nous. Nous nous mettrons à jouer devant lui; il se laissera probablement attirer au jeu avec nous, et nous l'éloignerons alors peu à peu de la maison. » Le projet fut accepté, et tous, en présence de leur jeune frère, se mirent à jouer avec leurs bâtons. Joseph, animé par leur joie, prit aussi son bâton, et se mêla à ses frères. Puis, par un beau moment d'entrain, Roubil dit au jeune enfant : « Certes, Joseph, si tu connaissais le plaisir d'un repas à la campagne, au milieu de nos prairies, si tu savais comme on boit avec délices, si tu voyais nos jeux, nos amusements, qui réjouiraient même les anges, tu voudrais être des nôtres, partager notre vie! — Mes frères, dit Joseph, allez donc prier mon père de me laisser aller avec vous. »

Et ils allèrent dire à Jacob : « Pourquoi craignez-vous de nous confier Joseph? Pouvons-nous lui donner de mauvais conseils? Permettez-lui de venir demain à la campagne jouer avec nous; nous aurons soin de lui. — Je serais trop inquiet, mes enfants; j'aurais peur que, si un moment vous le laissiez seul, il ne devînt la proie du loup. — Si le loup le mangeait, il faut avouer que ce serait un

peu fort, nous étant là. — Eh ! si Joseph le désire, je le laisserai aller avec vous. — Oh ! oui, mon père, s'écrie l'enfant, permettez-moi de les accompagner. »

Le lendemain, Jacob habilla Joseph, lui fit mettre un caleçon, une chemise, un turban et une ceinture ; lui donna un bâton, et lui prépara des provisions et de l'eau. « Mes enfants, dit-il à ses fils, si Joseph a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire. » Puis il les fit jurer de lui ramener promptement son cher Joseph. Jacob les accompagna tous jusqu'à une certaine distance, et, avant de revenir sur ses pas, il embrassa son jeune fils, le serra contre son cœur : « Que Dieu te protége, mon enfant ! » dit-il. Et, en s'en retournant, il s'arrêta quelques instants sur une colline pour suivre des yeux ses fils. Dès qu'il ne les aperçut plus, il se repentit de sa condescendance, il revint triste et pensif.

II

Joseph dans le puits. — Le loup parlant. — Joseph vendu à la caravane de Mâlek.

Bientôt les frères de Joseph doublèrent le pas, et le pauvre enfant, laissé derrière, hâtait sa marche, pleurait, et ne pouvait suivre ses frères, et il leur criait : « Donnez-moi à boire ! » Ses frères brisèrent le vase à l'eau, et lui répondirent de loin : « Dis à tes songes, à tes visions, de t'apporter à boire. — Je vous le jure par les cheveux blancs d'Abraham, je n'ai pas menti en vous racontant mes songes. » Ensuite, les frères jetèrent les provisions aux chiens.

Accablé de fatigue, de faim, de soif, l'enfant marchait péniblement, s'épuisait, et il conjurait ses frères d'avoir pitié de lui. Vaines prières. Un d'eux vint à lui, et le souffleta. « O mon Dieu! comme vous avez vite oublié ce que vous avez promis à notre père, oublié que je suis votre frère! »

Quand on fut au loin, près d'une montagne dans le désert, un des fils de Jacob dit : « Allons, il faut tuer Joseph ici. — Ne le tuez pas, dit Juda ; vous auriez tous les malheurs de Câbyl lorsqu'il eut massacré Hâbil *. » Néanmoins Joseph allait être tué par ses frères lorsque la montagne leur cria : « Gardez-vous bien de tuer Joseph auprès de moi! » Ils s'éloignèrent, et, à quelque distance, ils rencontrèrent un loup qui leur parla en hébreu : « Si vous avez le malheur de tuer Joseph, je rassemble contre vous toutes les bêtes féroces, qui vous mettront les chairs en morceaux. » Peu effrayés de ces menaces, les fils de Jacob continuèrent leur route.

Ils arrivèrent à l'endroit où étaient leurs troupeaux, et ce ne fut que quelque temps après que Joseph les atteignit ; il était haletant, affamé, brûlant de soif. « Reconduisez-moi auprès de mon père, dit Joseph ; je vous jure par le ciel que je ne lui dirai rien, que je ne me plaindrai pas. — Enfant de Râhyl, lui répliquèrent-ils, nous ne te lâchons pas que tes songes menteurs ne te viennent enlever d'ici. — Oh! reconduisez-moi auprès de mon père ; je serai soumis en esclave à toutes vos volontés ; toutes les fois que vous reviendrez des pâturages, je vous honorerai par toutes les marques possibles de respect. Oh! ne me tuez pas. Je prierai Dieu de vous pardonner, de vous faire grâce pour vos intentions. Vous, enfants de Jacob, craignez donc Dieu, et ne

* Caïn et Abel.

versez pas mon sang. Rappelez-vous donc que vous descendez d'aïeux purs et saints. — N'écoutez point toutes ces belles paroles, dit Choumoun. » Et il appliqua un soufflet à Joseph.

Le malheureux enfant, épouvanté, désespéré, se précipite vers Juda, s'attache à lui : « Mon frère, s'écrie-t-il, ta mère est sœur de ma mère, et tu ne me défends pas contre la violence de qui veut m'égorger! Tu oublies donc que, si Jacob mourait, c'est toi qui nous servirais de père! »

Juda, tout ému, et serrant Joseph contre lui : « Je vous défends de toucher à cet enfant ; je prendrai sur vous, ici, le talion de son sang, et je découvrirai votre crime à Jacob. — Nous voyons tes intentions. Tu veux sauver Joseph pour t'en faire un mérite auprès de Jacob, et avoir ensuite la haute main sur nous. Par Dieu! tu vas nous livrer Joseph, ou nous te tuons avec lui. — Mais, dit Juda étonné, il vaut mieux le descendre au fond d'un puits, où l'ennui, le chagrin, la douleur, mettront bientôt fin à ses jours; au moins, vous ne serez point souillés du sang d'un frère. »

Cet avis fut accepté; Juda se leva et se sépara de Joseph. « Je n'ai donc plus d'espoir; tu m'abandonnes, Juda! dit Joseph. — Mais, dit Juda à ses frères, je ne vous livre cet enfant que lorsque vous m'aurez promis, par serment, de ne pas attenter directement à sa vie, de ne pas le lapider dans le puits, de ne pas essayer de lui faire le moindre mal. » Tous jurèrent, et l'enfant pleurait. Juda lui dit : « Va, mon frère, va, il le faut; ils vont te descendre dans le puits, mais Dieu saura t'en retirer, te garantir de malheurs. Je vois une magnifique lumière t'entourer; en elle est le présage assuré de ton salut, de ta délivrance. »

On prit Joseph et on le conduisit à un puits étroit, ayant de l'eau saumâtre. Ce puits, situé sur le bord d'un

chemin, avait été creusé par Sem, fils de Noé, et portait cette inscription : « Le puits de la douleur. » On enleva à Joseph sa chemise et ses autres vêtements ; on lui lia une corde autour des reins. On le descendit à demi-profondeur du puits, et on lâcha tout à coup la corde, afin que la violence de la chute tuât le malheureux enfant. Mais l'ange Gabriel le reçut dans ses bras, et lui dit : « N'aie pas peur, cher enfant, Dieu est avec toi, et je suis Gabriel. »

Or, vers le milieu du puits, un quartier de rocher s'avança, et forma un siége qui reçut Joseph.

Quelques instants après, le fidèle Gabriel reparut avec des mets qu'il apportait du paradis. Joseph mangea. L'ange lui fit jaillir des parois du puits une eau plus douce que le frais rayon de miel. Joseph but. L'ange le revêtit aussi d'une chemise du paradis, et dit au fils de Jacob : « Répète ces paroles saintes : O mon Dieu ! ouvrier de toute œuvre, réparateur de toute infortune, consolateur de tout abandonné, compagnon de tout étranger, toi, toujours près et jamais loin de l'homme, fais que mon malheur soit joie et bonheur ; sors-moi d'ici, ô Seigneur des miséricordes ! » Et l'ange disparut.

Les frères de Joseph revinrent à la bouche du puits pour lapider leur frère. Juda leur rappela avec énergie leur serment, et ils renoncèrent à leur projet. Mais Choumoun se penchant sur le puits : « Joseph, cria-t-il, grâce à Dieu, qui nous a rendus maîtres de toi, et qui accomplit à présent les présages de tes songes ! — Choumoun, répondit Joseph, tu dis grâce à Dieu, oui, grâce à Dieu partout et pour tout ! » Les autres frères de Joseph insultèrent tour à tour à son malheur, lui reprochèrent ses prétentions à les dominer malgré son jeune âge, le traitèrent de visionnaire, l'accusèrent de mensonge et de trahison. « Je mets mon espoir en Dieu, répondit Joseph ; le mensonge et la

trahison sont dans votre cœur, car vous avez trompé votre père. Dieu vous en demandera compte un jour. Et toi, Juda, ne parle point à Jacob de tout ce qu'ils m'ont fait! Mais, lorsque tu passeras auprès d'un malheureux, d'un homme victime d'une injustice, rappelle-toi Joseph. Et, quand tu verras Benjamin, embrasse-le en souvenir de moi; appelle-le désormais l'unique fils de Jacob. »

Les frères de Joseph partirent, égorgèrent un chevreau, en enlevèrent la peau, le firent rôtir, le mangèrent, et trempèrent dans son sang la chemise de Joseph. Ils retournèrent ensuite à la demeure de Jacob.

Mais le vieillard, qui les attendait, ordonna à sa fille de monter sur la terrasse de la maison, afin d'épier le retour de son cher Joseph. Lorsque la jeune fille fut montée, elle entendit de loin les cris de lamentations de ses frères, et elle s'empressa de redescendre. « Qu'y a-t-il, ma fille? dit Jacob. — Voici mes frères, ils arrivent en pleurant. » Le vieillard resta consterné. Et ses fils entrèrent tout en larmes. « Pourquoi ces larmes, mes fils? s'écrie tout à coup Jacob; quoi! je ne vois pas mon cher Joseph, la fraîcheur de mes yeux. — Oh! un affreux malheur nous est arrivé. Nous étions à courir, à jouer; nous avions laissé Joseph près de nos vêtements... un loup l'a dévoré. Hélas! tu ne nous crois pas, et cependant le malheur n'est que trop vrai. Voilà sa chemise, elle est toute souillée de son sang. » Jacob poussa un grand cri, et s'évanouit. Revenu à lui : « Joseph, ô douleur! dit-il. Ton songe me l'avait prédit. Mes précautions, mes soins, mes craintes, ne t'ont servi de rien. Hélas! je t'endormais près de moi, ta tête reposée sur mon bras; et, dans ton paisible sommeil, je te couvrais et te réchauffais de mon vêtement. Tu étais ma félicité, mon fils, tu étais mes délices. » Puis, agité, emporté par la douleur, Jacob monte sur la terrasse de sa demeure,

et criant à grands cris : « Oh ! lions du désert, habitants sauvages des sables, oiseaux dévorants, Jacob a perdu son fils ; non ! plus de joie et de bonheur pour le malheureux père, et plus de joie et de bonheur non plus pour vous ! » Et tout ce qui l'entourait pleurait avec lui.

Il revient vers ses fils, et, prenant la chemise ensanglantée, il l'agite, la fixe longtemps. Il n'y aperçoit point les traces des dents et des griffes du loup. Et tout à coup : « Oh ! ce loup n'a pas été cruel pour Joseph ; il ne lui a pas déchiré ses vêtements. Comment donc a-t-il pu retirer Joseph de sa chemise sans la déchirer ? » Et, s'adressant à ses fils : « Il y a là quelque mensonge, quelque ruse méchante. Non, un loup n'a pas dévoré Joseph ; amenez-moi le loup qui a dévoré mon fils. — Nous te l'amènerons. » Les frères de Joseph sortirent, allèrent à la chasse, prirent un loup et l'amenèrent à leur père. « Voilà le loup, dirent-ils à Jacob ; c'est lui qui a dévoré Joseph. — O mon Dieu ! s'écrie tout à coup le vieillard, mon Dieu, je t'en conjure, fais parler ce loup. » Dieu exauça la prière de Jacob, et voilà que le loup éleva la voix et dit : « Prophète de Dieu, tes fils m'accusent injustement. — Ils t'accusent d'avoir égorgé mon enfant. — Dieu me garde d'un pareil attentat ! ne sais-tu donc pas que la chair des prophètes est défendue aux bêtes sauvages ? Et puis je suis un loup étranger dans ce pays ; je viens tout récemment d'Égypte pour rendre visite à un loup de mes amis, qui habite cette contrée. Tes fils m'ont attrapé à la chasse, et m'ont amené devant toi. » Jacob congédia le loup, qui répéta en s'éloignant à grande course : « Non, par Dieu ! je ne reste pas dans un pays comme celui-ci, où les fils d'un prophète mentent si audacieusement, et accusent ainsi les bêtes sauvages. » Et, cheminant, le loup versa des larmes.

Jacob demeura seul, plongé dans sa douleur. « Que ne

puis-je savoir, disait-il, en quel lieu ils t'ont caché ou tué! S'ils t'ont caché, Dieu aura soin de toi; s'ils t'ont tué, Dieu m'en tiendra compte au jour du jugement. »

Vers la nuit, Joseph, toujours dans le puits, pleurait, fondait en larmes. Les anges des sept cieux, émus de la désolation de l'enfant prophète, pleuraient aussi. Joseph répéta la prière que lui avait apprise Gabriel, et Dieu lui envoya de nouveau son ange. « Prends courage, dit Gabriel à l'enfant, sèche tes pleurs; Dieu te retirera d'ici, te confiera le salut de l'Égypte, et mettra tes frères à tes pieds. » D'autres anges encore vinrent consoler Joseph et s'entretenir avec lui. Trois jours se passèrent ainsi.

Le quatrième jour, une caravane arabe s'arrêta près du puits. C'était la caravane de Mâlek, fils de Zarr, de la tribu arabe des Khozaïdes. « Va nous tirer de l'eau du puits, » dit Mâlek à son serviteur. Et celui-ci de descendre le seau. Joseph s'attrape à la corde, et l'ange Gabriel, le prenant par le bras, l'assied sur le seau. Le serviteur de Mâlek trouve le seau pesant, se penche sur le puits, regarde et aperçoit un bel enfant, au visage resplendissant comme la lune au milieu des nuits. « Bouchray, cria aussitôt le serviteur, viens m'aider, il y a ici un jeune garçon. » Bouchray (c'était le nom d'un individu de la caravane) accourut; Joseph fut retiré du puits; et sa chemise ayant touché la figure de Bouchray, qui était borgne, l'œil perdu recouvra subitement la lumière.

Les gens de la caravane furent stupéfaits de la beauté du jeune prophète. Mais bientôt les fils de Jacob arrivèrent, et réclamèrent Joseph. « Cet enfant, dirent-ils, est notre esclave; il y a trois jours qu'il s'est enfui, et, depuis ce temps, nous courons à sa recherche. — Qui êtes-vous? répondit Mâlek. — Nous sommes les fils de Jacob. — Soyez les bienvenus. Mais, par Dieu! il est impossible que

cet enfant soit un esclave. Dites-nous qui il est. » Alors les fils de Jacob dirent en hébreu à Joseph : « Vois ce qui te convient le mieux, ou de te déclarer ici notre esclave, et nous te vendons à ces Arabes, ou de te déclarer notre frère, et nous te prenons avec nous et te tuons. » Et des larmes tombèrent des yeux de Joseph. « Pourquoi pleures-tu, mon fils? lui dit Mâlek. — Je vais être séparé de mes maîtres. — Tu es donc esclave? — Je suis esclave. » Joseph, par cette réponse, entendait mentalement esclave de Dieu. « Voulez-vous me le vendre? dit alors Mâlek. — Volontiers. » Le marché fut conclu pour dix-huit drachmes.

Un jour que Mahomet lisait le passage du Coran où il est dit : « Ils vendirent Joseph pour quelques viles drachmes, » il s'écria : « Comme ils ont vendu à vil prix mon frère Joseph ! »

Les fils de Jacob se partagèrent le prix de la vente. Juda allait en recevoir sa part lorsque Joseph l'arrêta : « Ne prends pas cet argent : Dieu t'en demanderait compte au dernier jour. » Et Juda versa des larmes.

« Maintenant, dit Mâlek aux vendeurs, écrivez-moi le contrat de vente, afin d'éviter toute cause possible de contestation entre nous. » L'acte de vente fut écrit ; il commençait par ces mots : « Acheté par Mâlek, fils de Zarr le khozaïde, un esclave des fils de Jacob. » Et les noms des dix frères furent écrits dans le contrat. Il fut bien stipulé que Mâlek s'engageait à ne chercher aucune raison rédhibitoire.

Le contrat fut plié et remis à Joseph, comme il est d'habitude dans les ventes d'esclaves, et on lui commanda de le conserver soigneusement. En partant, les fils de Jacob dirent à Mâlek : « Rappelle-toi bien que nous t'avons vendu là un esclave qui ne songe qu'à s'enfuir, un esclave menteur, enclin au vol ; si tu veux le garder, aie soin de le lier comme il faut. »

III

Départ de la caravane. — Orage. — Arrivée en Égypte. — Merveilles.

Màlek revêtit Joseph d'un manteau de laine grossière, et le lia convenablement. « Permets-moi, dit Joseph à Màlek, de faire mes adieux à mes maîtres, les enfants de Jacob. — Va leur faire tes adieux. » Et Joseph s'avança vers ses frères ; mais ils s'éloignèrent de lui. Joseph, entravé dans ses liens, marchait avec peine et en piétinant ; arrivé près de ses frères, il les embrassa, et leur dit en hébreu : « Que Dieu ne vous demande jamais compte de votre conduite envers moi ! » Màlek appela ensuite Joseph, qui revint, et la caravane partit. L'esclave fut placé sur un chameau à nu.

Après un jour de marche, on passa près du lieu où était le tombeau de Ràhyl. Joseph le reconnut, et, emporté par l'émotion que lui causait le souvenir de sa mère, il se glissa du haut de son chameau à terre, et, s'attachant à la tombe de Ràhyl, il l'arrosa de ses larmes, et sa voix tremblante prononça ces paroles de douleur : « O ma mère ! lève, lève la tête de dessous la tombe, et viens voir ton pauvre fils : viens voir ce que lui ont fait ses frères ; ils l'ont éloigné de son père, ils l'ont laissé avoir faim et soif, ils l'ont souffleté, ils l'ont vendu comme un esclave. » Et une voix répondit : « Prends courage, Dieu aura soin de toi. » Màlek, n'apercevant plus Joseph, crut l'avoir perdu. Il le chercha, et le trouva en pleurs sur la tombe. « Qu'as-tu à pleurer ? lui dit Màlek ; personne de nous ne

t'a frappé ni maltraité. — Ne me frappe pas, Mâlek ; ce tombeau est celui de ma mère ; en passant ici, je n'ai pu me défendre de m'en approcher et de dire adieu à ma mère. » Mâlek appliqua un soufflet à Joseph, et le poussa brutalement devant lui pour lui faire rejoindre la caravane. Et les entraves déchiraient les pieds du malheureux enfant.

Joseph, replacé sur son chameau, pria : « O mon Dieu, prends pitié de mon enfance, de ma faiblesse, de mon dénûment. Si j'ai fait quelque faute, je t'en demande pardon au nom des saints prophètes mes ancêtres. » Le bel enfant avait à peine fini sa prière, que Dieu envoya une nuée orageuse ; une profonde obscurité enveloppa la caravane ; un ouragan violent gronda, les éclairs étincelèrent, la foudre tonna, et la terre trembla sous les pieds des chameaux ; tout était sombre, noir ; les voyageurs ne s'apercevaient plus entre eux ; la caravane fut obligée de s'arrêter. Et une voix inconnue cria : « Que celui de vous qui a commis une faute, et ne s'en est pas repenti, en demande pardon, sinon la caravane va périr. » Alors Mâlek dit à ses compagnons de voyage : « Ces malheurs ne nous accablent qu'à cause de cet esclave hébreu. Je l'ai frappé sur la face, et il aura prié Dieu de nous en punir. » Et Mâlek s'avança auprès de Joseph, s'excusa de l'avoir maltraité, le supplia de demander à Dieu leur pardon et leur salut : « Je t'ai frappé, mon fils, lui dit-il ; tiens, voilà ma joue, soufflette-moi comme je t'ai souffleté. — Mâlek, répondit Joseph, je suis enfant d'une famille qui ne connaît pas la vengeance, et qui ne frappe personne à la face. Toi, promets-moi seulement et jure-moi que jamais tu ne souffletteras un homme, soit libre, soit esclave. — Je te le jure. — Eh bien ! Dieu nous a pardonné à tous. Mon Dieu, fais cesser l'orage. » Et l'orage cessa.

Ensuite Mâlek enleva les liens de Joseph, et plaça sous lui une fourrure, afin de lui rendre plus doux les mouvements du chameau. On se remit en route.

La caravane arriva sur les frontières de l'Égypte. On fit laver Joseph dans un canal ; et, pendant que l'enfant prophète était dans l'eau, les poissons jouaient et folâtraient autour de lui. Quand Joseph sortit de l'eau, sa lumière prophétique et l'éclat de sa beauté illuminèrent la terre. Des yeux du saint enfant jaillissait une splendeur qui se réfléchissait jusqu'aux cieux.

Mâlek para Joseph de vêtements neufs, et le plaça sur un chameau magnifiquement harnaché. En traversant l'Égypte, l'éclat de la face de Joseph rayonnait à travers les voiles qui cachaient les demeures des femmes, et jusque dans les appartements occupés par les hommes. Les Égyptiens étaient stupéfaits ; tous se demandaient d'où arrivait cette lumière. On en parla aux compagnons de Mâlek : « Cette lumière, dirent-ils, vient d'un esclave que nous avons amené. » On se rassembla, on courut à la maison de Mâlek, qui, pour dérober Joseph à la multitude curieuse, voila sa porte avec un grand voile tissu d'or et de soie.

A l'arrivée du saint esclave sur la terre d'Égypte, les eaux du Nil avaient retardé leur crue ; la terre se desséchait, les arbres se flétrissaient, les grains enchérissaient, les gouverneurs tyrannisaient. Mais, quand Joseph fut entré dans la vallée du Nil, le fleuve s'accrut de seize coudées dans une seule nuit, les gouvernants furent justes, les grains se vendirent à bas prix. Et l'on sut que tous ces bienfaits étaient dus à la miraculeuse influence de Joseph.

Ce fut alors que tout ce qu'il y avait de grands personnages, de riches, de puissants en Égypte, accoururent

en foule chez Mâlek. L'Arabe les reçut avec bienveillance, et leur demanda le motif de leur empressement. « Nous désirons savoir ce que tu as apporté à vendre. — Apprenez que toutes les merveilles que vous avez vues depuis quelques jours en Égypte sont dues à l'arrivée de l'esclave que j'ai amené de la vallée de Chanaan.— Fais-nous donc voir cet esclave ; si tu as dessein de le vendre, nous l'achèterons. — Certainement, je veux le vendre. — Quel jour? — Vendredi, de grand matin, je le conduirai au marché. » Sur cet avis, on sortit de chez Mâlek.

IV

Mise en vente de Joseph. — Grande assemblée. — Foutfyr et sa femme Zolaykha.

Mâlek se rendit aux lieux des criées, y loua une estrade d'environ vingt coudées de haut, la décora magnifiquement, et la fit couvrir d'une sorte de dôme tissu de cannes de joncs entrelacées et maintenues par des baguettes d'or et d'argent. Autour de cette coupole, il laissa flotter de grands voiles pourpre, et au milieu il dressa un siége d'ivoire et d'ébène.

Pendant ces préparatifs, des crieurs furent expédiés dans toutes les provinces d'Égypte, pour annoncer la venue de l'esclave hébreu amené par Mâlek. Une foule innombrable afflua de toutes parts : ce fut un spectacle où les riches et les grands, hommes et femmes, voulurent paraître avec la magnificence et le luxe le plus recherché.

Les femmes des riches avaient avec elles des parfums.

du musc, de l'ambre, pour les répandre sur Joseph. L'azyz, ou premier intendant du Pharaon, parut avec Zolaykha, sa femme, à cette cérémonie extraordinaire. Du côté de l'azyz, se rangèrent les hommes, et du côté de Zolaykha, les femmes. L'azyz donna ordre de faire paraître l'esclave.

Aussitôt Mâlek alla trouver Joseph et lui dit : « La foule est rassemblée pour te voir. Que dois-je faire ? » Joseph ne répondit pas. « Mais ne t'ai-je pas acheté des enfants de Jacob ? — Ne me rappelle pas les enfants de Jacob ; ils m'ont abreuvé d'humiliation et de douleur. Toi, fais de moi ce que tu voudras. »

Alors Mâlek habilla Joseph d'une mantille de soie mêlée, et d'un pourpoint de soie pure d'un vert éclatant ; il para la tête du jeune Hébreu, laissant flotter les cheveux en ondes légères, parsemées de perles et de gemmes ; il lui posa ensuite sur le front une couronne de rubis, lui attacha des pendants d'oreilles en pierreries enchâssées dans l'or, et brillantes du feu des étoiles ; en outre, il lui passa aux doigts dix anneaux d'or, aux poignets des bracelets d'or, et aux pieds des périscélides d'or, lui ceignit les reins d'une ceinture étoilée de pierreries en groupe, séparées par des verroteries noires d'un grand prix ; puis il lui jeta sur les épaules deux écharpes d'or, scintillantes de pierreries et de perles, et par-dessus, un surtout en réseau, tissu de perles ; enfin il lui chaussa les pieds de sandales de corail, et lui mit à la main une baguette de jonc.

Ainsi paré, Joseph fut monté sur un cheval blanc pommelé, ayant une selle d'or, relevée de pierreries, une bride et une têtière toutes semées de perles, et des étriers d'argent.

Il fut conduit, dans cet appareil, au lieu de la vente, et

parut sous la coupole de l'estrade. Puis un crieur fit entendre ces mots : « Voilà Joseph, voilà l'esclave que veut vendre Mâlek. Bonheur à qui voit Joseph ! Qui veut acheter Joseph ? » Et les Égyptiens se demandaient entre eux : « Mais qui pourra acheter un si bel esclave et toute la parure qu'il porte ? » Joseph, par sa beauté, éblouissait tous les regards.

Des marchands éthiopiens étaient venus en Égypte avec d'immenses richesses, afin d'acheter des esclaves pour leur roi. Dès qu'ils aperçurent Joseph : « Accepte, dirent-ils à Mâlek, tout ce que nous avons de richesses pour prix de cet esclave. » Mâlek refusa. Il y avait aussi, dans la multitude, une femme du sang de l'antique tribu des Bénou-Ad. Cette femme s'appelait Farâh, fille de Taïn. « Mâlek, dit-elle, j'achète cet esclave pour son poids d'or et son poids d'argent. — C'est trop peu. — Et encore pour son poids de musc et son poids d'ambre, et pour tous les biens que je possède sur les bords du Nil, et pour ce que renferme cet écrin. » Et Farâh fit un signe à une de ses suivantes, qui lui remit un écrin en or. Farâh en retira un collier d'éblouissantes pierres précieuses, qu'elle avait eues de l'héritage de son aïeule.

En ce moment, Zolaykha, femme de Foutfyr, envoya dire à son mari : « Achète-moi cet esclave, à quelque prix que ce soit. » Foutfyr fit proposer à Mâlek, pour conditions d'achat, de lui payer cinq fois la valeur offerte par Farâh, et dix mille dinars, en remplacement du collier. Le marché fut conclu, et on apporta de quoi solder le payement. On plaça Joseph sur le plateau d'une balance, on l'équilibra cinq fois par son poids d'or et par son poids d'argent ; et Foutfyr, émerveillé, ravi de la beauté de Joseph, considérait le prix qu'il donnait comme au-dessous de la valeur réelle. Joseph alors n'avait que quatorze ans.

Quand Mâlek eut reçu le prix de la vente, il avança la main pour enlever la couronne que Joseph avait sur la tête : la main de Mâlek se dessécha aussitôt ; et il dit à Joseph : « Demande à Dieu de me rendre l'usage de ma main, et je te donnerai cette couronne. — Mon Dieu, dit alors Joseph, mon souverain Seigneur, si Mâlek est sincère dans sa promesse, rappelle sa main à la vie. » Le miracle fut accompli. Mâlek prit alors vingt drachmes d'argent qu'il venait de recevoir, et en fit présent à Joseph. Le fils de Jacob invoqua de nouveau la bénédiction de Dieu pour Mâlek ; et les richesses de l'Arabe furent subitement multipliées.

V

Joseph emmené chez Foutfyr.— Rencontre d'un Arabe de Chanaan.— L'Arabe va porter à Jacob des nouvelles de Joseph.

L'azyz Foutfyr prit Joseph et l'emmena vers son palais. Dans le trajet, un Arabe monté sur sa chamelle les rencontra ; et la chamelle, reconnaissant Joseph, s'avança vers lui, lui baisa les pieds, et les arrosa de grosses larmes. L'azyz resta interdit de surprise. L'Arabe pressait à grands coups sa chamelle, qui résistait et témoignait un attendrissement toujours croissant. « Ce jeune homme est ton fils? dit l'Arabe à Foutfyr. — Non, c'est mon esclave. — J'admire ta beauté, dit l'Arabe à Joseph, et je m'étonne de la conduite singulière de ma chamelle. — Si tu savais, enfant des Arabes, qui je suis et ce qu'est ta chamelle, tu te garderais bien de blâmer cet acte d'émotion. — Qui donc es-tu? Que Dieu prolonge tes jours! — Qui je suis?

Je suis l'œuf que la poule a couvé à l'écart ; quand approcha le temps d'éclore, un ordre est venu de Dieu, et l'œuf a été brisé avant le temps. Et toi, Arabe, d'où es-tu? — Je suis des rives du Jourdain, de la vallée de Chanaan. » A ces derniers mots, Joseph, troublé, faillit s'évanouir. « Enfant des Arabes, continua-t-il en reprenant ses esprits, dis-moi, connais-tu, dans la vallée de Chanaan, un bel arbre, au tronc vigoureux, aux racines fortement enfoncées dans la terre, aux fleurs suaves, aux fruits savoureux? Une séve vivace court dans ses veines ; ses rameaux sont épais, touffus et robustes. Cet arbre est visité par les anges. Il y a douze grandes branches ; mais une d'entre elles, le vent de la tempête l'a arrachée. — Oh! que tu me décris bien cet arbre, l'image de Jacob et de ses fils! et la branche arrachée est Joseph. — Joseph! quoi! as-tu donc appris comment il a été arraché? — Hélas! le pauvre enfant, sorti avec ses frères, était allé à leurs pâturages... un loup l'a dévoré. — Non, mon ami ; ce loup est un mensonge; un loup n'a pas mangé Joseph : Joseph est plein de vie. Dis-moi, pourrais-tu porter de mes nouvelles au vieux Jacob? Je suis son fils, je suis Joseph. »

Soudain l'Arabe descend, s'incline jusqu'aux pieds de Joseph, et les embrasse : « Je suis affligé, dit-il, d'avoir osé lever si haut la voix devant toi, enfant chéri de Dieu; je suis coupable, j'ai manqué de respect; mais je ne te connaissais pas! Pardonne-moi! — Oh! oui, je te pardonne ; mais connais-tu Jacob? — Eh! comment ne le connaîtrais-je pas? Il est mon voisin ; et je l'ai laissé en proie à la douleur, désolé de t'avoir perdu. Il s'est bâti une nouvelle demeure qu'il a appelée l'*asile des douleurs*. — Quand tu rentreras dans la vallée de Chanaan, va trouver mon père sur la fin de la nuit ; c'est l'heure où la prière est le mieux exaucée ; porte mes saluts et mes sou-

venirs à Jacob ; dis-lui que tu as vu en Égypte un jeune Hébreu vendu comme on vend les esclaves. S'il te demande de mes nouvelles, dis-lui mes douleurs, mes peines, mes pleurs ; dis-lui que l'abondance des larmes que j'ai versées a usé la *mouche* que j'avais sur la joue droite. »

L'Arabe enfourche sa chamelle et part. Lorsque, dans sa marche empressée, il traversait une tribu, un village, on lui criait : « Que porte donc ta chamelle ? que portes-tu toi-même ? — Les paroles d'un prophète à un autre prophète. »

Parvenu à sa demeure, l'Arabe aperçoit sa femme, et s'arrête un moment. « Pourquoi, lui dit-elle, ne descends-tu pas de ta chamelle pour te reposer ? — Laisse-moi, ne me fais pas de questions. Je ne puis pas te raconter ce que j'ai vu avant de m'être acquitté de la commission dont m'a chargé celui qu'on a vendu comme un esclave. » L'Arabe se rendit à la demeure de Jacob. Arrivé à la porte, il appelle à grands cris, et répète : « Salut, Jacob. Je te salue, Jacob, père des douleurs. Je viens ici de la part de Joseph. » Personne ne répondit à l'Arabe. Il appelle encore ; même silence. Dieu ordonne alors au zéphyr léger d'aller porter les paroles de l'Arabe dans l'oreille du patriarche. Et Jacob tressaille, se lève : « Zéphyr, dis-moi, est-ce bien vrai ? Qu'y a-t-il ? — Prophète de Dieu, répond l'Arabe, écoute : j'étais en Égypte ; j'arrive ici, il y a un moment. J'ai vu à Memphis un jeune homme qu'on venait de vendre comme un esclave ; il s'appelle Joseph. » Jacob poussa un cri, et s'évanouit. Dès qu'il reprit ses sens : « Mon Dieu, dit-il tout agité, tu as suspendu autour de moi les lampes de la douleur, et leur lugubre lueur ne s'éteindra que lorsque tu me rendras mon fils. Dis-moi, ô enfant des Arabes, aurais-tu voulu me leurrer d'un malheureux espoir, moi prophète du Seigneur ? —

Je te le jure par la barbe blanche d'Abraham, j'ai vu Joseph. — O mon cher enfant! ô mon fils!... Dis-le moi encore... Arabe, tu as donc vu mon fils? — Oui, je l'ai vu. — Approche, approche-toi de moi... viens. » Et Jacob l'enlaça de ses bras, et le serrant contre son cœur : « Mais, dis-moi, comment l'as-tu vu? — Je l'ai vu, prophète du Seigneur, vu de ces deux yeux-là. » Et Jacob embrassait les yeux de l'Arabe, et lui embrassait la bouche. « Lui as-tu touché la main? — Oh! oui... — Oh! donne-moi ta main, que je la baise! » Et Jacob s'appliquait, se tenait la main de l'Arabe sur la joue, sur le cœur. Puis il lui dit : « Heureux enfant des Arabes, parle-moi donc de mon fils, parle-moi de ses traits, de sa beauté... — Prophète, figure-toi un jeune homme brillant des grâces du premier âge, aux joues imberbes, magnifique d'éclat; quel beau visage! un beau front ouvert et lisse, des joues arrondies et pleines, un nez descendant du front en ligne droite, deux superbes arcs de sourcils; et ses dents de neige, légèrement séparées, brillaient quand il parlait, comme sur un fond de roses; admirable de taille, il semblait un beau bloc d'ivoire parfaitement tourné; le ventre dégagé et léger, les cuisses et les jambes dessinées comme si elles étaient tenues dans un vêtement qui les façonne. Il a sur la joue droite une mouche légère, presque effacée par les pleurs. Sur le ventre, un point blanc éclatant. Ton cher Joseph m'a recommandé de te rappeler ce point blanc que tu aimais à caresser, à embrasser. Et il m'a dit encore : Dis à Jacob, lui qui a bâti une retraite qu'il a appelée la *retraite des douleurs*, dis-lui que, pour moi, c'est dans mon cœur que se sont amassées toutes les peines et toutes les souffrances; dis-lui bien que s'il s'est condamné à s'abstenir de mets agréables, moi, je ne prends qu'une nourriture mêlée de sang, des breuvages mêlés de larmes.

Et dis encore à Jacob ces paroles de son fils : « Mon père, « demande donc à Dieu qu'il me réunisse à toi, avant que « la mort ne nous sépare dans ce monde. »

Jacob, à ces mots, versa un torrent de larmes. Puis, d'un air doux, mais accablé : « Enfant des Arabes, dit-il, que désires-tu de moi? puis-je faire quelque chose qui te soit agréable? — Prophète de Dieu, oui, tu le peux. J'ai épousé quatre-vingts femmes, et je n'ai jamais eu d'enfant. Prie Dieu qu'il me donne un fils, et qu'il me mette avec toi au paradis. » Jacob demanda à Dieu ce que l'Arabe désirait ; l'Arabe fit ses adieux au vieillard, et alla rejoindre sa chamelle. Il allait monter dessus et partir lorsque Dieu donna la parole à la chamelle : « Mon maître, dit-elle à l'Arabe, n'ai-je pas été ta compagne pour venir ici, pour remplir ton message? Rentre auprès de Jacob, et dis-lui de faire aussi à Dieu une prière pour moi. » L'Arabe rentra, exposa au patriarche la demande de sa chamelle, et Jacob pria pour la chamelle.

L'Arabe partit.

VI

Joseph chez Zolaykha. — Elle tente de le séduire

L'azyz Foutfyr, arrivé à son palais, prit Joseph par la main, et le conduisit à sa femme Zolaykha : « Aie bien soin de cet enfant, dit l'azyz à sa femme ; il nous sera utile, peut-être même l'adopterons-nous pour notre fils. » Car Foutfyr était impuissant.

Zolaykha s'éprit d'un violent amour pour son jeune

esclave. Elle le comblait de prévenances et d'attentions, lui faisait servir les mets les plus recherchés et les plus savoureux, les boissons les plus pures et les plus suaves. Elle lui désigna pour habitation un palais particulier qu'elle avait au milieu d'un jardin.

Joseph arriva à l'âge de l'adolescence. Zolaykha, enivrée d'amour, mit en œuvre toutes les ruses et toutes les suggestions pour séduire Joseph. Le jeune Hébreu résistait, s'enfuyait... Zolaykha, trompée dans ses désirs et dans ses espérances, s'attristait, maigrissait, perdait sa fraîcheur. Un jour, toute désolée, elle racontait ses peines à une de ses suivantes; cette femme lui conseilla de construire un petit palais : « Orne, dit-elle à sa maîtresse, orne ce palais avec toute la magnificence possible, fais-en un séjour d'enchantements et de plaisirs. Puis tu appelleras Joseph, et vous ne vous séparerez qu'après avoir satisfait votre amour. »

Zolaykha ordonna de suite la construction du palais. Au milieu, fut élevé un kiosque en coupole à douze faces en argent massif, couvertes en dehors de lames d'or et d'argent, et, en dedans, revêtues et incrustées de pierreries. De grands voiles en soie y furent suspendus; des flambeaux en pierres précieuses furent attachés à des chaînes d'or, et un siége d'or fut placé en face de l'entrée, dans l'intérieur du palais.

Sur le côté, fut construit une chambre ou boudoir en briques d'or et d'argent alternées dans leur position. Les portes étaient d'ivoire avec des encadrements d'argent et des clous en or. A chaque angle du boudoir, fut placée une gazelle d'or dont les yeux étaient de rubis étincelants, et devant laquelle étaient deux bassins, l'un en or, et l'autre en argent. De l'une des gazelles devait couler du vin, qui tombait dans les deux bassins; la seconde

devait verser du miel ; la troisième, du lait ; et la quatrième, de l'eau. Auprès de chaque gazelle devait être une des suivantes de Zolaykha, ayant à la main une coupe et une soucoupe d'argent. D'autres suivantes porteraient des plateaux d'argent sur lesquels seraient des cassolettes d'or où brûleraient des parfums.

En face de l'entrée, dans l'intérieur, Zolaykha s'était fait représenter avec Joseph ; et elle avait couvert le sol de poussière de musc et d'ambre. Au milieu était un petit bassin en corail, rempli d'eau de rose et d'eau de camphre. A la porte, on avait placé un paon en or, avec des pattes d'argent, la tête couverte de rubis, les ailes d'argent colorié, et le corps rempli d'ambre et de musc. Une rivière d'eau limpide coulait autour de ce palais, et semblait arroser des arbres d'or et d'argent dont les fruits étaient des perles, des coraux, des rubis. Zolaykha fit pavoiser les bords de cette rivière de tentures de soie, dont chacune portait à son sommet une grande sauterelle en argent.

Quand tout fut achevé, Zolaykha pria son mari de venir voir le nouveau palais. Foutfyr émerveillé s'écria : « En vérité, il faut appeler cette demeure le *séjour de la volupté.* »

Dès que Foutfyr fut parti, Zolaykha ordonna qu'on lui amenât Joseph, assurée qu'elle était de le séduire par tant d'appareil, d'éclat et de merveil[illegible]. Lorsque Joseph fut entré, Zolaykha appela ses fe[illegible]es, et le fit parer avec la plus grande magnificence. [illegible]uis les femmes se retirèrent, abattirent les rideaux, et enfermèrent leur maîtresse avec le bel esclave. Zolaykha était dans ses plus brillants atours. Une fois qu'elle fut seule avec celui qu'elle aimait, elle s'approcha de lui, et, toute tremblante, toute frémissante d'amour : « Je suis à toi, Joseph ; me voilà, c'est pour toi,

à cause de toi, que j'ai fait enrichir ce lieu de délices et de bonheur ; vois, c'est pour toi que tout cela a été préparé. — Zolaykha, tu m'as amené ici à ma perte ; tu me conduis au crime, au malheur. N'ai-je pas assez des tourments, des humiliations dont m'ont abreuvé les enfants de Jacob ? Sans pitié pour ma jeunesse, il m'ont vendu... Hélas ! que ne m'ont-ils vendu à un maître qui eût fait de moi un simple esclave à sa discrétion. Zolaykha, je tremble que cette demeure, que tu as appelée le *séjour du bonheur*, ne devienne un séjour de peines et de repentir, une case de l'enfer. — Joseph, que tu es beau, que ta face est belle, que beaux sont tes yeux noirs étincelants, tes cheveux noirs, tes noirs sourcils !—Zolaykha, si tu me voyais trois jours après ma mort, tu ne verrais rien de plus hideux, de plus repoussant que moi. — Je te le dis, Joseph, je suis ivre d'amour ; je sens mes yeux s'éblouir. Oh ! lève tes regards sur moi ; vois, moi aussi, je suis belle ; vois ces charmes... — Cette beauté est pour ton époux et non pour moi. »

La blanche Zolaykha, aux beaux sourcils, séparés par un demi-cercle ravissant, au beau front paré d'une couronne semée de pierreries étincelantes, était agitée, hors d'elle-même. Rapprochée de Joseph, elle l'accablait de caresses. « Joseph, dit-elle, pourquoi rester insensible à mon amour ? Le sais-tu ? Mais tu auras les prémices de ma vie ; Joseph, je suis vierge encore. »

Joseph était ému, bouleversé... Passant la main sous ses vêtements, il noua par sept nœuds la ceinture de son caleçon ; il serra le premier nœud au nom d'Abraham ; le second, au nom d'Ismaël ; le troisième, au nom d'Isaac ; le quatrième, au nom de Jacob ; le cinquième, au nom de Moïse ; le sixième, au nom de Jésus ; et le septième, au nom de Mahomet. Et levant les yeux au ciel : « Mon Dieu.

dit Joseph. couvre-moi de ta protection, soutiens mon courage, et ne détourne pas de moi ta face sainte, ne me laisse pas succomber!... Eh quoi! Zolaykha, pense à Dieu, sache donc que, si je consens à ce que tu me demandes, mon nom sera rayé du temple des prophètes, et écrit au livre des criminels réservés au feu. — Mais, Joseph, considère tout ce que j'ai fait pour toi, je suis au désespoir; si tu me résistes, c'en est fait, je mets fin à mes jours : ta mort alors est inévitable. Tu n'échapperas pas à la colère de mon mari. » Et, pour donner plus de force à ses paroles, pour intimider Joseph, elle saisit un couteau... Joseph l'arrête et lui enlève l'arme de la main. Tout bouleversé, tout enflammé, Joseph fléchissait... Il dénoue un nœud de son caleçon, et une voix mystérieuse lui fait entendre ces mots : « Il y a des anges qui vous observent et qui enregistrent vos œuvres. » Joseph se laissait vaincre par l'attrait du plaisir; il délie le second nœud. Et la voix mystérieuse lui dit : « Garde-toi de la luxure; en elle est l'abomination, en elle est le malheur. » Mais Joseph dénoue le troisième nœud. Et voilà qu'il voit paraître une main sans bras, sur laquelle étaient tracés ces mots : « L'adultère se souille avec la femme adultère, et le crime est égal pour tous les deux... » Joseph dénoue le quatrième nœud. Et une voix lui dit : « Nous voyons toutes vos œuvres quand vous les faites. » Joseph dénoue le cinquième nœud; et la voix prononce ces paroles : « Il n'y a d'œuvres secrètes de deux, où Dieu ne soit troisième comme témoin. » Le sixième nœud est encore dénoué. Alors une voix plus terrible crie à Joseph : « Rien n'est caché à ton Dieu, pas même le ciron invisible, sur la terre ou dans l'air. » Mais la passion avait vaincu Joseph, et le démon lui courait dans les veines; Dieu avait laissé allumer dans son serviteur un feu pareil

au feu de soixante-dix hommes passionnés...Et le septième nœud est dénoué. Mais tout à coup les anges s'émeuvent et crient à Dieu : « Seigneur, va au secours de ton serviteur Joseph. — Taisez-vous, leur dit le Seigneur; je vois tout cela ; je le savais à l'avance, et mon serviteur ne faillira pas. Toi, Gabriel, va retenir Joseph. » Gabriel, prenant la figure de Jacob, descend et apparaît sur un des côtés du mur du palais, s'arrête en face de Joseph, et reste immobile, se mordant le doigt. Puis il s'adresse à Joseph : « Mon fils, dit-il, n'as-tu pas assez des peines et des humiliations dont tes frères t'ont abreuvé? Si tu pèches, ton nom sera effacé du nombre des prophètes, et écrit au nombre des réprouvés. »

Joseph, frappé de cette apparition et de ces paroles, s'arrête saisi de honte ; il regarde autour de lui, il remarque un grand voile flottant. « Zolaykha, dit-il, qu'y a-t-il derrière ce voile? — C'est le Dieu que j'adore ordinairement ; je l'ai caché avec ce voile, afin qu'il ne puisse me voir. — Eh quoi ! tu as peur d'un Dieu aveugle e sourd, impuissant pour le bien et le mal ; et moi, combien ne dois-je pas plus craindre mon Dieu, mon créateur, celui qui m'a fait ce que je suis? » Et soudain Joseph s'enfuit et se précipite vers la porte. Zolaykha s'élance sur les pas de Joseph, le saisit par derrière, et lui déchire son vêtement depuis la nuque jusqu'au bas des reins. Au même instant arrive l'azyz. Il rencontre Joseph ruisselant de sueur et son vêtement déchiré. « Qu'y a-t-il? dit-il à Joseph? — Chez toi je n'ai vu que le mal, le péché, ce que la pudeur me défend de t'expliquer. — Pourquoi ce trouble? Allons, rentre avec moi. — Seigneur, dit Zolayka à son mari, quelle peine mérite celui qui a attenté à l'honneur de ta femme, si ce n'est la prison ou un châtiment rigoureux? — Et qui donc attente à ton honneur?

— Cet esclave, cet Hébreu. — Quoi ! s'écria Foutfyr en s'adressant à Joseph, c'est ainsi que tu me récompenses du bien que je t'ai fait? Tu me trahis ! » Et Foutfyr, armé de son sabre, levait le bras pour en frapper Joseph. « Prince, dit Joseph, c'est Zolaykha elle-même qui a voulu me séduire, et... — Et la preuve de ce que tu oses avancer?... — Prince, je vous la donnerai, la preuve, et mon innocence vous sera démontrée. »

Dieu chargea l'ange Gabriel de disculper Joseph par un miracle. Zolaykha avait une sœur dont le fils n'était encore âgé que de six mois. L'ange descendit subitement du ciel auprès de l'enfant, l'assit sur le berceau et lui dit : « Va témoigner de l'innocence de Joseph. » L'enfant se lève, va se présenter à Foutfyr, et là, toussant et crachant comme l'orateur qui se prépare à parler, il dit à l'azyz : « Pourquoi outrages-tu ton esclave? Il n'est pas coupable. Examine : si la robe est déchirée devant, ta femme a raison, et l'esclave est menteur; mais, si la robe est déchirée par derrière, c'est ta femme qui a menti, et l'esclave a dit la vérité. » Foutfyr, voyant la robe de Joseph déchirée par derrière : « A vous est la trahison, dit l'azyz à Zolaykha, voilà de vos honteuses fourberies. »

Zolaykha rougit, et Foutfyr dit à Joseph : « Garde secrète cette aventure, afin que je ne sois pas la risée du monde. Toi, Zolaykha, repens-toi de ta faute, demande grâce à Dieu. » Puis il partit et jura de ne pas la revoir avant quarante jours. Il retira Joseph, et l'attacha à son service particulier. Zolaykha, déçue dans ses espérances et dans ses convoitises, ne vit plus Joseph. Plongée dans la douleur, elle ferma les portes du *séjour des plaisirs*, et défendit, dans son palais, à tous les gens de sa suite et de son service de porter aucune parure. Dans sa solitude, Zolaykha se rappelait Joseph, et elle pleurait amèrement.

Quand sa principale gouvernante lui disait : « Pourquoi toujours cette tristesse, ces chagrins? — Eh ! j'ai perdu mon bel esclave, j'ai perdu Joseph. » Et, lorsque Zolaykha passait près du boudoir, elle se troublait et versait des larmes. Enfin elle trouva le moyen de faire introduire Joseph chez elle à l'insu de son mari. « Joseph, dit-elle, l'amour me consume, me tue. Je ne puis plus rester ainsi. Il faut que tu cèdes à mes désirs. — Mais quoi ! Zolaykha, après tout ce qui s'est passé, tu cherches encore à me séduire ! Aie donc la crainte de Dieu, rentre dans la voie du bien. »

Rien ne put distraire la pensée de Zolaykha, et ses tentatives de séduction se renouvelèrent sous mille formes différentes.

VII

Zolaykha met à l'épreuve la vertu de plusieurs femmes de la cour. — Festin. — Joseph envoyé en prison.

Le bruit se répandit que Zolaykha avait cherché à séduire son esclave, et que, tourmentée d'une passion ardente, elle le poursuivait chaque jour de ses sollicitations. Les femmes de la cour surtout en parlaient, et leurs discours déchiraient la femme de Foutfyr.

Zolaykha, informée des reproches qu'elles lui prodiguaient par affectation de vertu, voulut que leur propre expérience la disculpât à leurs yeux.

Elle fit décorer deux appartements qui furent tendus de soieries entremêlées d'or, et convia à un festin les plus nobles de ces femmes. On se réunit dans celui des deux

appartements dont la porte était éclairée par les rayons du soleil. La lumière devait frapper le visage de Joseph au moment où il serait introduit, et lui prêter ainsi un nouvel éclat. On était au printemps; les arbres étaient diaprés de fleurs, l'air était frais et enivrant, les parfums embaumaient le palais.

Au commencement du repas, Zolaykha donna l'ordre à ses suivantes de parer son esclave, et de mettre en œuvre toutes les inspirations de leur art. Elles le revêtirent d'abord d'une tunique jaune, chamarrée de dessins qui formaient des anneaux rouges avec des fils d'or et de légères figures d'oiseaux en émeraude, et, sous cette tunique doublée en soie verte, on apercevait une magnifique camisole d'une pourpre éclatante. Elles posèrent ensuite sur sa tête une riche couronne de pierreries, qui laissait passer un ruban de cheveux conduit avec grâce par derrière les tempes et les oreilles, ondulant jusque sur les épaules; le reste de la chevelure, qui devait flotter librement sur le dos, fut semé de bijoux. On releva encore cette parure par des pendants d'oreilles et un collier d'or incrusté de rubis et de perles. Une ceinture enrichie de trois cent soixante étoiles d'or, dans lesquelles s'enchâssaient des pierres précieuses, enveloppa les reins du bel esclave : elle était soutenue par des bretelles, et formait une espèce de collier. Une double écharpe flottait en ondes libres sur tout cet appareil. Joseph chaussa des sandales d'un blanc pur, mais chamarrées de dessins verts et dorés. Enfin deux filets de cheveux avaient été tournés en scorpions sur ses tempes et sur ses joues; les bords de ses paupières et ses sourcils furent teints avec du *keuhl*, afin de donner plus de feu au regard. Joseph ainsi paré et orné, on lui mit à la main un chasse-mouche monté sur un manche d'or.

Le repas approchait de sa fin; les compagnes de Zolaykha avaient mangé et vidé les coupes. Elles étaient dans cette chaude émotion qui aiguise les sens. On servit des fruits et on apporta des couteaux. Les convives prirent chacune une orange et un couteau, et, au moment où elles allaient commencer à couper les fruits qu'elle tenaient à la main, Zolaykha ouvrit la conversation sur sa passion pour Joseph. « Vous avez, leur dit-elle, entendu parler de mon amour pour mon jeune esclave? — Certainement; mais ce qui nous surprend, c'est qu'une femme de ton rang ne porte pas plus haut ses désirs. Les fils des rois seraient tout au plus dignes de ta grandeur et de ton élévation; comment as-tu pensé à t'abaisser jusqu'à un esclave? — On ne vous a point dit les choses telles qu'elles sont; Joseph n'est pas à mes yeux un esclave. » Et Zolaykha fit un signe à ses suivantes. Soudain on écarta le rideau qui voilait l'entrée de l'appartement où se tenait Joseph, et le jeune Hébreu apparut dans tout l'éclat de sa beauté. « Avance, lui dit Zolaykha, avance d'un air gracieux et souriant, lève ton beau visage, laisse-nous voir la flamme de tes yeux. » Joseph s'avança, le chasse-mouche à la main, et alla se placer derrière Zolaykha. Tous les regards se fixèrent immobiles sur lui; les convives demeurèrent stupéfaites d'admiration. Joseph sourit, et ses lèvres entr'ouvertes découvrirent comme deux rangs de magnifiques perles. Mais Joseph souriait du regard audacieux e impudique de ces femmes; il s'étonnait que Dieu ne les punît pas à l'instant même.

« Qu'avez-vous? dit Zolaykha à ses convives. Pourquoi ce silence? » Et tout à coup, par un mouvement subit, toutes s'écrient : « Ce n'est pas là un esclave... c'est un ange. » Et, sans s'en apercevoir, sans rien sentir, elles se coupèrent les doigts; la beauté, les grâces de Joseph les

avaient fascinées. « Zolaykha, dirent-elles, jamais on n'a vu rien de si beau. Quel cœur de femme pourrait rester calme? » Et elles frissonnaient; les émotions voluptueuses les agitaient, les bouleversaient. Zolaykha, aussi troublée que ses compagnes : « Voilà celui pour lequel vous m'avez blâmée, accusée. — Zolaykha, jouis de ton esclave, il n'y a que des insensés, des femmes aveugles, injustes, qui puissent te blâmer. Jouis de ton ange. — Hélas! il est sourd à mes prières. »

A ces mots, toutes accablèrent Joseph de caresses; chacune, en secret, l'appelait à elle, le flattait, l'excitait, le voulait pour elle seule. Joseph resta insensible à leurs suggestions, inflexible à leurs tendresses.

La manœuvre changea de direction; les nobles dames pressèrent Joseph de se rendre à sa belle maîtresse : « Elle t'aime, elle meurt d'amour pour toi, dirent-elles. — Il préfère ma colère, reprit Zolaykha; eh bien! je saurai le punir; je le ferai jeter en prison, et là il verra ce que c'est que souffrir. Je le jure par ce Dieu (et elle montrait une statue de Mercure en émeraude), s'il me résiste encore, je l'accable de ma vengeance. » Joseph résista.

Alors on l'emmène, on le dépouille rudement de sa parure, et on le revêt de grossiers vêtements de laine. En même temps, Zolaykha envoie demander à Foutfyr d'incarcérer Joseph, coupable d'insubordination et d'outrages. L'ordre fut donné immédiatement et exécuté. Traîné par les satellites de l'azyz, Joseph pleurait, et les anges du ciel pleuraient avec lui.

VIII

Joseph en prison. — Il explique les songes d'Abroûhâ et de Ghâleb. Visite de Zolaykha à Joseph.

Foutfyr avait trois prisons : la prison des tortures, noi souterrain qui jamais ne voyait la lumière, rempli de vi pères et de scorpions; la prison de la mort, gouffre horrible creusé à quarante coudées sous terre, et où les condamnés, précipités la tête en bas, mouraient avant d'avoi atteint le fond ; enfin, la prison simple, bâtie auprès du palais de l'azyz, et réservée à ceux qui appartenaient au service du roi ou à la suite de l'azyz, et qui étaient condamnés à la simple détention. C'est là que Zolaykha fit préparer une loge étroite pour Joseph. Avant d'éloigner le rebelle esclave, elle lui dit : « Tu m'as mise au désespoir ; je ne sais plus quel moyen de douceur employer pour toucher ton âme. Maintenant, je vais te livrer aux tourments ; il faut que tu souffres autant que tu m'as fait souffrir, que tu maigrisses, comme tu m'as fait maigrir moi-même. Au lieu de parures, tu vas revêtir désormais des vêtements de grosse laine qui t'irriteront la peau ; on te mettra des entraves de fer qui te mangeront la chair des pieds. » On revêtit, en effet, Joseph d'un grossier vêtement de laine. et on lui passa des entraves de fer, puis on l'entraîna en prison.

Joseph, en entrant dans son cachot, inclina la tête, et dit : « Gloire à Dieu ! » Et les larmes lui tombèrent des yeux. L'ange Gabriel se présenta : « Pourquoi pleures-tu? c'est toi-même qui t'es conduit en prison. — Je pleure parce

que je ne vois pas ici de coin où je puisse prier; tous ces lieux sont impurs. — Prie en quelque lieu que tu voudras. car, à cause de toi, Dieu a purifié le dedans et le dehors de cette prison jusqu'à une distance de quarante coudées. »

Le fils de Jacob resta longtemps en prison. Deux individus, l'un appelé Abroûhà et l'autre Ghâleb, le premier, grand échanson du pharaon, et l'autre, son grand panetier, avaient été mis en prison en même temps que Joseph. Abroûhà eut un songe, et engagea Ghâleb à l'accompagner auprès du jeune Hébreu pour en demander l'explication. « La nuit passée, dirent-ils à Joseph, nous avons eu un songe, et nous désirons que tu en expliques le sens. — Voyons quels sont vos songes. — J'ai rêvé, dit l'échanson, que le roi me délivrait et me rendait ma fonction. En parcourant le palais, je rencontrai une vigne enroulée autour d'un dattier, et les raisins étaient entremêlés de dattes mûres. Je cueillis trois grappes de raisin et quelques dattes. Je les pressai dans une coupe que j'avais à la main, et le roi m'appela, et me dit : « Donne-moi à boire. » Je lui présentai la coupe, et il but. — Songe d'heureux présage, dit Joseph; demain, le roi te rendra ton ancienne fonction. Souviens-toi de Joseph. »

Le panetier prit la parole, et raconta un songe qu'il n'avait pas eu, cherchant à rendre son récit différent, dans ses circonstances, de celui de l'échanson : « J'ai rêvé, dit-il, que le roi me retirait d'ici, me présentait un panier de pain, que je chargeai aussitôt sur ma tête. Je m'arrêtai sur un monticule, et je vis des oiseaux noirs se précipiter sur mon pain et le becqueter. Explique-moi le sens de cette vision, toi, homme de vérité; dis-moi ce que m'annonce mon songe. — Songe sinistre! demain tu seras pendu sur un monticule, et les oiseaux viendront te manger la tête.

— Tu te trompes, réplique le panetier, car je n'ai rien rêvé, je n'ai rien vu ; je me suis moqué de toi. — Vu ou non, l'affaire est jugée ; vous m'avez consulté tous les deux, je vous ai répondu ; ce que je vous ai annoncé s'exécutera, que vous ayez eu ou non les songes que vous m'avez racontés. » La prédiction de Joseph fut accomplie. Mais l'échanson oublia Joseph.

Cependant Jacob, toujours en proie à sa douleur, versait des torrents de larmes ; il en perdit la vue, et ses yeux blanchirent. Jacob demanda à Dieu de lui envoyer l'ange de la mort. Dieu exauça son prophète. A l'arrivée de l'ange, le patriarche le salua et lui dit : « Depuis longtemps je désire te voir. — Et pourquoi cette envie de voir celui qui emporte les âmes? — Chacun a son heure fixée pour mourir, et chaque œuvre a sa valeur. Toi et moi, nous sommes les serviteurs du Très-Haut. Mais j'ai une question à t'adresser. — Laquelle? — Je te demande, au nom de Dieu, de me dire si tu as enlevé l'âme de mon fils Joseph. — Non, ton fils est plein de vie et de santé. — C'est tout ce que je voulais savoir. » Et l'ange disparut.

Joseph, dans sa prison, passait la plus grande partie du temps en prières et en pleurs. L'ange Gabriel le visita un jour, et lui dit : « Quel est celui qui t'a donné ta beauté? — C'est mon Dieu. — Qui t'a sauvé des piéges de Zolaykha et a manifesté ton innocence en faisant parler un enfant encore au berceau? — C'est Dieu. — Eh bien! ce Dieu m'envoie te saluer et te dire : « Tu as oublié mes pro-« messes ; tu as oublié ces recommandations de ton père : « Si un malheur te frappe, garde-toi d'implorer le secours « des hommes. » Et cependant tu as prié l'échanson de se souvenir de Joseph auprès du roi. Le pharaon et son échanson sont deux infidèles ; ils adorent des dieux imaginaires. Prépare-toi donc à souffrir encore, et revêts le vê-

tement de la patience. » Joseph affligé jeta un cri : « Grâce ! grâce ! ô mon Dieu ! » Et il se prosterna, et pria tout le jour et toute la nuit.

Zolaykha, toujours obsédée par le souvenir et l'image de Joseph, résolut de l'éprouver encore. Elle fit ordonner au geôlier de le faire paraître à la porte de la prison. En même temps elle commanda à ses suivantes de couvrir de tapis de soie l'espace qui séparait la prison du palais. Le geôlier amena son prisonnier. Zolaykha s'avança sur les tapis jusqu'auprès de Joseph. Mais, en le voyant sous son grossier vêtement de laine, le visage pâli, les pieds déchirés par les fers, elle se troubla et tomba évanouie. Ses femmes l'enlevèrent, et la porterent dans son palais. Lorsqu'elle revint à elle, elle s'abandonna à sa douleur, se reprocha sa cruauté, et elle ne cessait de verser des larmes. Elle fit demander à l'azyz la délivrance de Joseph, mais Dieu le fit oublier à Foutfyr, et le fils de Jacob passa sept années en prison. Chaque jour Joseph s'humiliait devant Dieu, et lui demandait la fin de ses peines et de ses chagrins.

Dieu prépara la délivrance de son serviteur.

IX

Songes du roi. — Joseph, retiré de sa prison, est élevé à la dignité de premier ministre.

Le pharaon avait coutume de célébrer tous les ans une grande fête sur les bords du Nil. Une foule innombrable accourait à cette cérémonie, présidée par le pharaon lui-même, qui faisait servir un immense festin pour toute

la multitude, et contemplait ce spectacle du haut d'un trône.

Or, l'année de la délivrance de Joseph, cette fête eut lieu le jeudi, et ce fut dans la nuit sainte du vendredi que Rayân, le pharaon d'alors, eut un double songe. Il vit sept belles vaches qui avaient le ventre en fer et dont les pis versaient du lait en abondance. Puis apparurent sept vaches maigres dont les yeux lançaient des étincelles de feu, et dont les cornes ressemblaient à d'énormes lances. A l'aspect de ces vaches, le roi eut peur ; et voilà que chacune d'elles se précipita sur une des vaches grasses, et la dévora. Puis tout disparut. Le roi se retourna, et aperçut à sa droite sept épis verts comme des tiges d'émeraudes, avec des feuilles pourprées. Le roi saisit un de ces épis, l'égrena dans sa main, et il s'en détacha une telle quantité de grains, qu'ils remplirent le giron de sa tunique. Le prince émerveillé considérait ces grains, et voilà que tout à coup ils se métamorphosèrent en perles qui se rangèrent en colliers. Le roi à cette merveille resta comme interdit. Mais soudain apparurent sept épis fanés, d'un jaune mort. Pharaon en égrena un ; mais il n'en sortit pas un seul grain. Alors le roi s'éveilla, et, tout agité, il appela les devins et les prêtres, leur raconta sa double vision, et leur en demanda le sens. Mais Dieu, pour amener l'élévation de Joseph, leur fit oublier en ce moment leur science divinatoire. « Ce ne sont là, dirent-ils, que de vains fantômes, et nous ne savons pas expliquer ces visions. »

L'échanson Abroûhâ se présenta au roi, baisa la terre, et resta immobile : « Que veux-tu ? lui dit Rayân. — Prince, permettez-moi d'aller jusqu'à la prison ; j'y ai vu autrefois un jeune homme appelé Joseph, qui s'entend merveilleusement à interpréter les songes. S'il existe encore, il

expliquera certainement le vôtre. » Rayân envoya l'échanson vers Joseph.

Abroûhâ se présenta au fils de Jacob, et s'excusa de l'avoir oublié pendant sept ans. « Ce n'est pas ta faute, dit Joseph. Dieu conduit tout. — Quoi qu'il en soit, reprit vivement l'échanson en s'attribuant le songe du roi, voici le sujet de ma visite. J'ai eu un songe. » Et il raconta la vision de Rayân. « Ce songe-là, ce n'est pas toi qui l'as eu. Il n'y a que les rois ou les enfants des rois qui aient de ces visions : et, de plus, elles ne viennent que dans une nuit de vendredi. — Tu dis vrai, ce songe appartient au roi. — Je te l'ai dit. Retourne donc à ton maître, et donne-lui le conseil que voici : Semez abondamment toute l'Égypte pendant sept années consécutives; moissonnez, mais laissez les grains en épis, et serrez-les dans cet état; ils se conserveront mieux. N'égrenez que ce qui sera nécessaire aux besoins de chaque année. Ensuite il arrivera sept années de sécheresse, de stérilité et de famine, qui emporteront presque toutes les réserves. L'année suivante, les eaux du fleuve abreuveront généreusement les terres, et l'abondance renaîtra, et l'olivier fructifiera, et la vigne donnera ses raisins. »

L'échanson s'empressa d'aller rapporter à Rayân les paroles de Joseph. « Qui t'a donné cette interprétation? dit le roi à l'échanson. — C'est Joseph, ce jeune Hébreu qui est en prison. — Comment! dit le roi à ses courtisans, Joseph est encore en prison? — Oui, prince. — Qu'on me l'amène; cependant, que ce soit de son plein gré, car c'est lui qui s'est choisi en quelque sorte la prison pour demeure. » L'échanson s'empressa de rapporter à Joseph les paroles du roi. « Va, lui dit Joseph, retourne auprès de ton maître, et prie-le d'appeler les femmes qui se sont coupé les doigts au festin de Zolaykha, et de leur deman-

der si j'ai rien fait pour les séduire. » L'échanson partit et transmit ces paroles au pharaon. Rayân appela aussitôt Zolaykha et les autres femmes qui avaient assisté au festin, et les questionna. Toutes protestèrent de l'innocence et de la pureté de Joseph.

Abroûhâ courut annoncer à Joseph cette déclaration, et Joseph en rendit grâces à Dieu.

Le pharaon dit à son conseil : « Certes, ce jeune Hébreu est un homme de bien, je veux me l'attacher et le combler d'honneurs, et je vais le recevoir ici en grande pompe. »

Rayân ordonna alors de préparer le grand hippodrome de son palais, de le parer et d'y rassembler le peuple. Cet hippodrome avait une étendue de trois milles carrés. Le pharaon y descendit, et, quand il fut près d'y entrer, on en ouvrit la grande porte, dont le bruit retentit dans tout Memphis. En même temps on hissa au-dessus de cette porte un pavillon vert ; le bruit de la porte et la vue du pavillon annonçaient au peuple l'arrivée du pharaon dans le grand hippodrome.

Dès que le roi fut arrivé, on planta au milieu de l'espace un dattier d'or avec des feuilles d'émeraudes. Cinq cents officiers de la cour, portant chacun un plateau d'argent sur lequel étaient des poudres de musc et d'ambre, bordaient le chemin depuis la prison de Joseph jusqu'à l'hippodrome. Rayân remit à son vizir sa couronne, son étendard, sa lance, son épée, son manteau royal, son cheval appelé Tammâh. Le roi seul montait ce cheval. « Va, dit Rayân à son vizir, va, avec les grands de la cour, te présenter à Joseph, pare-le de tous ces insignes de ma royauté, fais-le monter sur mon cheval, déploie au-dessus de sa tête mon étendard royal, et revenez ici tous en grand appareil. Je fais Joseph mon serviteur particulier, mon

premier ministre. » L'ordre du roi fut exécuté immédiatement : et le premier vizir marchait à côté de Joseph et lui tenait l'étrier.

Lorsque Joseph fut sur le point de quitter la prison, tous les reclus se pressèrent autour de lui, et le supplièrent de prier Dieu pour eux. Alors Joseph levant les mains au ciel : « Mon Dieu, dit-il, regarde ces hommes d'un œil de miséricorde. » Et, au moment où le fils de Jacob franchissait le seuil de la prison, l'ange Gabriel avec soixante-dix mille anges vint faire ses compliments à Joseph, et lui dit : « Réjouis-toi : voilà l'accomplissement de la promesse qui t'a jadis été faite dans le puits. »

Joseph s'avança avec un cortége pompeux, au milieu de la foule et des soldats rangés sur son passage. Il rayonnait de bonheur et de beauté : cinq cents officiers jetaient sur sa route la poudre de musc et d'ambre. Lorsque Joseph approcha de la porte de l'hippodrome, les grands pontifes allèrent à sa rencontre, le soutinrent par le bras pour l'aider à descendre de cheval, puis marchèrent devant lui, et l'introduisirent près du pharaon. Rayân se leva de son siége, et y fit asseoir Joseph à sa place. — « Je connais ta vertu, ta fidélité, ton intelligence, lui dit le roi, et, à compter de ce jour, je te donne tout pouvoir. Je me repose sur toi du soin des affaires de l'Égypte. Tu siégeras comme moi sur un trône : seulement ton trône aura quatre doigts de moins que le mien en hauteur. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à la foule qui l'entourait, vous voyez en Joseph le dépositaire de ma puissance, le représentant de mes volontés ; il veillera au salut du pays. » Dès ce moment, Rayân ne s'occupa plus pour ainsi dire des affaires de l'État ; retiré dans son palais, il laissa le gouvernement aux mains du vertueux Hébreu.

X

Gouvernement de Joseph. — Misère de Zolaykha. — Joseph devient son époux.

Foutfyr était mort, et l'histoire des séductions de Zolaykha était oubliée. Joseph s'attira l'admiration publique par sa sagesse et sa justice. Il eut soin que l'Égypte fût bien cultivée et ensemencée dans toute son étendue ; et, à l'époque des moissons, il recommandait toujours de laisser les grains en épis.

Sept années se passèrent de la sorte ; puis vinrent les sept années de sécheresse et de disette. Bientôt on eut recours aux réserves de Joseph, qui alors ouvrit les greniers publics. La première année, il vendit à prix d'or et d'argent ; il recueillit ainsi tout l'or et l'argent de l'Égypte jusqu'à la dernière obole. La seconde année, on acheta les denrées en échange des bijoux et des parures ; la troisième, en échange des esclaves ; et, par là, esclaves et parures passèrent entre les mains de Joseph. La quatrième année, on acheta les grains aux dépens des chevaux, des chameaux, des mulets, des troupeaux ; la cinquième, on aliéna les demeures, les constructions, et, la sixième, on vendit les champs et les propriétés rurales. Joseph avait acquis ainsi toutes les richesses de l'Égypte. La septième année, les Égyptiens au désespoir vinrent le trouver : « Vends-nous du blé au prix de nos propres personnes ; car nous ne possédons plus rien. — Vous accepteriez vraiment cette condition ? — Quoi ! n'est-il pas plus avantageux d'être esclaves de qui nous nourrira que de mourir de faim ? » Joseph accepta le marché.

Zolaykha fut atteinte des mêmes malheurs que le reste

des Égyptiens. Il lui fallut aussi vendre ses bijoux, ses parures, ses palais, tout ce qu'elle possédait, car elle eut faim : sa fortune s'évanouit; elle fut réduite à abandonner Memphis, et à se contenter, pour demeure, d'une simple cabane en tiges de maïs sur le bord d'un chemin. Elle traînait ses jours dans la misère; la souffrance l'usa, hâta les outrages de la vieillesse ; et, pour comble de calamité, elle devint aveugle. Néanmoins elle adorait toujours une petite idole qu'elle gardait chez elle, c'était son dieu; Zolaykha ne le quittait plus.

Joseph était tout-puissant, et son nom inspirait partout le respect et la crainte. Il sortait une fois par an en grande pompe, pour inspecter par lui-même les gouverneurs, les chefs des différentes branches d'administration dans Memphis et dans la plupart des provinces. Les hennissements de Tammâh, le cheval de Joseph, s'entendaient jusqu'à une distance de deux milles; et, comme Tammâh avait soin de ne hennir que lorsque Joseph le montait, il annonçait ainsi à tous les grands, à tout le peuple, à Memphis entière, que Joseph venait de monter à cheval. Le cortége du ministre hébreu se rassemblait de suite; car il ne sortait jamais qu'avec six mille hommes, et pas un costume, dans une si grande foule, ne ressemblait à un autre. Mille jeunes guerriers, armés de lances, le précédaient. Mille autres Égyptiens, portant à la main une baguette d'or, le suivaient immédiatement. Le reste du cortége se composait de mille chevaux de rechange richement caparaçonnés; de mille étendards flottants au vent; de mille enseignes; de mille tambours dont le bruit se mêlait aux acclamations de la multitude enthousiasmée.

La malheureuse Zolaykha, vêtue d'une grossière tunique de laine, se tenait sur le bord du chemin lorsqu'elle entendait approcher le cortége de Joseph, et, quand Joseph

passait, elle l'appelait du plus fort de sa voix et implorait son secours. Mais les cris des spectateurs, les sons des tambourins, étouffaient ses cris. Enfin, désespérée de tant souffrir, un jour elle s'adresse à son idole : « Ignoble idole, dit Zolaykha, fi de toi; et fi de qui t'adore! tu n'as pitié ni de ma vieillesse, ni de ma débilité, ni de ma peine. A présent, je te répudie; le Dieu que je veux avoir, c'est le Dieu qui a élevé Joseph au trône de l'Égypte, et l'a couronné de gloire. » Et Zolaykha brisa sa statue : dès ce moment, matin et soir, elle invoquait le Dieu du fils de Jacob.

Un jour que Joseph passait au milieu des grands et de la foule, près du triste réduit de Zolaykha, elle se mit à crier de toutes ses forces : « Gloire au Dieu qui des rois orgueilleux fait des esclaves, et des esclaves dociles et purs fait des rois! » Soudain Dieu ordonna au zéphyr de porter ces paroles à l'oreille de Joseph; Joseph s'émut, et dans ses yeux brillèrent quelques larmes. Puis, s'adressant à un de ses serviteurs : « Vois, lui dit Joseph, ce que désire cette bonne vieille, et donne-lui ce qu'elle demande. » Le serviteur la conduisit à la demeure de Joseph. Zolaykha paraissait alors avoir quatre-vingt-dix ans.

Joseph, rentré dans son palais, quitta, comme d'habitude, ses habits de soie, revêtit une tunique grossière, et, se renfermant dans son oratoire, il se prosterna devant Dieu et pria. Puis il se rappela la femme qu'il avait entendue louer le Dieu puissant; il la fit appeler : « Que désires-tu, ma bonne vieille? lui dit-il. — Ce que je désire, il n'y a que Joseph qui puisse me l'accorder, reprit-elle d'un ton affligé, et la tête tristement baissée. — Je t'ai entendue prononcer de saintes paroles, mon cœur s'en est ému. Dis-moi ce que tu veux. — Joseph, reprit Zolaykha d'une voix attendrie, comme tu m'as vite oubliée! — Et qui donc es-tu? Quel bien ai-je reçu de toi? — C'est

moi qui ai tant cherché à te rendre heureux, qui t'ai fait bâtir la demeure des plaisirs, qui t'ai assis sur le trône du pharaon, qui t'ai mis la couronne sur la tête, hélas ! Je suis Zolaykha. — O mon Dieu ! Dieu de la vie et de la mort, Dieu immortel ! Quoi ! Zolaykha, tu es encore de ce monde, toi, objet de trouble et de peines ! — Joseph, tu me reproches d'être encore de ce monde ! Eh oui ! que ne suis-je morte depuis longtemps ! — Dieu ! que sont devenues ta beauté, tes grâces, ta grandeur, ta fortune ? dit Joseph, les larmes aux yeux. — Tout cela a disparu par la volonté de celui qui t'a retiré de ta prison, et t'a accordé la puissance qui t'environne aujourd'hui. — Zolaykha, je te donne, à ton choix, trois demandes à m'adresser, je te promets de te les accorder ; et ensuite tu te retireras d'ici. — Me jures-tu d'accomplir ce que tu me proposes là ? — Je te le jure par la barbe blanche d'Abraham. — Prie ton Dieu de me rendre en même temps la vue, la jeunesse et la fraîcheur de l'embonpoint. » Joseph pria Dieu, et ce premier vœu fut exaucé. Zolaykha ouvrit les yeux, et les fixa en souriant sur Joseph. « Prie Dieu maintenant, ajouta-t-elle, de me rendre mes grâces et ma beauté d'autrefois. » Joseph pria, et la prière fut exaucée. Et, à l'aspect des charmes de Zolaykha, il détourna les yeux. « Hâte-toi, dit-il tout ému, hâte-toi de me faire ta troisième demande. — Ma troisième demande... est que tu m'épouses. » Joseph, comme frappé de la foudre, resta muet, interdit, le regard abaissé vers la terre. Alors Gabriel apparut subitement au fils de Jacob. « Dieu te salue, lui dit l'ange, et te recommande de ne point repousser les vœux de Zolaykha : épouse-la, et qu'elle soit ta femme dans ce monde et dans l'autre. » Joseph épousa Zolaykha. Les anges vinrent en complimenter le fils de Jacob, qui, avec eux,

rendit grâces à Dieu, et pria que, pour combler son bonheur ici-bas, il lui fût accordé de voir bientôt Jacob.

Il fit construire pour Zolaykha un palais magnifique, à douze faces. L'or, l'argent, les pierreries, y étincelaient de toutes parts. C'est dans ce palais que Joseph consomma son mariage avec Zolaykha. Mais, avant de s'unir avec elle, il lui dit : Dieu t'a-t-il donné quelque enfant de Foutfyr? — Il était impuissant. » Joseph s'unit avec Zolaykha, et, d'une seule couche, elle lui donna deux fils, beaux comme le soleil et la lune. L'un fut appelé Afrâm, et l'autre Ofraytham *.

XI

Arrivée des frères de Joseph en Égypte. — Ils s'en retournent, puis reviennent avec Benjamin.

Pendant les années de stérilité, la disette se fit sentir aussi en Syrie et au pays de Chanaan. Jacob et ses enfants et leurs troupeaux eurent faim. Le vieillard dit à ses fils : « Voyez en quelle détresse nous sommes. — Et que faire? — Allez en Égypte acheter des grains. — Père, comment pouvez-vous penser à nous envoyer chez ces pharaons de la terre, que vous savez être nos ennemis? — Je sais, mes enfants, que l'Égypte a pour représentant du roi, pour dépositaire du pouvoir, un homme juste. Allez, vous le saluerez de ma part, et il vous vendra du grain. »

Les dix fils de Jacob partirent chacun avec un chameau et un sac d'argent. Arrivés à la frontière de l'Égypte, ils furent arrêtés par un officier que Joseph avait posté pour garder l'entrée du pays. « D'où êtes-vous, dit l'officier

* Manassès et Éphraïm.

aux voyageurs, et qui êtes-vous? — Nous sommes les fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham. — Vous êtes tous enfants de Jacob? — Oui, tous. — Nul ne peut pénétrer en Égypte que par la permission directe de l'azyz. Je vais lui écrire. » Et il traça ces mots :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Or sus, je vous informe que, sur ma frontière, il vient de se présenter à moi dix hommes; je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que ces étrangers. Ils se disent fils du prophète Jacob. La famine sévit aussi dans leur pays, et ils viennent acheter des provisions. Dois-je les laisser entrer en Égypte, ou non? »

Joseph, surpris et ému à la lecture de cette lettre, écrivit de suite :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Or donc, au reçu de cette lettre, envoyez-moi les enfants de Jacob. Faites-les traiter avec tous les égards possibles. Nul d'aussi grand qu'eux n'est jamais venu de Syrie en Égypte »

Dès ce jour même, Joseph fit préparer son palais et la ville de Memphis pour l'arrivée de ses frères. On décora les places publiques, les rues, les marchés, les édifices. Joseph en même temps se fit dresser un pavillon tout orné de pourpre, et y plaça son trône.

On alla au-devant des fils de Jacob, et on les introduisit dans Memphis au milieu d'une foule considérable, et avec un appareil extraordinaire. Les étendards flottaient de toutes parts, les trompettes retentissaient, la ville était pavoisée comme en un jour de fête. Et les fils de Jacob marchaient stupéfaits, et ne savaient que penser de toute cette cérémonie ordonnée pour eux. Joseph, assis sur son trône, attendait ses frères; des interprètes hébreux étaient debout à sa droite et à sa gauche, devant des faisceaux

d'étendards. A peu de distance était un immense tas de blé, sur lequel était placé un sâ*, où étaient tracés ces mots : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » Lorsque les frères de Joseph furent arrivés près de la porte du pavillon, un officier leur demanda encore qui ils étaient et d'où ils venaient. « Nous sommes les fils du prophète Jacob; nous désirons nous présenter à l'azyz pour acheter des provisions. »

Joseph les laissa attendre trois jours avant de les recevoir. Au matin du quatrième jour, on les introduisit. « Certes, disaient-ils, tout émerveillés de l'éclat qui les entourait, jamais il n'y a eu de magnificence pareille à celle de l'azyz d'Égypte. » Joseph avait la figure cachée sous le *litham*, ses frères ne purent donc le reconnaître. Ils s'assirent au pied du trône, et ils n'osaient lever les yeux. Joseph considérait ses frères, jouissait de leur présence : il y avait alors quarante ans qu'il ne les avait vus. Enfin il leur fit demander pourquoi ils étaient venus en Égypte. « Prince, dirent-ils, la Syrie souffre de la famine, ainsi que l'Égypte. Nos familles ont faim. Notre père nous a envoyés à toi pour acheter du blé. — Soyez les bienvenus, » dit Joseph. Et il reçut leurs sacs d'argent et leur fit mesurer du blé. Mais il recommanda secrètement de replacer, à leur insu, l'argent dans leurs sacs.

Avant de congédier ses frères, Joseph leur dit : « Je vous ai traités avec déférence et générosité. — Que Dieu t'en récompense! — Maintenant, je désire que vous répondiez sans détour à ce que je vais vous demander. — Parle, nous sommes à tes ordres. — Combien Jacob a-t-il de fils? Jacob avait douze fils. Un d'eux, le plus beau d'en-

* Le *sâ*, ancienne mesure de capacité, valait trois *moudd*. Le *moudd* vaut deux rotl un tiers. Le rotl est évalué actuellement en Égypte à environ cinq cent soixante-seize grammes.

tre nous, alla faire paître nos troupeaux, et un loup l'a dévoré. Jacob en a tant pleuré, qu'il en a perdu la vue; ses yeux ne sont plus qu'un épais nuage blanc. — Et votre autre frère? — C'est le plus jeune de tous, le frère de Joseph. Jacob ne quitte pas un moment ce jeune enfant, c'est son unique consolation. — Il faut que vous m'ameniez ce jeune frère; je veux le voir. Rappelez-vous que, si vous revenez sans lui, je ne vous laisserai plus livrer de blé. — Nous prierons notre père de céder à ton désir. — Dites à Jacob que l'azyz d'Égypte le salue et compatit à ses peines. »

Les fils de Jacob partirent. Dès qu'ils furent arrivés chez leur père : « Comment vous a paru l'azyz d'Égypte? leur dit le vieillard.— C'est la générosité et la bonté mêmes. — Avez-vous reconnu quelle est sa religion? — Il a la foi de nos ancêtres, la foi d'Abraham. Il s'est informé de notre famille; nous avons satisfait à ses questions, et nous lui avons dit qu'un de nos frères avait été dévoré par le loup, et que l'autre était auprès de vous. Alors il nous a ordonné de lui conduire notre plus jeune frère; sinon, on ne nous vendra plus de blé. Laisse-nous emmener Benjamin à notre premier voyage : nous aurons soin de lui. — Mes enfants, reprit alors Jacob en pleurant, comment puis-je me fier à vous, après ce qui est arrivé à Joseph? Ne parlons plus de cela. Voyons ce que vous apportez d'Égypte. » On ouvrit les fardeaux, et on y trouva l'argent. « Que voulez-vous de plus? dirent les fils de Jacob; voilà les provisions et notre argent avec elles. — Je ne laisserai partir Benjamin, dit le patriarche, que lorsque vous m'aurez juré de ne revenir qu'avec lui. » Et ils le jurèrent.

Quelque temps après, on se disposa pour un second voyage. Jacob para Benjamin, le peigna, lui tressa les

cheveux, les parfuma, les entremêla de perles, le ceignit de la ceinture d'Ishâc, lui mit au doigt l'anneau d'Abraham, le chaussa des sandales de Seth, et le monta sur une chamelle issue des chamelles d'Ismaël. Les frères de Benjamin se parèrent de leur côté : ils peignèrent et tressèrent leurs cheveux, revêtirent leurs plus beaux habits, se coiffèrent de leurs turbans, ceignirent leurs reins, prirent leurs sabres, et enjambèrent leurs chameaux. « Ayez soin de votre frère, leur dit Jacob au moment du départ; défiez-vous des ruses du diable. Cet enfant est plus jeune que vous; ayez pour lui toute déférence, et qu'il serve d'interprète entre vous et l'azyz. Encore une recommandation. Quand vous entrerez dans Memphis, séparez-vous pour entrer par plusieurs portes; car la foule, en vous voyant tous ensemble, pourrait s'étonner, vous fixer trop attentivement, et vous jeter le *mauvais œil*. » La caravane partit.

Elle fut arrêtée encore sur les limites de l'Égypte, car l'officier gardien de la frontière ne les reconnut pas d'abord sous leur nouvel accoutrement : « Eh ! leur dit-il ensuite, quel est ce nouveau jeune homme ? Je n'ai rien vu de plus beau après notre azyz. — Nous l'amenons par l'ordre de l'azyz même. » L'officier écrivit aussitôt à Joseph, lui annonça l'arrivée des fils de Jacob avec un nouveau frère d'une beauté admirable. Joseph répondit : « Garde auprès de toi les fils du prophète pendant trois jours; mais aie soin de les traiter avec tous les égards dus à leur naissance et à leur nom. »

Joseph alla annoncer à Zolaykha le retour des enfants de Jacob : « Ce sont mes frères, dit-il; ils m'ont, il est vrai, arraché à mon père et vendu comme esclave, mais ce sont eux qui ont été la première cause de ma grandeur. Zolaykha, pare ton palais avec toute la magnificence possible,

afin qu'ils voient ce que Dieu accorde aux hommes de bien. »

Zolaykha fit orner, comme pour une fête, les sept grandes cours du palais de Joseph, et poster dans chacune trois mille cavaliers superbement équipés, et portant tous des bannières. On dressa aussi un pavillon à quatre portes, carré et tout à jour, construit en ébène et en bois d'arar, dont les pièces étaient liées entre elles avec de grandes baguettes d'or. Le trône de Joseph fut placé au centre; à droite et à gauche, devaient se tenir rangés cinq cents jeunes Égyptiens encore imberbes, tous vêtus de vêtements différents, parés de pendants d'oreilles et de riches ceintures, portant en main des coupes d'or et des coupes d'argent remplies de musc, d'ambre, d'eau de rose. Joseph, en même temps, revêtit la chemise ou tunique dont Dieu l'avait paré dans le puits par la main de Gabriel. Cette tunique venait du paradis, et son éclat éblouissait les yeux. Il ceignit son sabre, plaça le bandeau royal sur son front, la couronne sur sa tête, et l'anneau à sa main. Ainsi paré, Joseph, au haut de son trône, avait la beauté de soixante-dix beautés.

Ses frères arrivèrent à l'entrée de la première cour. Au spectacle imposant des gardes, des chevaux, des costumes si variés, le cœur leur bondit d'étonnement et de crainte. L'impression fut encore plus vive lorsqu'ils entrèrent dans les deux cours suivantes, qui étaient remplies de soldats sous les armes. Enfin ils pénétrèrent dans la grande cour, et se dirigèrent vers le pavillon. A l'entrée était une grande cuvette d'or pleine de parfums. Benjamin y plongea la main et la passa ensuite sur ses vêtements. Ses frères le gourmandèrent et lui donnèrent un soufflet. « Arrêtez, leur dit-on, ne maltraitez pas ce jeune homme, ces parfums ont été exposés là pour vous; secouez la poussière du

voyage et parfumez-vous. » Ils obéirent, puis on les introduisit devant Joseph. L'azyz avait la face couverte depuis le menton jusqu'aux yeux. Mais, lorsque Benjamin l'aperçut, il dit en hébreu à ses frères : « Comme ces yeux ressemblent aux yeux de Joseph ! — Tais-toi, sot que tu es, lui dirent ses frères, baisse la tête, et sois plus respectueux. »

XII

Repas. — Déférence de Joseph pour Benjamin. — Départ des fils de Jacob. — On les rappelle. — Ils repartent.

Joseph, à l'aspect de Benjamin, sentit ses yeux se gonfler de larmes; mais il raffermit son courage, fit asseoir ses frères, et, après les avoir questionnés sur Jacob, il ordonna de servir à manger.

Six tables furent dressées. Les mets étaient en grand nombre, et disposés dans des plats d'or et d'argent. « Asseyez-vous deux à deux à chaque table, » dit Joseph à ses convives. Ils obéirent; mais Benjamin resta seul, et il n'osait manger. « Pourquoi ne manges-tu pas? lui dit Joseph. — Prince, tu m'as en quelque sorte défendu de manger; lorsque tu as dit à mes frères de se placer deux à deux, je suis resté seul.... — Alors veux-tu t'asseoir avec moi? Nous mangerons ensemble comme deux frères. » Et Joseph descendit de son trône, et alla s'asseoir avec Benjamin. Les autres fils de Jacob, jaloux de cette prévenance, se regardaient les uns les autres d'un œil agité et inquiet. Benjamin mangeait, et ses regards ne quittaient pas un moment Joseph. « Tu ne manges pas tranquille,

lui dit Joseph; tes yeux sont constamment fixés sur moi. — Prince, j'avais un frère qui te ressemblait... un loup l'a dévoré. — Non, un loup ne l'a pas dévoré; tu retrouveras ton frère.... Donnez-moi, dit ensuite Joseph à ses serviteurs, la coupe remplie d'eau de rose et de miel. » Et il but et présenta ensuite la coupe à Benjamin, qui but aussi.

Alors les dix autres frères murmuraient entre eux, et leur regard louche témoignait de leur jalousie. « Voyez, se disaient-ils, quel bonheur a Benjamin. On nous le préfère; l'azyz le met bien au-dessus de nous. Benjamin ne manquera pas de se prévaloir de tous ces égards, de s'en faire un mérite aux yeux de notre père. — Donnez-moi de nouveau la coupe, » dit Joseph, qui avait entendu les paroles de ses frères. Et Joseph fit offrir la coupe à ses convives, qui burent et se mirent ensuite à baiser la coupe. « Pourquoi baiser ainsi cette coupe, comme si vous vouliez la boire? dit Joseph. — Dieu nous en préserve; c'est simplement par admiration : nous trouvons cette coupe si belle! »

Le repas fini, Joseph se replaça sur son trône, et y fit monter Benjamin avec lui. Et il lui parlait de Jacob et de la famille. « Es-tu marié? lui dit-il enfin. — Oui, et Dieu m'a donné trois fils. — Quels sont leurs noms? — L'un s'appelle Loup. — Comment! tu es fils d'un prophète, et tu donnes à ton fils un nom de bête sauvage?—Mes frères nous ont assuré qu'un loup avait dévoré Joseph; et j'ai nommé mon fils Loup, afin que toutes les fois que je le prononcerais, ce nom me rappelât mon malheureux frère. — Comment as-tu nommé ton second fils? reprit Joseph, ému jusqu'aux larmes.—Je l'ai nommé le Sang. — Pourquoi? — En mémoire de ce que mes frères nous apportèrent la chemise de Joseph toute souillée de sang. Toutes

les fois que je répète le nom de mon fils, je me souviens de mon frère, et je pleure. » Joseph ne put retenir ses larmes, et il sortit pour pleurer. Revenu auprès de Benjamin, il lui dit encore : « Comment as-tu appelé ton troisième fils? » Benjamin soupira, et l'œil humide de larmes: « Je l'ai appelé Joseph, et, toutes les fois que je prononce son nom, je me ressouviens de mon frère. » Joseph, profondément agité, dit en lui-même : « Si Benjamin a une si grande douleur de ma perte, quelle doit être la douleur de mon père ! »

Cependant les frères de Joseph se préparèrent à repartir. On remplit leurs sacs de provisions et de grains, et Joseph dit à son fils : « Cache ma coupe dans le sac de Benjamin, mais assez adroitement pour que personne ne s'en aperçoive. » La coupe fut cachée. On se mit en route.

Quelques instants après, Joseph demanda sa coupe, comme s'il eût ignoré ce qu'elle était devenue. On ne la trouva pas : « Que l'on coure, dit-il, après ces Hébreux. » Et un des premiers officiers du palais se mit à leur poursuite avec une troupe de cinq cents hommes. On atteignit la caravane. « Vous êtes des voleurs, cria-t-on de loin aux Hébreux : arrêtez ! — Pourquoi? qu'avez-vous perdu? — Vous avez volé la coupe de l'azyz. Retournez sur vos pas. » Et on les ramena à Memphis.

Arrivés en présence de Joseph : « Prince, lui dirent-ils, pour quel motif nous appelles-tu devant toi? — Répondez-moi. Ne vous ai-je pas traités avec bienveillance et générosité? Ne vous ai-je pas donné une charge de grains en sus de ce que vous désiriez? Ne vous ai-je pas engagés moi-même à revenir bientôt en Égypte : — Oui. — Que dois-je faire maintenant? Comment dois-je vous punir d'avoir dérobé ma coupe? — Prince, nous n'avons rien dérobé. Dieu nous préserve d'un pareil vol ! — Dites-moi

vous-mêmes, dites-moi quelle doit être, d'après votre religion, la punition de celui qui aura pris ma coupe? — Il doit être ton esclave : voilà la punition de son crime.— Alors, je puis fouiller dans vos sacs? — Certainement! cherche partout où tu voudras. »

On ouvrit et fouilla les sacs, et l'on ne trouva rien. Mais on n'avait point ouvert le sac de Benjamin. Cette exception blessa l'amour-propre des autres fils de Jacob, et une colère concentrée et jalouse les agitait. « Fais donc ouvrir le sac de Benjamin, dirent-ils à Joseph, afin qu'il ne tire pas vanité, et n'aille pas se faire un mérite auprès de notre père des témoignages de ta déférence, ni s'enorgueillir de ce que tu l'as fait monter avec toi sur ton trône, ni répéter que tu t'es assis à table avec lui, et qu'il ne puisse pas dire à Jacob : — L'azyz a soupçonné et accusé mes frères d'avoir volé sa coupe, mais moi, je n'ai point eu à subir d'épreuve humiliante ; l'azyz a fouillé dans leurs sacs, mais il n'a pas fouillé dans le mien. — Savez-vous pourquoi je ne cherche pas dans le sac de Benjamin? — Non, nous ne le savons pas. — C'est parce que votre père vous a fait promettre et jurer que vous lui ramèneriez Benjamin. — Cela est vrai, et nous l'avons promis. »

On ouvrit le sac de Benjamin, et l'on en retira la coupe. La surprise, la consternation apparut sur tous les visages ; les frères de Benjamin pâlirent : « Voleur! lui dirent-ils en hébreu ; infâme voleur! Quel motif si étrange a pu te pousser à dérober cette coupe? — Mes frères, je vous le jure par la barbe blanche d'Abraham, je n'ai point pris cette coupe. — Comment! ne vient-on pas de la retirer de ton sac? » Et ils frappèrent Benjamin sur la face. « Arrêtez, leur cria-t-il avec une noble fermeté ; arrêtez! vous avez, vous aussi, volé l'argent qui était le prix du grain

que vous avez apporté à notre père la première fois ; vous avez, vous aussi, enfermé, caché cet argent dans vos sacs j'ai fait comme vous, moi aussi, j'ai volé, j'ai pris cette coupe, et je l'ai enfouie dans mon sac. — Nous n'avons rien à répondre, reprit Roubil en regardant ses frères. » Et Benjamin, dans son émotion, allait leur rappeler l'aventure de Joseph ; mais il se souvint des recommandations de l'azyz, et il se tut.

« M'en croirez-vous ? dit Joseph à ses frères ; vous êtes tous des voleurs. Benjamin a volé ; un de ses frères, appelé Joseph, volait aussi autrefois. Vous êtes des hommes au cœur méchant, à l'âme sans pitié et sans générosité. — Prince, répondirent-ils, le père de cet enfant est un vieillard accablé par l'âge ; prends l'un de nous pour esclave à la place de Benjamin, et mets ainsi le comble à tes bontés pour nous. — Est-ce donc qu'il est dans la loi de votre ancêtre Abraham de prendre l'innocent pour le coupable ? Dieu me préserve de garder esclave un autre que celui qui avait ma coupe ! Je n'aime point l'injustice. » Et il ordonna aussitôt que l'on emmenât Benjamin.

Désespérant de pouvoir se faire rendre leur frère, les fils de Jacob sortirent et délibérèrent entre eux sur les moyens de se tirer d'embarras. « Vous savez, dit le plus sage d'entre eux, Juda, vous savez que notre vieux père, se rappelant le malheur de Joseph, nous a fait jurer, au nom du ciel, de ramener Benjamin. Je ne veux pas rentrer au pays de Chanaan avant que notre père ne me le permette, ou que Dieu ne décide mon retour. Vous, partez ; informez notre père que son fils s'est rendu coupable de vol, que nous ne l'avons pas vu quand il a commis ce crime, mais que nous avons dû nous rendre aux preuves de l'évidence. Dites à Jacob : « L'azyz a retenu Benja-« min, et Juda a juré de ne pas rentrer en Chanaan sans tes

« ordres, ou sans l'ordre de Dieu. » La caravane partit.

Juda revint au palais de l'azyz. « Pourquoi t'es-tu séparé de tes frères? dit Joseph à Juda. — Tu as gardé mon frère en otage, laisse-moi avec lui, garde-moi. » Joseph consentit à cette demande, et fit placer Juda avec Benjamin. Ils furent traités avec la plus grande magnificence, et ils n'avaient d'autre demeure que le palais même de l'azyz.

Les fils de Jacob, en arrivant chez leur père, le saluèrent tous ensemble. Mais le vieillard n'aperçut ni Benjamin ni Juda. « Qu'avez-vous fait de Benjamin et de Juda? dit-il d'une voix forte et émue. — Benjamin, ton fils si cher, a volé la coupe de l'azyz, et l'azyz l'a retenu captif. Nous te le jurons, nous n'avons fait aucun mal à ton fils. — Mais Juda? — Juda est demeuré en Égypte. Il n'a pas osé venir se présenter devant toi; il cherche à obtenir la liberté de son frère. » Et le vieillard pleurait. Puis, relevant la tête lentement : « Oh! non, non! mon enfant n'a rien volé, j'en suis sûr, malgré tout ce que vous me dites. L'azyz a voulu le garder auprès de lui... » Puis Jacob poussa un grand cri et s'évanouit.

Le vieux patriarche, revenu à lui-même, regarde tristement ses fils, et, d'une voix lente : « O mes enfants! que tous les actes de votre vie me sont pénibles, douloureux! vous me privez de mes fils. C'est l'un... puis c'est l'autre!! »

Et le chagrin accablait Jacob; tous ses jours étaient pleins de larmes, de regrets, de souffrance. Il épanchait ses peines, sa tristesse, sur tous ceux qui passaient, qui venaient à lui. Il laissait éclater ses sanglots; il exhalait ses plaintes. Dieu en fut contrarié, et lui dit :

« Tu ne penses qu'à Joseph, tu ne parles et ne t'occupes que de tes deux fils: tu en négliges tes devoirs de piété;

si tu continues, j'efface ton nom de la liste des prophètes, et je te fais inscrire parmi les indociles et les hommes sans courage. » Jacob, effrayé, poussa un profond soupir, se troubla, s'évanouit. Revenu à lui-même, il leva les yeux au ciel : « Mon Dieu, mon Seigneur et mon maître, dit-il, je te le jure, je ne prononcerai plus le nom de Joseph avant que tu me permettes de le prononcer. »

Quelques jours après, Jacob, assis à l'entrée de sa cabane, entendit venir ses fils. Il crut distinguer une voix qui ressemblait à celle de Benjamin. Il sentit ses yeux s'humecter de larmes, et il allait prononcer le nom de Joseph. Mais il se rappela la promesse qu'il avait faite à Dieu. Gabriel alors vint lui annoncer que bientôt il reverrait Joseph, et recouvrerait la vue. Le patriarche fut frappé de cette nouvelle; il dit à ses fils : « Hâtez-vous, partez; allez à la recherche de Joseph, et amenez-moi Benjamin. Ne désespérez pas de la bonté de Dieu. — Mais Joseph est mort depuis longtemps, et Benjamin est retenu prisonnier en Égypte. — Apportez-moi de l'encre et une feuille à écrire... Roubil, écris ce que je vais te dicter :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« De la part du malheureux et désolé Jacob-Israël, fils d'Ishâc, fils d'Abraham, à l'azyz d'Égypte.

« Or, prince, nous sommes une famille que Dieu a éprouvée par l'adversité; pour nous, ce monde est sans calme, et le malheur nous frappe dans ce que nous avons de plus cher. Abraham, mon aïeul, a été éprouvé par le feu de Nemrod; mais Dieu, voyant le courage du patriarche, a changé le feu en fraîcheur salutaire et douce. Ishâc, mon père, a été aussi éprouvé par Dieu, qui lui demanda le sacrifice de son fils, et Dieu l'a récompensé de son obéissance. Moi, Dieu m'a éprouvé par la perte de mon fils Joseph, et j'ai pleuré jusqu'à en perdre la vue.

J'avais pour me consoler mon fils Benjamin ; tu m'en as privé; tu l'as gardé près de toi, sur un soupçon de vol. Mon fils ne peut s'être rendu coupable de vol, je te le jure par Dieu ; notre famille est pure. Ne m'enlève pas mon fils sous un motif injuste; car Dieu ne laisse jamais l'injustice impunie. »

La lettre fut pliée et scellée.

XIII

Retour des fils de Jacob en Égypte. — Contrat de vente de Joseph. — Il consulte sa coupe et condamne ses frères.

Les enfants de Jacob retournèrent en Égypte. Ils se présentèrent à Joseph, lui remirent la lettre : Joseph la reçut, la baisa, se retira dans son oratoire pour la lire, et versa des larmes.

Joseph reparut, la face toujours couverte, et dit à ses frères : « La lettre de votre père m'a profondément affligé. Je vous rendrai votre frère, mais je veux encore quelque chose de lui. Demain, je vous rappellerai ici. »

Ils furent en effet rappelés. Joseph avait convoqué une assemblée solennelle ; il avait à sa droite et à sa gauche, les pontifes, les prêtres, les hauts dignitaires de la cour. Les prêtres se tenaient dix par dix auprès de chacun des fils de Jacob.

Après un moment de silence, Joseph portant un regard sévère sur ses frères : « J'ai, leur dit-il, de grands reproches à vous faire : vous êtes coupables. Mais je vais vous adresser une proposition. Si vous y satisfaites, je vous pardonne tous vos torts, et je vous rends immédiatement Benjamin. — Prince, que veux-tu de nous? — Le voici :

j'ai trouvé dans mon cabinet un écrit en caractères hébreux. Quelqu'un de vous peut-il me le lire? — Nous pouvons tous le lire. Mais voilà Roubil qui déchiffre les caractères les plus obscurs et les plus difficiles. — Je sais toutes les langues, dit Roubil, j'en connais quatre cents. — Alors, reprit Joseph, j'ai rencontré en toi l'homme qu'il me faut. Afraytham, dit l'azyz à son fils, va demander à ta mère l'écrit en question, et apporte-le-moi. » Afraytham sortit, et revint un moment après avec l'écrit. Benjamin accompagnait Afraytham. Et les frères de Joseph concentraient avec effort leur dépit et leur jalousie. Ce fut bien pis encore lorsque Joseph tendit la main à Benjamin et le fit asseoir à côté de lui sur son trône... Joseph prend l'écrit que vient d'apporter son fils, et le donne à Roubil. Roubil l'ouvre, le regarde, pâlit, et l'écrit lui échappe des mains. « C'est, dit-il en hébreu à ses frères, le contrat de vente que nous avons fait et signé le jour que nous avons vendu Joseph. — Comment, se dirent-ils, cet écrit a-t-il pu tomber entre les mains de l'azyz? Certes, s'il vient à savoir que nous avons vendu notre frère, jugez de quelle manière il nous traitera. — Qu'y a-t-il donc? leur dit Joseph. Que discutez-vous? — Prince, reprit aussitôt Choumoun, cet écrit est très-vieux, et les lettres en sont peu visibles; le temps les a effacées. — Vous mentez, dit Joseph; vous me trompez, et je vais vous dévoiler votre fourberie. Donnez-moi cet écrit. Maintenant qu'on m'apporte ma coupe d'or : elle me dévoilera la vérité. »

Joseph saisit la coupe, la frappa sur le bord ; elle rendit un son aigu extraordinaire. Joseph approche l'oreille comme pour comprendre le sens de ce retentissement. Puis, relevant subitement la tête : « J'ai maintenant la preuve de votre mensonge ; vous êtes les plus fourbes des hommes, je n'aurai pour vous aucun égard. » Joseph fait

sonner de nouveau la coupe à son oreille, écoute ce second tintement, et dit alors à ses frères : « Vous avez prétendu qu'un loup avait dévoré un de vos frères : cela est-il vrai ? » Joseph fait encore tinter la coupe... « Cette fois la coupe m'annonce qu'un de vous a une singulière puissance : c'est que, lorsqu'il pousse un cri particulier, quiconque l'entend tombe mort ; et les femmes enceintes qui l'entendent avortent. — C'est moi, dit Choumoun, qui ai cette puissance. — Mais tu n'aurais donc pas pu, si tu l'eusses voulu, empêcher le loup de dévorer ton frère ? » Choumoun ne sut que répondre.

Joseph fait tinter la coupe, et l'écoute : « J'entends qu'un de vous a de singuliers accès de colère : dès qu'il s'irrite, des poils lui dressent entre les épaules, percent ses vêtements, et il ne se calme que lorsqu'il a tué et versé du sang. — C'est moi, dit Juda. — Étais-tu avec ton frère quand le loup l'a mangé ? — J'étais avec lui. — Pourquoi donc ne l'as-tu pas défendu ? » Juda resta sans réponse.

Alors Joseph ordonne à son vizir d'annoncer à la foule assemblée la honte de ces Hébreux qui jadis ont vendu leur frère. Et toute la multitude de blâmer et de répéter le crime des enfants de Jacob. Humiliés, couverts de confusion, presque insultés par la foule indignée, ils ne savaient plus quelle contenance garder. Tout à coup Choumoun dit à ses frères : « Nous ne pouvons pas plus longtemps supporter tant d'humiliations. Voulez-vous que je pousse mon cri de fureur ? — Oui, oui. » Joseph entendit les paroles de Choumoun, et le vit s'accroupir sur les genoux pour se préparer à son hurlement. Joseph dit aussitôt à Afraytham : « Va vite te placer, sans qu'on te remarque, derrière cet homme que tu vois s'accroupir, touche-lui le dos avec la main, en disant : « Au nom du Dieu

« d'Abraham ! » Afraytham obéit, et Choumoun tomba sur la face, et comme évanoui. « Pourquoi, dit ensuite Choumoun à ses frères, m'avez-vous touché le dos et la tête? — Personne de nous ne t'a touché. — Quel est ce jeune homme? dit-il en se retournant et apercevant Afraytham. — C'est lui, répondirent les Égyptiens, le fils de l'azyz. — Savez-vous quel Dieu invoque l'azyz ? — Quand il invoque, quand il jure, il dit toujours : « Par le Dieu d'Ishâc, mon aïeul. » Choumoun demeura stupéfait.

Ensuite Joseph dit à ses frères : « Vous croyez donc, enfants des Hébreux, que vous pouvez jeter ici le trouble et le désordre. Je vais vous traiter comme vous le méritez. » Et Joseph commanda de dresser des tiges de palmier comme potences, de remplir d'huile les chaudières des supplices, et de les faire bouillir. Mais, avant tout, il ordonna qu'on coupât à chacun des fils de Jacob un pied et une main, en coupe croisée.

Les frères de Joseph, consternés, désespérés, attendaient dans les angoisses leur dernier moment. « Égyptiens, disaient-ils, que ceux d'entre vous qui iront en Syrie veuillent annoncer notre malheur à notre père, porter à Jacob nos derniers adieux, lui dire : « Tu as « gémi longtemps sur la perte de Joseph, quels vont être « tes gémissements, tes pleurs, maintenant que tu as perdu « tous tes fils ! »

Après avoir laissé quelque temps ses frères dans les inquiétudes et les transes de la mort, Joseph, reprenant un ton de voix moins sévère, leur dit : « Sans la vénération que m'inspire votre père ; sans la crainte que j'ai d'abréger ses jours en l'abreuvant de douleurs qu'il ne mérite pas, je vous ferais subir aujourd'hui même les derniers supplices, ou au moins je vous mutilerais !... » Et ils reprirent leurs sens.

XIV

Joseph reconnu. — Départ de ses frères. — Jacob recouvre la vue et se rend en Égypte.

Joseph avait trois signes qui le faisaient reconnaître : une légère cicatrice au front, suite d'une blessure qu'il reçut lorsqu'on le descendit dans le puits ; une *mouche* sur la joue ; un point lumineux vers le nombril.

Lorsque l'azyz voulut se découvrir à ses frères, il se leva, ôta le bandeau et la couronne qui lui ceignaient la tête, déroula le litham ou voile qui lui entourait la face... Et ses frères étonnés, stupéfaits, le considéraient, ne savaient s'ils devaient en croire leurs yeux. « Qu'avez-vous fait de Joseph, votre frère ? leur dit-il avec un léger sourire ; vous ne savez pas tout ce qui lui est advenu de votre conduite envers lui. — Mais, dis-nous-le, est-ce bien toi ? es-tu Joseph ? — Je suis Joseph. Et voilà Benjamin mon frère. Dieu récompense toujours la justice, la résignation et la patience. — Dieu t'a donné la grandeur et la puissance, fais de nous ce que tu voudras ; rends-nous tout le mal, tous les tourments que nous t'avions préparés, vends-nous comme nous t'avons vendu. — Tout ce mal s'est changé en bien ; votre crime n'est plus un crime. Retournez au pays de Chanaan, allez trouver mon père. » Puis ôtant sa tunique : « Vous la jetterez sur la tête de notre père, et aussitôt il recouvrera la vue. Amenez ici Jacob, et revenez tous avec vos familles. »

Ensuite Joseph fit donner à ses frères mille chameaux, mille serviteurs, cent livres d'or le plus pur et cinq cents

livres d'argent, du musc, de l'ambre. Et la caravane se hâta de partir... Elle était encore à dix jours de distance du pays habité par Jacob lorsque le vent apporta aux narines du vieux patriarche l'odeur de son fils. Le vieillard frémissant, troublé, se lève, s'assied, s'agite. « Je respire l'odeur de Joseph, dit-il à ceux qui l'entouraient ; mais vous ne me croirez pas... — Eh! vous êtes toujours dans les illusions dont vous assiége le souvenir de Joseph. »

La caravane arrive. Juda s'empresse d'aller jeter la tunique sur la tête du patriarche, et voilà que tout à coup les yeux du vieillard s'éclaircissent et voient. « Nous avons retrouvé Joseph : pardonne-nous le passé, lui disent-ils. — Oh! je le savais bien! Dieu me l'avait toujours fait pressentir. Aujourd'hui il me console dans ma vieillesse. O mon Dieu! donne-moi maintenant la force et la vigueur nécessaires pour aller embrasser mon fils : que ce bienfait réjouisse mes amis, et confonde mes ennemis. » Le vœu de Jacob fut exaucé, et l'ange Gabriel amena au patriarche une chamelle du paradis...

La famille entière de Jacob prit la route de l'Égypte. Joseph alla au-devant de son père avec une troupe de douze mille cavaliers. Il posta sur les deux côtés du chemin les grands officiers du palais... Dès que Joseph fut auprès de Jacob, il se jeta à son cou, l'embrassa, et tous deux versèrent des larmes de joie.

On se rendit à Memphis; toute la ville était pavoisée. Joseph conduisit son père au palais, puis lui présenta ses deux fils; Jacob les embrassa et les bénit, et dans les épanchements de l'émotion : « Voilà, dit Joseph à son père, que mes songes d'autrefois sont accomplis. » Et il raconta les événements de sa vie... Il y avait quarante-quatre ans que Jacob n'avait vu son fils.

Joseph demanda à son père la permission de lui présenter Zolaykha. Elle parut, baisa les mains du vieillard, et ils conversèrent quelque temps. Zolaykha invita Jacob à habiter avec elle dans le palais qu'elle avait reçu de Joseph. « Je ne tiens nullement à ces choses du monde, dit le vieillard ; donnez-moi une simple cabane en tiges de papyrus ou de maïs, comme la cabane que j'avais dans la vallée de Chanaan. » On satisfit à son vœu, et Jacob fut au comble de la joie et du bonheur.

XV

Joseph présente son père au pharaon. — Le vieux pontife Arym. — Jacob retourne en Chanaan pour mourir.

Rayàn témoigna à Joseph le désir de voir Jacob. « Et, ajouta le roi, je serais bien aise de le mettre en rapport avec le vieux pontife Arym, un des rejetons des antiques Benou-Ad. »

Joseph informa son père du désir du pharaon : « Mon père, dit-il, le roi demande à te voir. Cède à sa curiosité ; il m'a comblé de tant de biens ! — Mon fils, c'est de Dieu que tu as tout reçu, la gloire et la fortune. Je consens très-volontiers à aller me présenter au roi. »

Ils entrèrent chez le pharaon, qui s'entretenait alors avec Arym, le grand hiérophante. Rayàn reçut Jacob avec la plus grande déférence, le fit asseoir à son côté. Rayàn admirait l'air vénérable et noble du vieillard. Puis le pharaon lui dit : « Quel nombre d'années as-tu vécu ? — J'ai maintenant cent quarante ans, répondit Jacob d'une voix pleine et sonore. — C'est un mensonge.

reprit subitement le vieux pontife Arym. — Dieu! s'écria Jacob indigné du démenti, tu vois que cet homme m'accuse de mensonge! montre-lui de suite qu'il ne sait ce qu'il dit. » Jacob avait à peine parlé, qu'Arym tomba renversé la face contre terre, et comme une masse muette et morte. Le pharaon stupéfait s'adresse à Joseph : « Prie ton père de demander à son Dieu de faire revenir Arym. » Joseph parla à son père, et Jacob pria Dieu de réveiller Arym. Arym se relève, et, tout bouleversé, il dit à Jacob : « Prophète, tu avais dit vrai, je te croyais même encore plus âgé, je te prenais pour Ishâc. Prince, ajouta-t-il en s'adressant à voix basse au pharaon, ces gens-là seront un jour la cause du malheur de l'Égypte. Nos livres nous le prédisent. — Sera-ce de mon temps? repartit le roi. — Non, ce ne sera que dans des siècles. Mais, par prudence anticipée, il serait de ton devoir de tuer cette famille, et de n'en pas laisser un seul rejeton. — Comme tu parais le prédire, si le destin a décidé l'accomplissement de ce que tu m'annonces, rien au monde ne pourra l'empêcher; et, en conscience, je ne puis pas tuer ces Hébreux. — Prophète, dit ensuite Arym à Jacob, toi qui as la science, sais-tu quand viendra ma dernière heure? — Oui, dit le patriarche, subitement inspiré de Dieu, je le sais... aujourd'hui... à midi... tu seras mort. » Le pharaon et les courtisans tressaillirent. Il était presque l'heure. A midi, Arym pousse un cri d'épouvante et tombe roide mort.

Rayân rendit témoignage à la science et à la sagesse de Jacob, le traita avec les plus grands honneurs, et lui donna pour séjour et fortune, à lui et à toute sa famille, la vallée de Sédyr.

Jacob vécut quarante ans en Égypte; ensuite Dieu lui fit entendre ces paroles : « J'ai exaucé tes vœux, je t'ai

accordé la consolation que tu demandais ; maintenant il te faut quitter la terre des pharaons, et regagner la terre sainte, afin que tu meures sur le sol de ton père et de tes aïeux. » Jacob, affligé de cette communication, en fit part à Joseph, et il ajouta : « Tu vois que ma fin approche ; je dois te quitter. »

Joseph, avec une armée considérable et en grand appareil, accompagna son père jusque sur les frontières égyptiennes, lui fit ses derniers adieux, et revint à Memphis.

Jacob rentra dans le pays de Chanaan, et bientôt après se rendit au tombeau d'Abraham et d'Ishâc. Il vit des anges qui paraient ce tombeau. « Pour qui, leur dit-il, le disposez-vous ?... — Pour un serviteur de Dieu. — Qui êtes-vous ? — Des anges. » Ensuite Jacob regarde dans la grotte du tombeau, et il aperçoit d'autres anges sous la figure humaine, assis sur un siége de lumière. « Qui sont ces hommes ? demanda Jacob aux anges du dehors. — Ce sont les enfants d'Abraham. » Jacob s'avance pour entrer. Les anges l'arrêtent. « Nul ne peut entrer là sans boire d'abord à cette coupe, » lui disent-ils. Et l'ange de la mort lui présente la coupe du trépas. Jacob boit, et tombe mort. Les anges eux-mêmes lavèrent son corps, l'ensevelirent dans un suaire du paradis, et le déposèrent auprès d'Abraham et d'Ishâc.

Les fils de Jacob retournèrent en Égypte. Joseph pleura son père. « Mon Dieu, disait-il dans sa douleur, tu m'as accordé la grandeur sur cette terre, tu m'as enseigné les mystères des songes, donne-moi aussi le bonheur pour l'autre monde ; fais que je meure musulman, et réunis-moi à tes élus. — Tu as encore, lui fit entendre Dieu, soixante ans à vivre. En attendant ce jour, appelle les peuples de l'Égypte à croire au Dieu Très-Haut, appelle-les en particulier et en public à la vraie foi. »

XVI

Joseph appelle les Égyptiens à croire en Dieu. — Il est éloigné du maniement des affaires de l'Etat.

Et Joseph prêchait la vraie foi; une foule nombreuse accepta ses croyances. De là des plaintes qui furent portées au roi contre lui... Rayân lui en témoigna sa surprise, et lui dit un jour : « Tu sais combien les Égyptiens avaient de respect, d'admiration et d'amour pour toi. Aujourd'hui tout cela s'est changé en haine, parce que tu travailles sans cesse à les détourner de leurs croyances religieuses. Que t'importe leur religion? Si tu veux revenir à tes occupations précédentes, sans te préoccuper de prosélytisme, nous resterons en bonne harmonie; sinon, je serai forcé d'user de rigueur envers toi, et de t'éloigner d'ici. — Prince, ces représentations de ta part m'affligent. et je vois qu'il m'est nécessaire de me séparer de toi. Je remets entre tes mains le pouvoir et les biens que tu m'as donnés. Je quitte Memphis. Fixe-moi un lieu de retraite. et je m'y retirerai. Seulement que ce lieu puisse me suffire à moi et à mes enfants; c'est tout ce que je te demande en récompense des services que j'ai rendus à l'Égypte. — Je t'accorde tout ce que tu voudras. Choisis. cherche le pays qui te plaira. »

Joseph remercia le pharaon, et partit avec sa famille et tous ceux qui avaient cru en lui. Ils marchèrent à l'aventure dans des plaines désertes, et arrivèrent bientôt dans la contrée appelée aujourd'hui Fayoûm, et nommée alors Djaûbeh, c'est-à-dire, *solitude*.

XVII

Capitale du Fayoûm. — Joseph rappelé au pouvoir ; sa mort. — Miracles. — Comment Moïse retrouva les restes de Joseph et les emporta.

Médînet-El-Fayoûm, ou la ville du Fayoûm, c'est-à-dire la capitale du Fayoûm, fut fondée et bâtie par Joseph. Elle devint en peu de temps la cité la plus vivante et la plus riche de l'Égypte. Une autre ville fut également bâtie par Joseph, et ces deux cités furent appelées les *deux villes saintes*. L'entrée en était défendue à quiconque ne croyait pas au Dieu de Joseph. Le pharaon voulut voir les deux nouvelles cités, et annonça à Joseph qu'il se proposait d'aller les visiter. Joseph écrivit au roi : « Il n'y a que les vrais croyants qui soient reçus dans nos murs, et toi, tu es idolâtre ; si tu veux entrer dans nos deux cités, accepte la vraie foi, fais-toi musulman ; nous ne te recevrons qu'à cette condition. » Rayân ne répondit pas, et n'alla pas au Fayoûm.

Mais, quelque temps après, le pharaon rappela Joseph à ses anciennes fonctions de premier ministre. Joseph gouverna donc de nouveau l'Égypte. Rayân mourut et laissa le souverain pouvoir à son fils Darydjouck, appelé plus spécialement par les chroniques Dârim et Darimous, fils de Rayân. Ce fut sous son règne que mourut Joseph, âgé de cent trente ans. Depuis longtemps Zolaykha était morte, et Joseph ne s'était pas remarié.

Lorsque le fils de Jacob se vit près de la dernière heure, il appela sa famille et les familles de ses frères. « Toi, mon fils, dit-il à Afraytham, souviens-toi de garder la foi

que je t'ai donnée ; conserve-la aussi parmi ceux qui ont cru, et déclare-toi l'ennemi implacable de tous ceux qui adorent des idoles. Vous, mes frères, un jour votre postérité quittera l'Égypte pour rentrer dans la terre de Chanaan. Rappelez-vous alors d'emporter mes restes mortels avec vous. » Et Joseph expira.

Son corps fut inhumé à la limite des terres cultivées sur la rive occidentale du Nil. Et voilà que, l'année suivante, la partie gauche de l'Égypte fut seule fécondée par la Nil. Darim envoya ordonner à Afraytham d'inhumer Joseph sur l'autre rive. Afraytham consulta ses frères. On transféra le corps du prophète sur la rive droite du fleuve, et la rive droite seule fut fécondée. Alors on porta alternativement, année par année, les restes de Joseph d'une rive à l'autre, et la fertilité n'arrivait que sur la moitié de l'Égypte, du côté de laquelle était le corps du prophète. On imagina alors de le déposer au milieu du fleuve. On enferma donc le cadavre dans un sarcophage en marbre, hermétiquement clos ; on attacha de chaque côté un anneau qu'on fixa à une double chaîne maintenue sur chaque rive du fleuve, et on descendit le sarcophage au milieu même du Nil. Dès lors les terres des deux côtés de l'Égypte furent fertilisées. Une colonne fut dressée sur l'une des rives pour reconnaître la place du dépôt sacré. Mais peu à peu cette colonne se dégrada et disparut. Les Hébreux tombèrent dans le mépris, et personne ne songea plus ni à Joseph ni à son tombeau.

Le corps de Joseph resta submergé jusqu'à l'époque où les Israélites se mirent en marche pour quitter l'Égypte. Dieu alors, par un obscur nuage, les arrêta dans leur marche ; et ils se rappelèrent que, pour pouvoir sortir d'Égypte, ils devaient emporter les os de Joseph. Mais on ne savait plus en quel endroit du fleuve le prophète avait

été déposé. Et Moïse lui-même dit aux Hébreux : « Où est placé le sarcophage du fils de Jacob? — Il y a, lui répondirent quelque Israélites, une vieille, très-vieille femme impotente, aveugle, que nous avons laissée dans tel village : elle est fille d'Asr, fils de Jacob, et s'appelle Sârih; elle sait en quel endroit du fleuve se trouve le corps de Joseph. »

Moïse partit à la recherche de la vieille. Sârih le reconnut à la voix : « Qui te ramène ici? lui dit la vieille. — Je dois emporter les os de Joseph, et je ne sais pas bien en quel endroit ils ont été déposés. — Vous m'avez abandonnée ici, mais vous ne pouvez pas partir sans moi, car je sais où est le corps du fils de Jacob. — Indique-le-moi. — Je te l'indiquerai à une condition : c'est que tu obtiennes de Dieu que je sois avec toi dans le paradis. — Je te le promets. » Et la vieille indiqua le lieu où gisaient submergés les restes de Joseph. Moïse les enleva, emmena Sârih, et les Hébreux partirent.

LES

FÉERIES DE LA SCIENCE.

— LOUIS DE CORMENIN. —

L'homme arriva faible et nu sur la terre, n'ayant pour seule arme de combat contre la création que son intelligence. Livré à ses seules forces corporelles, le roi de la nature fait une risible figure si on le compare aux animaux formidables qui l'entourent. Il nous apparaît comme le plus déshérité des êtres du globe. Le lion a ses griffes et ses crocs puissants, l'éléphant ses défenses, le cheval ses jarrets souples et rapides. Mais ce n'est pas une grossière argile que celle avec laquelle l'homme a été pétri des mains mêmes de Dieu ; il porte sur son front le signe éclatant d'une intelligence supérieure, le cachet sacré d'une mission divine. Aussi, du berceau à la tombe, sa vie sera-t-elle une lutte, lutte pénible toujours, victorieuse parfois, lutte incessante.

acharnée, quotidienne, des bras qui travaillent et du cerveau qui pense.

Chaque homme, si profondément enfoui dans la matière qu'il soit, porte en lui le dessin d'une existence antérieure et d'un idéal suprême, comme le souvenir d'un Éden lointain, depuis le jour où Adam quitta le paradis terrestre frappé aux épaules par la verge d'or de l'archange vengeur. De ce jour commence une laborieuse expiation, mais en même temps une aspiration insatiable, l'inextinguible soif des béatitudes perdues.

De quelque côté que l'on se tourne, vers Jéhovah ou Jupiter, on n'aperçoit que des dieux exterminateurs et jaloux, terribles, grandioses, assis impassibles, loin des regards humains, sur des trônes de nuages, la main crispée sur des foudres, dans de sombres attitudes de menace. Le ciel plonge dans l'enfer, l'Olympe correspond au Ténare. Adam chassé du paradis rencontre sur sa route Prométhée enchaîné.

L'histoire de l'humanité n'est qu'un sombre martyrologe écrit avec des larmes et du sang, un bilan de labeurs et de souffrances durement accomplis. Un long cri de sanglots et de plaintes arrachées traverse le monde, et des gémissements s'élèvent comme les ténèbres d'une nuit de tuerie.

L'impuissance de l'homme fut l'origine de la révolte, l'espérance du rachat lui souffla l'audace de la rébellion. Ne pouvant attendrir un Dieu farouche, il tenta d'escalader le ciel. Ce besoin d'échapper aux misères pressantes, le secret désir d'atteindre un bonheur rêvé, fuyant sans cesse, a été le but constant, poursuivi, de ses efforts.

L'orgueil insoumis se révèle dans la créature désarmée et la hausse jusqu'à l'empyrée. De ses mains débiles, l'homme forgera des armes, il demandera à la nature même de lui fournir des instruments de vengeance, des outils de

destruction, non contre son semblable d'abord, mais contre une divinité aveugle, implacable et ennemie. Il creusera le sol pour en tirer le fer qu'il aiguisera, il convertira les branches en lances, les troncs en épieux, il empruntera la plume de l'oiseau afin d'empenner la flèche, et, comme Nemrod, le fort chasseur, il lancera contre le ciel cette flèche impuissante.

De là naît la guerre insensée des géants contre les olympiens, de là vient la fabuleuse escalade du ciel qu'on a nommée Tour de Babel. Mais partout la lutte est inégale, puérile, chimérique, et, ce qui pis est, sans objet. L'humanité est refoulée, renversée, broyée, forcée à nouveau d'accomplir son dur destin.

Il ne fait pas bon, d'ailleurs, provoquer les colères de Dieu. A son souffle de courroux, les Babels s'effondrent, les tours s'affaissent, les remparts trébuchent. Le cri de défi, lancé par le genre humain, fut noyé dans le déluge universel.

L'homme s'aperçut alors qu'il avait fait fausse route, il s'amenda ; éclairé par l'expérience, il vit que ce n'était pas contre Dieu qu'il fallait lutter, mais contre la création, et que, ne pouvant conquérir le ciel, il devait s'arranger de la terre et en tirer tout le parti possible. Rendre sa planète habitable, n'est-ce déjà pas une ébauche de paradis, une conquête d'idéal ?

Les premiers grands hommes furent naturellement des héros revêtus d'une force physique supérieure, des athlètes surhumains, Hercule et Thésée. Ils ont bénéficié en gloire à leur profit les travaux des premières générations, le déblayement des monstres de la surface de la terre. Hercule résume et précise un effort considérable, l'effort des temps héroïques nettoyant les écuries d'Augias, et ce n'est pas pour rien qu'il occupe une glorieuse place dans la galerie

des bienfaiteurs humains. Nous l'acceptons, quant à nous, comme authentique, et non pas à l'état légendaire de héros d'affabulation. Son existence nous semble d'autant plus démontrée, qu'elle est probable et qu'elle a été nécessaire. Samson, l'Hercule juif, ne poursuit-il pas la même tâche dans le monde hébraïque?

A mesure que l'intelligence humaine s'agrandit autour de l'homme, la création s'épure et se régularise : la hideuse ménagerie des monstres recule dans le néant, les larves informes disparaissent comme des amas de vapeur que dissipe le premier rayon de soleil. L'humanité, rajeunie et rassérénée, respire à pleins poumons un air meilleur. Elle peut, sans trouble, poursuivre son œuvre de régénération.

Ce n'est pas du premier coup, et sans de longues et obstinées résistances, que la nature fut amenée à soumission. Elle ne se livra que peu à peu, pas à pas. Pour dompter ses forces et s'assimiler ses ressources, il fallut à l'homme l'intelligence qui découvre et la volonté qui ne se rebute pas. Avec la clef de la science, il crocheta tour à tour tous les secrets de la nature, et la création devint l'atelier où, compagnon persévérant, il travailla de ce rude et infatigable labeur qui, depuis six mille ans, n'a pas eu une halte de repos.

Aucun spectacle n'est plus formidable et plus touchant à la fois que l'incessante bataille de l'homme contre la création. C'est d'abord un combat individuel, isolé, une hardie tentative de partisans de génie, l'effort local et restreint de quelque Prométhée méconnu. Puis, le mouvement indiqué, les masses s'ébranlent, les associations se forment, l'assaut à la matière se donne avec ensemble, régularité, stratégie; les obstacles tombent, les voiles se déchirent, les mystères se font visibles, l'inconnu se dégage.

Il faut chasser la faim, le froid, la fatigue, la maladie, parer aux misères accablantes, aux nécessités impérieuses de chaque jour, de chaque heure. L'homme commencera à se défendre contre la création, car le besoin presse et la nature lui fournira ses modèles. La dépouille des animaux le vêtira, leurs chairs sanglantes le nourriront comme les fruits des arbres, les récoltes du sol, les grains que sème le vent prodigue. La terre n'est-elle pas un splendide garde-manger, toujours fourni, où s'héberge l'humanité affamée? Le blé apaise son appétit; la source étanche sa soif.

Las de la vie vagabonde, le peuple nomade rentre avec son troupeau dans la cité, et la muraille le protége contre les intempéries; la tente est abandonnée, le pâtre se fait laboureur. Le citadin rit sous son toit de la saison inclémente et des animaux carnassiers. Abrité derrière la pierre du rempart, il peut songer à son bien-être. Les efforts sont longs, incertains, pleins de tâtonnements et de mécomptes, de chutes et d'erreurs. La science s'élabore confusément, à l'état occulte; l'homme hésite à regarder l'alchimie ténébreuse de la création en travail. Tandis qu'il s'agite à la surface, il croit entendre des êtres infernaux, les Cabires et les Telchines, les gnomes et les kobolds, qui travaillent, dans la nuit sans soleil des souterrains, à des œuvres effrayantes et mystérieuses. Il lui semble que, remué en ses intimes profondeurs, le sol tremble sous ses pas; il prête l'oreille au bruit des marteaux des cyclopes. Le ciel l'aveugle, la terre le trouble, car l'haleine enflammée de Vulcain transpire par les soupiraux des volcans, les gorges grandes ouvertes des montagnes, les fentes des rochers.

Il n'a de la science encore que l'idée abstraite, mal définie, diffuse, à l'état d'embryon. L'expérience seule l'éclai-

rera parmi ces mystères et le guidera dans ces labyrinthes. Regardez de quels noms barbares, presque sauvages, se nomme la science; quel vocabulaire d'appellations terribles! La magie, l'astrologie, l'alchimie, la thaumaturgie. Cependant, l'idée, remaniée par les philosophies et les religions, prend une forme perceptible; elle se déduit, s'analyse et se complète; l'observation sépare le faux du vrai, classe, amalgame, compare la théorie, coordonne les faits de la pratique, les combine, les rapproche, en tire les conclusions. Ainsi, avec l'étude, le temps, la patience, la recherche, l'astrologie devient l'astronomie, l'alchimie la chimie, la thaumaturgie la physique, les lois réelles sont ramenées par une logique d'essai à leur évidente efficacité, à leur palpable démonstration.

Chaque arcane découvert se traduit en recette; la science philosophale, ardemment poursuivie, donne essor à la chimie; l'alambic, consulté sur le diamant, produit le phosphore et la poudre. Aucun labeur n'est difficile, car il entraîne un perfectionnement qui tend à alléger le fardeau de l'homme et à l'affranchir, en définitive, du travail. Toute découverte soulage et ennoblit; le progrès n'est autre chose que la suppression de la fatigue, et un plus large espace de loisir et de bien-être donné à l'homme. Le tronc d'arbre, rudiment grossier du vaisseau, affranchit de la nage, comme le cheval de la locomotion pédestre. On pourrait écrire l'histoire du monde avec les détails familiers de la vie intime des peuples; l'esclave qui broie le grain correspond à la meule; le serf, moins opprimé, au moulin; le moyen âge est plus instruit et de là plus tendre que l'antiquité.

Bientôt la misère humaine touchera à sa fin, grâce aux prodigieux développements de l'industrie, au concours de toutes les activités, à l'effacement de tous les obstacles.

L'aurore se lève pour nous d'une civilisation accomplie et parfaite; l'antique dégradation qui nous accable va disparaître. Nous vivons aujourd'hui d'une vie multiple, collective, sociale, débarrassée de difficultés poignantes. Nous avons supprimé le temps et les distances; le globe, si large jadis, se rétrécit sous nos pas; les montagnes s'abaissent, les continents se rapprochent, les mers se diminuent.

Malgré ce qu'en croient et ce qu'en disent les poëtes, le monde moderne a un aspect essentiellement poétique; il sera pittoresque plus tard. Que l'on compare la vie actuelle d'un homme de nos jours avec celle d'un homme de l'antiquité.

Nous n'apercevons dans les temps jadis que des existences supérieures, exceptionnelles, des rois, des conquérants, des satrapes, des courtisanes. Pour qu'ils puissent se mouvoir, s'agitent autour d'eux des armées d'esclaves empressés, des légions de serviteurs et de clients épiant un geste, une volonté, un désir. Peut-on calculer les milliers de bras tendus et de dos courbés qu'il a fallu pour un Sardanapale, un Alexandre, un Néron! de quelles larmes de multitudes, de quel sang de générations il fut besoin pour édifier de pareilles grandeurs! Les sociétés, construites à l'instar des pyramides, ont le sommet dans l'éther, la base dans l'ombre.

L'antiquité, dure envers elle-même, n'a eu qu'un apitoiement peut-être, celui de Xerxès, lorsque, allant combattre la Grèce, il pleura sur son armée; — pleur divin tombé des yeux d'un barbare, et que le christianisme n'a pas encore séché.

Les lentes transformations et les utiles secours de la science ont créé à l'homme la vraie vie, qui est la liberté. L'individualisme, naguère disproportionné, isolé, superbe,

s'éloigne pour faire place aux masses régénérées par le bien-être. A chaque effort, comme un sang jeune et vivace, la vie, plus compacte et plus large, afflue dans les veines douloureuses de l'humanité.

La guerre, l'état naturel d'une civilisation incomplète, n'a plus de sens à l'heure présente; elle est dès aujourd'hui, d'ailleurs, devenue impraticable. Le courage et l'adresse ne comptent plus. Ce n'est pas un général, c'est un chimiste qui désormais gagnera la bataille. Archimède, armé de son miroir, brûlera la flotte ennemie. Le génie de la destruction est tellement perfectionné, servi par de si puissants agents, de si terribles moteurs, que Napoléon lui-même ne pourrait entrer en ligne. L'échiquier stratégique sera renversé de fond en comble quand un seul coup de canon jettera mille hommes sur le carreau; il le peut.

Ne voyez-vous pas comme la science transforme le monde en le manipulant, et à quel magnifique réveil nous assistons? Aucune baguette de nécromant ne pourrait évoquer des féeries pareilles à celles que l'industrie nous prépare, lorsqu'on songe de quels petits commencements partent les merveilleux résultats en tous sens que nous touchons des yeux et des mains sans les admirer.

L'instinct d'une locomotion rapide indique le cheval; le cavalier, fatigué, se repose dans la voiture; mais ce n'est point assez encore : la vitesse engendre la vitesse; le waggon fuyant à toute vapeur sur ses rails laisse loin derrière lui la diligence qui chemine sur la route.

Le fameux mot de Louis XIV « Il n'y a plus de Pyrénées, » appliqué à l'industrie, n'est plus la fanfaronnade d'un grand cœur, mais le juste sentiment de la réalité la plus vraie.

La pensée, comprimée, réduite, incertaine, chuchotée

de l'oreille à l'oreille, prend un large vol. Ce n'est plus la communication de bouche à bouche, de l'homme à l'homme, la transmission bornée du cerveau. Elle a eu pour premier truchement la parole, mais la voix n'est que ce porte-son insuffisant de l'orateur s'adressant à la multitude, du philosophe instruisant l'école, du prêtre éclairant l'assemblée des fidèles. La pensée, plus ailée, plus légère, a pris l'allure cursive de l'écriture, elle s'incarne sur le papyrus, elle se révèle et se fixe en manuscrits, en parchemins, en feuilles volantes; visible, elle parle aux yeux. Le verbe sacré, dégagé du bégayement des lèvres, se transforme et se transmet de main en main, l'éloquence se répercute d'échos en échos sous le stylet des scribes et la plume des bénédictins. L'homme arrache cette grande conquête à la nature de ne pas périr tout entier, de laisser trace après lui, non de ses actions seulement, mais aussi de ses moindres mots, de ses plus fugitives pensées. La personnalité humaine, l'identité individuelle, traversent bien plus que l'espace et la distance, elles traversent le tombeau même et franchissent l'éternel et froid oubli du Léthé. Le papier insensible a reçu les confidences de l'homme, les épanchements de son cerveau et les secrets de son cœur, il l'émeut à son tour, il l'anime, il palpite, il prend vie comme s'il avait conscience de sa mission. Il sera la source où viendront puiser les âmes altérées de savoir, il portera le témoignage écrit de l'aïeul à ses enfants et fera communier les générations dans les agapes de l'Écriture. Mais voici qu'un vaticinateur plus hardi, plus universel et plus fort, plus humain et partant plus clément, Guttemberg, découvrira l'imprimerie, à ce moment même du siècle où Christophe Colomb, le Génois, trouvait un monde par delà les larges océans.

Le plomb, réduit et dompté, devient notre vassal, il

obéira à son maître avec une passivité soumise. Les caractères fondus, réunis, liés ensemble, se relèvent en lettres et composent l'alphabet. Le papier, moite encore, pressuré sous les cylindres de bois, sort, livre l'expansion universelle de l'imprimerie, rejaillit comme un trait de lumière. Le livre, voilà la colonne de feu des générations futures. Mais le livre est cher encore, il n'est point abordable à toutes les bourses, il se fera plus petit, plus humble, plus communicatif, plus prodigue. Loin de s'épargner, il se répandra sous une forme accessible. le livre mène au journal, le bulletin de santé, le cours de l'esprit humain ; la pensée, qui ne frappait qu'aux portes des riches, des érudits, des curieux, s'insinuera jusqu'aux chaumières, jusqu'aux ateliers, elle grimpera les cinq étages de la mansarde, elle ira porter dans la cave de l'ouvrier fileur la manne de l'esprit, la pulsation du cœur, le battement qui agite le corps social. Comme la modicité du prix la multiplie, l'électricité l'accélère. Un fil de fer, contenu dans une enveloppe de gutta-percha, relie en quatre minutes Londres à Paris, et prend la rapidité pour interprète.

Après de longues et douloureuses tentatives, nous commençons à comprendre notre souveraineté terrestre. Nous rions en notre suffisance actuelle des efforts entrepris jadis et si vantés. Dans le temps qu'Alexandre mettait pour pénétrer jusqu'au Gange, nous ferions le tour du globe ; une barrique de vin de Bordeaux irait dix fois se bonifier aux Indes. Lucullus, si friand de coquillages, pourrait manger à cinq heures des huîtres prises le matin à Ostende. Caton aurait des figues fraîches de Smyrne. Si Vatel vivait encore, il ne se tuerait plus en attendant la marée, il enverrait chez Chevet, qui ne fait attendre personne. Le chemin de fer est une ligne avec laquelle Paris, à jeun de poisson, pêche dans l'Océan.

La fréquence des rapports, due aux moyens de locomotion, aux véhicules de télégraphie et d'électricité, à l'art des aérostats unissant les peuples par des liens d'assimilation, d'intérêts semblables et de besoins communs, abaissera les frontières et les douanes, et les amalgamera par la solidarité. Il est une langue déjà qui partout se parle, se comprend et s'interprète, la langue du commerce. Ce papier, plié en quatre, qui circule de Londres à Canton, cette traite, tirée par un négociant de Rotterdam sur une maison de New-York, cet écu changé en billet, qui part du Havre pour prendre cargaison à Batavia, ne fait-il pas plus déjà pour les destinées futures du monde et le bien-être des nations que les notes diplomatiques solennellement échangées entre les cabinets? Ce ne sont plus les gouvernements, ce sont les peuples qui s'entendent. L'entière conformité des besoins rapproche les distances, efface les délimitations, agrége les multitudes, le globe n'est grand que relativement dans la proportion du piéton au cavalier, du cavalier à la voiture, de la voiture à la locomotive.

La matière, mâtée, réduite, disciplinée, est à bout de résistances. L'homme la domine, la maîtrise et l'emploie. Comprenant enfin que c'était travailler assez, il veut se reposer sur elle de son labeur et se relever de sa malédiction de déshérité en agissant sur des choses inertes qui ne se fatiguent pas. La machine est venue relayer l'animal, le décharger de son fardeau, et faire sa lourde besogne. Ce n'est pas d'aujourd'hui que se plaide la cause de l'animal, de l'être vivant. Lorsque le Rédempteur naquit dans l'étable de Bethléem, il voulut, par une touchante pensée de miséricorde, associer à sa naissance le bœuf et l'âne, il confondit dans un même amour de commisération les esclaves et les chétifs, et répara ainsi le tort des servitudes. Sans qu'elle s'en doute, peut-être, l'industrie continue la

religieuse pensée du Christ et prépare la réparation. Elle s'adresse aux objets inertes, aux forces brutes, et ce n'est plus la chair qui crie, le corps qui gémit, l'âme qui souffre. La compassion des êtres faibles s'introduit dans nos mœurs adoucies, la bienveillance générale s'acclimate et s'étend.

Le travail est confié aux machines. Elles broient, elles déchirent, elles tissent, elles cardent, elles blutent, elles tordent, elles roulent, elles soulèvent, elles transportent. Pour elles, ni sueurs, ni défaillances, un jeu sûr, une précision automatique. Nos sens, imparfaits encore, ne peuvent connaître si la machine éperonnée à toute vapeur souffre et halète aussi, si le piston rugit de révolte, si la chaudière, lasse d'être chauffée à blanc, n'a pas le dessein d'éclater.

Nous sommes aujourd'hui dans l'époque antédiluvienne de la machine. Comme toute création, elle est encore à l'état d'ébauche; elle revêt des formes monstrueuses que l'expérience et le progrès ennobliront. Avant d'arriver à la beauté absolue, il faut passer par des transformations multiples, des essais et des tâtonnements. Le mastodonte corrigé devient l'éléphant, l'hippopotame produit le cheval. La beauté n'est qu'une relation complète, une équipollence de forces. C'est pourquoi nous n'avons que la carcasse de la machine, son ostéologie; l'épiderme viendra plus tard. Avant de sortir de l'atelier, le Jupiter de Phidias a peut-être été table ou cuvette. L'art émonde et pare; nous n'en sommes pas inquiets. Rentrez donc vos colères, ô poëtes à vue courte qui, sous la forme inculte ou repoussante, ne voyez pas l'idée! La machine grossière vous fera un avenir meilleur et un *far niente* plus doux; vos rêveries auront de plus longues siestes à se bercer. Qui sait? quelques jours d'attente, et la locomotive sera aussi belle que le quadrige d'Agamemnon, roi des rois. La merveilleuse

Iliade de l'industrie cherche parmi vous son Homère.

Nous ne pouvons, à l'aspect d'une machine, nous défendre d'une certaine émotion involontaire, puérile peut-être, mais sentie. Comme l'homme, ses vastes poumons de bronze s'abaissent et soufflent, elle consomme l'air vital du charbon, le va-et-vient oscillant de la vie la soulève et l'anime ; les pistons mis en jeu font l'office de bras, elle a pour muscles des articulations d'acier, et la respiration bruyante de son corps, mis en branle, s'échappe en chaude vapeur par l'orifice de ses soupapes. Sa vie factice, muette, agissante, a je ne sais quoi de fantasmatique et d'inquiétant, et il nous semble qu'Hoffmann serait pris d'hallucination à la considérer. Rendons-lui grâce : elle travaille pour nous sans salaire, sans plaintes, sans repos. Et, pourvu qu'on lui donne sa ration de charbon à dévorer, elle marche.

Dans notre perpétuelle ascension vers le bien-être, nous avons arraché à la nature ses secrets ; nous nous sommes, pour nous les approprier, emparés de ses forces vives. La contribution levée sur la création par l'homme-roi est considérable. Les éléments soumis entrent dans notre domesticité. Pour combattre la faim et la soif, la terre nous a livré ses graines, ses fruits, le suc des plantes, le sang des animaux, l'huile et le vin ; pour combattre l'humidité et le froid, elle nous livre le lin, la laine, la soie, les gommes du caoutchouc, les matières textiles, les résines de l'arbre, la houille, la tourbe, le bois, le coke et le verre ; et, pour que la fleur ne se fane pas en nous parant, nous l'avons éternisée en bouquets de pierreries, en lumineuses gerbes de diamants. L'eau si diffuse, si vague, si mobile, nous lui faisons porter des bateaux, nous la chargeons de fardeaux, nous l'occupons à charrier des marchandises, à tourner la roue des moulins, à monter dans les pompes de l'usine et à nettoyer le ménage de l'industrie. Bien plus, nous la re-

brûlons pour la décomposer, et nous en tirons une lumière. Une carafe servira de lampe. L'air nous fournit ses gaz, ses fluides, son élasticité impondérable. Nous confisquons l'insaisissable et l'immatériel.

Les éléments, soumis, disciplinés, réglés, deviennent les serviteurs gratuits de nos besoins et de nos caprices. Nos plus exorbitantes folies peuvent s'accomplir. Nous réalisons l'impossible et le fou, laissant loin derrière nous la poétique chimère des eldorados, les rêves crus insensés de Cyrano de Bergerac. S'il montait à l'Hippodrome la nacelle de Godard, Icare, fondu au soleil, n'aurait plus à tomber piteusement dans la mer Égée, aux acclamations dérisoires de la foule, la prétendue folie des hommes volant n'a rien que de fondé et de vrai, l'impraticable se pratique. Nous faisons plus qu'imiter l'oiseau, nous le dépassons en hauteur de vol, en force de résistance. Nous allons jusqu'à l'air irrespirable, par-dessus les Himalaya et les Cordilières, saluer les astres d'un bonjour amical, causer familièrement dans les nuages, comme les dieux de l'Olympe. Le ballon, équipé en course aérienne, méprise les talonnières et les ailes du caducée de Mercure. L'air, assoupli et docile, se laisse librement chevaucher.

L'aérostation, dans ses moyens actuels, n'a-t-elle pas sa poésie particulière? Lorsque le globe de gaz s'élance dans l'air, et qu'il s'élève sur le bleu du firmament, ne semble-t-il pas un immense oiseau planant sur l'atmosphère, et réfléchissant ses couleurs? Ce qui n'a été que l'amusement du badaud et la recherche du savant deviendra, par la suite, alors que seront trouvées les lois précises de la direction, le véhicule habituel de nos relations et de nos rapports, la locomotion réalisable, facile, *sub Jove crudo*. L'air, l'élément le plus fluide, économise tout travail préparatif; une bouteille de gaz concentré, et vous pouvez

monter dans l'espace. Pas n'est besoin de montagnes à percer, de rochers à faire sauter par le jeu de la mine, pas de routes à creuser, d'inégalités à niveler, de courbes à suivre, de rivières à franchir, de viaducs à suspendre sur le vide. Les barrières morales des douanes tomberont d'elles-mêmes, renversées par leur propre inutilité; le perpétuel échange des peuples s'opérant sans fatigue, avec une foudroyante rapidité, une société nouvelle naîtra, plus générale, plus universellement humaine. La science agrandie fera le monde à son image. Les aéronautes effaceront d'un coup d'aile la carte territoriale de la terre aérienne, de la glèbe affranchie et volatilisée; l'air n'aura ni gouvernements, ni prisons, ni bagnes, ni police. Qui convertirait l'ange en garde-chiourme?

L'aérostation n'est plus l'antique bravade de Phaéton précipitant à toute volée le char du soleil, l'amoureuse et fanfaronne équitation de Roger sur le dos de l'hippogriffe. Le ballon est le premier marchepied de la navigation aérienne, le rudiment figuratif d'un navire atmosphérique.

Ce n'était pas assez cependant de confisquer l'air et de l'observer; d'avoir les jambes, l'aile et la nageoire, d'être créature hybride, à la fois le cheval, le poisson et l'oiseau; nous avons demandé au soleil et à la foudre d'utiliser leur paresse. Nous appelons les éléments comme on sonne un domestique; les éléments accourent sans regimber, avec une docilité empressée et servile; ils simplifient la vie matérielle, et travaillent pour nous économiser la fatigue et le temps; ils obéissent mécaniquement, passifs, prêts au moindre appel, enchaînés et subjugués par notre puissant vouloir.

Les peintres peuvent se reposer et ne plus tenter de longs voyages, préparer la toile, charger la palette. La

vue tremble, la main s'égare. Le soleil n'a ni trouble, ni trépidations, ni intermittence de labeur; il remplace la volonté la plus tenace, l'observation la plus rigide, l'habileté la plus sûre; dévorant l'iode des plaques daguerriennes, il reproduira les monuments dans leur ensemble et dans leurs plus fugitifs détails avec une précision arithmétique, une réalité infaillible et criante. Comme un commis voyageur dressé aux expéditions artistiques, nous l'enverrons prendre la configuration des palais, des temples, des tombeaux, des églises, la physionomie des contrées lointaines, l'aspect des fêtes et des paysages. Au lieu de lire dans les livres les fatigantes descriptions des Mungo-Park, des Marc-Paul, des Levaillant, nous les suivrons d'un regard, en un musée oculaire rapidement parcouru. Le globe nous sera démontré, détaillé, dépeint, parcelle à parcelle, pays à pays, monument à monument, dans une galerie successive. Nous avons déjà vu ainsi l'Égypte des pharaons en portefeuille, l'Inde rapportée en cartons.

La photographie est impuissante encore à rendre la physionomie humaine; l'expression d'un visage ne se fige pas au vol. Le procédé mécanique ne saurait traduire les subites rougeurs de la peau, les efflorescences de l'épiderme, l'étincelle humide du regard. Janet, Holbein, Porbus, Rembrandt, Van-Dyck, Vélasquez, ne seront pas détrônés de leur glorieuse place d'artistes. Eux seuls, supériorité intellectuelle impossible au moyen brut, transmettent à leurs toiles l'effluve de la vie. Pygmalion jette le souffle de flamme dans la froide poitrine du marbre, et la statue respire. Mais ce que la photographie peut traduire en dehors des monuments et des aspects de la nature, avec une fidélité scrupuleuse de *fac simile*, ce sont les œuvres mêmes des maîtres. En appliquant la galvanoplastie au daguerréotype, vous obtiendrez des épreuves

aussi fines que les plus belles gravures; vous multipliez immensément le burin en respectant les relations de tons du tableau et la valeur de ses nuances. La photographie, ainsi répandue, deviendra à la gravure ce que le journal est au livre : elle l'accélérera de vitesse et sous une forme restreinte. Un prix modique enseignera aux générations à venir la tradition du beau. Pour le prix d'images d'Épinal, de lithographies ridicules ou grossières, de coloriages obscènes, vous aurez les madones de Raphaël. L'art ne s'abaisse pas en descendant ; il élève ce qu'il approche, il transfigure ce qu'il touche. L'éducation artistique, apprise par les yeux, remplacera l'éducation lettrée ; les musées portatifs se substitueront aux colléges ; la science, hérissée et rogue, se fera douce et charmante.

Salmonée n'était sans doute qu'un chimiste impuissant jaloux de Jupiter ; quand il rentrait dans son palais, il faisait passer son char sur des arcades de bronze pour imiter le bruit du tonnerre. Était-ce le principe d'une découverte ou le régal d'un tyran? Nous ne savons. La foudre s'est-elle éteinte entre les mains de Jupiter précipité de son Olympe? le dernier bourgeois de Paris lui fait écrire ses lettres, et envoie le tonnerre à la porte. Oui, le tonnerre lui-même, cet élément si formidable par excellence, que les Grecs en ont armé le maître des dieux. Nous avions donné des ailes à la matière, nous avions le vaisseau, nous lui avons soufflé le feu de la vapeur ; et nous avions le chemin de fer, jambes d'acier, poumons de bronze, ailes de soie ; nous avons voulu lui ajouter la parole et le geste : le geste, par la télégraphie, dont les bras s'agitent dans l'espace ; la parole, par l'électricité, dont le fil va causer d'un continent à l'autre, et soude la distance et le temps. Nous ne doutons pas qu'on puisse établir un tuyau assez résistant et assez continu pour jeter à la mer,

de façon à entrer avec l'Amérique en communication directe et constante. En quelques secondes, la parole, portée par l'éclair, ira de l'ancien monde au nouveau. A cinq heures, nous aurons le cours de la Bourse de Baltimore; les Ioways et les Ob-ji-be-was nous écriront, sur l'aiguille aimantée, les mercuriales des montagnes Rocheuses.

Mieux alimentés, mieux vêtus, mieux aménagés, nous sommes devenus plus rapides, plus étendus, moins circonscrits dans l'espace. Déjà nous pouvons entrevoir l'époque où le monde sera racheté, et où les forces naturelles, permettant à l'homme le tranquille perfectionnement de son intelligence et de sa beauté, seront seules mises en jeu.

L'architecture, l'art symbolique et décoratif, se modèlera sur les besoins nouveaux, et se pliera aux exigences des nécessités futures. Une société autre amènera des monuments autres. L'abeille, immobilisée dans son instinct, construit la même ruche; le castor édifie la même hutte; l'homme, au contraire, taille la pierre à son image, et l'approprie à ses caprices, à ses aspirations ou à ses intérêts. La religion musulmane arrondit le dôme de la mosquée; le clocher chrétien monte en l'air à la rencontre de Dieu, avec l'élan passionné de la foi. L'Inde, l'Égypte, le Pérou, ont des architectures cosmogoniques, lourdes, trapues, massives, rampantes; le génie romain donne au temple un aspect militaire et sacerdotal; le génie grec sourit, en élégance et en blancheur marmoréenne, sur les frises du Parthénon; le moyen âge féodal se crénèle de donjons. A chaque heure de l'histoire, à chaque étape de la civilisation, la pierre obédiente suit le mouvement imprimé. Si l'architecture moderne n'a pas de caractère spécial, de physionomie originale et saisissante, la faute en est aux architectes, trop occupés de l'étude du passé, dé-

tournés par de stériles curiosités de la destination de la science. Les théâtres prendront sans doute des proportions considérables, pour que ces masses puissent assister aux spectacles oculaires, et revêtiront des formes de cirques et de colysées mieux distribués, plus complets et plus accessibles; les magasins, convertis en casinos, deviendront des hangars fermés, et serviront de dépôts aux marchandises amenées de toutes parts par une circulation plus abondante et plus active; les embarcations, les gares, les viaducs, les salles d'attente, les cités ouvrières, donnent une idée approchante de ce que pourront être les constructions; elles indiqueront leur objet, leur utilité, leur but, sans ressembler à l'éternel portique de nos mairies, de nos bourses et de nos théâtres d'une architecture absurde, impossible, contraire à nos instincts, jurant avec notre climat.

Les mêmes progrès s'accompliront dans toutes les branches de l'activité humaine. La vie, plus générale et plus collective d'abord, tendra peu à peu à se localiser, à dégager les individualismes. La science, qui a besoin d'unité pour conquérir le monde et dompter la matière, se diversifiera en infinies variétés, entourant chaque créature d'une harmonieuse sphère de bien-être et de confort.

Le voile de mystère qui cache l'avenir se déchire peu à peu sous la main de l'artisan qui travaille, de l'artiste qui pense, du savant qui combine, regarde et calcule. Armés de l'outil, du livre, du scalpel, de l'alambic, de l'instrument, de l'observation raisonnée, ils entament l'avenir, ils le harcèlent, ils le pressent, ils lui arrachent ses secrets, ses forces, ses ressources. Comme des OEdipes investigateurs et obstinés, ils épèlent les énigmes scellées sur les lèvres closes du sphinx, ils dégagent lentement les impénétrables, les formidables équations posées par l'absolu.

L'homme n'a pas à se rebuter; sa vue plus longue plonge de jour en jour et plus avant dans des horizons visibles à ses regards; la taie de l'ignorance tombe de ses yeux. Il est en pleine voie de conquête, en acheminement de trouvailles, en perpétuelle parturition de découvertes. Sous ses efforts, l'eau, la terre, l'atmosphère, se sont faites moins résistantes et plus souples; de lassitudes en lassitudes, elles sont arrivées à la sujétion la plus humble. Comme autour de lui il amoindrissait la création, il reculait les bornes de la vie en la multipliant, en accélérant le jeu des organes, en épargnant la fatigue et l'usure des membres par la création des machines. La commodité et la rapidité des transports, l'emploi protecteur de l'hygiène, la salubrité et l'aérification des logements, la pratique et la sécurité du bien-être, les garanties sociales de l'édilité, centuplent déjà l'existence. Les maisons plus spacieuses, la nourriture plus saine, les vêtements plus commodes, plus chauds et moins chers, l'observation de la médecine plus suivie, éloignent les maladies, les difformités, les pestilences. Les hideux fléaux d'autrefois ont disparu; le choléra, plus bénin, recule devant une société plus instruite; la mort ne moissonne plus dans la misère.

Nous n'assistons présentement qu'au lever de rideau de l'industrie, dont nos enfants verront un jour les pompes et les gloires. Cachés dans la galerie de la mine, nous extrayons d'un sol avare le diamant brut encore qui brillera en lueurs de pierreries dans l'écrin des générations à venir. Nous agitons sur les fourneaux les alambics de la pierre philosophale. A cet occulte travail, nous donnons notre vie, nos sueurs, nos inquiétudes, comme autrefois, cherchant l'émail, Bernard de Palissy jetait à la fournaise ses instruments, ses meubles, plus que sa chair même,

le pain de sa famille. Mais, nous le pressentons à nos frémissements et à nos émotions, un merveilleux avenir est réservé à l'homme. La matière indulgente et soumise l'affranchira des dures nécessités. Sans doute, l'électricité, le principe de la vie universelle, sera l'agent réparateur de sa délivrance et le relèvera de l'anathème de malédiction.

Libre, affranchi, bonifié, rasséréné, l'homme, entouré d'une création plus élevée et plus tendre, ennoblira ses instincts, épurera ses passions, agrandira son intelligence. Un agent unique, puissant, continu, rapide, infatigable et perpétuel, fera à son tour le service de la matière, les minéraux absous et relayés se reposeront à la fin dans le paradis de Mahomet des machines. Que les poëtes ne s'apitoient pas, ce n'est pas la décadence, c'est la renaissance ; ce n'est pas la nuit qui s'allonge en ténèbres, c'est l'aube qui se lève à l'horizon et déjà blanchit les sommets d'une civilisation plus parfaite. Immatériel, impondérable, l'homme relevé et complet ne luttera plus contre Dieu et se rapprochera de lui pour s'absorber dans son éternité. L'art, accru par les longs loisirs et la culture intellectuelle, effacera les grossièretés, corrigera le laid, émondera la nature.

LE SERMENT DE TRANIO.

— ADOLPHE GAIFFE. —

A MON AMI LE BARON DE VAUX.

L'histoire du serment de Tranio, comte de Thann, m'a été racontée, il y a quelques heures, par un de mes camarades d'université. Elle m'a semblé assez étrange pour être transcrite. J'ai tout à fait présent le récit du cavalier narrateur ; j'écris, c'est lui qui parle :

« Il y a deux ans, j'étais à Paris pendant le mois d'avril. Je m'ennuyais cruellement, m'imaginant que j'avais un anévrisme. Un soir, comme j'avais une vague envie de musique, je m'étais dirigé vers l'Opéra. Au lieu de trouver du chant, je trouvai des jambes ; on donnait un ballet.

« Rien ne vous ramène tant aux vertus chrétiennes et ne vous rend ascétique comme la prévision funèbre de la pro-

chaine mort. Aussi j'envoyai avec épouvante toutes ces dévergondées qui sautaient sur les planches au diable, leur patron naturel, et je me précipitai au foyer. Avec la santé j'ai repris mes erreurs d'autrefois, et, aujourd'hui, le vieux paganisme m'est revenu avec les muscles des jeunes années.

« Il n'y avait que de rares promeneurs au foyer. Je m'assis sur une des banquettes, supputant avec de mornes commentaires le nombre de messes qu'il faudrait pour racheter mon âme du purgatoire. Ma cervelle s'ingéniait à des combinaisons de rêves de plus en plus sinistres, et mon âme se doublait sensiblement d'étoffe de deuil, lorsque j'entendis de grandes exclamations près de moi. Je levai les yeux. Deux jeunes gens, qui par l'aspect étaient de haute race, s'embrassaient avec force démonstrations.

« — Comment, cher ami, vous voilà de retour de l'Inde! Qu'est-ce que c'est que ce pays-là? — A propos, vous disiez, avant de partir, que vous alliez au pays où fleurit le lotus pour oublier votre merveilleuse dame, et vous l'avez emmenée. Faiblesse humaine! Je vous pardonne, et j'ai quelque raison pour cela. Vous savez, mon objet, celui que je devais précipiter par la fenêtre la première fois que je la surprendrais... eh bien! mon pauvre ami, je l'ai surprise, et l'objet est dans ma loge. Décidément je vous absous.

« — Je n'ai que faire de votre absolution, car j'ai tenu ma promesse. J'ai effectivement oublié ma maîtresse, et même, par excès de zèle, mon porte-cigares à Calcutta, chez un nabab de mes amis...

« La conversation continua sur ce mode assez sensiblement idiot, mais, à vrai dire, je n'y prenais plus aucune part. J'étais totalement absorbé par l'aspect étrange d'un bouquet que le jeune homme à l'objet avait déposé à côté de moi.

« Les fleurs, par leur espèce, n'avaient rien d'extraordinaire ; c'étaient des scabieuses, des lis, des verveines, des pervenches ; toutes, elles appartenaient à la flore des jardins potagers. Cependant leurs couleurs avaient quelque chose de singulier, elles étaient humaines ; toutes ces fleurs semblaient vivantes, et l'odeur chaude qu'elles exhalaient me troublait le cerveau. Deux roses surtout me frappèrent : elles avaient la rougeur ardente des jeunes lèvres ; une rangée de petites fleurs que je n'avais nulle part encore vues, à formes aiguës et d'une blancheur cruelle, les séparait.

« Je ne sais si les parfums du bouquet m'hallucinaient, mais il me semblait que les roses dessinaient une parfaite bouche ironique, dédaigneuse, et d'un style hautain. Elle souriait fièrement en montrant les reflets nacrés d'une denture éclatante.

« Je n'ai jamais ressenti, mon cher ami, une impression aussi bizarre que ce soir-là. Une anxiété poignante me serrait la poitrine, je respirais à grand'peine.

« Il me fallut me lever avec grande hâte, car autrement j'allais piteusement me trouver mal.

« Les deux cavaliers dont je vous ai parlé continuaient leur conversation. En me redressant, mon esprit, sans doute moins absorbé, entendit la fin d'une phrase : c'était le voyageur qui parlait :

« — Et ce cher petit Tranio, le charmant comte de Thann, un de vos grands amis, qu'est-il donc devenu ?

« — Tranio, répondit l'autre en prenant subitement une figure sérieuse et sévère, Tranio, le voilà.

« Et, du geste, il montra le bouquet qui m'avait si fort occupé.

« — Vous voulez rire !

« — Je n'en ai guère envie ; c'était un cœur loyal et il

était d'une fière race — pauvre petit! — cet anniversaire m'a tant bouleversé depuis ce matin, que je suis morne comme les chevaux d'Hippolyte.

« — Vous me faites peur... Tranio serait-il mort?

« — Hélas! oui, et tenez, il y a juste un an, jour pour jour, et, s'il était deux heures, je dirais heure pour heure. qu'il a rendu à Dieu son âme vaillante.

« — Mais ce bouquet?

« — Il est neuf heures, le second acte va commencer, vous ne me paraissez pas disposé à l'aller voir; — moi, cet assassin de ballet me met la mort dans l'âme. Si vous voulez, je vais vous raconter la fin imprévue de Tranio.

« Celui qui revenait de l'Inde acquiesça tacitement en s'asseyant.

« Quant à moi, voyant la tournure qu'avait prise la conversation, je m'étais installé près d'eux dans un fauteuil; j'avais l'air de me chauffer avec activité à un feu éteint depuis plus de deux mois; — le fait est que j'ai entendu, — voilà quoi :

« Tranio n'avait jamais connu sa mère, et à l'âge de dix huit ans il perdit son père. Le comte, son père, était un gentilhomme entêté, aux anciennes coutumes; des modes et de la morale du temps il ne savait rien; aussi élevait-il son fils sévèrement et à la gothique. Quand le moment fut venu pour le vieux gentilhomme de s'en aller en paradis rendre hommage à son suzerain suprême, au bon Dieu, il fit venir son fils près du lit où, sans trembler, il combattait la mort. Là, il lui confia solennellement son honneur et celui de sa race, que n'avait jamais souillé aucune forfaiture, et, après l'avoir, selon les vieux us, solennellement béni, il mourut.

« Le jeune comte passa les deux années de son deuil dans le château de Thann, dont il n'était jamais sorti.

« Ce temps écoulé, son tuteur l'envoya à Paris. Lorsque nous vîmes Tranio pour la première fois, c'était la plus séduisante et la plus charmante créature que l'on puisse imaginer.

« On sentait que la séve de son arbre héraldique, qui avait jeté tant de glorieux rameaux à travers les âges, s'était divinement épuisée pour le former.

« Tranio était la première fleur de sa race.

« Toute sa gracieuse personne exprimait une sorte de faiblesse hautaine qui charmait. Le comte de Thann était de tout, par droit de naissance, mais il ne voulut être de rien. Je ne l'ai jamais vu au club ni au cabaret. Il n'allait que très-peu dans quelques salons de l'aristocratie de blasons et par pure convenance, pour y rencontrer sa parenté ; il s'y ennuyait, du reste, horriblement. Tranio n'avait point de la bonté, mais de l'affabilité. Du haut de ses préjugés féodaux il avait, pour nous et pour la vie que nous menons, un tendre et courtois mépris. Son caractère était des plus mélancoliques, on le voyait toujours plongé dans de grandes songeries, son intelligence avait un coup d'aile prodigieux. Les chevaux, les armes, la lecture, remplissaient son temps. En vérité, il était extrêmement enfantin, mais plus encore lorsqu'il lisait. C'était alors un spectacle tout à fait étonnant : si l'auteur lui plaisait, ce qui était rare, on le voyait s'animer, soupirer, sauter ; il riait, pleurait, embrassait les pages, et, à chaque phrase, il envoyait, de son doigt blanc et effilé, et de ses bonnes et spirituelles lèvres, un furtif baiser. Pour les femmes, on ne lui en connaissait pas. Moralement, il était assez dépravé pour n'être jamais ridicule : mais, physiquement, sa chasteté était extrême. Il n'était pas froid, mais indifférent.

« Tranio me disait souvent que, s'il s'éprenait un jour, il

avait le pressentiment que ce serait passionnément et à tout excès.

« La chose arriva comme il le prévoyait. Un soir, nous étions ici à l'Opéra. La Carmina.....

« — Comment! demanda celui qui revenait de l'Inde. la Carmina qui danse ce soir?

« — Précisément. Elle débutait alors, il y a plus d'un an de cela, elle était encore bien plus jolie qu'aujourd'hui. Ses yeux surtout avaient une humidité lumineuse, transparente et azurée qui depuis s'est éteinte. Quant à son corps, il était fait comme à souhaits pour les plaisirs des sens ; mais ce qu'elle avait de remarquable, c'était une espèce d'ardeur glacée, une sorte de flamme froide tout à fait singulière, que dégageait sa nonchalamment provocante personne.

« Quand on la voyait danser, on songeait vaguement aux filles d'eau, aux nixes et aux ondines. — Plus d'une fois, en passant près d'elle dans les coulisses, j'ai effleuré sa jupe pour voir si le bas n'en était pas mouillé. — Du reste, cette créature était stupide.

« A mes côtés, le comte de Thann devenait de plus en plus attentif; peu à peu ses yeux s'allongèrent en clignotant, et il resta pendant la fin de la soirée plongé dans une sorte d'extase. En sortant du théâtre, il me dit, entre autres choses, qu'il était violemment amoureux de la Carmina. — Je n'y fis guère d'attention. Sept, je crois, de mes compagnons depuis une heure m'avaient, à propos de cette fille, fait la même déclaration.

« Je restai quelques jours sans voir M. de Thann, lorsqu'en accompagnant la marquise de Pescaire au théâtre, je le vis à l'orchestre, contemplatif, un peu pâli, ses grands yeux cernés fixés sur la Carmina.

« Je le rejoignis. — Ce garçon était un peu fou. — Il me

parla de la danseuse avec un feu excessif, il s'exaltait à ses propres paroles, son discours s'exagérait, c'était un incendie de métaphores à éteindre Dante et Caldéron. — Les fougueux emportements d'amour de Roméo, à côté de ces gongorismes passionnés, m'apparaissaient mornes comme un récit tragique, et les tendres lamentations de Juliette, froides comme une homélie de quakeresse.

« En amour, mon cher ami, je suis dégoûtamment pratique. — Quand il me prend une fantaisie de mauvais goût pour quelque fille, au bout de trois jours, je sais à quoi m'en tenir. Je suis dehors ou dedans, à la porte ou dans la chambre à coucher. Et, véritablement, continua le monsieur à l'objet en s'échauffant, véritablement, je trouve d'un goût détestable de s'en aller solder avec des petits soins, des tendresses, des soupirs, et toutes sortes de sublimes puérilités qui ne doivent faire cortége qu'au loyal amour, ce qu'on peut notoirement avoir pour de l'argent.

« — Prenez garde, mon cher, cria le revenant de Calcutta, vous vous mouchez. Vous en voulez encore à Nichon, votre objet, comme vous dites, pour les faiblesses que lui a inspirées le joli Bankus, spirituel cavalier, fort écrivain et parfait amant. Mon cher, on fait flèche du bois que l'on a. — Celui-là de ses dents, de ses yeux, de ses cheveux, de son âme ; vous, mon ami, de vos écus.

« Je commençais à être sensiblement inquiet, continua mon camarade d'université en allumant un cigare, de la tournure que prenait la conversation de ces messieurs. Cependant, l'homme à l'objet, probablement vexé, reprit son récit.

« Je demandai à Tranio, quand je l'eus rejoint, ce qu'il avait fait depuis tantôt dix jours qu'il lui était poussé cette belle passion. Il me répondit qu'il n'avait pas dormi.

« — Est-ce tout? lui répondis-je.

« — Je n'ai guère mangé non plus.

« — Et après ?

« — Après, rien.

« Je me permis de faire observer à Tranio qu'il me semblait légèrement stupide.

« — Ce n'est pas tout, mon cher enfant, lui dis-je, de s'attendrir comme un morceau de bœuf dans le bouillon de la sentimentalité, il s'agit maintenant de passer à l'actif. — Assez de vocatif comme ça.

« Je lui proposai sur l'heure divers procédés en usage pour de pareilles rencontres. — Il saigna déplorablement du nez. — En réalité, il était plus qu'amoureux, il aimait.

« Je vous l'ai dit, Tranio était une organisation supérieure, et tout à fait au-dessus de l'horizon humain. Malheureusement pour notre salut, le bon Dieu n'a eu qu'un fils, mais il a eu plusieurs neveux, les hommes de génie, et je crois sérieusement que Tranio était de la même famille.

« De tout ce que je lui indiquais, Tranio ne voulut rien faire. — Il avait ce défaut adorablement exquis des fines natures, la nonchalance. Sa sensibilité féminine se révoltait à tous les stratagèmes, un peu grossiers, à la vérité, que je lui proposais.

« Son amour était une fleur; il en avait les enivrements parfumés, et les vivement tendres nuances, mais aussi les racines. Elles plongeaient dans son cœur loyal et dans les fières délicatesses des âmes, et le rendaient immobile. — Il fallait le cueillir.

« Je vous l'ai déjà dit, cette Carmina est une oie. — Je laissai Tranio en proie aux miévreries poétiques que développe la première blessure que l'amour fait à une na-

ture fraîche, et je m'enquis de la danseuse pour savoir ce que je pourrais faire avec elle. Figurez-vous, mon cher, qu'elle venait d'épouser un danseur quelconque, et qu'elle en était amoureuse. Quand ces gens-là s'aiment entre eux, c'est terrible ; ils se tiennent déplorablement. Rien à faire. — Ce n'est plus un mélange, c'est un alliage de métaux, une combinaison chimique.

« Sur ces entrefaites, je partis à la chasse, je ne tuai rien, et je perdis mon chien. — Pauvre Flambeau ! tu dors sous les fleurs roses de la bruyère, les renards ont fait de toi d'ironiques repas, les faisans sautent sur ta dépouille blanchie, avec des hochements de queue moqueurs, et les chevreuils, que jadis tu pourchassais à travers les halliers, te font dédaigneusement les cornes.

« — Diable ! mon ami, votre sensibilité bifurque, lui dit son compagnon, vous allez pleurer sur votre chien. Voilà mon mouchoir.

« — Non, ce n'est rien, — je reprends.

« Ma première visite fut pour Tranio. Je le trouvai encore plus pâle.

« — Cela vous tient-il toujours ?

« — Toujours.

« — Eh bien ! tant pis! car elle est impossible.

« A ce mot d'impossible, sa gentilhommerie se cabra.

« — J'y arriverai.

« Je fis pour réponse un geste désespéré et significatif d'un effet assez comique.

« — J'y arriverai, reprit Tranio en s'animant.

« — Ce n'est toujours pas avec les mille louis de pension que vous fait votre avare d'oncle, et d'ailleurs rien n'y ferait.

« — J'y arriverai, monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur. MA PAROLE DE THANN, MA FOI DE COURTENAY.

« Ce serment héréditaire, que les aïeux de Tranio avaient rendu fameux en le tenant de père en fils avec un entêtement prodigieux, m'effraya par la manière sérieuse dont il fut prononcé.

« Ce que je savais de l'éducation que Thann avait reçue de son père m'indiquait assez que la chose tournait au solennel. Rien ne m'effraye comme une affaire sérieuse. Je voulus rendre son serment à M. de Thann, — il n'en voulut rien faire, — prétendant qu'il aurait à le tenir un extrême plaisir.

« Je le quittai beaucoup plus triste que je n'aurais dû l'être. — J'avais un fâcheux pressentiment. — Cet entêté me semblait capable de quelque sottise.

« Peu à peu cependant mes inquiétudes se calmèrent. — Je comptais un peu sur la jolie figure de Tranio, beaucoup sur mon habileté, et passionnément sur les quatre cent mille livres de rente que m'a départies le Créateur, pour arranger les affaires.

« Depuis ce moment-là, je n'ai revu qu'une fois Tranio, et cette fois-là ce fut pour assister à son agonie.

« J'ai su depuis ce qui s'était passé cet intervalle durant. Selon sa coutume, depuis environ deux mois, il était allé à l'Opéra toutes les fois qu'il donnait. Un lundi, on avait affiché un spectacle extraordinaire où la Carmina dansait abondamment. — M. de Thann, comme je vous l'ai dit, n'avait qu'une maigre pension de douze à quinze cents francs par mois. — Ce jour-là, en mettant les mains dans ses poches à cette fin d'envoyer son valet de chambre chercher une stalle, il s'aperçut qu'elles étaient absolument vides. Le domestique, sorte de Scapin dont on aurait pu tirer un fort bon parti, voyant l'embarras du comte, lui demanda s'il voulait lui permettre d'aller vendre quelque chose.

« Tranio, qui un moment avait eu peur de rester chez lui, au point d'en avoir les larmes aux yeux, accepta joyeusement et en sautant comme un enfant qu'il était. Le moment de sortir venu, il demanda un paletot; mais de paletot point. Le faquin de valet, qui sans doute avait pris cette coutume au service de quelque étudiant, avait tout vendu.

« Je ne sais comme cela se passait dans l'Inde, mon cher ami, mais ici l'avrilée, cette année-là, fut tiède et charmante.

« Le comte de Thann s'en fut donc à la comédie, légèrement vêtu de son habit.

« La représentation avait attiré extraordinairement de monde; on s'y étouffait. En sortant du théâtre, de Thann sentit qu'il se refroidissait; à minuit il avait la fièvre; à deux heures il délirait; et, le matin, quand le docteur arriva, il était perdu.

« Je ne sus l'état de Tranio que vers minuit. En rentrant, je trouvai son domestique qui m'attendait.

« Je me rendis chez lui hâtivement. Rien n'est lamentable, mon cher ami, comme une mort à Paris; toutes sortes de bruits communs et égoïstes troublent la majesté funèbre de ce dernier moment.

« De l'appartement où Thann mourait, on entendait les sauteries d'infâmes bourgeois, qui mettaient en branle le clapotement désastreusement vulgaire d'un piano ruiné. Deux cochers ivres se disputaient dans la rue; des voitures passaient avec des roulements bruyants; une vieille immonde, le nez barbouillé de tabac, ronflait sinistrement à côté de l'agonisant. Des fioles de toutes sortes encombraient les meubles; un odieux parfum pharmaceutique imprégnait l'air. Quant à mon cher Tranio, il n'était presque pas changé; son teint avait toujours cette blan-

cheur vermeille ; seulement le rose était plus foncé et le blanc plus mat ; entre ses lèvres empourprées on voyait trembler ses mignonnes dents perlines et nacrées ; les étoiles de la fièvre avaient allumé leurs flammes tumultueuses dans l'azur sombre et démesurément dilaté de ses grands yeux.

« Il avait compris mon coup d'œil.

« — N'est-ce pas que c'est triste, me dit-il, de mourir ainsi? Dans mon pays de paysans on n'entend pas tant de vilains bruits. Ce n'est que le tintement entrecoupé et gémissant de la cloche de l'église qui trouble le grand silence des champs ; et les bonnes gens, quand ils entendent ce glas des agonisants, laissent là leur labeur s'ils sont dans la campagne, leur sommeil s'ils sont chez eux. et s'agenouillent, priant le bon Dieu pour celui qui va mourir. — Vous savez, ajouta-t-il en souriant et en me montrant son habit, vous savez, c'est pour la Carmina que je meurs. Il n'est pas gai au moins de mourir à l'âge que j'ai, et je n'en avais guère envie. — Je ne suis pas heureux en amour. — Cette fille que j'aime tant ne sait pas si je suis dans le monde ; je ne lui ai pas seulement envoyé un bouquet ; je veux réparer cet oubli. — Tenez. mon ami, continua-t-il en me prenant la main et en essayant de la serrer avec ses doigts enfantins et tout vibrants, rendez-moi un dernier bon service. Au prochain mois d'avril, vous chercherez l'endroit ou l'on m'aura enterré, et, sur ma tombe, vous cueillerez un bouquet de fleurs qui auront germé sur mon corps et le jetterez à la Carmina.

« Tranio se tut. Son regard, fixé sur un vieux portrait d'aïeul pendu à la muraille, semblait déchiffrer avec une douloureuse anxiété la vieille devise de Thann, inscrite en lettres d'or au coin d'un tableau : *Je tins ma foy*.

« Sa tête, en ce moment, avait une expression de désespoir et de désolation extrêmes.

« Il se retourna, et, laissant retomber son front sur son oreiller, il se prit à pleurer. Son corps, chétivement gracieux, tressaillait et frissonnait à chaque soupir.

« — Pour moi, mon ami, ajouta l'homme à l'objet, dont l'émotion commençait à me gagner ; pour moi, je pleurais comme une Madeleine. Quand je vis clair à travers mes larmes, je regardai Tranio ; il était immobile ; je le touchai, il était mort.

« — De sorte que, ajouta l'homme revenu de l'Inde, de sorte que ce Thann-là est le premier de sa race qui n'ait pas tenu sa parole et qui ait forfait à son serment.

« — Hélas ! oui. Il l'avait sans doute oublié, car il n'en a pas dit un mot avant de mourir. Pour moi, j'ai tenu ma promesse de ce matin : je suis allé cueillir ces fleurs, qui plongeaient peut-être leurs racines dans le cœur de Tranio.

« Pendant que les deux cavaliers parlaient du serment, je regardais le bouquet. Les roses qui formaient comme une bouche, avaient pâli.

« Le second acte du ballet venait de finir, le public, envahissant le foyer, me sépara des deux jeunes gens dont j'avais écouté la conversation.

« Je me promenai encore quelques instants dans les couloirs, et en m'en allant, comme je regardais la salle à travers les vitres d'une loge, je vis le bouquet funéraire tomber aux pieds de la Carmina.

« Le lendemain, je partis pour l'Italie, je n'entendis plus parler du comte de Thann. Cependant, comme je lisais assez assidument les gazettes pour y découvrir de ta prose, ajouta mon camarade d'université en se tournant galamment vers moi, j'y lus un jour que l'exécuteur

testamentaire du comte de Thann avait, le 16 avril, fait exhumer les dépouilles de ce gentilhomme de la tombe anonyme où elles reposaient au cimetière de Neuilly, pour les faire transporter dans les cryptes de l'église de Thann.

« On sait, était-il écrit dans ce journal, que la branche aînée de Thann s'est éteinte avec le comte Tranio. Aussi, le caveau qui, depuis le onzième siècle, servait de sépulture à cette famille, a-t-il été muré et scellé d'une dalle en pierre sur laquelle est gravée la devise fameuse de cette illustre maison : « *Je tins ma foy.* »

« A mon retour à Paris, j'appris la mort de Carmina.

« Ce qui me frappa, c'est que la danseuse était précisément morte dans la soirée où il en avait si fort été question au foyer de l'Opéra, dans la nuit du 15 au 16. J'avoue que ma curiosité piquée me poussa à faire quelques démarches pour me renseigner sur les derniers moments de la danseuse. La bonne fortune voulut que je misse la main sur la femme de chambre qui était au service de Carmina dans ce temps-là.

« Voici ce que j'ai pu tirer de cette fille : — Madame, disait-elle, était rentrée de bonne heure, et tout de suite après le théâtre. Elle avait renvoyé le baron, malgré l'insistance qu'il mettait à rester. — Il paraît que depuis la Carmina avait jeté son bonnet et son mari par-dessus les moulins.

« Madame mangea un grand morceau de gigot froid et des cerises; ensuite elle entra dans sa chambre, elle me sonna pour l'accommoder.

« Pendant que je la coiffais, elle prit sur la toilette un bouquet de fleurs assez communes qu'on lui avait jeté dans la soirée, et le porta à sa figure comme pour le respirer. Tout à coup elle tressaillit; le bouquet tomba de ses mains.

« Les fleurs, par leur espèce, n'avaient rien d'extraordinaire ; c'étaient des scabieuses, des lis, des verveines, des pervenches ; toutes, elles appartenaient à la flore des jardins potagers. Cependant leurs couleurs avaient quelque chose de singulier, elles étaient humaines ; toutes ces fleurs semblaient vivantes, et l'odeur chaude qu'elles exhalaient me troublait le cerveau. Deux roses surtout me frappèrent : elles avaient la rougeur ardente des jeunes lèvres ; une rangée de petites fleurs que je n'avais nulle part encore vues, à formes aiguës et d'une blancheur cruelle, les séparait.

« Je ne sais si les parfums du bouquet m'hallucinaient, mais il me semblait que les roses dessinaient une parfaite bouche ironique, dédaigneuse, et d'un style hautain. Elle souriait fièrement en montrant les reflets nacrés d'une denture éclatante.

« Je n'ai jamais ressenti, mon cher ami, une impression aussi bizarre que ce soir-là. Une anxiété poignante me serrait la poitrine, je respirais à grand'peine.

« Il me fallut me lever avec grande hâte, car autrement j'allais piteusement me trouver mal.

« Les deux cavaliers dont je vous ai parlé continuaient leur conversation. En me redressant, mon esprit, sans doute moins absorbé, entendit la fin d'une phrase : c'était le voyageur qui parlait :

« — Et ce cher petit Tranio, le charmant comte de Thann, un de vos grands amis, qu'est-il donc devenu ?

« — Tranio, répondit l'autre en prenant subitement une figure sérieuse et sévère, Tranio, le voilà.

« Et, du geste, il montra le bouquet qui m'avait si fort occupé.

« — Vous voulez rire !

« — Je n'en ai guère envie ; c'était un cœur loyal et il

était d'une fière race — pauvre petit! — cet anniversaire m'a tant bouleversé depuis ce matin, que je suis morne comme les chevaux d'Hippolyte.

« — Vous me faites peur... Tranio serait-il mort?

« — Hélas! oui, et tenez, il y a juste un an, jour pour jour, et, s'il était deux heures, je dirais heure pour heure. qu'il a rendu à Dieu son âme vaillante.

« — Mais ce bouquet?

« — Il est neuf heures, le second acte va commencer, vous ne me paraissez pas disposé à l'aller voir; — moi, cet assassin de ballet me met la mort dans l'âme. Si vous voulez, je vais vous raconter la fin imprévue de Tranio.

« Celui qui revenait de l'Inde acquiesça tacitement en s'asseyant.

« Quant à moi, voyant la tournure qu'avait prise la conversation, je m'étais installé près d'eux dans un fauteuil; j'avais l'air de me chauffer avec activité à un feu éteint depuis plus de deux mois; — le fait est que j'ai entendu, — voilà quoi :

« Tranio n'avait jamais connu sa mère, et à l'âge de dix huit ans il perdit son père. Le comte, son père, était un gentilhomme entêté, aux anciennes coutumes; des modes et de la morale du temps il ne savait rien; aussi élevait-il son fils sévèrement et à la gothique. Quand le moment fut venu pour le vieux gentilhomme de s'en aller en paradis rendre hommage à son suzerain suprême, au bon Dieu, il fit venir son fils près du lit où, sans trembler, il combattait la mort. Là, il lui confia solennellement son honneur et celui de sa race, que n'avait jamais souillé aucune forfaiture, et, après l'avoir, selon les vieux us, solennellement béni, il mourut.

« Le jeune comte passa les deux années de son deuil dans le château de Thann, dont il n'était jamais sorti.

« Ce temps écoulé, son tuteur l'envoya à Paris. Lorsque nous vîmes Tranio pour la première fois, c'était la plus séduisante et la plus charmante créature que l'on puisse imaginer.

« On sentait que la séve de son arbre héraldique, qui avait jeté tant de glorieux rameaux à travers les âges, s'était divinement épuisée pour le former.

« Tranio était la première fleur de sa race.

« Toute sa gracieuse personne exprimait une sorte de faiblesse hautaine qui charmait. Le comte de Thann était de tout, par droit de naissance, mais il ne voulut être de rien. Je ne l'ai jamais vu au club ni au cabaret. Il n'allait que très-peu dans quelques salons de l'aristocratie de blasons et par pure convenance, pour y rencontrer sa parenté ; il s'y ennuyait, du reste, horriblement. Tranio n'avait point de la bonté, mais de l'affabilité. Du haut de ses préjugés féodaux il avait, pour nous et pour la vie que nous menons, un tendre et courtois mépris. Son caractère était des plus mélancoliques, on le voyait toujours plongé dans de grandes songeries, son intelligence avait un coup d'aile prodigieux. Les chevaux, les armes, la lecture, remplissaient son temps. En vérité, il était extrêmement enfantin, mais plus encore lorsqu'il lisait. C'était alors un spectacle tout à fait étonnant : si l'auteur lui plaisait, ce qui était rare, on le voyait s'animer, soupirer, sauter ; il riait, pleurait, embrassait les pages, et, à chaque phrase, il envoyait, de son doigt blanc et effilé, et de ses bonnes et spirituelles lèvres, un furtif baiser. Pour les femmes, on ne lui en connaissait pas. Moralement, il était assez dépravé pour n'être jamais ridicule ; mais, physiquement, sa chasteté était extrême. Il n'était pas froid, mais indifférent.

« Tranio me disait souvent que, s'il s'éprenait un jour, il

avait le pressentiment que ce serait passionnément et à tout excès.

« La chose arriva comme il le prévoyait. Un soir, nous étions ici à l'Opéra. La Carmina.....

« — Comment! demanda celui qui revenait de l'Inde. la Carmina qui danse ce soir?

« — Précisément. Elle débutait alors, il y a plus d'un an de cela, elle était encore bien plus jolie qu'aujourd'hui. Ses yeux surtout avaient une humidité lumineuse, transparente et azurée qui depuis s'est éteinte. Quant à son corps, il était fait comme à souhaits pour les plaisirs des sens ; mais ce qu'elle avait de remarquable, c'était une espèce d'ardeur glacée, une sorte de flamme froide tout à fait singulière, que dégageait sa nonchalamment provocante personne.

« Quand on la voyait danser, on songeait vaguement aux filles d'eau, aux nixes et aux ondines. — Plus d'une fois, en passant près d'elle dans les coulisses, j'ai effleuré sa jupe pour voir si le bas n'en était pas mouillé. — Du reste, cette créature était stupide.

« A mes côtés, le comte de Thann devenait de plus en plus attentif; peu à peu ses yeux s'allongèrent en clignotant, et il resta pendant la fin de la soirée plongé dans une sorte d'extase. En sortant du théâtre, il me dit, entre autres choses, qu'il était violemment amoureux de la Carmina. — Je n'y fis guère d'attention. Sept, je crois, de mes compagnons depuis une heure m'avaient, à propos de cette fille, fait la même déclaration.

« Je restai quelques jours sans voir M. de Thann, lorsqu'en accompagnant la marquise de Pescaire au théâtre, je le vis à l'orchestre, contemplatif, un peu pâli, ses grands yeux cernés fixés sur la Carmina.

« Je le rejoignis. — Ce garçon était un peu fou. — Il me

parla de la danseuse avec un feu excessif, il s'exaltait à ses propres paroles, son discours s'exagérait, c'était un incendie de métaphores à éteindre Dante et Caldéron. — Les fougueux emportements d'amour de Roméo, à côté de ces gongorismes passionnés, m'apparaissaient mornes comme un récit tragique, et les tendres lamentations de Juliette, froides comme une homélie de quakeresse.

« En amour, mon cher ami, je suis dégoûtamment pratique. — Quand il me prend une fantaisie de mauvais goût pour quelque fille, au bout de trois jours, je sais à quoi m'en tenir. Je suis dehors ou dedans, à la porte ou dans la chambre à coucher. Et, véritablement, continua le monsieur à l'objet en s'échauffant, véritablement, je trouve d'un goût détestable de s'en aller solder avec des petits soins, des tendresses, des soupirs, et toutes sortes de sublimes puérilités qui ne doivent faire cortége qu'au loyal amour, ce qu'on peut notoirement avoir pour de l'argent.

« — Prenez garde, mon cher, cria le revenant de Calcutta, vous vous mouchez. Vous en voulez encore à Nichon, votre objet, comme vous dites, pour les faiblesses que lui a inspirées le joli Bankus, spirituel cavalier, fort écrivain et parfait amant. Mon cher, on fait flèche du bois que l'on a. — Celui-là de ses dents, de ses yeux, de ses cheveux, de son âme ; vous, mon ami, de vos écus.

« Je commençais à être sensiblement inquiet, continua mon camarade d'université en allumant un cigare, de la tournure que prenait la conversation de ces messieurs. Cependant, l'homme à l'objet, probablement vexé, reprit son récit.

« Je demandai à Tranio, quand je l'eus rejoint, ce qu'il avait fait depuis tantôt dix jours qu'il lui était poussé cette belle passion. Il me répondit qu'il n'avait pas dormi.

« — Est-ce tout? lui répondis-je.

« — Je n'ai guère mangé non plus.

« — Et après ?

« — Après, rien.

« Je me permis de faire observer à Tranio qu'il me semblait légèrement stupide.

« — Ce n'est pas tout, mon cher enfant, lui dis-je, de s'attendrir comme un morceau de bœuf dans le bouillon de la sentimentalité, il s'agit maintenant de passer à l'actif. — Assez de vocatif comme ça.

« Je lui proposai sur l'heure divers procédés en usage pour de pareilles rencontres. — Il saigna déplorablement du nez. — En réalité, il était plus qu'amoureux, il aimait.

« Je vous l'ai dit, Tranio était une organisation supérieure, et tout à fait au-dessus de l'horizon humain. Malheureusement pour notre salut, le bon Dieu n'a eu qu'un fils, mais il a eu plusieurs neveux, les hommes de génie, et je crois sérieusement que Tranio était de la même famille.

« De tout ce que je lui indiquais, Tranio ne voulut rien faire. — Il avait ce défaut adorablement exquis des fines natures, la nonchalance. Sa sensibilité féminine se révoltait à tous les stratagèmes, un peu grossiers, à la vérité, que je lui proposais.

« Son amour était une fleur; il en avait les enivrements parfumés, et les vivement tendres nuances, mais aussi les racines. Elles plongeaient dans son cœur loyal et dans les fières délicatesses des âmes, et le rendaient immobile. — Il fallait le cueillir.

« Je vous l'ai déjà dit, cette Carmina est une oie. — Je laissai Tranio en proie aux miévreries poétiques que développe la première blessure que l'amour fait à une na-

ture fraîche, et je m'enquis de la danseuse pour savoir ce que je pourrais faire avec elle. Figurez-vous, mon cher, qu'elle venait d'épouser un danseur quelconque, et qu'elle en était amoureuse. Quand ces gens-là s'aiment entre eux, c'est terrible ; ils se tiennent déplorablement. Rien à faire. — Ce n'est plus un mélange, c'est un alliage de métaux, une combinaison chimique.

« Sur ces entrefaites, je partis à la chasse, je ne tuai rien, et je perdis mon chien. — Pauvre Flambeau ! tu dors sous les fleurs roses de la bruyère, les renards ont fait de toi d'ironiques repas, les faisans sautent sur ta dépouille blanchie, avec des hochements de queue moqueurs, et les chevreuils, que jadis tu pourchassais à travers les halliers, te font dédaigneusement les cornes.

« — Diable ! mon ami, votre sensibilité bifurque, lui dit son compagnon, vous allez pleurer sur votre chien. Voilà mon mouchoir.

« — Non, ce n'est rien, — je reprends.

« Ma première visite fut pour Tranio. Je le trouvai encore plus pâle.

« — Cela vous tient-il toujours ?

« — Toujours.

« — Eh bien ! tant pis ! car elle est impossible.

« A ce mot d'impossible, sa gentilhommerie se cabra.

« — J'y arriverai.

« Je fis pour réponse un geste désespéré et significatif d'un effet assez comique.

« — J'y arriverai, reprit Tranio en s'animant.

« — Ce n'est toujours pas avec les mille louis de pension que vous fait votre avare d'oncle, et d'ailleurs rien n'y ferait.

« — J'y arriverai, monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur. MA PAROLE DE THANN, MA FOI DE COURTENAY.

« Ce serment héréditaire, que les aïeux de Tranio avaient rendu fameux en le tenant de père en fils avec un entêtement prodigieux, m'effraya par la manière sérieuse dont il fut prononcé.

« Ce que je savais de l'éducation que Thann avait reçue de son père m'indiquait assez que la chose tournait au solennel. Rien ne m'effraye comme une affaire sérieuse. Je voulus rendre son serment à M. de Thann, — il n'en voulut rien faire, — prétendant qu'il aurait à le tenir un extrême plaisir.

« Je le quittai beaucoup plus triste que je n'aurais dû l'être. — J'avais un fâcheux pressentiment. — Cet entêté me semblait capable de quelque sottise.

« Peu à peu cependant mes inquiétudes se calmèrent. — Je comptais un peu sur la jolie figure de Tranio, beaucoup sur mon habileté, et passionnément sur les quatre cent mille livres de rente que m'a départies le Créateur, pour arranger les affaires.

« Depuis ce moment-là, je n'ai revu qu'une fois Tranio, et cette fois-là ce fut pour assister à son agonie.

« J'ai su depuis ce qui s'était passé cet intervalle durant. Selon sa coutume, depuis environ deux mois, il était allé à l'Opéra toutes les fois qu'il donnait. Un lundi, on avait affiché un spectacle extraordinaire où la Carmina dansait abondamment. — M. de Thann, comme je vous l'ai dit, n'avait qu'une maigre pension de douze à quinze cents francs par mois. — Ce jour-là, en mettant les mains dans ses poches à cette fin d'envoyer son valet de chambre chercher une stalle, il s'aperçut qu'elles étaient absolument vides. Le domestique, sorte de Scapin dont on aurait pu tirer un fort bon parti, voyant l'embarras du comte, lui demanda s'il voulait lui permettre d'aller vendre quelque chose.

« Tranio, qui un moment avait eu peur de rester chez lui, au point d'en avoir les larmes aux yeux, accepta joyeusement et en sautant comme un enfant qu'il était. Le moment de sortir venu, il demanda un paletot; mais de paletot point. Le faquin de valet, qui sans doute avait pris cette coutume au service de quelque étudiant, avait tout vendu.

« Je ne sais comme cela se passait dans l'Inde, mon cher ami, mais ici l'avrilée, cette année-là, fut tiède et charmante.

« Le comte de Thann s'en fut donc à la comédie, légèrement vêtu de son habit.

« La représentation avait attiré extraordinairement de monde; on s'y étouffait. En sortant du théâtre, de Thann sentit qu'il se refroidissait; à minuit il avait la fièvre; à deux heures il délirait; et, le matin, quand le docteur arriva, il était perdu.

« Je ne sus l'état de Tranio que vers minuit. En rentrant, je trouvai son domestique qui m'attendait.

« Je me rendis chez lui hâtivement. Rien n'est lamentable, mon cher ami, comme une mort à Paris; toutes sortes de bruits communs et égoïstes troublent la majesté funèbre de ce dernier moment.

« De l'appartement où Thann mourait, on entendait les sauteries d'infâmes bourgeois, qui mettaient en branle le clapotement désastreusement vulgaire d'un piano ruiné. Deux cochers ivres se disputaient dans la rue; des voitures passaient avec des roulements bruyants; une vieille immonde, le nez barbouillé de tabac, ronflait sinistrement à côté de l'agonisant. Des fioles de toutes sortes encombraient les meubles; un odieux parfum pharmaceutique imprégnait l'air. Quant à mon cher Tranio, il n'était presque pas changé; son teint avait toujours cette blan-

cheur vermeille ; seulement le rose était plus foncé et le blanc plus mat ; entre ses lèvres empourprées on voyait trembler ses mignonnes dents perlines et nacrées ; les étoiles de la fièvre avaient allumé leurs flammes tumultueuses dans l'azur sombre et démesurément dilaté de ses grands yeux.

« Il avait compris mon coup d'œil.

« — N'est-ce pas que c'est triste, me dit-il, de mourir ainsi? Dans mon pays de paysans on n'entend pas tant de vilains bruits. Ce n'est que le tintement entrecoupé et gémissant de la cloche de l'église qui trouble le grand silence des champs ; et les bonnes gens, quand ils entendent ce glas des agonisants, laissent là leur labeur s'ils sont dans la campagne, leur sommeil s'ils sont chez eux, et s'agenouillent, priant le bon Dieu pour celui qui va mourir. — Vous savez, ajouta-t-il en souriant et en me montrant son habit, vous savez, c'est pour la Carmina que je meurs. Il n'est pas gai au moins de mourir à l'âge que j'ai, et je n'en avais guère envie. — Je ne suis pas heureux en amour. — Cette fille que j'aime tant ne sait pas si je suis dans le monde ; je ne lui ai pas seulement envoyé un bouquet ; je veux réparer cet oubli. — Tenez, mon ami, continua-t-il en me prenant la main et en essayant de la serrer avec ses doigts enfantins et tout vibrants, rendez-moi un dernier bon service. Au prochain mois d'avril, vous chercherez l'endroit ou l'on m'aura enterré, et, sur ma tombe, vous cueillerez un bouquet de fleurs qui auront germé sur mon corps et le jetterez à la Carmina.

« Tranio se tut. Son regard, fixé sur un vieux portrait d'aïeul pendu à la muraille, semblait déchiffrer avec une douloureuse anxiété la vieille devise de Thann, inscrite en lettres d'or au coin d'un tableau : *Je tins ma foy.*

« Sa tête, en ce moment, avait une expression de désespoir et de désolation extrêmes.

« Il se retourna, et, laissant retomber son front sur son oreiller, il se prit à pleurer. Son corps, chétivement gracieux, tressaillait et frissonnait à chaque soupir.

« — Pour moi, mon ami, ajouta l'homme à l'objet, dont l'émotion commençait à me gagner ; pour moi, je pleurais comme une Madeleine. Quand je vis clair à travers mes larmes, je regardai Tranio ; il était immobile ; je le touchai, il était mort.

« — De sorte que, ajouta l'homme revenu de l'Inde, de sorte que ce Thann-là est le premier de sa race qui n'ait pas tenu sa parole et qui ait forfait à son serment.

« — Hélas ! oui. Il l'avait sans doute oublié, car il n'en a pas dit un mot avant de mourir. Pour moi, j'ai tenu ma promesse de ce matin : je suis allé cueillir ces fleurs, qui plongeaient peut-être leurs racines dans le cœur de Tranio.

« Pendant que les deux cavaliers parlaient du serment, je regardais le bouquet. Les roses qui formaient comme une bouche, avaient pâli.

« Le second acte du ballet venait de finir, le public, envahissant le foyer, me sépara des deux jeunes gens dont j'avais écouté la conversation.

« Je me promenai encore quelques instants dans les couloirs, et en m'en allant, comme je regardais la salle à travers les vitres d'une loge, je vis le bouquet funéraire tomber aux pieds de la Carmina.

« Le lendemain, je partis pour l'Italie, je n'entendis plus parler du comte de Thann. Cependant, comme je lisais assez assidument les gazettes pour y découvrir de ta prose, ajouta mon camarade d'université en se tournant galamment vers moi, j'y lus un jour que l'exécuteur

testamentaire du comte de Thann avait, le 16 avril, fait exhumer les dépouilles de ce gentilhomme de la tombe anonyme où elles reposaient au cimetière de Neuilly, pour les faire transporter dans les cryptes de l'église de Thann.

« On sait, était-il écrit dans ce journal, que la branche aînée de Thann s'est éteinte avec le comte Tranio. Aussi, le caveau qui, depuis le onzième siècle, servait de sépulture à cette famille, a-t-il été muré et scellé d'une dalle en pierre sur laquelle est gravée la devise fameuse de cette illustre maison : « *Je tins ma foy.* »

« A mon retour à Paris, j'appris la mort de Carmina.

« Ce qui me frappa, c'est que la danseuse était précisément morte dans la soirée où il en avait si fort été question au foyer de l'Opéra, dans la nuit du 15 au 16. J'avoue que ma curiosité piquée me poussa à faire quelques démarches pour me renseigner sur les derniers moments de la danseuse. La bonne fortune voulut que je misse la main sur la femme de chambre qui était au service de Carmina dans ce temps-là.

« Voici ce que j'ai pu tirer de cette fille : — Madame, disait-elle, était rentrée de bonne heure, et tout de suite après le théâtre. Elle avait renvoyé le baron, malgré l'insistance qu'il mettait à rester. — Il paraît que depuis la Carmina avait jeté son bonnet et son mari par-dessus les moulins.

« Madame mangea un grand morceau de gigot froid et des cerises; ensuite elle entra dans sa chambre, elle me sonna pour l'accommoder.

« Pendant que je la coiffais, elle prit sur la toilette un bouquet de fleurs assez communes qu'on lui avait jeté dans la soirée, et le porta à sa figure comme pour le respirer. Tout à coup elle tressaillit; le bouquet tomba de ses mains.

Madame était pâle et comme muette de terreur. Enfin, elle reprit ses sens et me dit en souriant : « Figure-toi qu'il « m'a semblé que ce bouquet m'embrassait. Suis-je assez « bête ! » ajouta-elle en aparté, et elle prit le bouquet qu'elle jeta par-dessus sa tête ; il alla tomber sur le lit de madame. Il était tout drôle ce bouquet, monsieur, il y avait au milieu des roses qui brillaient comme du charbon rouge. Quand j'eus tout à fait déshabillé madame, je me retirai.

« Le lendemain matin, je suis entrée chez madame à neuf heures, et, m'approchant pour la réveiller, je vis qu'elle était renversée sur les oreillers, morte et couverte de fleurs. Le lit était tout défait. Madame serrait fortement la rose rouge entre ses dents, une petite fleur blanche était enfoncée dans ses lèvres, qui saignaient un peu, comme si elles avaient été mordues. Quand le médecin est venu, il a longtemps regardé madame. Il disait à chaque instant : « C'est singulier... c'est singulier. »

« Il me demanda trois ou quatre fois si madame était restée seule dans sa chambre. Je lui dis que oui, et j'en étais bien sûre, car, lorsque M. le baron ne restait pas, madame, qui était très-peureuse, me faisait toujours coucher en travers de sa porte. Il me demanda si je n'avais rien entendu. Je lui dis que, jusqu'à deux heures, madame s'était agitée, et qu'elle soupirait très-haut. A deux heures du matin je n'entendis plus rien du tout ; je croyais qu'elle dormait ; il paraît qu'elle venait de mourir.

« Le docteur m'a dit que madame avait probablement été asphyxiée par les fleurs. Je l'entendais, pendant qu'il s'en allait, se répéter à lui-même : « C'est singulier... c'est « singulier. »

« J'ai toujours cru que M. le docteur avait emporté le bouquet, car nous ne l'avons plus retrouvé. »

— Que penses-tu, dit en terminant mon camarade d'université, du serment du comte de Thann ; et crois-tu qu'on a eu tort de graver sur la pierre qui scelle son cercueil : *Je tins ma foy ?*

Je ne répondis rien.

LE JOUR DES MORTS

FANTAISIES DE L'AUTRE MONDE.

— LOUIS JOURDAN. —

J'ai, de par le monde, et dans un coin de terre que dore le soleil du Midi, que baigne le flot bleu de la Méditerranée, j'ai, dis-je, le bonheur de posséder une douce et fidèle amie qui, à certains jours, à certains anniversaires, vá s'agenouiller à mon intention et prier sur la tombe de ma mère. A chacun de ces pèlerinages, elle arrache les plantes parasites, elle porte des fleurs nouvelles sur le tertre sacré qui recouvre les restes de cette mère chérie : puis elle cueille une feuille du laurier-rose qui croît aux pieds de la tombe vénérée. Je reçois dans une lettre cette frêle relique, qui a le double parfum du souvenir mater-

nel et d'une amitié tendre et profonde. C'est la joie de mon cœur et de mes yeux que la vue de ces feuilles desséchées.

Je me suis souvent demandé comment il se faisait que l'idée de la mort se présentait toujours à mon esprit sous une forme sévère sans doute, mais jamais terrible, jamais menaçante, et je dirais presque gracieuse; pourquoi elle éveillait en moi tout un essaim d'espérances infinies et me découvrait des horizons lumineux, des points de vue féeriques; pourquoi enfin elle était inséparable de l'idée opposée, celle du mouvement et des agitations de la vie. Quelle est l'origine de cette impression quand, au contraire, la mort laisse partout des traces si lugubres, quand je la vois environnée de désespoirs si sombres et de douleurs si amères? D'où vient qu'un même fait peut produire des façons de sentir si différentes? Quelle est la source commune où peuvent s'alimenter des sentiments si divers?

Je faisais ces réflexions hier, en voyant des milliers de familles se porter dans les cimetières de Paris à l'occasion de la fête des Morts, que l'Église célèbre le 2 novembre de chaque année. J'observais attentivement toutes ces physionomies de femmes, d'hommes et d'enfants, la plupart chargés de couronnes, de vases de fleurs, de croix, de médaillons et autres emblèmes funéraires, et, à part les familles qu'un deuil récent avait frappées, ce que je reconnaissais à la fraîcheur, — je ne trouve pas d'autre expression, — à la fraîcheur de leurs vêtements noirs, tout ce monde allait généralement au cimetière d'un pas léger et d'assez joyeuse humeur. Le temps, les préoccupations de la vie, avaient sans doute effacé chez eux les empreintes les plus douloureuses, et il me semblait que tous ces gens-là allaient visiter un parent, un ami, un frère

absent depuis longtemps, bien plus qu'ils n'allaient se mettre en présence du plus redoutable des mystères et du plus terrible des problèmes, en présence de la mort.

Après ce que j'ai dit de mes sentiments personnels, on comprend que je devais être sympathique à ces dispositions, et je suivis la foule. Je m'aventurai dans les sentiers tumulaires et sous les allées de cyprès d'une des nécropoles qui avoisinent la grande cité, la cité vivante par excellence. Contrairement à ses habitudes, l'automne avait réservé pour cette solennité une de ses plus tièdes journées. Le ciel était pur, les fleurs des tombeaux exhalaient de doux parfums; le murmure des voix, le bruit des pas, les cris des enfants, animaient ces lieux ordinairement tristes et solitaires; la vie, en un mot, semblait s'échapper du sein de la mort, elle rayonnait sur tous ces fronts qui s'inclineront cependant un jour sous le doigt de l'ange invisible, comme se sont inclinés, au jour et à l'heure marqués, tous ceux qui dorment là dans la paix des tombeaux.

Cette foule était recueillie, mais elle n'avait rien de lugubre, rien de désolé. Après avoir accompli son pèlerinage, déposé sur le marbre ou au pied de la croix de bois noir le souvenir destiné à honorer la mémoire de la morte ou du mort regrettés, chaque famille se répandait à travers l'immense labyrinthe, s'arrêtait devant les mausolées somptueux, déchiffrait les inscriptions dont quelques-unes sont si ridicules que l'esprit gaulois s'émancipait devant elles et les flagellait d'un bon mot en passant. Parfois ces promeneurs arrivaient, au détour d'une allée, devant une tombe sur laquelle une pauvre veuve et des enfants étaient prosternés; un respectueux silence se faisait alors, on se découvrait devant ces douleurs muettes, on leur donnait un témoignage de sympathie, et la vie, un

moment interrompue, éclatait quelques pas plus loin en observations piquantes ou en réflexions naïves. Nous avons, par exemple, retenu ce dialogue :

Un bourgeois quelconque, assez endimanché, sa femme, ses enfants et une foule de parents en demi-deuil, sont arrêtés devant un caveau magnifique tout reluisant de marbre, de bronzes et de dorures.

— C'est tout de même agréable d'être riche, dit bêtement le papa, et de pouvoir se faire enterrer avec autant de luxe.

— Bah ! dit un autre, là ou ailleurs, qu'importe ? les riches ont beau faire, c'est ici que la véritable égalité commence; d'ailleurs, quand on est mort c'est pour longtemps, comme dit la chanson.

— Qui sait ? reprit sentencieusement une jeune femme: qu'en savez-vous si c'est pour longtemps ? Dieu ne vous a pas dit son dernier mot.

— C'est égal, reprit le papa, qui poursuivait son idée, je voudrais bien avoir les moyens de me payer une sépulture de famille aussi, — j'hésite devant le mot, mais il est historique, — aussi *chic* que celle-là.

Et une jeune fille pâle, d'apparence souffreteuse, se pencha près de la jeune femme et ajouta ces mots, qui me frappèrent : « Mon oncle a beau dire, la plus belle tombe est celle où l'on dort auprès de celui qu'on aime, fût-ce sous un rocher, fût-ce au fond de la mer. » En entendant ces mots prononcés avec une certaine émotion, je regardai la jeune fille, ses yeux étaient pleins de larmes; sa parente lui serra silencieusement la main. « Qui sait, me dis-je à mon tour, qui sait s'il n'y a pas au fond de ces simples paroles tout un poëme mystérieux ? »

J'ai cité ce dialogue, que j'avais, pour ainsi dire, sténographié dans ma mémoire, parce qu'il reproduit assez

exactement la moyenne de tout ce que j'ai entendu autour de moi, et qu'il donne une idée de la dose d'intelligence et de sentiment que la petite bourgeoisie et la classe ouvrière apportent dans ces excursions mortuaires que la fête du 2 novembre ramène périodiquement. Là, comme partout, comme en toute circonstance, les femmes, même les plus vulgaires, se révèlent par cette finesse de tact, cette délicatesse de sentiments, cette tendresse, qui leur donnent sur nous une supériorité contre laquelle notre orgueil regimbe en vain.

J'ai entendu, pendant cette promenade de plusieurs heures, bien des conversations en plein vent et roulant invariablement sur le même sujet; eh bien! j'affirme sur l'honneur, — et l'on peut me croire, car j'en suis assez humilié pour mon sexe, — j'affirme que toutes les stupidités, toutes les banalités, tous les mots grossiers, ont été dits par des hommes, et qu'à part une marchande de la halle qui, en riant de son gros rire et en montrant une rangée de dents éclatantes, disait à l'homme dont elle était accompagnée : « La mort, c'est tout le contraire de la marée, plus elle vieillit moins elle pue! » à part cette réflexion technique, et d'une justesse équivoque, je n'ai entendu sur les lèvres des femmes ou des jeunes filles que l'expression de sentiments exquis, de pensées délicates, poétiques quelquefois, d'une piété douce et d'une foi qui n'était pas toujours très-orthodoxe, mais qui, à cause de cela peut-être, m'allait droit au cœur.

A propos d'orthodoxie, il est bon que j'interrompe le cours de mes réflexions pour parler d'une rencontre assez bizarre. J'étais appuyé sur la grille de l'humble tombe où repose Balzac quand un jeune homme s'approcha et déposa sans affectation un rameau de buis sur la plaque de marbre où est incrusté le nom de l'immortel écrivain.

C'était un garçon de bonne mine, d'une physionomie originale et intelligente. Il resta un moment silencieux, puis m'interpellant : « Parmi cette foule innombrable qu'il a tant amusée et tant instruite, me dit-il tristement, il n'y aura donc que nous deux qui songerons à honorer la mémoire du grand poëte ! » Ces paroles, qui établissaient tout d'abord entre mon interlocuteur et moi une vive sympathie littéraire, me tirèrent de ma rêverie, et bientôt la conversation s'engagea entre nous.

De quoi parler dans un pareil lieu, si ce n'est de la mort et de la vie future?

— Dussé-je blesser vos croyances et vos convictions, me dit mon compagnon, il faut que je vous avoue mon indignité; dussé-je être revêtu d'un san-benito et grillé dans le premier auto-da-fé que l'on dressera sur la place de Grève...

— Voyons ! répondis-je, puisque me voici érigé en confesseur, je vous écoute, et tâchez de mériter mon absolution.

— Eh bien ! monsieur, je suis très-peu croyant en matière de paradis et d'enfer. C'est un tort, un très-grand tort, si l'on veut, et j'en conviens; mais cela est, et il ne dépend pas de moi qu'il en soit autrement. La doctrine de la vie future telle que l'Église la formule dans ses enseignements quotidiens, dans ses cérémonies, cette doctrine m'est antipathique, elle révolte ma raison et mon cœur; mes meilleurs instincts protestent contre elle, et tout ce qu'ont pu me dire à ce sujet des personnes très-bienveillantes et très-compétentes qui ont daigné essayer d'entreprendre ma guérison, n'a fait que m'endurcir dans la voie criminelle où je suis entré. Le paradis, c'est-à-dire une récompense éternelle; l'enfer, c'est-à-dire un châtiment éternel, et quel châtiment! le tout pour des vertus

ou des vices très-contestables, mais qui, dans tous les cas, n'ont aucun des caractères de l'éternité et de l'infini, c'est ce que je ne peux ni ne veux admettre.

Et comme son ton s'animait, comme son œil petillait : — Calmez-vous, lui dis-je, cette proposition sent en effet le fagot, mais je suis bon prince, et il y aura peut-être moyen de nous entendre.

— Bah ! reprit-il en riant, si tous ceux qui pensent tout bas ce que je viens de vous dire tout haut avaient le courage de leur opinion, il est probable que tous les inquisiteurs, saint Dominique en tête, ne pourraient suffire à châtier tous les coupables, et qu'il ne resterait sur la terre que des personnes trop vertueuses pour s'y occuper du soin grossier de perpétuer le genre humain. Non, mille fois non ! je ne crois pas, je ne puis croire à la doctrine du paradis et de l'enfer, et j'ai, pour cela, une foule de raisons.

La première, c'est que je suis amoureux, mais amoureux comme un page; que ma maîtresse est belle comme une vierge de Raphaël, et que nos baisers nous rendent meilleurs l'un et l'autre.

— L'argument n'est pas convaincant, interrompis-je.

— Comment ! vous ne comprenez pas, dit-il en ouvrant sur moi son grand œil étonné, c'est que notre amour est de ceux qui mènent tout droit en enfer, et que j'ai la conviction profonde qu'il nous sauve, qu'il est agréable à Dieu. Mais je vois que cette raison ne vous paraît pas suffisante. En voici une plus décisive, malheureusement elle sera plus longue à développer.

— A votre aise, parlez à cœur ouvert.

— Eh bien ! monsieur, je suis le fils, — mais je vous demande mille pardons de me mettre ainsi en scène et d'aborder une aussi grande question avec ce sans-façon

et cette familiarité, — je suis le fils d'un bon et honnête ouvrier qui s'était successivement élevé par son intelligence et son travail. C'était bien le plus joyeux voltairien que jamais Voltaire eût engendré. Il savait toute l'Encyclopédie par cœur, et, au besoin, il l'aurait mise en chanson, car il était aussi poëte par occasion, comme Figaro. J'étais enfant encore lorsque une attaque d'apoplexie l'enleva subitement avec la rapidité de la foudre. Comme il avait en horreur le clergé et toutes les pratiques religieuses, on agita sérieusement la question de savoir si l'Église lui donnerait la sépulture; mais cet excellent homme, malgré ses incrédulités, était si fort entouré de l'estime publique, il avait été si obligeant, si dévoué, si bon fils et si bon père, qu'on craignit de heurter l'opinion de la petite ville qu'il habitait, et l'Église récita sur sa tombe les dernières prières. Mais il n'en était pas moins mort dans l'impénitence finale, et il fut considéré bel et bien comme damné et condamné aux flammes éternelles. Mon confesseur au collége me disait toujours que, si j'imitais mon père, j'irais tout droit en enfer, ce qui était le plus infaillible moyen de me décider à l'imiter, car il me semblait, tout enfant que j'étais, que je commettrais une lâcheté indigne si je ne me mettais en mesure d'aller consoler, par ma présence et mon amour, ce malheureux père livré aux tourments infernaux; je considérais comme un devoir sacré d'aller les partager avec lui. Ça ne vous ennuie pas trop? dit-il en s'interrompant tout à coup avec une vivacité charmante.

— Mais pas du tout, vous m'intéressez beaucoup au contraire, et j'ai hâte de savoir où vous voulez en venir.

— Patience! je pose mes prémisses. Je viens de vous dire ce qu'était mon excellent père. D'un autre côté, ma mère, ma bonne et sainte mère, — êtes-vous comme moi? éprou-

vez-vous un charme profond à prononcer ce doux nom de mère, le premier que nous ayons balbutié? — ma mère, dis-je, était plongée dans les pratiques d'une dévotion que la mort dont je viens de vous parler ne fit qu'exagérer. Le choléra éclata un jour autour d'elle; elle envoya sa famille à la campagne et elle resta pour soigner les malades; infatigable, elle allait d'un chevet à l'autre, pénétrant dans les mansardes, prodiguant aux pauvres ses soins et ses consolations. Très-belle et jeune encore, elle mourut bravement sur ce champ d'honneur, entourée de la plus profonde vénération. Sa dernière pensée fut pour mon père, en faveur duquel elle espérait avoir apaisé la colère céleste par sa piété et son dévouement, et pour moi, qu'elle craignait de voir mourir un jour hors du giron de l'Église catholique. A cette heure suprême, et dans sa préoccupation maternelle, elle fit détacher une petite médaille de la Vierge suspendue à son cou, et me la destina en me priant de la porter toujours. Je vous laisse à penser avec quelle piété je satisfais à ce dernier vœu de ma première, de ma plus douce amie, de ma mère! Tenez, la voilà cette médaille que je baise chaque soir avec une filiale superstition.

Certes, s'il y a un paradis, cette sainte femme doit y siéger au milieu des plus rayonnantes splendeurs, et, s'il y a un enfer, il est à peu près sûr que le cher mécréant qui fut mon père y occupe une place douloureuse. Cette séparation éternelle, et dans des conditions si contraires, de deux êtres qui se sont si tendrement aimés, qui ont marché ensemble dans la vie et y ont rempli des devoirs communs, cette séparation est impossible. Le bon Dieu est bien trop bon, et il aime trop ceux qui ont aimé ici-bas pour permettre de telles iniquités. C'est bien votre avis, je suppose?

— Oh ! complétement, fis-je, j'ai même à cet égar une théorie...

— Voyons votre théorie, dit-il avec empressement.

— Plus tard ! songez donc que vous ne m'avez rien prouvé encore, bien que vous m'ayez profondément touché en me parlant ainsi de votre mère.

— Vous êtes bien bon, — je poursuis : par quelle loi mystérieuse, les douces et chères influences qui veillent sur le berceau de l'être humain, qui protégent son enfance, qui entourent ses premiers pas et activent le développement de sa vie, se transmettent-elles si rarement? Pourquoi ne laissent-elles pas leur empreinte dans notre esprit et dans notre âme? Je comprends que je n'aie pas hérité du scepticisme paternel ; mais comment l'exemple, les conseils, les tendres exhortations de ma pieuse mère, de ce bon ange dont le souvenir me suit et me protége dans la vie, n'ont-ils pu parvenir à apaiser la révolte de mes sentiments et de ma raison, me plier à la discipline et aux pratiques de l'Église?

Tout à l'heure, avant de vous avoir rencontré, je me demandais cela et bien d'autres choses encore en parcourant ces allées ; j'éprouvais une sérénité ineffable au milieu de ces tombes nombreuses dont je foulais avec respect les dalles sacrées, et j'étais heureux de ne pas me sentir en communion avec la foi chrétienne sur ce point décisif de la vie future. Je me rappelais les paroles terribles que j'ai entendues résonner il y a peu de jours sur le cercueil d'un de mes camarades de collége. Ce *dies iræ*, ce jour de colère, de misère et de calamité dont l'hymne funèbre fait un si effrayant tableau, je n'y crois pas. Ce repos éternel, *requiem æternam*, que le prêtre invoquait, me semble une impiété.

Et cependant, croyez-le bien, je sens en moi les élan

cements d'une foi profonde et sincère ; il est des moments, et je n'oserai jamais vous dire lesquels, où je m'élève vers Dieu dans une sorte d'extase, mais ce Dieu n'est plus celui que ma mère m'avait appris à adorer. Je ne puis lui assigner ni une forme déterminée, ni des attributs spéciaux, ni un séjour céleste. Je le sens vivre en moi et dans tout ce qui m'entoure, aussi bien dans l'immensité du ciel que dans le brin d'herbe, que dans le parfum des fleurs : aussi bien dans le frémissement de ces cyprès que dans le grondement lointain que Paris nous envoie. J'invoque ce Dieu de bonté dont le souffle anime tout ce qui respire, et je l'invoque non pas seulement comme le Père éternel, mais aussi, mais surtout comme la plus haute et la plus sainte expression de la maternité et de l'amour sous tous les aspects. Je vis en lui, de même que je suis une émanation de son éternelle vie, de son infinité. Je sens vivement, et vous le sentez comme moi, je l'espère, que Dieu est tout ce qui est, mais que rien de ce qui est n'est lui : l'amour m'apparaît comme la loi suprême ; n'est-ce pas, ajouta-t-il, qu'elle est bien admirable cette parole du divin maître à la belle pécheresse qui répandait ses parfums à ses pieds : « Il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup aimé ! »

J'étais émerveillé de tant d'élan et de jeunesse. Je fais grâce au lecteur de mes réponses, je laisse parler mon compagnon avec toute son originalité.

— A ce point de vue, reprit-il, il me semble que la mort ne peut être l'entrée définitive au paradis, au purgatoire ou en enfer. La mort est le seuil d'une vie nouvelle : c'est le repos sans doute, mais le repos momentané où, dans les bras de la mère immortelle, de la mère commune, nous renouvelons nos forces épuisées, où nous nous préparons à de nouvelles luttes ; c'est un degré que

nous franchissons et qui nous rapproche de l'infini où nous n'atteindrons jamais ; c'est la récompense que Dieu nous donne quand nous avons accompli une partie de notre tâche.

Vous avez comme moi bien des affections autour de vous, n'est-ce pas? Eh bien ! nous tous qui nous aimons si tendrement aujourd'hui, qui sommes unis par les liens de la famille, par ceux de l'amour, par ceux de l'amitié, est-ce que nous ne nous sommes pas aimés dans le passé? Est-ce que nous ne nous aimerons pas dans l'avenir? Et notre rencontre elle-même, cette sympathie qui m'a entraîné vers vous, croyez-vous qu'elles n'ont pas leurs racines dans le passé? N'avons-nous pas lutté et ne lutterons-nous pas toujours ensemble pour le triomphe de ce que nous croyons bon et juste? L'imperfection de nos sens et de notre nature ne nous permet pas de nouer dans nos souvenirs les chaînons des existences que nous avons déjà traversées, unis les uns aux autres; mais chaque pas que nous faisons, chaque progrès que nous accomplissons, chaque victoire que nous remportons sur nous-mêmes, sur nos mauvais instincts, nous rapproche d'un état de moins en moins imparfait. La mort me séparera demain peut-être de ceux que j'aime, mais nous nous retrouverons un jour; et, quand nous aurons achevé la culture de notre cœur, de notre intelligence, de notre corps, Dieu nous appellera alors à vivre dans une planète meilleure, où les conditions de l'existence, où nos sens seront plus perfectionnés, et là encore nous lutterons ensemble pour le triomphe de ce qui est bon, de ce qui est juste, de ce qui est beau.

J'admirais cette verve intarissable. Il se méprit sur le sentiment qu'il me faisait éprouver.

— Pardon ! me dit-il, je sais bien que j'exprime fort mal ce que je ressens. C'est qu'il est difficile, pour moi du

moins, de rendre des sentiments de cette nature, parce qu'ils se pressent tumultueusement dans mon âme. Un jour, je tâcherai de les écrire. Ce que je sais le mieux, c'est que le souvenir de ma mère domine ici toutes mes impressions. C'est elle qui m'accompagne, c'est à elle que je parle ; son souvenir et son amour absorbent aujourd'hui tous mes amours et tous mes souvenirs. Eh ! tenez ! ce matin, — car je suis ici depuis onze heures, — ce matin, assis au pied d'un de ces arbres, j'ai écrit au crayon, sur ce chiffon de papier, une sorte de prière, ou d'invocation, si vous aimez mieux. Si je vous la lisais, vous y trouveriez peut-être une expression plus nette de ce que je veux dire. Mais rassurez-vous...

— Comment donc ! n'avez-vous pas dit tout à l'heure que nous étions de vieux amis? J'exige donc cette lecture.

Et, déchiffrant son manuscrit, il lut d'une voix très-émue :

« Mère ! mère chérie, où es-tu? Sous quelle forme me permettrez-vous, ô mon Dieu ! de la retrouver, la pieuse femme qui me porta dans ses flancs, et m'apprit à murmurer votre saint nom ?

« Que de fois, depuis le jour où sa vie a semblé s'éteindre, que de fois je me suis écrié dans la douleur et dans la solitude de mon âme : O ma mère, où es-tu ?

« Où es-tu, rameau bienfaisant qui abritas mon enfance ?

« Où est la douce main qui guida mes premiers pas?

« Où est le baiser maternel qui éveilla mon premier sourire ?

« Où est la fleur gracieuse qui me prodigua ses doux parfums?

« Blanche étoile, qui me guidas au port, mère adorée, où es-tu?

« Elle était en vous, et vous n'avez pas cessé d'être, ô mon Dieu ! Donc elle est encore, elle vit ! Sa forme seule, son doux visage, son sourire, son regard caressant, ont seuls disparu ; mais sa vie ne peut être éteinte, puisqu'elle était un rayon de votre éternelle vie.

« En quels termes, par quels actes pourrai-je vous remercier, mon Dieu ! pour m'avoir donné cette foi consolante qui fait que la vie de ma mère me sourit au delà du tombeau, à travers les ténèbres de la mort ?

« Non, tu n'es pas loin de moi, ô ma mère ! Toutes les splendeurs de la nature m'apportent un écho de ta voix regrettée.

« Il me semble que ton regard me suit dans le regard d'un bel enfant ; que tes yeux revivent dans les siens, que je retrouve ton sourire dans le sourire de toute noble femme vers laquelle m'entraînent de mystérieuses sympathies !

« Les tendres soins, les douces caresses que j'ai reçues de toi, ma mère ! je les rendrai avec bonheur aux êtres dont Dieu me confiera peut-être un jour la garde, et parmi ces existences chéries, que j'entourerai de toute ma sollicitude et de tout mon amour, Dieu sait si la tienne ne grandit pas pour un nouveau but et avec de nouvelles perfections.

« Mère, mère chérie, où que tu sois, tu es en Dieu, et nous sommes ensemble, unis par d'invisibles liens. Où que tu sois, bénis ton fils, protége-le de ton inépuisable tendresse, inspire-le de tes saintes résolutions. *Amen.* »

Je lui fis mon compliment très-sincère et je discutai avec lui, pour tenir sa verve en haleine, quelques points de ce qu'il appelait sa foi.

— Mon Dieu ! me dit-il dans un petit mouvement d'impatience, je sais bien que vous pouvez m'adresser le

terrible : « Qu'est-ce que cela prouve? » Évidemment cela ne prouve rien, mais je n'ai pas non plus l'intention de vous prouver quoi que ce soit. Je vous rencontre et tout à coup je sens un lien entre vous et moi; vous avez la bonté de m'écouter. Mon âme s'ouvre sans défiance à la vôtre. — Qui sait, dit-il en riant, si déjà nous n'étions pas ensemble aux croisades? — Mais à quoi, diable! voulez-vous donc croire si vous ne croyez ni à ce que je crois, ni à la redoutable doctrine du paradis et de l'enfer? Il faut opter, car, après tout, quel est le levier sur lequel vous vous appuyez pour traverser les épreuves de la vie et envisager sans frémir l'épreuve de la mort? Quand votre âme est pleine de joie, quand vous serrez la main d'un ami, quand vous frissonnez de volupté et d'amour dans les bras de la femme adorée, quel est le Dieu que vous bénissez et que vous remerciez pour ces biens suprêmes? Lorsque vous contemplez le ciel resplendissant de lumière comme en ce moment, ou rayonnant d'astres innombrables pendant une belle nuit, quelles sont les pensées qui tressaillent en vous? Que vous racontent l'Océan, les forêts, la foudre, les tempêtes, de leurs voix majestueuses?

Si, comme moi, vous n'admettez pas le châtiment et la récompense, tels que le catholicisme nous les présente, il faut bien cependant qu'en partant de l'idée de Dieu, c'est-à-dire de l'idée de justice par excellence, vous arriviez à une croyance quelconque qui réponde à cette idée. Sans cela, la vie perdrait toute haute moralité, les bons instincts resteraient sans ressort et seraient étouffés par l'égoïsme, comme le blé serait dévoré par l'ivraie si la main prudente et active du laboureur n'y veillait sans cesse.

Pour moi, je vous l'avoue, je crois, mais je crois fermement, je crois avec passion, comme on croyait aux époques

primitives, que chacune et chacun de nous prépare aujourd'hui sa transformation future, de même que notre existence actuelle est le produit d'existences antérieures. Riez si vous voulez, mais je crois, j'ai la foi, et c'est par l'amour que l'on arrive à la foi ; je ne sais pas de prédication plus éloquente qu'une caresse, et je ne sais pas de plus douce prière que l'amour et ses ivresses ardentes. Ils condamnent la chair, comme si la chair n'était pas en Dieu, comme si elle n'était pas sainte...

— Mais, mon cher ami, lui dis-je, vous n'en finirez pas si vous courez ainsi de digression en digression. Tâchons donc de rester sur le terrain de la vie future et dans la question des châtiments et des peines.

— C'est bien simple, dit-il, suivant que nous cultivons et que nous élevons, en nous et hors de nous, l'intelligence, le cœur et le corps, qui sont les trois manifestations de la vie, nous nous préparons, pour notre existence future, une intelligence plus grande, un plus noble cœur, un corps plus sain et plus beau. Tout est là.

— Ah çà! mais, l'interrompis-je en riant, vous me paraissez tenir singulièrement au corps et à la beauté physique. Avez-vous donné tête baissée, vous aussi, dans la doctrine saint-simonienne de la réhabilitation de la chair?

— Pourquoi pas? reprit-il sans se laisser désarçonner. Est-ce que l'Église elle-même, malgré ses anathèmes contre la chair et la matière immonde, n'a pas grand soin d'exclure du sacerdoce les bossus, les boiteux, les borgnes, tous les êtres contrefaits, quelles que soient d'ailleurs leur intelligence et leur capacité? Est-ce que ses anges ne revêtent pas des formes admirables? est-ce que les vierges de Raphaël et de Murillo ne réalisent pas le type de la beauté idéale? est-ce que, dans ses cérémonies et ses so-

lennités, elle ne s'attache pas à frapper les sens par la pompe extérieure? Pourquoi ces vêtements splendides brochés d'or, ces métaux ciselés, ces dais étincelants, ces merveilles de l'art, amoncelées dans nos temples? pourquoi ces chants, ces vapeurs de l'encens, ces orgues sonores, ces fleurs, ces tapis, ces vitraux aux mille nuances, dans nos riches basiliques?

Oui, quoi que vous en disiez, je tiens beaucoup, pour ma part, à la beauté, à la pureté, à la sainteté de la forme, et je crois que l'amour et ses ardentes voluptés, ses enivrantes caresses, sont la plus douce des prières. Mais ceci nous mènerait trop loin et sur un terrain que nous aborderons un autre jour, si vous voulez, celui de la moralité des relations amoureuses. Restons, s'il vous plaît, dans la question de la vie future, il est presque impossible de s'occuper d'autre chose autour de ces tombeaux.

Tenez, regardez là, dans ce groupe qui s'avance vers nous, regardez cette pauvre jeune fille dont le corps semble disloqué ; elle n'a rien pour elle, la malheureuse enfant ! elle est laide comme l'envers d'un péché capital, — je dis l'envers parce que l'endroit est toujours une beauté morale ou une vertu.

— Oui, je la vois, elle est appuyée au bras d'une ravissante créature.

— Précisément ! eh bien ! croyez-vous que c'est le hasard qui a distribué d'une façon aussi inégale la laideur et la beauté? Dieu ne fait rien en vain, vous le savez, et tout est admirablement ordonné dans l'univers ; chaque effet y a sa cause invisible. Si de ces deux jeunes filles, l'une est laide et l'autre admirablement belle, c'est qu'une loi éternelle et équitable préside à la distribution des dons divins : c'est que l'une a soigné, cultivé, embelli et respecté sa chair dans ses existences antérieures, et elle

recueille ce qu'elle a semé; elle reçoit aujourd'hui sa récompense proportionnée à ses œuvres; l'autre a agi en sens inverse, elle récolte la laideur. Si nous pouvions apprécier la dose de cœur et d'intelligence de chacune de ces deux jeunes personnes comme nous apprécions à première vue l'harmonie ou l'irrégularité de leurs traits, nous arriverions aux mêmes conclusions.

Le petit laideron est peut-être un ange de douceur, de bonté et de dévouement; elle est peut-être douée d'un esprit vif, d'un sens droit, d'une intelligence rapide; tandis que l'autre est peut-être un monstre de coquetterie et d'égoïsme. Regardez-la, elle va passer près de vous, je parierais presque qu'elle est bête comme un dindon. C'est que la première, dans le cours de ses transformations successives, a formé son esprit, élevé et ennobli son cœur au contact de toute grande idée, de tout généreux sentiment. C'est que la seconde a laissé envahir son intelligence et son âme par l'ivraie des mauvais instincts, des passions honteuses.

Mais cet enseignement religieux, ajouta-t-il, surgit à chaque pas. Voyez à votre droite cette nourrice dodue qui porte, dans des langes de dentelle, ce beau petit chérubin aux grands yeux bleus; que de soins autour de cette frêle créature! Voilà sa jeune mère qui se penche pour la contempler avec amour; cet enfant s'endormira ce soir dans un berceau de satin blanc mollement ouaté, dans une chambre bien close. A son premier cri, toute la maison sera sur pied; les médecins les plus célèbres seront consultés s'il est malade.

Maintenant, tournez-vous de ce côté, regardez à vingt pas devant nous, près de la fosse commune, cette pauvre vieille femme infirme et cet enfant sale, chétif, très-peu peigné, qui s'accroche à sa robe. C'est probablement la

grand'mère et le petit-fils ; il manque un trait d'union entre eux, c'est la mère, qui est peut-être morte à vingt ans, de misère et de faim ; ce malheureux enfant, dans quelles conditions a-t-il grandi ? Tout souffre en lui, son estomac, aussi bien que son intelligence et son âme, dépourvus de l'alimentation qui pourrait les faire germer. Croyez-vous que ces contrastes n'ont pas leur raison d'être dans les desseins impénétrables de Dieu ? croyez-vous que ces enfants, si inégalement partagés au début de la vie, n'ont pas des destinées prévues ?

La vie universelle a ses degrés que nous franchissons laborieusement de génération en génération et à travers les siècles. Vous rappelez-vous cette délicieuse et profonde invocation de notre grand, de notre immortel Balzac, dans son *Histoire intellectuelle de Louis Lambert :* « Adieu, pierre ! tu seras fleur ! adieu, fleur ! tu seras colombe ! adieu, colombe ! tu seras femme ! etc. » C'est tout simplement admirable ! Mettez donc toute la poésie chrétienne du paradis et de l'enfer à côté du sentiment panthéistique qui a inspiré cette seule phrase de notre poëte, et vous verrez comme elle pâlira !

Pour moi, ajouta-t-il en poussant mélancoliquement un soupir que j'accueillis d'un sourire amical, j'ai deux ambitions auprès desquelles les ambitions humaines que je vois s'agiter autour de moi sont parfaitement niaises.

— Ah ! voyons, dis-je, jusqu'à quel point, suivant une autre expression de Balzac, vous avez le sang riche en fer. Quelle est la première de ces ambitions ?

— D'abord, je voudrais devenir femme dans ma prochaine transformation. Être femme ! quel beau rêve ! Belle, intelligente, bonne, amoureuse, mais amoureuse avec passion ! Donner la vie avec une caresse ; porter toutes les ivresses, tous les délires, tous les tressaillements du bon-

heur dans l'âme que j'aurai élue ; exercer une influence souveraine, un empire adoré ; moraliser par un seul de mes sourires, châtier par un seul de mes refus. Mon Dieu ! que je serai heureuse !

— Patience ! mon cher monsieur, lui dis-je : vous n'êtes encore qu'un vil mortel ! Voyons votre seconde ambition.

— La seconde, la voici : c'est d'avoir terminé toutes mes étapes sur cette planète et d'aller, avec l'être que j'aime le mieux ici-bas, recommencer de nouvelles existences dans des mondes plus lumineux, moins imparfaits, où toutes les facultés de l'âme et du corps, toutes les puissances d'aimer, sont centuplées, où l'art et la poésie ont des proportions inconnues, où Dieu se manifeste plus splendidement. Voilà les paradis vers lesquels ma pensée et mon cœur s'élancent, non parce qu'on y regarde éternellement Dieu face à face, car Dieu, qui est tout ce qui est, n'a ni face ni profil, mais parce qu'on y goûte plus complétement, plus poétiquement, tous les plaisirs, toutes les joies que j'entends condamner bien haut par une foule de crétins ou de brutes, qui recherchent dans l'ombre et honteusement tout ce qu'il y a de plus grossier et de plus immonde dans ces joies et dans ces plaisirs que nous ne connaissons sur ce globe qu'à l'état rudimentaire. Mais ce but sacré, il dépend de nous de l'atteindre ; nous pouvons, suivant notre libre arbitre, nous approcher ou nous éloigner de ce Dieu, foyer de l'universel amour.

Donc, ajouta-t-il en manière de conclusion, la mort est et sera toujours une séparation plus ou moins cruelle et douloureuse ; mais, quand les hommes, les femmes et les enfants, croiront ce que je crois, ce que tant d'autres ont cru avant moi, les douleurs de cette séparation seront moins sombres, moins désespérées ; on considérera la mort comme une mère bienfaisante, *alma parens*, qui nous

endort sur son sein et nous donne une vie nouvelle.

Il allait, il allait ainsi, avec une intarissable abondance de paroles, d'images, d'idées : c'était un kaléidoscope intellectuel qui tournait sous mes yeux et créait à chaque tour des combinaisons merveilleuses. J'éprouvais déjà pour ce compagnon de promenade une affection très-vive, qui justifiait d'ailleurs ses théories. Je commençais à croire, ainsi qu'il l'avait dit gaiement, que nous nous étions trouvés ensemble aux croisades.

J'avais remarqué, au milieu du petillement de sa causerie, que souvent son attention avait été distraite et que notre promenade nous ramenait invariablement au même endroit, près de la chapelle mortuaire, d'où l'œil découvre un si ravissant panorama. Après quelques détours, nous arrivâmes au même point, et je sentis son bras tressaillir sous le mien comme si tout son corps avait été frappé d'une commotion électrique.

— Pardon ! me dit-il, je vous quitte ; je vois venir une personne que j'attendais. Mais permettez-moi de vous laisser ma carte ; veuillez me donner la vôtre ; je ne lâche pas ainsi un ami de dix siècles, ajouta-t-il en riant.

Cet échange se fit, et, en lisant mutuellement nos noms, chacun de nous fit un léger mouvement de surprise qui fut remarqué par l'autre.

— C'est singulier, dis-je, vous portez le nom d'un des hommes que j'aime le plus, un ami d'enfance.

— Et vous, vous portez le nom de famille de ma mère, de ma bonne mère. Niez donc, maintenant ! Vous ne voyez là sans doute qu'une coïncidence bizarre, un effet du hasard, un jeu de ce dieu aveugle et stupide. Pour moi, si je n'étais d'ailleurs profondément convaincu, je verrais dans cette circonstance toute une révélation. Croyez-le bien, mon ami, ajouta-t-il en serrant ma main de la façon

la plus affectueuse et la plus tendre, il n'y a rien de fortuit dans notre rencontre. Nous nous retrouvons, et ce n'est pas pour rien ; c'est que nous devons exercer l'un sur l'autre une décisive influence. Ainsi donc, à la vie et à la mort!

Pendant ce temps, une jeune femme s'avançait vers nous. En m'apercevant, elle baissa son voile noir sans affectation, et mon ami, pressant ma main une dernière fois, courut vers elle. C'était une jeune femme, grande et élancée, gracieuse et souple comme un beau cygne ; toute sa personne et sa toilette étaient d'une inimitable distinction.

Leurs bras s'enlacèrent, elle pencha sa tête charmante comme pour mieux entendre la parole du bien-aimé, et ils s'éloignèrent.

Je les suivis longtemps du regard ; c'est si bon à voir un couple amoureux ! puis ils se perdirent dans les sentiers. Je songeais, immobile, à tout ce que m'avait dit mon vieil ami du temps des croisades, à son respectueux enthousiasme pour la mémoire de sa mère. Je songeais à la mienne, à sa tombe lointaine, à l'amie tendre et bien-aimée qui, au même moment peut-être, s'inclinait en priant pour moi sur la dalle funèbre, quand je fus tiré de ma rêverie par le bruit et le murmure d'une foule.

Deux convois venaient d'entrer en même temps dans l'enceinte du cimetière. L'un était traîné par des chevaux caparaçonnés, coiffés de plumes noires. Le cocher était affublé d'une livrée de deuil, avec aiguillettes, galons d'argent, etc., etc. Le char s'arrêtait auprès d'une riche sépulture de famille. Un peu plus loin, un char, orné de modestes draperies blanches, escorté de très-jeunes filles qui tenaient par une de leurs extrémités les rubans blancs attachés au cercueil, dernier lien matériel qui les rattachât

à leur compagne! Ce char s'arrêtait auprès de ce monstrueux cloaque designé sous le nom de fosse commune, vaste ossuaire où les morts dont les familles n'ont pas le moyen d'acheter un terrain sont jetés pêle-mêle, au mépris de la loi, entassés les uns sur les autres, dans une odieuse promiscuité.

Le cercueil fut descendu dans la fosse au milieu du profond recueillement de l'assistance. On n'entendait que les sanglots des petites filles et le frottement des cordes contre les parois de la bière; puis le fossoyeur, avec la magnifique indifférence qui est l'apanage de cette profession, fit son œuvre. La terre, les cailloux, les vieux ossements, retombèrent avec un bruit sourd sur les planches où dormait la pauvre enfant; puis la foule se retira; c'était fini! Oui, c'est fini, excepté pour Dieu, qui vient de transformer cette existence dans toute sa fleur et de l'appeler à une existence nouvelle; excepté pour sa mère, sa pauvre mère, dans le souvenir de laquelle elle ne mourra jamais!

Sa pauvre mère, hélas! de son sort ignorante,
Avoir mis tant d'amour sur ce frêle arbrisseau!
Et passé tant de nuits à l'endormir, souffrante,
Toute petite en son berceau!

Je répétais ces beaux vers de Victor Hugo en suivant le boulevard extérieur, quand une voiture passa près de moi. « Louis! Louis! adieu! à demain matin, chez vous! » cria une voix connue. Je vis à la portière la joyeuse et bonne figure de mon compagnon du cimetière, de mon ami des croisades, qui agitait sa main vers moi. Mon regard plongea dans la voiture. La jeune femme était au fond. Non-seulement elle n'avait plus son voile sur les yeux, mais elle ne portait plus sa capote de velours bleu, qu'elle avait déposée sur la banquette. Elle rencontra mon regard et

détourna rapidement la tête. Mais j'avais eu le temps de l'apercevoir. Elle était charmante! Je rêvai toute la nuit de leur bonheur.

Le surlendemain, le courrier du Midi m'apportait la fleur cueillie au tombeau maternel.

Sœur de mon âme ! douces et blanches mains qui m'envoyez ce souvenir pieux, soyez bénies!

TAGAHOR.

(CONTE HINDOU.)

— MAXIME DU CAMP. —

E. . . . . .
Come l'araba Fenice :
Che vi sia, ciascun lo dice ;
Dove sia, nessun lo sa.
METASTASIO.

Autrefois, il y a bien longtemps, bien longtemps, un batelier vivait sur les bords du Gange ; il s'appelait Tagahor Adjigharpa et n'avait d'autre métier que de conduire les voyageurs d'une rive à l'autre du fleuve. Tout le jour il était accroupi dans une hutte d'herbes sèches qu'il s'était bâtie contre le tronc d'un figuier, et là il attendait que quelqu'un vînt à passer. Souvent il ne venait personne, et alors Adjigharpa demeurait immobile, regardant l'eau couler et se plaignant de sa destinée. Lors-

qu'arrivait la nuit, il se levait, rangeait ses avirons recourbés, abattait le petit mât de bambous, roulait la voile de roseaux tressés, et s'en allait triste jusqu'à sa chaumière, où nul ne guettait son retour.

Il était beau, il avait vingt ans et se sentait rongé par de singuliers ennuis. Un soir que le soleil se couchait, il tenait sa tête appuyée dans ses mains et laissait ses yeux errer autour de lui ; les feuilles aiguës des cocotiers semblaient des dards de pourpre ; un aigle du Malabar volait en poussant des cris ; le Gange coulait avec fracas et se ridait autour de quelques points noirs qui étaient des têtes d'alligators humant la fraîcheur des brises. En voyant tout cela, il éprouva une grande tristesse, et il s'écria :

« Oh ! comme ils sont heureux ceux qui, comme moi, ne sont pas bateliers sur le bord des rivières ! Comme ils sont heureux ceux qui ont des éléphants pour aller à la guerre, et des palanquins où ils dorment en marchant ! Il y en a qui passent leur vie à chasser dans les forêts et qui trouvent en revenant des femmes très-belles qui les reçoivent sur des nattes de toutes couleurs ! Ils habitent dans des palais gardés comme des forteresses ; lorsqu'ils sortent, ils sont montés sur des chevaux superbes ; on les évente avec des plumes et on va devant eux en heurtant des cymbales et en chantant leur gloire. Moi, je n'ai rien, et mes bras sont insuffisants à ma vie ! O Brahma ! quels crimes ai-je donc commis dans mes créations antérieures pour avoir mérité l'existence que tu m'as infligée ? Que ne m'as-tu fait riche ! que ne m'as-tu donné au moins de quoi repaître les désirs que tu as mis en moi ! O Brahma ! pourquoi m'as-tu créé si malheureux ? »

Il resta quelque temps silencieux, engourdi dans son chagrin ; puis, se levant et descendant vers le fleuve, il

fit ses ablutions, purifia ses vêtements en les trempant dans l'eau, et, se prosternant, il invoqua le soleil :

« O soleil ! dit-il, tu es Brahma lorsque tu te lèves, Siva au milieu de la journée et Vichnou à ton coucher ! Tu es la pierre précieuse de l'air, le roi de la lumière, le témoin de toutes les actions des hommes ; tu es l'œil du monde et la mesure du temps. C'est toi qui règles les jours, les nuits, les semaines, les mois, les années, les cycles, les saisons et les éternités. Tu es le seigneur des neuf planètes ; tu effaces les péchés de ceux qui t'invoquent ; tu parcours sur ton char la grande montagne du nord, qui a quatre-vingt-dix millions cinq cent dix mille yodjanas d'étendue. O soleil ! exauce mes vœux et détruis mes péchés ! »

La nuit venait ; quelques phalènes lumineux commençaient à voltiger ; les iguanes rampaient sur les racines des arbres. Tagahor s'éloigna. Il marchait le long du Gange, répétant ses plaintes à demi-voix et foulant les longues herbes que le vent du soir courbait devant ses pas ; tout à coup, dans le jour verdâtre du crépuscule, s'éleva une étrange apparition.

Du milieu des eaux sortait une forme lumineuse : c'était une femme ; ses pieds reposaient sur un poisson reluisant et moiré qui poussait de l'écume par ses narines ; une étoffe blanche ceignait ses reins, et, retombant par derrière jusque sur ses talons, laissait à découvert ses genoux arrondis et ses jambes entourées de cercles d'or. Sur sa poitrine nue se balançait un long collier de lotus rouges ; à ses bras se tordaient des bracelets de coquillages. Ses yeux, qui regardaient fixement, étaient violet foncé, et leurs teintes se dégradaient par d'imperceptibles transitions jusqu'au blanc le plus pur. Sa chevelure noire, tirée sur les tempes, s'épanouissait au sommet de la tête sous une couronne de joncs. Deux petits poissons d'or lui ser-

vaient de pendants d'oreilles; dans sa main gauche tremblait une étoile de feu.

Tagahor était tombé la face contre terre, et il entendit une voix qui disait :

« Tes lamentations ont monté jusqu'à moi; j'ai quitté le Veikonta, séjour bienheureux, où je dormais couchée aux pieds de mon père Vichnou, et je suis venue. Au ciel, on me nomme Mandakini; aux enfers, Bhâgavati, et. sur terre, Gangâ. Je suis la déesse du Gange. Tu m'as adorée avec ferveur; jamais ta barque n'a glissé sur mon dos humide sans que tu n'invoquasses mon nom, et toujours tu m'as jeté l'offrande de tes plus beaux fruits. Maintenant que tu gémis et que tu maudis ton sort, je t'apporte la récompense de ta dévotion assidue et l'accomplissement de tes désirs. Tu veux être riche, tu le seras; et ta fortune sera si haute, que tu regarderas en pitié ceux dont tu enviais la puissance. Voici un talisman à l'aide duquel tu découvriras les trésors enfouis dans le sein de la terre; c'est à toi que je le donne et non à d'autres, car il ne peut avoir de vertu qu'entre tes mains. Va donc maintenant. et n'accuse plus les dieux. Demain, tu trouveras d'incalculables richesses; lorsqu'elles seront épuisées, ton talisman t'en montrera d'autres, et il en sera ainsi jusqu'à ce que ton âme abandonne ton corps. Adieu, sache être heureux, car je ne reviendrai plus. »

Lorsque Tagahor se redressa, tout mouillé encore par les sueurs de l'épouvante, il aspira les senteurs pénétrantes d'un parfum qu'il ne connaissait pas. Il entendit les lentes cadences d'un chœur lointain, mais la vision avait disparu, et il ne vit plus que la nuit. Sa main, fermée avec force, tenait une sorte de médaillon en bois de sandal chargé d'ornements bizarres. Qui le lui avait donné? où l'avait-il pris? Il ne le sut jamais.

Il courut d'une haleine jusqu'à sa chaumière, poussa violemment la porte, et, se laissant tomber sur sa natte de paille, il la baisa avec transport. Il avait le délire, il était fou. Il tournait et retournait son amulette, il la faisait danser entre ses doigts et jetait des cris en l'appuyant sur son cœur. Il s'agitait à grands pas dans sa pauvre cabane; il brisait en riant ses meubles de bois à peine dégrossi; il parlait à voix haute et se sentait nager dans des espoirs sans bornes. Enfin il allait donc pouvoir marcher dans la réalité de ses rêves! Lui aussi, il allait mener l'existence de ces radjas que souvent il avait vus passer au milieu de leurs esclaves. Pour lui, des bayadères danseraient pendant qu'il les regarderait en mâchant du bétel, et, chaque jour, des brahmanes, payés par lui, offriraient de longs sacrifices en priant les dieux de conserver son bonheur. Son bonheur! à quoi bon? En est-il d'autre que la richesse? et ses trésors devaient être inépuisables.

Il pensait aux femmes nombreuses qui charmeraient sa vie, aux repas remplis de musiciens, aux chasses retentissantes d'aboiements sonores, aux extases de ses longs plaisirs, et il cherchait les noms dont il appellerait ses éléphants. Tout à coup, en voyant un aviron qui soutenait le toit de branchages qui abritait sa tête, il se souvint qu'il était batelier, et il lui sembla qu'il y avait déjà bien longtemps qu'il ne l'était plus.

Il ne dormit pas; mais il avait été secoué par de si vives émotions, qu'il se sentit épuisé; il s'assit, et, tenant son genou entre ses mains, il s'engourdit peu à peu dans une somnolence pleine d'images. Il lui semblait qu'il était à la fois rameur dans sa pirogue et dominateur d'une partie de la terre. Alors il se réveillait en sursaut, touchait son talisman suspendu à son cou, et riait en pensant qu'il avait pu un instant se croire encore misérable. Vingt fois

il se leva pour voir si le jour venait et jamais nuit ne lui parut plus longue. Le soleil surgit enfin, et Tágahor sortit.

A peine eut-il marché pendant une heure qu'il s'arrêta: un trésor reluisait à ses pieds. il se baissa pour le saisir, mais ses mains ne rencontrèrent que le sol, et il comprit alors qu'il avait la merveilleuse faculté de voir sous terre. Vite il se mit à l'œuvre, il creusa, et bientôt un monceau d'or et d'argent ruissela devant lui. Il s'y plongea les bras jusqu'aux épaules; il s'y baigna le visage; il en fit des cascades qui sonnaient avec un bruit métallique charmant à ses oreilles. Il regarda et vit des lingots symétriquement rangés qui soutenaient une pyramide de perles et de pierres précieuses, de diamants et de monnaies de toutes sortes. Il voulut compter ses richesses, mais il ne le put pas, elles étaient trop nombreuses. « O Gangâ, s'écria-t-il, merci, merci, je suis le plus heureux des hommes ! »

PREMIER ÉPISODE.

Auprès de la ville de Cassy, que les infidèles nomment Bénarès, Tagahor Adjigharpa fit bâtir ses demeures, et il donna à sa vie des magnificences que jamais il n'avait osé rêver. Ce n'était pas un palais, c'était presque une ville où s'agitait une population de serviteurs et d'esclaves.

Les pavillons qu'il habitait s'élevaient dans les jardins; des portes d'ivoire, incrustées d'améthystes, roulaient sur

des gonds d'or; des tapis en plumes de cygne couvraient des planchers en bois de cèdre; du haut des poutres de sandal se balançaient des lampes de saphir, et des rinceaux de pierreries noués et dénoués au plafond scintillaient sous les lumières comme un ciel étoilé. Des tissus de cachemire, lourdement drapés devant les fenêtres, se rattachaient à des cordelières de perles fines; auprès des coussins amoncelés s'étalaient des peaux de lions dont les yeux étaient des topazes, les dents des diamants, et les griffes du corail. Dans des cassolettes de vermeil, qui flambaient sans cesse, grésillaient l'aloès, les gommes de Sardja, les résines du bdellium et des parfums apportés de si loin, qu'on ignorait le nom de leurs pays. Dans de grands vases de bronze, se fondait lentement une neige odorante dont les émanations embaumaient et rafraîchissaient l'air; les murailles étaient vernies d'un laque particulier qu'avaient appliqué eux-mêmes des ouvriers venus des rives du fleuve Jaune.

Une porte en bois de fer, close par un secret que seul connaissait Tagahor, conduisait à un salle tout en lapis-lazuli. Il n'y avait d'autres meubles que sept réchauds, toujours allumés, et une énorme carapace de tortue polie, dans laquelle reposaient une bêche, une pelle et une pioche d'argent, à manche d'ébène parsemé d'opales; c'étaient là les instruments qu'il emportait lorsqu'il allait à la découverte d'un nouveau trésor; et il ne pouvait faire moins pour cette bonne terre qui lui ouvrait des entrailles si généreuses.

A la façade de ce palais, s'accrochait un balcon surmonté d'un toit recourbé et tout vêtu d'un pipos, sorte de lierre gigantesque qui l'avait embrassé et enveloppé de ses rameaux tortueux, sous lesquels chantaient les bengalis. Un ouistiti, barbouillé de vermillon, gambadait en se-

couant sa chaîne auprès de quelques oiseaux de paradis apprivoisés qui picoraient des grains de riz assaisonnés de noix muscades.

Les jardins étaient si grands, qu'il fallait trois journées pour en faire le tour; ils descendaient jusqu'au Gange par des degrés en marbre blanc sur lesquels des crocodiles familiers faisaient craquer leurs écailles en se chauffant au soleil. Il y avait des lacs énormes où nageaient des dorades et que battaient sans relâche les ailes des pélicans. Il y avait des forêts de tulipiers enlacés dans des lianes que le soleil ne pénétrait jamais, et des bois de tali-pat, arbre immense qui s'épanouit tous les cent ans, avec un bruit terrible, en laissant éclore une fleur de trente pieds de long. Dans des bassins de porphyre croissaient des lotus de toutes couleurs, et sous des azocas et des magnoliers coulaient des sources où des gazelles venaient boire.

Dans un coin, derrière des rideaux de palmiers et de mimosas, s'élevait le palais des femmes; il était en carreaux de faïence et bâti à la mode persane; c'est là que vivaient les esclaves de Tagahor. Il n'en avait pas autant que Chrishna, qui en eut dix-sept mille, qui toutes se brûlèrent sur son bûcher, mais il en avait beaucoup et de tous les pays : des Javanaises, teintes de safran, ardentes et sentant bon, charmeresses de serpents et ne riant jamais; des Chinoises, aux pieds difformes, à la peau de lait, aux yeux retroussés, aux ongles démesurés, couverts d'un étui de maroquin; des Arabes, dont les bras sont tatoués de signes mystérieux et dont les seins pointus déchirent la tunique de laine; des Négresses, qui ont des colliers de coquillages, des pièces d'or dans leurs cheveux crêpus et des vêtements de soie jaune; des Indiennes : leur tête est parsemée de fleurs; trois perles noires scintillent à leurs narines; leurs pendants d'oreille se balancent

sur leurs joues; elles vont la gorge nue, toute chargée de chapelets précieux; elles ont de larges pantalons de mousseline; leurs pieds sont rougis de carmin; leur front est frotté de sandal, et, lorsqu'elles marchent, on entend sonner les grelots de leur ceinture; des Persanes, dont les yeux sont si doux, qu'on ne peut les voir sans pâlir; des filles de Ceylan, qui pleurent leur patrie; des femmes barbares, blondes comme les blés, brunes comme la nuit, rouges comme le cinabre, venues on ne sait d'où, amenées par des vaisseaux de forme étrange, que conduisaient des hommes parlant un langage inconnu.

Plus loin, c'était la ménagerie: les lions, les jaguars, les ours, hurlaient derrière leurs grilles en flairant les axis mouchetés qui paissaient l'herbe des prairies. Au milieu de mares immenses, des hippopotames nageaient en soufflant leur haleine retentissante. Des rhinocéros frottaient leur corne contre le tronc des palmiers, et des buffles, couchés dans la vase, ruminaient en regardant autour d'eux. Les grues, les hérons, les flamands, les cigognes, les cygnes, épluchaient leurs plumes, se baignaient dans les étangs ou chassaient les lézards qui gîtent le long des murs. Des fourmiliers allongeaient leur langue visqueuse. Les tatous, caparaçonnés d'écailles, dormaient dans leur tanière. Des barbiroussas se battaient contre des sangliers qu'on nourrissait de fraises musquées pour rendre leur chair délicate, et, sur les arbres, les singes dansaient en poursuivant les toucans qui s'envolaient à tire-d'aile.

Dans les écuries, hennissaient des chevaux si rapides, qu'on ne les voit pas quand ils galopent; des onagres demi-sauvages et des zèbres à la crinière droite, au sabot étroit, qui traînent en se cabrant des chars chargés de panaches. Des éléphants, balançant leur trompe, agitaient en marchant les houppes de soie suspendues à leur poi-

trail. Des dromadaires dormaient sous les caroubiers; des mules, blanches comme le lait, arrachaient le foin des râteliers d'ébène, et les autruches, dont le pied lance des pierres en courant, fouillaient le sable de leur bec aplati.

Puis, c'étaient encore d'autres palais immenses et resplendissants. Il y avait loin de toutes ces magnificences aux misères de la hutte de roseaux, et Tagahor devait être heureux.

Trois cents poëtes célébraient ses louanges et le comparaient aux dieux. Une bande d'astrologues veillait chaque nuit et regardait le ciel pour y déchiffrer l'avenir des destinées qui devaient encore embellir son bonheur. Des relais d'esclaves, les plus agiles que jamais on ait vus, allaient, le pied toujours levé, chercher sur les cimes de l'Himalaya la neige qui glaçait ses boissons exquises. Comme Vatsa-Oudâyana, empereur de Cosambi, il avait une garde de femmes tatares qui tiraient l'arc et lançaient le javelot. Quand il passait, on se prosternait dans la poussière, et on ne l'appelait plus que Maharadja : le grand roi.

Dans ses bains, des femmes de Bornéo, brunes comme le café brûlé, odorantes comme les épices d'Éthiopie, frottaient son corps et pétrissaient sa chair de leurs mains molles et habiles. A ses repas, pendant que des venaisons farcies de grenades, de jujube et de spondias; que des langues de faisans saupoudrées d'assa fœtida et piquées d'andropogon fumaient sur des plats d'or, pendant que le jus de l'asclépias, l'infusion des lillipés et la séve des palmiers se cristallisaient dans des coupes d'émeraude, on amenait des brindjaries, et ils dansaient. Leurs troupes bariolées, jongleurs et musiciens, bondissaient à travers les salles, luttaient, se heurtaient en recevant des poignards aigus, rampaient, se disloquaient de cent façons,

s'amoncelaient en pyramides, et disparaissaient au premier geste du maître.

Depuis plusieurs années, Tagahor vivait ainsi.

Un jour qu'enveloppé d'une longue robe d'étoffe d'argent parsemée d'abeilles en rubis, il était couché sur un amas de coussins, il frappa dans ses mains; une esclave parut.

— Coumbakarna, dit-il.

L'esclave sortit en courant et revint accompagnée d'un homme vêtu d'une pièce de toile qui tombait de ses hanches jusqu'à terre. De sa chevelure rasée il n'avait gardé qu'une longue mèche nouée sur le sommet de la tête; un cordon, composé de trois fils de coton, passait de son épaule gauche à sa hanche droite; entre ses yeux se dessinaient deux lignes blanches et un trait rouge, ce qui est le nahman, signe distinctif des adorateurs de Vichnou. Ses coudes et ses genoux étaient enduits de bouse de vache desséchée; c'était le brahmane Coumbakarna.

Lorsqu'il entra, il se précipita vers Tagahor, inclina le front jusque sur ses pieds, croisa les bras et attendit.

— Quelle heure est-il? demanda Tagahor.

— O Maharadja! les tambours viennent de battre quatre heures.

Tagahor se retourna sur ses coussins, étira ses membres en bâillant, se souleva à moitié et dit :

— Jouons.

On apporta un échiquier dont les pièces étaient d'aigues-marines et de turquoises.

Au bout de quelques minutes, il renversa pêle-mêle les éléphants, les chars, les rois, et regarda en riant la figure ébahie de Coumbakarna. Il enfonça sa tête dans un oreiller et sembla oublier que le brahmane était près de lui. Ses yeux erraient vaguement sans rien voir; une de ses

mains pendait inerte et molle sur les tapis; l'autre, par un mouvement machinal, tortillait le cordon de diamants qui retenait sa chevelure.

— O Coumbakarna! dit-il avec un grand soupir, je m'ennuie!

Le brahmane fit un bond.

— Toi, maître, toi, qui as tant de richesses que les sept îles qui composent l'univers peuvent à peine les contenir; toi, qui fais pâlir de jalousie Indra, assis au milieu des étoiles; toi, dont les rois ne sont pas dignes d'être les serviteurs! toi, qui as tant de femmes et de si longs repas! que te manque-t-il donc, et pourquoi t'ennuies-tu?

Tagahor, qui ne l'écoutait pas, reprit avec violence :

— Allons, cherche, invente quelque chose qui puisse me distraire.

— Veux-tu que je fasse apporter tes cailles de combat? Ce matin encore, elles ont mangé les yeux de faisans qui doivent les rendre courageuses et cruelles; un éperon d'or est attaché à leurs pattes, et, si tu le désires, elles vont se déchirer devant toi.

— Non, dit Tagahor.

— Tes poëtes sont prêts à chanter ta gloire, ô Maharadja! au premier appel ils vont accourir, et, pendant que tes bayadères les accompagneront sur le luth à sept cordes, ils diront des vers plus doux que la rosée et plus sonores que les trompettes d'airain.

— Tes poëtes sont plus insupportables que le cri des corbeaux, répondit Tagahor. Quand ils m'auront répété que je suis beau comme Chrishna et fort comme Rama, ils s'en iront satisfaits et me laisseront bâillant de leur musique et de leurs paroles.

— Alors, en chasse! en chasse! prends ton arc et tes flèches; monte sur Couroubournou, ton éléphant blanc fa-

vori; que tes esclaves t'accompagnent, que tes femmes te précèdent en dansant; que l'on jette des fleurs sous tes pas; que l'on fasse éclater des tintamarres autour de toi; que ton cortége se déroule aussi long que les replis du serpent Ananta, qui porte le monde; va dans les forêts chercher les tigres qui errent sous les bambous; sur tes chevaux rapides, poursuis les antilopes, ou sur tes chars, entourés d'étendards, attaque les ours effrayés de ton courage.

—Ah! répliqua Tagahor, cela me dérangerait et me fatiguerait.

—Eh bien! reprit le brahmane, puisque tu ne veux pas aller les trouver si loin, prends-les auprès de toi : donne tes ordres, et autour d'un jeune buffle on va lâcher des lions, des tigres et des jaguars; ils combattront les uns contre les autres avec des hurlements plus profonds que le bruit de la mer, avec des dents plus sanglantes que celles d'Ouma-Cali lorsqu'elle vient de dévorer le géant Dourga. De son mufle fumant, le vainqueur fouillera les entrailles de sa proie et traînera avec ses griffes ses longs intestins dans la poussière; et toi, en haut de tes palais, sur tes terrasses ombragées de plantes inconnues, couché sur des oreillers de duvet, buvant des sorbets au jus de tamarin, les pieds appuyés sur quelque belle créature, tu les regarderas.

— Tu es fou, Coumbakarna, leurs mugissements m'assourdiraient les oreilles.

— Qu'on t'amène tes nains et qu'ils dansent avec tes esclaves les plus belles; tes yeux se réjouiront du charme des jeunes filles, et ta bouche rira de la laideur de tes bouffons.

— Crois-tu, dit Tagahor, que ce soit un spectacle bien curieux que de voir, pour la millième fois peut-être, sau-

ter grotesquement des bosses velues et des membres contrefaits à côté de tièdes épaules et de beaux visages?

— Tes astrologues ont lu dans les astres; ils sont prêts à te raconter les merveilles que Brahma réserve à ta vie.

Tagahor leva les épaules et fronça le sourcil.

— Parmi tes brindjaries, se hâta de continuer Coumbakarna, il en est une qui sait parfois arracher un sourire à tes lèvres; elle va venir, si tu veux; tu la verras, vive et flexible comme les joncs inclinés sur tes lacs, se tordre aux sons d'un chant plus léger qu'un oiseau; tu la verras, debout, les bras levés, la tête renversée et le cou tendu, plier sous le poids des serpents qui l'enlacent et qui baisent ses lèvres humides; elle joutera avec des lynx moins souples qu'elle, de ses doigts elle ouvrira la mâchoire des léopards et enfoncera son front dans leur gueule béante, et ils se rouleront à ses pieds en frottant leur dos contre ses jambes avec un miaulement d'amour.

—Hélas! je l'ai déjà vue si souvent! répondit Tagahor.

— Viens alors, sors de ton palais, ô Maharadja; viens parcourir les bois ondoyants; viens respirer la senteur des feuilles; viens marcher dans l'herbe des prairies. Viens, on portera près de toi les insignes royaux : l'étendard, l'éventail, le parasol et le chowri, ce saint émouchoir qui est la queue d'une vache de Tartarie.

— A quoi bon aller voir des troncs d'arbres et ensanglanter mes pieds aux ronces des pâturages?

— Permets-moi d'appeler tes esclaves; ils te porteront à ton théâtre; tes comédiens s'empresseront et te réciteront les stances mélodieuses qui racontent les exploits de Hanuman ou l'enlèvement de la jeune Bhanoumati.

— Mes comédiens jouent mal, leurs vers sont mauvais et les musiciens ne soufflent pas en mesure; un de ces soirs, je ferai jeter tout cela dans le Gange.

— Je vais faire frapper les tam-tams pour réunir toutes tes femmes; elles vont se hâter, et tu choisiras la plus belle parmi celles que tu ne connais pas encore; car, ainsi que ces dragons aveugles qui gardent des trésors, tu ne sais pas toutes tes richesses; ses deux bras entoureront ton cou, tu enfonceras ton visage dans sa longue chevelure, tu verras ses yeux s'éteindre et mourir sous tes baisers. Ô Adjigharpa! crois-moi, c'est là qu'est le bonheur; tu dormiras, la tête doucement remuée par les mouvements de sa poitrine, pendant qu'elle veillera pour conjurer les songes d'égayer ton sommeil.

— Ô mon pauvre Coumbakarna! elles sont toutes les mêmes; leur tendresse n'est qu'obéissance, et je suis bien las de leurs extases amoureuses.

— Que faire donc? Veux-tu qu'on lâche un ours contre un de tes géants? ils lutteront tous deux, et peut-être daigneras-tu sourire si l'homme est étouffé!

— Pourrais-tu me dire, demanda Tagahor, lequel est le plus bête, d'un géant, d'un ours ou d'un brahmane qui ne peut même donner un bon conseil?

— Eh bien! maître, répliqua Coumbakarna, il faut reprendre la partie d'échecs que tu as interrompue tout à l'heure.

— Va-t'en, va-t'en! s'écria Adjigharpa, hors d'ici, toi qui ne peux rien pour moi; toi qui ne sais pas trouver un remède au mal qui me dévore. A quoi te sert ta science, ô brahmane! si elle te fait défaut du jour où je l'interroge? laisse-moi, et je vais me livrer au seul plaisir que je connaisse maintenant.

— Et lequel, ô Maharadja?

— Je vais dormir, répondit Tagahor.

Coumbakarna sortit. On avait remarqué son long séjour auprès du maître; aussi chacun l'attendait avec impa-

tience. Lorsqu'il passa sous les galeries qui ceignaient la cour du palais, il fut entouré par une foule d'esclaves et de femmes; les questions s'entre-croisaient; tout le monde parlait à la fois.

— Allons nous prosterner et faire des sacrifices pour apaiser les dieux, dit-il; on a jeté un sort au Maharadja.

Lorsque le brahmane se fut éloigné, Tagahor, resté seul, se souleva péniblement sur le coude et cria : « Thorr! »

Une sorte de rugissement adouci se fit entendre et une panthère parut. Elle marchait lentement, battant les tapis de son énorme queue, léchant ses babines et remuant ses deux yeux jaunes, qui lançaient des étincelles de feu. Elle approcha de Tagahor, faisant le gros dos comme une chatte, couchant les oreilles et fermant à demi les paupières. Il lui passa la main sur la tête.

—Viens, ma belle, dit-il, viens près de moi; tu es toujours bonne et caressante, et je ne sais à quoi tient que je ne te donne en pâture les imbéciles qui m'entourent, à commencer par le brahmane Coumbakarna. Va, je te choisirai quelque beau tigre bariolé quand viendra la saison de tes amours, et demain tu auras de gras antilopes dont tu boiras le sang tout chaud.

Il demeura quelques instants silencieux, enfonçant ses doigts sous les poils noirs de la panthère, et comme perdu dans ses rêveries.

— Thorr, ajouta-t-il bientôt, je voudrais dormir!

La gracieuse bête sauta derrière lui, se coucha sur le flanc, il étendit sa tête sur elle, poussa deux ou trois soupirs qui ressemblaient à des gémissements, et s'endormit.

Le lendemain de cette journée, Tagahor marchait seul dans une allée qui longeait le cours du Gange; un sable fin criait sous ses pieds; on entendait au loin les kokilas

qui chantaient sous les feuilles, et le vent remuait la tige des palmiers. Il allait, poussant ses pieds l'un devant l'autre, les yeux immobiles et les lèvres crispées par un triste sourire ; il prononçait parfois quelques mots à voix basse ; enfin, il s'écria :

— O Gangà ! pourquoi ne dois-tu plus revenir ? pourquoi me laisses-tu lutter contre des chagrins que je ne puis comprendre ? Ne t'ai-je donc pas fait élever de riches pagodes où mes brahmanes prient jour et nuit devant tes statues d'or ? J'ai fait mettre des yeux de saphir aux images de Siva qu'on adore à Cassy ; j'ai offert à Vichnou le grand sacrifice de l'Ekyam ; j'ai construit des temples à Brahma, et pourtant les dieux m'ont quitté ! Que ne m'as-tu donné la pierre Tchintâmani qui exauce les vœux de celui qui la possède ! C'est en vain que j'épuise les plaisirs ; je retombe toujours au milieu de lassitudes énervantes et d'insurmontables affadissements ! En vain j'élargis ma poitrine pour respirer à l'aise, l'air n'y pénètre plus. Je sens au dedans de moi d'âpres désirs pour des choses que j'ignore. Oh ! qui me dira où il faut aller pour trouver ce qui me manque ? qui apaisera tout ce qui pleure en moi ?

Sur le Gange, un batelier passait ; sa pirogue d'écorces devançait le courant ; assis, et maniant ses rames, il chantait. Tagahor le suivit longtemps des yeux en se penchant pour écouter les derniers échos de sa chanson.

— Oh ! dit-il, comme voilà un misérable qui est heureux !

Puis, le souvenir lui revint de ce qu'il avait été jadis ; ses yeux se gonflèrent de larmes et il poussa un rire éclatant.

Tout était beau autour de lui : le soleil faisait reluire l'émail des scarabées ; les lotus du fleuve s'inclinaient et se relevaient à chaque vague ; des bruissements bourdon-

naient sous les herbes ; la nature n'était que lumière et parfum ; mais il ne voyait rien. Il tressaillit à une pensée subite, se retourna vivement et avança à grands pas. Il franchit les degrés qui montaient à son palais et entra. Il appela ; on accourut. Tout ce qu'il avait refusé la veille aux conseils de Coumbakarna, il le voulait, et on s'empressa.

Les bayadères dansèrent les danses qu'il aimait le mieux, il les renvoya ; ses nains, il les battit ; à coups de flèches il tua un lion qui, dans le combat, ne rugissait pas assez haut ; il étouffa ses cailles dans ses mains. Accroupi sur de larges carreaux, tenant par la peau du cou sa panthère, comme s'il voulait la lancer contre quelqu'un, il regardait avec des yeux fixes et pleins de colère ; tout le monde tremblait. Elle vint, la brindjarie qui jouait avec des serpents et charmait des tigres ; il la fit chasser. Longtemps il resta seul avec la plus belle de ses femmes ; mais, lorsqu'elle sortit, elle pleurait, et les yeux du Maharadja ne s'étaient point adoucis.

Ses poëtes lui chantèrent un hymne qui le comparait au soleil ; par ses ordres, on en jeta une douzaine par la fenêtre, et le reste se sauva à grand'peine. Son géant fut fouetté de verges comme un enfant, et l'échiquier fut brisé sur la tête du brahmane Coumbakarna.

Lassé, irrité, vaincu, Adjigharpa s'élança dehors ; chacun le suivit en silence. Il parcourut les jardins, les pâturages, les écuries, tous ses palais l'un après l'autre ; arrivé dans la ménagerie, il s'arrêta.

Un esclave regardait en riant un chimpanzée qui grimaçait et se contorsionnait, en grignotant des noix d'Areck.

Dès que Tagahor l'aperçut, il se précipita sur lui.

— Tu ris, tu ris, misérable, tu oses rire ! s'écria-t-il ; tu t'amuses donc, toi ?

Et, le saisissant de ses deux mains, il le jeta dans une auge de porphyre où nageait un alligator. Le malheureux fit un effort pour en sortir ; un coup de pied l'y repoussa. D'un bond, l'alligator fut sur lui ; il le remua à grands coups de son long museau, et, ouvrant sa formidable gueule, il le prit par le milieu des reins ; l'esclave se cambra, à demi-ployé en arrière, l'œil blanc, la bouche baveuse, les muscles roidis, les cheveux droits et les dents serrées ; on entendit un craquement sourd en même temps qu'un grand cri. Les femmes pleuraient, les hommes détournaient la tête ; Tagahor regarda jusqu'à ce que tout fût fini, et puis il s'éloigna.

Chacun était consterné ; on avait peur, et on se demandait à voix basse : « Qu'a donc le Maharadja ? »

Ce qu'il a, le Maharadja ? hélas ! il l'a dit lui-même : il s'ennuie !

Bien vite il s'était jeté à travers les plaisirs, et, quand il les eut tous usés, il sentit la vie se refermer sur lui.

Dans les temps qui suivirent son étrange fortune, ce furent des joies infinies et de continuels enivrements. Il ne se fatiguait de rien ; tout était charme et nouveauté pour lui. Il s'émerveillait de son sort, et, lorsqu'il se voyait entouré de ses magnificences, il se disait :

— Comment se peut-il qu'un batelier comme moi soit devenu un Maharadja ?

Puis, peu à peu, insensiblement, il prit habitude de ces honneurs qu'on lui rendait. Il lui sembla, au milieu des splendeurs qui surchargeaient sa vie, que c'était chose naturelle ; il avait perdu la mémoire de son existence d'autrefois. Lorsque, par hasard, son passé lui apparaissait, lorsqu'il se souvenait des pleurs dont il avait mouillé sa natte de paille, il se disait :

— Comment se peut-il qu'un Maharadja comme moi ait été batelier ?

L'obéissance empressée de ses esclaves, la facilité de ses plaisirs, l'exécution immédiate de ses ordres, qui le ravissaient d'abord, devinrent une cause de langueur et d'ennui ; sachant qu'il n'avait qu'à vouloir, il ne se donnait même plus la peine de désirer. A son insu, l'homme aime l'obstacle, et ses pieds ont moins de courage sur une grande route que dans le lit rocailleux des ravins desséchés.

Un pèlerin, qui depuis longtemps marchait par des chemins arides, traversa un jour un pays fort beau : il y avait des plaines, des rivières et de larges horizons. Il s'arrêta longtemps à regarder autour de lui; puis il s'agenouilla, adora les dieux et les pria de lui accorder la grâce de voir sans cesse et partout le même paysage ; il fut exaucé et partit le cœur content. Il examinait chaque arbre dans ses moindres feuilles, chaque prairie dans ses plus petits brins d'herbes, chaque ruisseau dans son gravier le plus fin; mais bientôt il s'y accoutuma; toujours les plaines, toujours les bois, toujours les rivières, toujours les larges horizons reluisant toujours sous le même soleil ; il s'en lassa et finit par aller les yeux fermés, afin de ne plus voir cet insupportable spectacle qui précédait tous ses pas. Tagahor ressemblait à cet homme : les plaisirs qu'il préférait lui devinrent fastidieux; il s'ingéra pour en trouver d'autres, en trouva et s'en dégoûta.

Il ne s'expliqua pas ce qui se passait en lui, mais il comprit la monotonie de la vie et désespéra.

Il eut parfois des fantaisies féroces qu'il jetait en pâture. sans pouvoir l'apaiser, au monstre qui grondait en lui. Il en arrivait à la folie ; il imaginait de monstrueuses extravagances et devenait impitoyable pour se désennuyer.

Un jour qu'il jouait avec un tigre familier qu'il aimait

beaucoup, il se fit amener une de ses jeunes filles de Java. Il noua lui-même les courroies des portes, et nul ne sut jamais ce qui se passa entre eux. On entendit des cris, des sanglots, de joyeux rugissements, des éclats de voix, des râlements étranges, des rires saccadés et des plaintes déchirantes. Lorsque le bruit se tut, Tagahor était pâle; le tigre haletait et avait les griffes rouges, les vêtements de la jeune fille étaient lacérés, sa chevelure en désordre, et de profondes plaies ouvraient ses épaules et son sein. Elle s'assit par terre; elle mit sa tête dans ses mains et pleura si longtemps, qu'elle en mourut.

SECOND ÉPISODE.

Un soir que le soleil se couchait, il sortit seul dans la campagne; il avait encore ressenti une de ces ardentes colères qui était comme la résultante de ses lassitudes, et il s'en allait pour se fuir lui-même. Il marcha au hasard, laissant ses pieds le conduire, et murmurant tout bas une chanson qu'il disait jadis, lorsque ses avirons vigoureux fendaient les eaux du Gange. En était-il donc arrivé au regret de cette vie qu'il avait tant déplorée? Je l'ignore, mais je sais que ce soir-là il lui venait de vagues ressouvenances de murmures de flots gazouillant contre les flancs d'une barque, de bruit de vent dans une voile, et de bonnes heures passées au soleil en regardant voler les cigognes.

Il erra longtemps jusqu'à une grande chaumière qu'il aperçut au coin d'un bois. Son toit de feuillage s'appuyait

sur des murailles de bambous; le seuil de la porte était enduit de chaux et de bouse de vache. Une calebasse pleine d'eau attendait, auprès d'un banc de pierre, que les oiseaux vinssent y boire, et des corbeaux mangeaient le riz et le lait caillé qu'on avait jetés en offrande aux dieux domestiques.

Tagahor reconnut la maison d'un brahmane. Il regarda, et dans l'intérieur il vit un homme accroupi sur une peau de gazelle, la seule, avec celle du tigre, qui ne communique point de souillure. Il lisait et désenfilait avec rapidité les planchettes de son livre; parfois aussi il prenait une feuille de palmier de Ceylan et écrivait dessus avec un poinçon. Il soufflait en mesure comme les gens profondément absorbés ; il ne tournait pas la tête et poussait par moments un petit cri de contentement.

Tout à coup, il leva les yeux au ciel en mordant doucement son doigt, et comme cherchant à ressaisir une pensée qui lui échappait. Son regard brillait; sa bouche était souriante. Tagahor entra et lui frappa sur l'épaule.

— Oh! s'écria le brahmane en se retournant brusquement; que me veux-tu donc pour me déranger ainsi?

— Je voulais te demander, dit Tagahor, pourquoi tu parais si heureux?

— J'allais peut-être découvrir, répondit le brahmane en passant le doigt sous le lacet qui tombait de son épaule à sa hanche; pour quel motif notre cordon brahmanique s'appelle *yegnopavita* en sanscrit, *dhandhiam* en tilinga, *punoul* en tamoul, et *djenivara* en kanéda.

— Et que t'importe? dit Tagahor.

— Il m'importe de le savoir.

— Et pourquoi ?

— Pour ressentir le plaisir de l'avoir appris!

Tagahor se mit à rire.

— Oh! ne ris pas, reprit le brahmane, voilà déjà longtemps que je cherche; j'ai passé bien des nuits à réfléchir, le front appuyé sur mon genou, et ce sera le plus beau jour de ma vie celui où je pourrai dire enfin : « Je l'ai trouvé! » Jamais, depuis vingt ans au moins, je ne me suis heurté contre de si grandes difficultés.

— Depuis vingt ans! dit Tagahor surpris; ne te lasses-tu donc pas de travailler toujours?

— Me lasser! par Ganésa! me lasser! Mais tu ne connais donc pas les joies immenses qui s'épanouissent au dedans de celui qui prépare son œuvre, la poursuit lentement, la dirige ferme et droite à travers les obstacles, et finit par la conduire au but?

— Mais enfin, demanda Tagahor, où t'a mené cette persévérance?

— A faire de merveilleuses découvertes! s'écria le brahmane rayonnant d'enthousiasme. C'est par moi qu'on a su le nom, si longtemps incertain, du dernier des sept éléphants qui portent l'eau dans leurs trompes aux quatre nuages chargés d'arroser la terre ; à force de soins, j'ai pu savoir que le bois des cinq flèches que Roukmi lança contre Chrishna avait été cueilli parmi les roseaux qui croissent sur les bords du Saraswati ; et c'est moi, le premier, qui ai trouvé l'origine de la rivière Aswasakri : dans l'armée de Cala-yavana, que consumèrent les yeux de Moutchoukounda, si imprudemment réveillé, il y avait tant d'animaux, dromadaires, éléphants, chevaux, onagres ânes et mulets, et leur sueur, sous le soleil, fut si abondante, qu'elle changea en lac une plaine où ils avaient séjourné; le lac s'écoula à travers les montagnes et devint l'Aswasakri.

Tagahor était silencieux ; il enviait, sans trop la comprendre, la vie de ce pauvre savant qu'il voyait si heureux.

— Mais, demanda-t-il au bout de quelques instants, quand tu auras épuisé la science, que te restera-t-il ?

— La science, répondit le brahmane, est inépuisable comme la source sacrée du Gange qui jaillit des pieds de Vichnou pour aller tomber sur la tête de Siva. On userait, à étudier, trois éternités de Brahma, qu'il resterait toujours quelque chose à savoir.

— Et tu es satisfait de ton sort? dit Adjigharpa.

— Je ne le changerais contre celui de personne, répliqua le brahmane; ma vie est la plus douce qu'il soit au monde. A quelque distance d'ici, vit un homme à qui les dieux ont tout donné; il n'a pas un désir qu'il ne puisse réaliser, pas un vœu qui ne soit accompli; sa parole fait trembler les cœurs les plus hauts; eh bien! malgré ses richesses, malgré ma pauvreté, je me crois plus heureux que lui.

— Je suis cet homme, dit Tagahor.

— Ah! reprit le brahmane, le bruit de tes fêtes m'a troublé bien souvent.

— Pardonne-moi, répondit tristement le Maharadja, moi aussi je cherche, mais je cherche en vain. Quel bonheur, ajouta-t-il, trouves-tu donc à apprendre?

— Je te l'ai déjà dit; le bonheur d'apprendre, c'est le plus grand qu'on puisse éprouver sur terre.

Tagahor s'éloigna plein de trouble et d'irrésolution. Le lendemain il était plus calme et il se disait :

« Peut-être le brahmane a-t-il raison; peut-être la science comblera-t-elle le vide qui se creuse chaque jour dans ma vie; peut-être est-ce cela qui doit me rendre heureux? O fille et femme de Brahma! ô Saraswati! déesse de l'instruction, s'écria-t-il, je te bâtirai un temple de porphyre, si tu veux endormir les chagrins qui me rongent! »

De ce moment sa vie changea. Il s'entoura de tout ce

qu'il put rencontrer de savants et il se mit à apprendre. Ses palais devinrent silencieux ; les musiques se turent, les danses cessèrent, et on ne marchait plus que sur le bout des pieds.

Il prit un grand charme à cette existence, nouvelle qui tout d'abord l'avait fatigué. Il triompha vite de ces premières lassitudes, et il entra dans la science. Tout le jour, il appuyait dans ses mains sa tête penchée sur ses livres, et le soir il montait au sommet des tours afin de suivre le cours des astres. Il se plongeait avec ardeur dans d'âpres études, et il voyait s'étendre devant lui des perspectives merveilleuses qu'il ne soupçonnait pas.

Il remarqua promptement l'ignorance de son favori Coumbakarna, qui n'était bon qu'à jouer aux échecs ou à manger les restes des sacrifices ; il le laissa retomber dans la foule de ceux qu'il ne connaissait pas, et il appela près de lui Bacoulavali, le brahmane qu'un soir il avait interrogé. Des esclaves, choisis parmi les plus habiles, parcouraient la terre, chargés d'or, et sur des chevaux rapides ; ils achetaient les manuscrits précieux, découvraient des savants, inaccessibles jusqu'à ce jour, et les envoyaient à Tagahor. Il lui en venait de chaque coin du monde : philosophes du grand empire de Tchoug-Koué, mages de l'Aderbaïdjan, rabbins de Palestine, devins de la Chaldée, docteurs sabéens, hiérolaotômes des sanctuaires d'Égypte, hiérogrammates de Memphis, qui portent le dieu Thôt tatoué sur la poitrine ; généalogistes arabes, incantateurs de l'Himalaya, magiciens d'Abyssinie, brahmanes du Sind et du Gange, accouraient en foule auprès du Maharadja.

Souvent il les faisait disputer devant lui ; c'étaient alors des cascades de paroles, des citations retentissantes du Talmud, des Vedas, du Zenda-Vesta, du Chou-King ; des colères d'enthousiasme et des ironies de pitié. Parfois

on s'arrachait bien un peu quelques poils de la barbe; un jour même on abandonna l'argumentation : on se prit corps à corps, on se heurta longtemps, et Adgigharpa fut forcé de se jeter au travers de la bataille pour séparer les deux partis; mais quelle que fût l'issue de la discussion ou du combat, chacun s'en allait toujours en se glorifiant de sa victoire.

Quant à lui, il travaillait, et Bacoulavali ne se tenait pas de joie en voyant la ferveur de celui qu'il avait converti. Il allait en avant avec une avidité singulière; on s'épuisait à le satisfaire, et jamais il ne se sentait rassasié. Quelque chose criait toujours en lui, et il croyait le contraindre à se taire en le gorgeant d'érudition. Lorsque, la nuit, les esclaves qui veillaient voyaient une lampe de saphir brûler en se balançant à son triple chaînon d'or, ils disaient entre eux :

« Parlons bas, voilà encore le Maharadja qui travaille! Ses joues pâlissent, ses yeux se cavent, son front se ride à toujours vivre ainsi, lisant à demi-voix dans des livres que nul ne comprend. Qu'a-t-il donc? Ses éléphants déjà ne savent plus chasser le tigre; ses femmes s'alanguissent d'amour, et ses bayadères ont oublié leurs chansons! Ah! si j'étais comme lui, je serais plus heureux qu'un dieu et je me divertirais sans relâche jusqu'au jour de ma mort. »

Parfois il partait suivi de ses docteurs, et, tout en devisant avec eux des choses sublimes de la nature, il voyageait jusqu'à ces montagnes de granit contre lesquelles des générations entières se sont usées pour y creuser des temples souterrains.

Là, il écoutait les récits merveilleux que lui faisaient les brahmanes, et sur des bas-reliefs de cent pieds de haut il déchiffrait la transformation des êtres et l'histoire des dieux; puis il revenait en ses demeures, où l'attendaient

de nouveaux savants, arrivés pendant son voyage, et il reprenait ses études et ses méditations.

Cela dura trois ans.

Alors, et sans qu'aucune cause manifeste fût venue changer sa vie, il sentit graduellement s'affaiblir en lui cette soif de savoir qui l'avait tenu haletant. En apparence, il était toujours le même : accroupi sur ses coussins du Thibet, tout le jour il épelait les livres des langues oubliées ; mais ses yeux lisaient machinalement, ses lèvres prononçaient des mots dont il n'avait pas conscience, et son esprit s'envolait bien loin sur les ailes de la rêverie. Où allait-il ? Eh ! que sais-je ! vers les étoiles, vers les mondes ignorés, vers le gouffre sans fond des réalisations impossibles.

Il voulut lutter, mais ce n'était pas un découragement passager comme il l'avait cru, et cette fois encore il devait succomber. En vain il variait ses travaux, en vain il appelait à ses côtés ses familiers les plus instruits, ceux dont les paroles auraient soulevé les lourdes paupières du dieu du sommeil ; de jour en jour il se retrouvait plus énervé, plus éteint.

Lorsque, au temps de ses premières lassitudes, il causa avec Bacoulavali, il ne comprit qu'imparfaitement les motifs de son bonheur ; mais il le voyait satisfait de vivre, et il pensa naïvement que lui-même il deviendrait heureux en faisant comme lui. Alors il se mit à l'œuvre et il prit pour une *vocation* les ardeurs d'une curiosité nouvelle. Dans le plaisir qu'il ressentait à chaque pas qu'il faisait dans cette voie, où jamais il n'avait marché, il crut voir le bonheur, et il se trouva content ; mais lorsque, à force de la satisfaire, cette curiosité se fut émoussée ; lorsque ce plaisir, qui était toujours le même, quoique sa cause fût rarement semblable, se fut souvent renouvelé, il retomba

malgré lui, fatalement. dans ce vague malaise qui déjà une fois l'avait tant fait souffrir.

Maintenant, il avait beau s'irriter de sa faiblesse, se roidir contre lui-même et rappeler sans cesse ses idées errantes, il était forcé de s'abandonner aux molles langueurs qui l'envahissaient. Ses mains sèches et gonflées ne tenaient plus qu'avec peine son poinçon à écrire, ses membres avaient perdu leur vigueur, ses yeux se fermaient, et sa tête appesantie tombait sur sa poitrine. Ainsi que ces baigneurs qui voient venir autour d'eux le flux de l'Océan et qui sont sans force devant l'accroissement insensible de chaque vague dont la nappe immense finit par les couvrir, il sentait au dedans de lui-même monter lentement. mais sans pitié, le flot toujours croissant d'un insurmontable ennui.

Un matin que Bacoulavali commentait un passage obscur de l'*Adarvena-Védam*, touchant les sortiléges et les sacrifices humains, Tagahor bâilla en étendant les bras, et dit :

— Assez, Bacoulavali, je me soucie peu de tes explications, qui, pour être fort savantes, n'en sont pas moins fastidieuses ; jouons plutôt une partie d'échecs.

Le brahmane, terrifié, s'éloigna sans parler.

Tagahor resta longtemps immobile, cassant machinalement entre ses doigts les planchettes d'un manuscrit unique. Enfin, il inclina son front chargé de peines et se prit à pleurer en disant :

— Hélas ! hélas ! je ne serai donc jamais heureux !

Il se leva, descendit lentement les escaliers de marbre, regarda pendant quelques minutes deux perruches blanches qui glapissaient en hérissant leurs plumes, et pénétra dans les jardins.

Un homme vint au-devant de lui ; sa barbe brune, luisante et parfumée, était frisée en anneaux étroits et allon-

gés ; une tiare ornée de pierreries brillait sur sa tête ; les amples draperies d'une robe blanche traînaient jusque sur ses pieds, qui marchaient dans des brodequins de pourpre semés de paillettes d'or. C'était le mage Nizraïm Zeratochtès.

— Salut, dit-il en portant les mains à son front ; tu es triste, Maharadja, et tes yeux rougis semblent avoir pleuré.

— Oui, répondit Tagahor, je suis triste et mes yeux ont pleuré ; je souffre et j'ignore la cause de mon mal.

— As-tu donc rencontré quelque difficulté si grande que tu n'aies pu la surmonter ? reprit le mage. Alors, réunis tes savants, et peut-être pourrons-nous t'apporter la lumière que tu cherches.

— Non ; nul obstacle ne m'arrête, et depuis longtemps je sais vaincre le doute des interprétations difficiles.

— Qu'as-tu donc alors ? demanda Zeratochtès.

— Je ne sais, répondit Tagahor.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte, silencieux et broyant sous leurs pieds les coquillages qui parsemaient l'allée. Tout à coup, Tagahor se retourna vers le mage, et lui dit :

— O Nizraïm ! pourquoi ne suis-je pas heureux ? mes richesses sont incalculables !

— Les richesses, ô Maharadja ! répondit le mage, ne savent procurer que des joies insuffisantes ; mais elles servent à convaincre celui qui les possède qu'elles ne peuvent réaliser que des désirs incomplets.

— Comment cela ? dit Tagahor.

— Tes trésors sont immenses, il est vrai, reprit Zeratochtès, mais, si prodigieux qu'ils soient, te donneront-ils les ailes de l'oiseau ou la souplesse des léopards ? Pourras-tu aller voir les mondes merveilleux qui s'agitent dans les étoiles ? Pourras-tu te rendre invisible et traverser l'espace

sur un rayon de soleil? Pourras-tu descendre jusqu'au fond des mers et errer dans ces forêts d'herbes salées où rampent des monstres ventrus?

— C'est vrai, dit Tagahor; mais la science ne peut-elle donc pas donner le bonheur?

— La science, répondit le mage en souriant, n'est bonne qu'à prouver aux hommes leur inépuisable ignorance.

— Mais, que faut-il donc faire pour être heureux? demanda Tagahor.

— Mourir, répondit Zeratochtès.

— Mourir! s'écria le Maharadja.

— Oui, reprit Nizraïm en passant les doigts dans sa barbe; vivre sage et mourir jeune pour aller vite dans les paradis goûter des félicités suprêmes et s'absorber dans les splendeurs d'un dieu!

Tagahor baissa la tête et ne répondit pas.

Au coin d'une futaie de lataniers, un magicien d'Abyssinie traçait sur le sable des figures cabalistiques. Il était serré dans un étroit caleçon blanc; deux plumes rouges de perroquet sortaient droites de ses cheveux crépus; à son cou pendaient de gros chapelets de verroterie bleue qui s'entre-choquaient sur sa peau noire; auprès de lui, se tenait Bacoulavali, qui le contemplait attentivement.

Dès que Tagahor eut aperçu le brahmane, il marcha vers lui avec colère, et s'écria:

— Toi aussi, tu m'as trompé; ta science est plus creuse qu'un bambou desséché! ta science est un mensonge inutile qui n'a fait qu'aigrir mes douleurs au lieu de les calmer; va-t'en donc, je n'avais pas besoin que tu vinsses jeter de nouvelles tristesses dans ma vie.

Bacoulavali le regarda avec stupeur; deux larmes tom-

bèrent de ses yeux. A cette vue, la fureur de Tagahor s'apaisa.

— Va, mon pauvre brahmane, reprit-il avec douceur, retourne dans ta chaumière et quitte un misérable qui ne sera jamais heureux. Tu as fait ce que tu as pu pour me guérir; mais il y a des volontés supérieures sous lesquelles nous devons fléchir. Va, emporte avec toi tous ces livres que tu admires tant et qui n'ont rien pu pour moi.

— O Maharadja! dit Bacoulavali en sanglotant, tu es plus grand que le mont Mérou, tu es plus généreux que les pluies du printemps!

TROISIÈME ÉPISODE.

C'était pendant le mois brûlant de Sravana; une chaleur éclatante alanguissait les arbres et buvait les rivières. Dès le matin, Tagahor se faisait porter dans une sorte de rotonde souterraine, construite en marbre blanc, qu'éclairait une demi-obscurité. L'air n'y arrivait qu'à travers des faisceaux de joncs mouillés; sur le pavé s'élevait une couche de poudre de sandal, haute d'un demi-pied et bonne à prévenir les fièvres. Mâchant du bétel, trempant ses lèvres à des neiges savoureuses, il restait là de longues heures, couché sur un lit de maroquin, muet et ne regardant même pas les dix femmes qui, montées sur des escabeaux en bois de rose, l'éventaient avec des plumes de paon.

Un jour qu'il était là, triste comme toujours, une jeune fille entra; elle marcha vers lui, et fit le salut sachtanga,

qui ne se fait que devant les rois ou les brahmanes solitaires. Elle s'étendit de toute sa longueur, les genoux, le ventre, la poitrine, le front dans la poussière, et tendant ses bras au-dessus de sa tête.

— Relève-toi, dit Tagahor.

Elle se dressa debout par un mouvement rapide, et se tint droite, les bras pendants et la tête haute.

— Es-tu le Maharadja, demanda-t-elle?

— Oui, répondit Tagahor.

— Eh bien ! je viens me plaindre à toi ; hier, je retournais à ma cabane en rapportant l'eau que j'avais été puiser au Gange, un de tes esclaves passa, brisa mon vase, et m'appela fille de chienne. Je le menaçai de venir te prier de le punir, et il me répondit : « Si tu oses mettre les pieds dans les palais du maître, je te fouetterai de verges, et te couperai les cheveux. »

— Ah ! bah ! dit Tagahor, quelque querelle d'amour?

— Maharadja, s'écria la jeune fille en reculant, prends garde ! La vierge Annoussoya était moins pure que moi, et nul homme encore n'a touché mes lèvres.

Tagahor se prit à rire.

— Bien, ajouta-t-elle en baissant la voix avec des notes profondes ; bien, Maharadja ; insulte-moi aussi, tu es digne de ton esclave, et ton esclave est digne de toi !

Et elle sortit en laissant tomber sur lui un regard si hautain, qu'il en fut troublé ; mais cela ne dura pas, et bientôt il repartit pour les régions étranges que depuis longtemps habitait son esprit.

Déjà il avait fait bien des voyages imaginaires, lorsque ses yeux s'arrêtèrent devant lui. Sur le lit de poussière odorante qui couvrait les dalles, il distingua deux empreintes creuses, légèrement arrondies, et semblables à l'intérieur d'une coupe : c'étaient les seins de la jeune

fille, qui, en s'appuyant sur la poudre de sandal, y avait dessiné leur forme. Il regarda cette trace que la jeunesse et la beauté avaient laissée là, nonchalamment d'abord, puis avec une sorte d'instinct irréfléchi, et, sa curiosité s'éveillant peu à peu, il se pencha pour la voir de plus près. Il l'examina longtemps sans pouvoir en détacher ses yeux, et comme fasciné par elle ; il fouilla sa mémoire, et y retrouva les gestes, les paroles, l'accent, la senteur de la jeune fille, et il regretta de ne l'avoir pas attentivement considérée. Il se souvint que, lorsqu'elle se releva, les muscles de ses reins saillirent puissamment, que son dos se rida de plis longs et doux, et qu'elle avait deux petites fossettes auprès des épaules. Il se rappela aussi qu'un de ses bracelets glissa en bruissant, et sonna sur son poignet.

Il roulait entre ses doigts les grains du chapelet en lapis qui pendait à son cou, et il demeurait absorbé dans une contemplation avide à laquelle son souvenir donnait une ardente intensité. Il sentit, pour la première fois peut-être, une poignante émotion remuer ses entrailles ; il voulut s'en distraire, et il ordonna à une de ses femmes de chanter, pendant qu'un autre l'accompagnerait sur la flûte à dix trous.

Ce fut en vain ; une invincible attraction enchaînait ses regards et les poussait toujours vers cette empreinte qui lui paraissait encore tiède. Ce murmure de voix que soutenaient des modulations sonores, et qu'il entendait sans l'écouter, berçait sa pensée, et lui ramenait plus distincte l'image de la jeune fille. Il la revit debout, penchée sur la hanche, et tournant la tête pour lui jeter toute la colère de ses yeux ; une fleur rouge d'azoka tremblait parmi ses cheveux noirs. A force de se la représenter, elle qui la première avait osé lui parler avec hauteur, à lui, le Maha-

radja, il fut pris d'un impérieux besoin de la revoir à l'instant, tout de suite.

Il frappa dans ses mains.

—Vite, qu'on parte, cria-t-il aux esclaves qui accoururent; cette jeune fille qui est venue tout à l'heure, qu'on la retrouve, qu'on la conduise ici, et malheur à vous si elle ne vient pas!

Tagahor attendit jusqu'au soir, et ses esclaves rentrèrent seuls. Il fit rechercher, trouver et dévorer par des chiens celui qui avait insulté celle qu'il ne se consolait pas d'avoir laissée partir. Le jour suivant, on se remit en quête; à chaque bruit qu'il entendait, Tagahor croyait qu'elle allait paraître; il envoyait d'autres esclaves regarder si on ne la verrait pas venir; mais elle ne vint pas, et il fut désespéré.

C'était, depuis qu'il était riche, le premier obstacle contre lequel sa volonté se brisait, et sa colère en montait si haut, que chacun tremblait autour de lui. Maintenant, il n'avait plus qu'une pensée : la voir à tout prix, et le plus tôt possible. La nuit même, lorsqu'il se réveillait, il éprouvait au cœur des contractions violentes; ses tempes battaient avec force; ses paupières brûlaient ses yeux, et il espérait qu'il la verrait le lendemain; mais le lendemain se passait sans elle.

Enfin, un soir qu'on dansait devant lui, elle parut; elle s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Maharadja, s'écria-t-elle, tes esclaves viennent de me saisir et de me traîner jusqu'à toi.

— Oh! ne parle pas, ne parle pas, dit Tagahor avec angoisse; laisse-moi te regarder!

Elle était debout : les lignes onduleuses de son corps s'arrondissaient sur ses épaules, se creusaient à ses reins, rebondissaient sur ses hanches, et disparaissaient dans de

larges pantalons de mousseline qui sortaient d'une ceinture d'argent, et se nouaient au-dessus de ses chevilles. Autour de ses pieds, roses de carmin, sonnait un collier de grelots. Elle allait la poitrine nue; entre ses deux seins, dont la forme avait ravi Tagahor, se dessinait un lotus bleu. Ses cheveux, noués avec des fleurs sur le sommet de sa tête, retombaient en grappes sur sa nuque charnue. Sa peau était de couleur café au lait; ses sourcils, nettement tracés, ombrageaient ses yeux allongés, bruns et bordés d'antimoine; son oreille était si petite, qu'on la voyait à peine, et le bourrelet rouge de ses lèvres épaisses, lorsqu'il s'entr'ouvrait, laissait briller des dents fines, blanches et serrées. Sa taille ployait; et, lorsqu'on voyait la souplesse de ses bras, on frissonnait en pensant à la douceur de ses embrassements.

— O jeune fille! dit Tagahor en lui prenant la main, sais-tu ce que j'ai souffert depuis que tu m'es apparue? ton image n'a pas cessé d'habiter mon cœur, et j'ai pleuré en songeant que peut-être je ne te reverrais plus. Mes esclaves ont passé les jours et les nuits à te chercher; je les faisais battre de verges parce qu'ils ne t'avaient pas trouvée. Celui dont tu es venue te plaindre a été mis à mort, et tous, si tu veux, vont périr sur un signe de tes yeux. Écoute-moi; tu m'as révélé des émotions que j'ignorais; j'éprouve des fatigues qui me brisent, et parfois aussi des ardeurs extraordinaires; tout m'ennuie, tout me lasse; seule, ta pensée remue mon âme; j'ai besoin de toi, je t'aime! et, si tu me repousses, je serai tout à fait malheureux.

Elle ne répondait pas; son visage était pâle; sa main tremblait dans celle de Tagahor.

— Comment te nommes-tu? demanda-t-il.

— On m'appelle Mammoëly.

— Eh bien ! Mammoëly, reprit-il à voix basse, veux-tu rester avec moi ?

— Je le veux bien, fils d'Indra, répondit-elle en levant les yeux vers lui.

— Sortez tous ! cria Tagahor à ses danseurs, qui s'enfuirent.

Et, s'élançant vers elle, il la saisit, l'emporta dans ses bras en poussant un cri de joie, et il profita d'elle.

Le lendemain, au soleil levant, il était debout sous le grand lierre de la varangue ; il regarda les écharpes d'or qui se déployaient à l'horizon ; il aspira une large bouffée d'air.

— Enfin, enfin, s'écria-t-il, je suis heureux !

Il s'abandonna en aveugle au torrent d'amour qui l'entraînait, et ne quitta plus Mammoëly. Ses joailliers travaillaient sans cesse à façonner quelques ornements pour la nouvelle venue, dont les poëtes chantaient les grâces ; lui-même, il lui attacha aux bras des bandelettes sur lesquelles des brahmanes fameux avaient écrit des prières, afin d'éloigner d'elle les maléfices, les maladies et la morsure des serpents.

Il avait enfin ressaisi l'espérance, et il trouvait maintenant qu'il faisait bon de vivre ; plus de soucis, plus de tristesse. A cette heure, il était tout entier aux joies d'être aimé par celle qu'il aimait, et les richesses, qu'il avait tant appelées, ne lui paraissaient bonnes qu'à prévoir et à réaliser les désirs de Mammoëly. Il souriait à tous les étonnements qui la surprenaient dans ce monde nouveau dans lequel elle vivait ; et elle avait un peu peur lorsque, parmi les jardins, elle se promenait sur un chariot d'or traîné par six grandes lionnes plus douces que des gazelles.

Ils étaient toujours ensemble, retirés, seuls ; nul ne les voyait plus ; ils semblaient avoir oublié que d'autres êtres existassent au monde. Souvent on apercevait des formes en-

lacées qui passaient lentement, et se perdaient sous les platanes ; c'étaient eux. D'autres fois, on entendait le son d'un luth, et une voix vibrante qui disait des mots d'amour ; c'était Mammoëly qui chantait, couchée aux pieds de son seigneur, pendant qu'il lui passait la main dans les cheveux. Ils s'absorbaient en eux-mêmes, et se suffisaient si bien, que la vue de quelqu'un leur était insupportable. La nuit, lorsque tout dormait, lorsque les brises muettes passent dans les airs, ils montaient sur les terrasses, et là, appuyés l'un sur l'autre, perdus dans d'ineffables ravissements, et ne parlant pas, ils regardaient les clairs de lune.

Un soir, comme ils sortaient ainsi, ils heurtèrent au seuil de la porte le cadavre d'une panthère noire ; c'était la pauvre Thorr, qui se sentait si délaissée, qu'elle était venue là mourir de jalousie.

Parfois, dans le même palanquin, ils se faisaient porter à travers les campagnes, s'arrêtaient, ordonnaient aux esclaves de les attendre, et s'en allaient, marchant au bord des ruisseaux, mouillant leurs pieds dans les eaux transparentes, se couchant sur l'herbe des prairies, cueillant des bouquets de fleurs sauvages, admirant tout, se réjouissant de la voix des oiseaux, du bruit des arbres, de la couleur du ciel, des profondeurs de l'horizon, et puisant dans leur joie de nouvelles ardeurs pour s'aimer.

Il ne se lassait pas de causer avec elle ; à ses côtés, il eût épuisé l'infini ; presque toujours il lui racontait ses temps écoulés.

« O ma chère Mammoëly ! lui disait-il alors, lorsque je t'ai revue après ma longue attente, il m'a semblé qu'une existence nouvelle descendait en moi, et je suis étonné d'avoir su vivre avant de te connaître. Lorsque je souffrais, lorsque j'avais dans le cœur de vagues désirs que

je ne pouvais formuler, je comprenais bien qu'il me manquait quelque chose et je m'ingérais à trouver ce que je ne savais pas; ce qui me manquait, c'était toi qui n'étais pas venue. J'ai été bien fou de croire que la richesse et la science pourraient me rendre heureux! Insensé que j'étais! je n'avais pas prévu l'amour. Mais maintenant tu es à moi, fille charmante; ma vie est une extase, et je défie le malheur de m'atteindre dans tes bras. »

Alors, Mammoëly attirait vers la sienne la tête de son amant, et l'on n'entendait plus que le murmure de leurs baisers.

Il disait vrai en parlant ainsi, car il avait découvert dans cette passion des joies puissantes qu'il n'avait jamais ressenties.

Autour de lui s'évertuaient jadis des troupeaux de femmes, esclaves de ses fantaisies, et il avait pensé que son âme, saturée par la satisfaction incessante de ses désirs, était lasse de l'amour, alors qu'elle ne le connaissait pas; aussi, quand vint en lui sa tendresse pour Mammoëly, ce fut comme une révélation rayonnante qui l'illumina tout à coup; il se sentit saisi au profond du cœur; et, dominé par ces sentiments nouveaux qui l'enivraient, il attribua ses tristesses passées à ce qu'il n'avait encore jamais aimé. Illusion radicale dont il ne devait pas tarder à revenir! Il employait sa vie à la glorification de son amour et prenait les autres hommes en pitié, parce qu'ils n'avaient point une Mammoëly.

Cependant il était parfois troublé par cette pensée que peut-être elle ne le chérissait pas d'une tendresse égale à la sienne, et, afin qu'elle l'aimât outre mesure, il lui faisait boire des philtres terribles que des sorcières et des magiciens avaient composés, par une nuit sans lune, au bord des cimetières, dans le crâne d'un pestiféré. Mais il

n'en était pas besoin, car elle lui avait donné tout ce qui était en elle.

Un jour, que tous deux s'accoudaient à la balustrade d'un balcon, ils virent Nizraïm Zeratochtès qui passait dans les jardins.

— Eh ! Zeratochtès, lui cria Tagahor, je n'ai pas eu besoin de mourir pour rencontrer le bonheur : je l'ai trouvé dans l'amour.

— L'amour, ô Maharadja ! répondit le mage en s'arrêtant, est comme le Gange qui coule devant toi : d'abord, ce n'est qu'un petit ruisseau qui murmure sur de blancs graviers ; peu à peu il augmente, il s'élargit, il devient immense, il est fleuve ; il déracine les forêts, submerge les îles, renverse les rochers et emporte ses rivages ; mais bientôt il se sépare, il se divise en cent branches diverses qui, toutes, s'appellent d'un nom différent, et l'on sait à peine laquelle est ce Gange superbe qui, tout à l'heure, était si grand, qu'on croyait qu'il coulerait toujours ; puis il arrive à la mer, qui le prend et l'engloutit si bien, que jamais tu ne pourras y retrouver sa trace.

— C'est-à-dire, pauvre Nizraïm, répliqua Tagahor, que l'amour finit par s'user et disparaître ?

Zeratochtès s'inclina en signe d'assentiment.

— Que penses-tu de cela, chères délices de mon cœur ? demanda Tagahor à Mammoëly.

— Je pense, répondit-elle, que ton mage est un fou et que je t'aimerai pendant toute ma vie.

A ces mots, ils rentrèrent, et Zeratochtès continua sa promenade.

Tagahor remerciait la déesse Gangâ de l'avoir fait si heureux ; il se plongeait plus ardemment chaque jour dans l'adoration de sa maîtresse, et riait lorsqu'il se rappelait ce que le mage lui avait dit.

Cela dura deux ans.

Bientôt il ressentit quelques atteintes de tristesse ; souvent ses yeux demeuraient fixes et ses traits semblaient immobilisés par une idée poignante et tenace ; Mammoëly jetait alors les bras autour de son cou et lui disait :

— Qu'as-tu, mon cher seigneur? pourquoi ta bouche n'est-elle pas souriante ?

— Je ne sais, répondait-il ; c'est sans doute l'amour qui me donne cette mélancolie ; mon bonheur est si grand, que j'en suis accablé.

Alors, il la priait de chanter, non pas tant pour l'entendre qu'afin de pouvoir suivre, sans être interrompu, le vol toujours errant de ses pensées.

Un jour, il lui prit la fantaisie de faire danser ses bouffons. Mammoëly en fut surprise, car souvent elle lui avait demandé de faire jongler devant eux quelques brindjaries, et sans cesse il lui avait refusé en disant :

— Ma tendresse ne te suffit donc plus, que tu veux troubler nos bonnes solitudes?

Les bouffons sortirent de leur longue paresse, vinrent et sautèrent au bruit des tambours. Tagahor s'amusa beaucoup.

Le lendemain il voulut voir combattre ses béliers, on les amena ; ils avaient les cornes dorées et la laine peinte en jaune ; ils se heurtèrent ; un d'eux fut tué au premier choc, et Tagahor regretta amèrement la mort de sa panthère favorite, qui eût eu tant de plaisir à broyer sous ses dents les os du vaincu.

Puis ce furent les bayadères, les comédiens, les poëtes, et insensiblement il reprit ses parties d'échecs et sa vie d'autrefois. Le palais se ranima ; les torches flambèrent ; les danses s'agitèrent au son des fanfares ; et de grands festins fumèrent dans les cuisines. Il se faisait encore illu-

sion sur lui-même; il croyait avec bonne foi qu'il ne renouvelait tous ces plaisirs, dont jadis il avait été las, que pour plaire à Mammoëly, et il ne comprenait pas qu'à son insu quelque chose le poussait à s'entourer de foule et de fracas, afin de fuir des tête-à-tête qu'il ne supportait plus qu'avec peine. En effet, lorsque maintenant il demeurait longtemps seul avec Mammoëly, il restait des heures entières sans parler; il ne répondait à ses questions que par des monosyllabes; il ne trouvait plus rien à lui dire; tout se taisait, tout se mourait en lui. Si par hasard il parvenait à secouer sa torpeur et à ne pas laisser éteindre ses paroles, il en sortait d'âpres querelles; un levain d'aigreur semblait monter à chaque mot, et alors le Maharadja s'en allait, comprimant sa colère, et Mammoëly pleurait.

Un matin, qu'elle avait épuisé ses chants et ses caresses sans pouvoir ranimer les langueurs de son amant, il se leva tout à coup, et, appelant ses esclaves, il ordonna de préparer une chasse. Mammoëly avait bien remarqué le changement que chaque jour amenait dans Tagahor, mais jamais encore il ne l'avait quittée, et elle entendait au dedans d'elle une voix qui lui disait qu'il ne partait ainsi que pour la fuir. Son sang reflua vers son cœur, elle devint très-pâle, et s'inclinant devant lui :

— Ne t'en va pas, dit-elle, je t'en conjure; reste auprès de moi. Comment ai-je pu te déplaire, et pourquoi veux-tu me quitter ?

— Mon absence ne sera pas longue, répondit Tagahor, et il me semble que je peux bien aller chasser pendant quelques jours sans que pour cela tu te plaignes de mon abandon.

— Eh bien! reprit-elle, puisque tu veux partir, laisse-moi t'accompagner; je me ferai petite pour ne pas te

gêner sous la tente de ton éléphant, et, si les tigres bondissent jusqu'à toi, au moins je serai là pour partager ton péril.

— Tes forces sont trop faibles pour supporter nos fatigues, répliqua Tagahor ; reste, je reviendrai bientôt et te rapporterai de belles peaux pour te faire des tapis.

— Attends au moins que tes astrologues aient vu si les temps sont propices, et si quelque danger ne menace point ta route.

— Je n'ai que faire des prévisions de mes astrologues, et je ne veux pas attendre.

— Oh ! ne me sois pas cruel ; ne suis-je donc plus celle que tu aimes ? Par nos nuits d'amour, ô Maharadja ! dit-elle en tombant à ses genoux, permets-moi de te suivre !

— Non, dit Tagahor avec violence, j'irai seul ; et, sans te plaindre, tu attendras mon retour.

Il sortit ; Mammoëly marcha derrière lui, retenant ses larmes et baissant les yeux. Lorsqu'ils arrivèrent à la cour du palais, les femmes tatares étaient déjà sous les armes ; les étendards claquaient au vent ; les porteurs de palanquins étaient à leur poste : les chevaux piaffaient en agitant leurs crinières ; les traqueurs faisaient tourner autour de leur tête le tchakra, disque tranchant que lance et ramène une longue tresse de cuir. Des carquois retentissaient sur le dos des cavaliers ; les timbales grondaient ; les cymbales éclataient ; les trompettes sonnaient ; les tambours battaient. Auprès des escaliers, un grand éléphant blanc se tenait immobile : c'était Couroubournou. A son poitrail s'entre-choquaient deux rangs de clochettes d'or, sur son large crâne brillait un diadème de pierreries, sa trompe était peinte en rouge, des girandoles d'améthystes pendaient de ses oreilles, ses défenses étaient cerclées d'an-

neaux d'argent. Des housses de pourpre retombaient de ses vastes épaules; sur son dos s'élevait un tendelet de soie blanche qui abritait des piles de coussins contenus dans un grand cadre d'ivoire. Le mahaout, chamarré d'étoffes de toutes couleurs, était à cheval sur son cou, tenant à la main l'aiguillon d'acier et la hache pesante.

L'éléphant s'agenouilla, et Tagahor s'élança sur lui.

— Reviendras-tu bientôt, Maharadja? demanda Mammoëly.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Le mahaout poussa le cri de départ; l'éléphant leva sa trompe en reniflant avec joie, se mit en marche, et le cortége s'écoula lentement.

Mammoëly resta sur le péristyle jusqu'à ce que le dernier des serviteurs fût parti; elle suivit du regard, aussi longtemps qu'elle le put, son amant qui s'éloignait, et, remontant vers ses appartements, elle se jeta dans les bras d'une vieille esclave qu'elle avait amenée autrefois avec elle et qu'elle affectionnait beaucoup.

— Ah! s'écria-t-elle en laissant éclater ses sanglots, il ne m'aime plus, il ne m'aime plus!

— Mon enfant, lui répondit la vieille esclave, le cœur des hommes est comme ces poissons rouges qui nagent dans des bassins de cristal, et qui meurent si chaque jour on ne leur donne de l'eau nouvelle.

Lentement balancé par les pas réguliers de son éléphant, ranimé par l'aspect des paysages, rafraîchi par le vent qui passait dans sa chevelure, Tagahor se sentit heureux d'être seul.

Il s'interrogea, et il comprit que son amour était mort et que rien ne pourrait le faire revivre. Sa douleur fut grande de voir ses espérances de bonheur se détourner de lui encore une fois, et, comme toujours, il s'en prit à la

destinée. Emporté par le tourbillon de ses joies premières, il avait cru, comme tant d'autres, à l'éternité de l'amour, et il s'apercevait que c'est le moins immortel de tous les dieux.

Cependant leur tendresse aurait pu durer plus longtemps; mais ils l'avaient rendue trop exclusive, elle s'était éteinte à force d'être gorgée, et, comme ces avares qui meurent de faim sur les monceaux d'or qui les auraient fait vivre longtemps, elle s'était tuée en s'absorbant dans le cercle étroit de sa propre satisfaction. En ne s'occupant plus que de Mammoëly, Tagahor avait oublié les autres jouissances dont il était déjà fort ennuyé quand il s'en sépara; aussi fut-il étonné et presque charmé lorsqu'en retournant vers elles dans sa lassitude d'amour il y prit un goût ravivé par sa longue abstinence; sa passion s'en ressentit; en reconnaissant d'autres plaisirs que ceux qu'il trouvait avec sa maîtresse, il perdit cette croyance qu'elle seule pouvait le rendre heureux. De ce moment, il ne chercha plus qu'à sortir d'un état qui lui était devenu insupportable.

De son côté, Mammoëly s'était abandonnée, sans réfléchir, à toutes sortes de joies d'orgueil, de bonheur et d'amour. Elle avait adoré son seigneur avec abnégation; elle n'avait jamais eu qu'une pensée : lui plaire; elle avait naïvement cru que toujours elle serait aimée, parce qu'elle aimait toujours, et, comme elle avait tout donné, il ne lui restait plus rien pour retenir son amant saturé d'elle et de lui-même. Elle ressemblait à ces généraux qui perdent la bataille faute d'une réserve prudemment disposée à l'avance.

A son retour de la chasse, il revint près d'elle, cherchant ce qu'il n'y pouvait plus rencontrer. Il s'indigna contre elle de sa propre froideur et il la battit; non-seulement il s'en

lassa, mais aussi s'en dégoûta ; à ses côtés, il était plus mort qu'un cadavre.

QUATRIÈME EPISODE.

Tagahor tomba dans un abattement profond ; mais, espérant trouver encore un remède à ses langueurs, il appela autour de lui les brahmanes les plus célèbres ; ils l'interrogèrent et ne comprirent rien à son mal. Un d'entre eux lui dit :

« Par delà les monts Himalaya, dans des forêts où vivent beaucoup de bêtes féroces, existe un dévot ascétique, saint et illuminé parmi tous les autres ; on le nomme le Hyati Tchandragoupta. Il était chef de famille ; il a vu se rider son visage et tomber ses cheveux ; sous ses yeux grandissait le fils de son fils, et il est parti pour les solitudes en emportant avec lui le feu consacré. Il se soumet à des austérités qui le délivreront des créations futures et lui donneront place au séjour d'Indra ; va vers lui, dis-lui que tu souffres ; il t'accueillera avec bonté et t'apprendra d'où vient ton mal et comment tu sauras le guérir. »

Tagahor partit ; son cortége était si nombreux, qu'on le prenait pour une armée ; des populations entières venaient pour voir passer le Maharadja, et s'étonnaient que ce fût cet homme pâle et triste, qui allait la tête basse et les épaules courbées.

Un matin, que ses esclaves pliaient les tentes et chargeaient les éléphants, il se promenait seul dans une lande

inculte. Il s'arrêta tout à coup, voyant briller un trésor devant lui ; il se baissa, et, à travers l'épaisseur de la terre, il vit un incommensurable amas de richesses. Sur ce monceau, qui eût fait la fortune de vingt rois, reposait une coupe taillée dans un seul rubis ; autour de ses lèvres on avait gravé ces mots :

« Celui qui, par cupidité, dérobe des pierres précieuses, « des perles, du corail ou d'autres bijoux, renaîtra dans « le ventre de l'oiseau Hemakara. »

La première pensée de Tagahor fut de faire enlever cette nouvelle fortune ; mais il se souvint que les souterrains de ses palais regorgeaient de tous les trésors qu'il avait déjà découverts.

— Bath ! dit-il après quelques instants de réflexion, je le prendrai en revenant, lorsque j'aurai vu le Hyati ; et puis, ajouta-t-il, j'en ai déjà tant, que je ne sais qu'en faire.

Il remarqua la place afin de la reconnaître et s'éloigna.

Quand il eut traversé bien des fleuves, franchi bien des montagnes, soulevé la poussière de bien des routes, il arriva auprès des forêts où le Hyati avait choisi sa demeure. Il fit poser son camp et envoya vers le solitaire de nombreux serviteurs que précédaient deux brahmanes chargés de lui offrir des présents et de le prier d'interrompre quelques instants le cours de ses prières et de ses méditations pour écouter les plaintes d'un homme qui venait de pays lointains afin de l'interroger.

Quelques heures après, les brahmanes revinrent avec leur suite et dirent à Tagahor :

— Demain, le Hyati t'attendra, ô Maharadja ! mais il a refusé tes présents ; et, comme nous insistions, il a répondu : « Celui qui, dans l'été, supporte l'ardeur des cinq feux, qui, pendant la pluie, expose aux nuages son

corps sans vêtement, qui n'a d'autre lit que la terre et d'autre abri que la racine des arbres; celui qui a dompté les onze organes des sens et qui, bientôt, marchera d'un pas ferme vers les régions du Nord-Est qu'habite le dieu Isannia, vêtu de gris et assis sur un taureau, celui-là n'a pas besoin de fourrures, de tapis, de colliers, de plats d'or ni d'étoffes semées de perles fines. »

Lorsque, le lendemain, Tagahor parvint seul à la retraite du Hyati, il s'arrêta pour contempler celui qui était si sage, qu'il passait pour un dieu.

Devant un énorme figuier des Banians dont les branches retombées à terre avaient pris racine, sur une peau de gazelle, au milieu de quatre brasiers ardents tout pleins d'étincelles, un vieillard était accroupi; par terre, reposaient un bâton de bambou à sept nœuds, et le kamandalou, vase de terre qui a la forme d'une tête d'oiseau. Une pièce d'étoffe jaune ceignait ses reins; son cordon brahmanique était une peau hideuse de serpent capel; de hauts patins de bois s'attachaient à ses pieds: son corps, frotté de cendres et de bouse de vache, était immobile comme celui d'une idole. Il paraissait insensible à tous les bruits qui s'agitaient à ses côtés; son visage extatique, à demi rejeté en arrière, regardait fixement le soleil; ses cheveux, liés avec des joncs sur le sommet de sa tête, se divisaient derrière les oreilles en trois grosses nattes qui se nouaient sur ses épaules; sa barbe, flottante et dure, balayait sa poitrine; ses bras s'élançaient vers le ciel, roides, décharnés, semblables à des branches mortes, et les ongles qui armaient ses doigts étaient plus longs, plus recourbés, plus formidables, que ceux des animaux sauvages.

Tagahor se prosterna devant lui, et, se relevant, il dit :

— C'est moi le Maharadja Tagahor Adjigharpa, qui viens pour te parler.

L'anachorète répondit :

— C'est moi le Hyati Tchandragoupta, qui suis prêt à t'entendre.

— O sage! dit Tagahor, je suis un malheureux qui cherche le bonheur sans pouvoir le trouver.

— Où donc l'as-tu cherché? demanda le Hyati.

— Partout, répondit Tagahor.

— Tu es bien jeune, reprit Tchandragoupta, pour avoir déjà fait de si longs voyages.

— J'ai marché à grands pas, répliqua Tagahor; mais j'avais beau avancer, le but s'éloignait toujours; souvent j'ai cru l'atteindre, mais je me trompais et j'étais forcé de reprendre mes poursuites.

Et il raconta son histoire au solitaire.

Celui-ci l'écouta sans l'interrompre, et, lorsqu'il eut terminé, il dit :

— Brahma a écrit sur le crâne de chaque homme l'histoire de ses destinées futures ; la tienne était de te plaindre injustement de ton sort et d'en être puni. Cette vie que tu as enviée et qui ne t'a pas empêché de souffrir, est l'expiation des vœux impies que tu as formés jadis; et, maintenant, si tu ne veux périr misérable, il te faut recommencer ta première existence. Tu étais jeune, tu étais fort, tu étais libre; tu remuais joyeusement tes rames, tu vivais sur les bords du fleuve sacré, et, au lieu de remercier les dieux, tu les fatiguais de tes doléances et de tes rêves ; ils t'ont exaucé, et maintenant tu viens en pleurant me demander comment tu pourras être heureux! Les hommes naissent avec trois penchants qui sont : la terre, l'or et les femmes; c'est-à-dire, l'ambition, la richesse et la luxure. Tu as eu plus d'honneurs que les empereurs sur leurs trônes. Tu as eu des trésors si grands, que tu aurais pu en combler les océans. Tu as eu des esclaves nom-

breuses et une femme que tu as beaucoup aimée, et tu t'es dégoûté de tout. Tu as essayé de descendre dans la science humaine, et tu en as si vite touché le fond, que tu es promptement remonté à la surface, en cherchant quelque autre chose qui pût te satisfaire. Malgré tes insatiables désirs, les dieux t'aimaient, ô mon fils! car ils ont voulu que tu épuisasses en quelques années ce qui aurait suffi à des générations entières, afin de te convaincre que la vie n'est qu'une longue impossibilité, et, lorsqu'ils t'ont vu malheureux, ils ont eu pitié de ta faiblesse, et ils t'ont envoyé vers moi, qui, seul peut-être, pourrai t'apprendre ce qu'il faut faire pour découvrir le bonheur.

— Oh! s'écria Tagahor, fais-le-moi rencontrer enfin, ce fuyard éternel que je ne puis saisir; dis-moi, dis-moi où il est.

— Dans le renoncement volontaire de tous les plaisirs, reprit Tchandragoupta; brûle ce talisman qui t'a été fatal...

— Que je brûle mon talisman! interrompit Tagahor, mais que deviendrai-je lorsque mes richesses seront épuisées?

— D'autres les épuiseront si tu veux m'écouter, continua le Hyati, car tu ne retourneras plus vers elles. Tu aspires au repos et à la félicité : imite-moi, tu les trouveras; enferme-toi avec la misère; ne songe qu'à ta délivrance finale; absorbe-toi dans les méditations, et sois pauvre si tu veux être heureux.

— Mais, dit Tagahor, l'homme pauvre n'est-il pas comme l'étang desséché qui ne peut rien offrir aux lèvres arides du voyageur?

—Que t'importe, continua le sage, puisque maintenant c'est toi qui seras le voyageur?

Il y eut un moment de silence, Tagahor regardait flam-

ber les réchauds; le Hyati murmurait tout bas quelques prières; il reprit :

— Crois-moi, mon fils, ne garde plus, de ta vie passée, que le souvenir qu'on a pour les rêves; habite une chaumière et cultive ton champ; on ne t'appellera plus Maharadja, tu n'auras plus des chansons de bayadères ni des danses de jongleurs; mais tu auras, ce qui vaut mieux, le repos, la fin de tes misères et la solitude, si douce, qu'on ne peut la quitter lorsqu'une fois on l'a connue.

Tagahor avait détaché l'amulette qui pendait à son cou; il était plein d'angoisses, et disait :

— Serai-je heureux ?

— Oui, répondit l'anachorète; tu vas recommencer l'existence; tu oublieras tes chagrins d'autrefois pour ne plus voir que tes jouissances nouvelles, et tu diras : « Oh ! que j'ai été fou de n'avoir pas été plus tôt consulter le Hyati Tchandragoupta ! »

— Serai-je heureux, serai-je heureux? répétait Tagahor; me le promets-tu ?

Et le talisman était suspendu au-dessus d'un des brasiers.

— Je te le jure, répliqua le Hyati; tu sentiras des allégements profonds et des joies si grandes, que tu ne pourras plus rien désirer.

— Et jamais, reprit Tagahor, je n'éprouverai ces tristesses qui pâlissaient mes joues et me navraient tout entier ?

— Jamais, dit le sage; chaque jour tu feras un pas vers la divinité; et ces voies-là sont les seules où l'on ne se lasse pas de marcher.

Tagahor ouvrit la main, le talisman tomba dans le réchaud; le fil d'or qui l'attachait se tordit en sifflant, le médaillon se fendit avec un bruit qui ressemblait à un

soupir, et une petite spirale de fumée blanche plana pendant quelques secondes au-dessus des charbons ardents.

— O Agni, gardien du Sud-Ouest et dieu du feu ! dit Tagahor, reçois-le en sacrifice !

Le lendemain, il prit une feuille de palmier et écrivit :

« Le Maharadja Tagahor Adjigharpa à Mammoëly, qui est belle comme la fleur des lotus :

« Le Maharadja défend que jamais on le recherche. Il donne à Mammoëly ses palais, ses pâturages, ses éléphants, ses trésors et ses esclaves.

« Que la déesse Lakémy veille toujours sur celle qu'a aimée le Maharadja ! »

Il roula sa lettre, en brûla les deux bouts en signe de deuil, la remit à un de ses brahmanes avec ordre de la donner à Mammoëly; puis il congédia son cortége, qu'il regarda partir, conserva un esclave auprès de lui, acheta un jardin, une grande chaumière et commença sa vie nouvelle.

Quelque rude que la route lui parût d'abord, il y chemina avec courage, car elle devait le conduire au but qu'il poursuivait depuis si longtemps; et il fut surpris de sentir bientôt descendre en lui un contentement qu'il ne connaissait plus.

Il se réjouissait de cette détermination suprême qui l'avait arraché à ses ennuis. Il travaillait ardemment; il se délectait de ne plus entendre bruire autour de lui ce monde d'esclaves qui l'entourait jadis. Sa solitude lui paraissait charmante, et il bénissait dans son cœur le Hyati qui lui avait ouvert ces horizons nouveaux. Parfois, lorsque la sueur mouillait ses tempes et ruisselait de son front à ses bras, il s'asseyait à l'ombre d'un manguier, et se disait :

— Oh ! que maintenant mon existence est douce et mon

bonheur facile! Je ne me plains plus de mes chagrins d'autrefois, puisqu'ils m'ont amené insensiblement et par des sentiers que j'ignorais à ces joies persistantes que je cherchais en vain. Au lieu de tourmenter ma vie par toutes ces tentatives insensées, j'aurais pu, sans effort, être ainsi paisible et content; mais il faut de longues années pour faire l'apprentissage d'être heureux, et j'ignorais où les dieux avaient caché le mot de l'énigme qu'ils ont mise en chacun de nous.

Il se levait et se couchait avec le soleil. Tout le jour il labourait son jardin et tâchait, en méditant les choses divines, à éloigner son esprit de la terre.

Son esclave l'aidait dans ses travaux et disait souvent :

— Pourquoi donc le Maharadja a-t-il abandonné ses palais? Quel crime a-t-il donc commis pour accomplir la rude pénitence de remuer la terre et de coucher dans une hutte de paille? Ah! si j'étais comme lui, je me soucierais peu des remontrances des brahmanes, et je vivrais grassement sans rien faire, à toujours dormir.

Tagahor n'imitait point son esclave; il ne regrettait pas son palais. Trois fois déjà il avait cru être heureux, et trois fois il avait vu s'évanouir son espoir; mais, à cette heure, il pensait bien être arrivé enfin au terme de sa course. En effet, rien de ce qu'il éprouvait ne ressemblait à ce qu'il avait ressenti jadis; ce n'était pas l'enivrement d'orgueil qui l'avait envahi lorsqu'il s'était vu incalculablement riche; ce n'était pas la satisfaction intime qui l'illuminait lorsqu'il venait de vaincre quelque difficulté de la science; ce n'étaient pas les fièvres d'amour, ni les chaudes langueurs qui l'agitaient et l'endormaient dans les bras de Mammoëly; c'était un calme si plat, un repos si persévérant, une absence si parfaite d'émotions, qu'il pensait être parvenu aux limites possibles de la félicité

humaine; et lui, qui avait lassé tous les plaisirs, il avait maintenant des joies véritables en voyant mûrir ses citrons et fleurir ses curcumas.

Il est dans la nature de l'homme de ne pas redouter les ennuis futurs; il croit que jamais ils ne le feront souffrir comme ceux qu'il a déjà éprouvés, et il avance sans cesse, en riant, vers de poignantes désillusions, semblable à ces aveugles qui, charmés de marcher sur une molle prairie, vont en avant sans tâter la terre avec leur bâton et tombent dans des fossés pleins de ronces et d'épines. Tagahor aussi continuait sa route en fermant les yeux; il jouissait de son présent, ne doutait pas de l'avenir et se trouvait heureux.

Cela dura dix ans.

Depuis quelque temps déjà il ne travaillait plus qu'avec mollesse et comme à contre-cœur, lorsque, un jour de grande chaleur, il suspendit sa besogne, et, s'appuyant sur le manche de son louchet :

— Eh quoi! dit-il, est-ce vivre que vivre ainsi? Le Hyati m'a-t-il donc trompé comme les autres, et vais-je encore redevenir malheureux? Au moins autrefois j'avais quelques éclairs de joie, mais maintenant, toujours le front penché et la sueur au visage, il me faut durement éventrer la terre, la retourner, l'arroser et lui arracher graine à graine de quoi ne pas mourir de faim. O misère de moi! que vais-je devenir? Brahma! Brahma! de quelle étrange destinée m'as-tu donc accablé?

Une intolérable amertume lui monta jusqu'au cœur, et il demeura longtemps immobile, pâle et regardant devant lui; de ce moment, il fut plus à plaindre que jamais, car son infortune était sans ressource.

Son esclave mourut, il en fut affligé. Lui-même, il lava le cadavre et il déposa entre ses lèvres violettes le riz ar-

rosé de beurre liquide; il fit les purifications, alluma le bûcher et jeta des grains de sésame aux génies malfaisants qui, sous forme de corneilles, viennent tourmenter les morts.

Il resta donc entièrement seul, et sa solitude lui devint insupportable. Son existence s'était lentement usée sur ses rêves et sur leur réalisation, comme le fer sur la meule. L'homme est né pour souffrir et travailler de ses deux mains; la pensée l'épuise, et le plaisir le tue plus vite que la douleur. Tagahor avait tant joui de la vie, qu'il n'y découvrait plus rien. C'est en vain qu'il avait varié les aspects du tableau, le cadre était resté le même, et sans cesse il était retombé au milieu de l'insuffisance humaine.

Il était abattu par une atonie extrême; les herbes envahissaient son jardin, il n'avait plus la force de le cultiver. Tout le jour il errait dans la campagne, s'asseyant, se relevant, s'arrêtant, détestant tout ce qui l'environnait et dévoré par une douleur tenace et violente.

Lorsque, dans ces courses amères, il pensait à l'air favori que chantait Mammoëly, il pâlissait et sentait des larmes qui étouffaient son cœur et trempaient ses yeux; parfois, il lui revenait tout à coup au souvenir des visages de femmes qu'il croyait oubliées; elles lui apparaissaient, rapides comme une vision, avec un geste, un regard, un air de tête particulier qui évoquait pour lui une des circonstances de sa vie passée. Alors, pendant quelques instants, il se prenait à les aimer, à les regretter, à les désirer de toute l'ardeur de son désespoir.

Souvent il rêvait à ses studieuses sollicitudes, à ces bons travaux nocturnes qui faisaient que le matin il se couchait le cœur content, comme un homme qui a bien rempli sa tâche; ou bien, en songeant aux essences qui parfumaient

son corps, aux mets merveilleux qui s'amoncelaient sur ses tables, aux têtes qui se courbaient devant lui, il jetait des cris de rage, se meurtrissait la poitrine et s'écriait :

— Oh ! pourquoi, pourquoi tout cela n'est-il plus?

Enfin, à force de se désespérer et de ne plus vivre que parmi les images de son existence perdue, il se rappela qu'un jour, en voyageant vers le Hyati, il avait reconnu un immense trésor; il bondit de joie et se crut sauvé. Mais, lorsqu'il fouilla son esprit pour rechercher vers quels lieux il devait se diriger, il hésita et fut épouvanté en reconnaissant l'ignorance de ses souvenirs ; car, en brûlant son talisman, il avait perdu cette mémoire précise et locale qui le guidait jadis avec certitude vers les richesses qu'il avait aperçues. Il était certain d'avoir vu un grand amas d'or, surmonté d'une coupe en rubis ; mais il ne savait que cela, et le reste lui échappait.

Deux jours et deux nuits il fut assis sans bouger, tenant sa tête dans les mains et faisant, pour se remémorer, des efforts si puissants, qu'il s'étonnait que son front n'éclatât pas. Il finit par se figurer qu'en revoyant l'endroit où le trésor s'était manifesté à lui, il serait illuminé par une réminiscence subite, et il reprit courage.

— Oh ! dit-il, je le retrouverai, je l'emporterai sur mes épaules ; je recommencerai ma belle vie d'autrefois ; je serai heureux, et jamais plus je ne me plaindrai de mon sort.

Aussitôt sa résolution fut arrêtée; et, prenant avec lui une pioche de fer, il partit pour aller découvrir de nouvelles prospérités.

Il se mit donc en marche, emporté par le regret de ses ressouvenances et soutenu par un espoir fiévreux. Les soleils dévorants, l'eau des pluies, les ouragans, les fleu-

ves, les montagnes, la fatigue, la faim, rien ne faisait osciller son courage; il allait.

Il fuyait le malheur, l'ennui, la misère, et avançait vers des fortunes que, comme toujours, il croyait certaines. Sa gaieté était revenue, sa face rayonnait, et, ainsi qu'autrefois dans sa cabane, il recommençait encore à faire de beaux projets. Chaque matin, lorsque les premières clartés l'éveillaient au pied des arbres, il disait :

— Encore un jour, et tout sera fini, et je redeviendrai le Maharadja!

Mais la nuit arrivait et il n'avait rien trouvé.

Il marchait les yeux fichés en terre, murmurant des invocations étranges, espérant à chaque instant que le trésor allait se révéler à lui, et tressaillant d'une émotion puissante à tous les cailloux brillants qu'il apercevait.

Partout il creusait : dans les champs, dans les forêts, dans le lit des ruisseaux, sous les rochers, au bord des fleuves et parmi les ruines; mais, cette fois, la terre était fidèle et gardait bien son secret.

Souvent Tagahor, anéanti, désespéré, vaincu, se laissait tomber sur l'herbe et pleurait, puis il reprenait sa course, fouillait encore et se désespérait toujours.

Les semaines, les mois, les années, passèrent; son visage se rida, ses membres s'affaiblirent et ses cheveux devinrent tout blancs.

Il mendiait aux portes en récitant des prières, il buvait aux rivières qui passaient. En plein air et demi-nu, il dormait des nuits plus fatigantes que ses jours, et, le matin, il se relevait trempé par la rosée.

Quand sa pioche fut usée et brisée, il arracha des branches aux arbres; quand il n'en avait pas, il déchirait le sol avec ses mains. Parfois, on voyait un homme s'élancer, courir, se précipiter à genoux, ouvrir la terre à coups de

couteau et ensanglanter sur elle ses doigts impuissants; il jetait des cris inarticulés, son visage était contracté par un effort surhumain, on entendait le râle de sa poitrine; puis l'homme se redressait et partait en secouant la tête; c'était Tagahor.

Souvent il s'arrêtait, levait les yeux vers le ciel et disait à haute voix des vers dont il se souvenait; une fois il s'écria :

« Solitaire est la maison de celui qui n'a pas d'enfants, solitaire est la maison de celui qui n'a pas d'amis. L'univers est vide pour le fou, et tout est désert pour celui qui est pauvre. »

C'était un fragment de Vasantaséna, une pièce qu'il aimait beaucoup, et que souvent il avait fait jouer par ses comédiens, pendant qu'il buvait des sorbets au girofle.

Un jour qu'il longeait une forêt de tamariniers, il entendit le bruit des grelots, le son des tambourins et des chants de femmes doux comme le roucoulement des tourterelles; il se détourna de sa route et entra dans une prairie.

Des jeunes filles dansaient; des fumées de parfums se tordaient au vent; des esclaves étaient assis auprès de riches palanquins; des taureaux blancs s'émouchaient devant des chars miroitants d'acier, et des éléphants caparaçonnés attiraient les feuilles des arbres avec leur trompe allongée; une femme, jeune encore, et ruisselante de pierreries, était accroupie sur des tapis de cachemire et regardait les rondes qui s'agitaient sous ses yeux : c'était Mammoëly.

Tagahor la reconnut, il courut vers elle :

— C'est moi, c'est moi, cria-t-il, le Maharadja; celui que tu aimais, celui qui t'aime encore!

Il se fit un grand tumulte. Mammoëly contempla son ancien seigneur, et en pâlissant baissa la tête sans répondre.

— O Mammoëly! reprit le misérable, ne te souvient-il plus de nos nuits étoilées sous les palmistes du Gange, quand je dormais, la tête entourée de tes deux bras?

— Va-t'en! Est-ce que je te connais, mendiant infect? s'écria Mammoëly; va-t'en, ou je te fais chasser à coups de fouet.

Tagahor s'enfuit en agitant les bras au-dessus de sa tête.

— Oh! dit Mammoëly, comme il est changé!

Dès qu'Adjigharpa fut hors de vue, il s'assit sur un tronc d'arbre renversé, et, pendant que les pleurs coulaient sur son visage, il se dit :

— Oh! si Brahma m'accordait de recommencer ma vie, comme je serais heureux! Je resterais simple batelier, tressant mes voiles de roseaux, taillant mes avirons, et passant les voyageurs; j'aurais ma chaumière appuyée contre un acacia; j'acquitterais la dette des aïeux en voyant mes fils s'élever près de moi, et je n'importunerais pas le ciel de mes vœux.

Il resta longtemps à pleurer, puis il reprit son chemin. Parvenu auprès d'une cabane qui s'élevait à l'entrée d'un petit bois, il s'arrêta pour demander l'aumône.

— J'ai faim, dit-il; mes pieds son déchirés; donnez-moi un peu de riz, et laissez-moi m'asseoir sur le seuil de la porte.

Bientôt un homme parut portant une jatte de terre cuite entre ses mains; c'était Bacoulavali.

— O brahmane! ne me reconnais-tu pas? demanda Tagahor.

— O Maharadja! répondit le vieux savant, couche-toi sur mes nattes, repose-toi et mange à ton aise.

Après son repas, Tagahor raconta son histoire au brahmane :

— Vois, dit-il en finissant, mes bras sont maigris, ma poitrine se soulève avec peine, mes genoux sont las de me porter, et, si mes doigts n'ont plus d'ongles, c'est que je les ai usés à gratter la terre.

Lorsqu'il cessa de parler, il s'aperçut que Bacoulavali ne l'écoutait pas; il tenait son menton appuyé dans sa main, et ses yeux semblaient perdus sur la trace d'une idée fixe.

— A quoi penses-tu? demanda Tagahor.

— Je cherche à découvrir, répondit le brahmane, s'il est vrai qu'il y ait des lièvres dans la lune, comme le prétendent les astronomes.

Tagahor se leva sans dire un mot et sortit. Bacoulavali était absorbé dans ses réflexions, et ne remarqua pas son départ.

Tagahor ne cessa pas de remuer la terre. Longtemps, longtemps, il erra par les villes et par les solitudes, vêtu du manteau jaune des mendiants, et portant en lui le suprême espoir de trouver son trésor.

Enfin, un soir, brisé de fatigues et plus courbé qu'un centenaire, il arriva près d'une lande inculte sur laquelle une caravane plantait ses tentes pour passer la nuit. Les feux flambaient, les dromadaires se couchaient les uns près des autres; les marchands s'enveloppaient de lourdes pelisses, et, parfois, on jetait des clameurs aiguës pour éloigner les bêtes féroces. On laissa Tagahor s'approcher; il s'assit près d'un brasier, il réchauffa ses membres engourdis de froid, puis il s'allongea par terre et s'endormit.

Le lendemain, au premier soleil, le chef de la troupe poussa le cri du réveil; chacun se leva; seul, Tagahor resta couché.

Quelqu'un remarqua qu'il avait les yeux ouverts et fixes ; une écume sanglante se figeait aux coins de sa bouche ; ses bras s'étendaient en croix. On l'appela, on le remua ; il ne fit aucun mouvement ; on le toucha ; il était froid, il était mort.

Comme les gens de la caravane étaient de la secte de Siva, qui enterre les cadavres au lieu de les brûler, ils résolurent d'ensevelir le pauvre Tagahor là même où il avait trouvé la fin de sa misère ; on recula le corps, et on se mit à creuser.

A peine était-on parvenu à deux pieds de profondeur, qu'un coup de pioche éparpilla un amas énorme de pièces d'or et de pierreries.

Un conducteur de dromadaires ramassa une coupe qui avait jailli tout d'abord.

— Elle est taillée dans un seul rubis, dit-il ; il y a même deux lignes d'écriture déroulées sur son bord.

Et il la remit à un brahmane pour qu'il pût les déchiffrer.

Voici ce qu'il lut :

« Celui qui, par cupidité, dérobe des pierres précieuses, « des perles, du corail ou d'autres bijoux, renaîtra dans « le ventre de l'oiseau Hemakara. »

— Ah ! dit-il, c'est le soixante et unième verset du douzième livre des Lois de Manou !

FIN.

TABLE.

LES AISSAOUA, OU LES KHOUAN DE SIDI MHAMMET-BEN-AISSA. 5

LE BOURGEOIS FANTOME. 26

LA DOUBLE AUMONE. 90

UNE ÉLECTION A SPARTE. 104

ARGINE PICQUET. 117

L'AME ERRANTE. 136

JOSEPH, FILS DE JACOB. 158

LES FÉERIES DE LA SCIENCE. 254

LE SERMENT DE TRANIO. 255

LE JOUR DES MORTS. 271

TAGAHOR. 293

608

1977 6

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Libra
University of C
Date due

FEB 21 '83
FEB 21 '83

CE

CE PQ 1275
.S3 1853
COO
ACC# 1386184

SALMIS DE

a39003 002146578b